Vf 8

00081677

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 July, 2018

HISTOIRE
UNIVERSELLE
DE
DIODORE DE SICILE.
TOME PREMIER.

00081677

HISTOIRE UNIVERSELLE DE DIODORE DE SICILE.

81677

TRADUITE EN FRANÇAIS

PAR M. L'ABBÉ TERRASSON, de l'Académie Françaiſe.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM,

Chez D. J. CHANGUION.

MDCCLXXX.

PRÉFACE.

JE PRÉSENTE au Public la Traduction de Diodore de Sicile. Je l'avois commencée, il y a plusieurs années, conjointement avec une jeune Gentilhomme à l'éducation duquel l'amitié que je devois à sa famille m'avoit fait prendre part. Une mort prématurée enleva les justes espérances que l'on avoit conçues de lui ; & l'Académie des sciences, où j'eus l'honneur d'entrer alors, m'engagea moi-même à des Occupations bien différentes. Cependant, comme l'on trouve enfin du tems pour tout, j'ai repris cet ancien Ouvrage ; & j'en donne aujourd'hui les cinq premiers Livres sur les quinze qui nous restent de cet Historien. Le malheur qui nous a fait

M. Remond de la Renouillere.

perdre les cinq ſuivans, ſans parler des vingt derniers, fait en quelque ſorte de ces cinq premiers Livres un corps à part & complet en ſoi. Mais la nature des faits, le ton même de la narration, les diſtinguent encore plus de ceux qui les ſuivent, que le hazard d'une lacune qui les a ſéparés d'eux.

Il s'agit dans ces cinq Livres des tems qui ont précédé la guerre de Troye. L'Auteur dit lui-même dans ſa Préface qu'il ne s'eſt attaché à aucune Chronologie par rapport à ces tems-là, quoique dans tout le reſte de ſon Hiſtoire il ſuive année par année les Archontes d'Athenes, les Olympiades, & les faſtes Conſulaires, avec une attention qui lui eſt propre & qui a été approuvée de tous les Savans. En effet, à quel ſyſtême de Chronologie peut-on ſe fixer à l'égard de l'origine du monde rapportée ſuivant

les Traditions de divers Peuples, qui, ignorant malheureusement la seule qui fût vraie, se sont égarés en imaginations absurdes, à les considérer même comme fables? Diodore passant de-là aux antiquités des Nations particulieres, commence par celles des barbares & continue par celles des Grecs.

Celles des barbares méritoient à peine le nom de Mythologie; si les Grecs, Auteurs de ce terme, n'avoient mis, quoique faussement, au nombre de leurs Dieux ou de leurs ancêtres une infinité de personnages qui leur étoient étrangers. Entre les barbares les Egyptiens se présentent les premiers. C'est ce peuple fameux, à l'égard duquel le terme de barbare signifie seulement qu'il n'étoit pas Grec; puisque c'est à eux que les Grecs mêmes ont dû leurs sciences, & par conséquent leur politesse. L'Auteur fait un détail intéressant des Dieux de

l'Egypte, de ses Rois, de sa Religion, de ses mœurs, de la fertilité du pays procurée par le Nil, dont il donne une discription étendue qu'on peut regarder comme une Histoire naturelle de ce fleuve.

Il passe dans le second Livre à l'Empire des Assyriens. On apperçoit dans les Rois de cette Monarchie un pouvoir sans bornes & des richesses immenses, qui les ont conduits, comme Semiramis, à des entreprises téméraires; ou qui les ont plongés dans une mollesse où leur empire même a trouvé sa fin dans la personne de Sardanapale. Ce fut là le passage de la puissance des Assyriens à celle des Medes. Avant que de sortir du second Livre l'Auteur va jusqu'aux Indes, d'où il revient par la Scythie, animant toujours la description des lieux par l'Histoire des origines, & sur-tout les faits par les mœurs. On com-

mence là à connoître les plus célebres Amazones qui sont celles de l'Asie; mais qu'on verra bientôt n'être pas les seules. On trouve enfin dans ce même Livre une description de l'Arabie dont les productions merveilleuses semblent avoir inspiré à l'Auteur une éloquence particuliere.

Dans le troisieme Livre il s'agit des Ethiopiens, qui, entre les vrais barbares, montroient quelque forme de Gouvernement & quelque apparence de culture d'esprit. Mais, parcourant ensuite les rivages ou de l'Afrique ou de l'Asie, on ne trouve que des Peuples qui ne sont distingués les uns des autres, & qui ne méritent de l'être, que par le genre de leur nourriture. En entrant dans l'intérieur de l'Arabie on en rencontre d'autres qui, jaloux d'une liberté sauvage, n'ont aucune demeure fixe. Les uns & les autres nous font voir que l'homme dénué d'éduca-

tion, d'inſtruction, de communication avec les autres hommes, n'eſt gueres ſupérieur aux animaux, & ne le devient qu'en acquérant ce qu'il eſt ſeul capable d'acquérir par le moyen de la Société. Le même troiſieme Livre nous mene auſſi dans l'Afrique où nous découvrons d'autres Amazones que l'Auteur croit plus anciennes que les premieres; & qui demeurerent victorieuſes des Gorgones autres femmes guerrieres comme elles. Mais ce que l'Afrique a de particulier, eſt que, parmi bien des peuples auſſi ſauvages qu'aucun autre que nous ayons vu juſqu'ici, l'Afrique dans ſa partie Septentrionale, la ſeule que Diodore connut, nous préſente à ſon extrémité Occidentale & la plus éloignée de l'Egypte & de la Grece, un peuple diſtingué, qui par le ſéjour d'Uranus & d'Atlas eſt devenu un exemple d'innocence & d'hoſpitalité, la ſource même

des connoiſſances aſtronomiques, ou du moins de l'origine de la plupart des noms que les Grecs ont donnés au Ciel & aux corps céleſtes.

Quoique l'exiſtence de ces Empires & de pluſieurs de ces peuples ſoit un fait hiſtorique avéré par les témoignages de l'écriture Sainte même; la précaution que Diodore a eue de ne point déterminer le tems des événemens qui les regardent, a été juſtifiée par les embarras où ſont tombés les plus ſavans hommes qui ont tenté cette détermination.

Enfin, Diodore arrive à la Mythologie Greque. Ce terme qu'il emploie lui-même ſouvent, exclut juſqu'à l'apparence de Chronologie: & il ſeroit ridicule d'aſſigner des dates à des faits imaginaires. Ces mêmes faits entroient néanmoins dans le plan d'une Hiſtoire générale comme la ſienne. Je ne dirai pas ſeulement que les fables

tiennent lieu d'Hiſtoire à l'égard des tems dont nous parlons ; je n'ajouterai point que la ſuite des opinions des hommes eſt un objet réel de la curioſité publique & l'un des plus importans pour un Lecteur Philoſophe, par la connoiſſance qu'elle lui donne du génie des différens ſiecles & des progrès de l'eſprit humain : mais je ſoutiendrai avec un grand nombre d'habiles gens, que ſous cet aſpect fabuleux il y a réellement moins de fables que de faits vrais; qu'il n'y a peut-être pas un ſeul nom de Dieu ou de Déeſſe qui n'ait été porté par quelque homme ou par quelque femme ; & que les actions mêmes les plus incroyables peuvent être ramenées au vrai & au ſimple, par le retranchement ou par la ſeule interprétation de quelque image poëtique. Cette opinion qui a été admiſe par les anciens mêmes, ainſi qu'on le voit dans les explications des

Pa-

Palæphate, a été portée encore plus loin en ces derniers tems par les recherches de Bochart, & des autres Savans qui se sont appliqués à ce genre de littérature.

Les deux derniers Livres de ceux que nous donnons aujourd'hui, savoir le quatre & le cinq, enferment donc l'Histoire de Bacchus selon la Mythologie ou les Traditions Greques; car ce Dieu a déjà paru dans les Livres précédens suivant les Traditions barbares. Les unes & les autres reconnoissent plusieurs Bacchus, que le goût du merveilleux a porté les peuples à réunir en un seul, pour avoir en lui un plus grand objet d'admiration. Il en est de même d'Hercule. On trouvera ici une longue suite de ses travaux, de ses voyages, & des bienfaits mémorables dont il a laissé des traces en divers lieux de la terre. Ce détail fait juger que les plus anciens Poëtes dans les éloges qu'ils ont

faits de ce Héros, ou dans les actions merveilleuſes qu'ils lui ont prêtées, ont mieux connu que leurs ſucceſſeurs que le véritable Héroïſme conſiſtoit à ſe rendre utile aux autres hommes, & non à ſatisfaire par des exploits meurtriers ſon ambition ou ſa vengeance. Hercule a eu part à l'entrepriſe des Argonautes dont on verra ici les principales circonſtances. L'infidélité de Jaſon & le deſeſpoir de Médée, nous apprennent que les plus grands vices & les crimes les plus énormes ont été de tous les tems. Il ſemble même que la ſimplicité des premiers ſiecles leur permit de ſe montrer plus à découvert. Je ne déciderai point, comme quelques Auteurs de morale, que le déguiſement dont on a depuis couvert les paſſions, les rend plus odieuſes & plus dangereuſes: je crois au contraire que la contrainte où l'on les tient chez les Nations vrai-

ment polies, non-seulement retranche une grande partie de leurs mauvais effets; mais donne même lieu à ceux qui les ont de les calmer avec le tems, & de se féliciter eux-mêmes de n'avoir pu les satisfaire quelques-unes. Thésée est un autre Héros que Diodore n'avoit garde d'oublier. On trouve enfin ici l'origine de la plupart des Guerriers qui ont paru dans la suite au siege de Troie; & des Rois même de la Troade, dont la chute a rendu si célebres les noms de leurs vainqueurs, & a formé l'époque la plus fameuse de l'Antiquité profane.

De cette Mythologie qu'on peut appeler générale, & qui regarde en quelque sorte toute la Grece, l'Auteur vient dans son cinquieme Livre à l'Histoire particuliere des Isles, dont la plupart n'étoient habitées que par des Colonies Greques. Chacune de ces Isles avoit, pour ainsi dire, sa fable

particuliere, dont on ſent bien, comme à l'égard de toutes les autres, que le vrai étoit le fondement: la Sicile, Crete, Rhodes, & une autre Iſle moins connue aujourd'hui & que l'on nommoit Panchaïe, vis-à-vis des côtes Méridionales ou Occidentales de l'Arabie, fourniſſent des digreſſions agréables & curieuſes. Mais l'Angleterre, Iſle qui paroît hors du reſſort de la Mythologie Greque, donne lieu à l'Auteur de faire une deſcription aſſez ample des Gaules & de l'Eſpagne qui ne tiennent gueres davantage à la Grece, & qui d'ailleurs ne ſont point Iſles.

Ce plan, quelque abrégé & quelqu'imparfait qu'il ſoit, promet au Lecteur une aſſez grande variété: & il peut s'attendre avec juſte raiſon de trouver ici la ſource d'un grand nombre de faits, ou répandus dans les Livres, ou employés par les Poëtes. On peut aſſurer en effet que c'eſt ici le corps le

plus complet d'antiquités Historiques & Mythologiques qui soit échapé à l'injure des tems. Je ne doute point que l'impression qu'on en recevra ne soit plutôt de regretter les cinq Livres suivans, qui conduisoient jusqu'à la descente de Xerxès en Perse où commencent les dix autres qui nous restant, que de condamner Diodore d'avoir recueilli des faits obscurcis par un si prodigieux éloignement. Peu de gens souscriront à la critique de Louis Vivès (1) savant Espagnol du seizieme siecle, qui, sur ce que Pline (2) avoit dit qu'entre les Grecs Diodore étoit le premier qui eût renoncé à la bagatelle, *Apud Græcos desiit nugari Diodorus*, soutient au contraire que rien n'est plus frivole que Diodore dans les antiquités fabuleuses qu'il nous rap-

(1) *De tradendis disciplinis, prima parte Libri 5.*

(2) Dans la Préface générale de son Histoire Naturelle.

porte, *quum nihil ſit eo nugacius.*

Premierement, la penſée de Pline n'eſt point du tout de caractériſer l'Hiſtoire de Diodore. Mais après avoir rapporté divers titres recherchés que des Auteurs Grecs ou Latins avoient mis à la tête de leurs Ouvrages, il loue Diodore, de ce qu'il ne donne à ſon Hiſtoire Univerſelle que le titre ſimple de Bibliotheque Hiſtorique: & c'eſt là-deſſus qu'il dit que Diodore entre les Grecs a mis fin au badinage. Vivès lui-même fait connoître qu'il appercevoit ce ſens naturel de Pline. D'où prend-il donc ſujet de lui donner un démenti & d'avancer qu'il n'y a rien de ſi frivole que Diodore? mais, en ſecond lieu, le fond du jugement n'eſt pas plus raiſonnable que l'occaſion qui l'amene. En effet ſi l'Hiſtoire ancienne eſt mêlée de fables, c'eſt la condition ou le malheur de cette Hiſtoire; & non la faute d'un Hiſtorien:

dans le projet duquel cette premiere partie entre aussi nécessairement que toutes les autres.

Il resteroit à examiner si, par le tour de sa narration, Diodore distingue toujours assez le vrai ou du moins le vrai-semblable du faux & de l'impossible, & le naturel du merveilleux. Il est certain d'abord qu'il ne cherche à tromper personne par des autorités imposantes. Il allegue fréquemment la variation & l'incertitude des sources où il a puisé; & le seul nom de Mythologie qu'il donne aux Monumens dont il s'est servi, tient lieu, à l'égard de toute fable, d'un désaveu qu'il ne peut pas toujours répéter. Mais de plus, si au sujet des Dieux ou des Héros de plusieurs villes ou de plusieurs Isles, il raconte uniment les faits vrais ou fabuleux qu'on attribuoit à ces Personnages respectés encore de son tems en ces différens lieux; c'est sans

doute par ménagement pour les opinions établies dans une Religion où lui-même étoit né. Son but n'étoit pas d'offenser les Peuples dont il se donnoit la peine d'écrire l'Histoire. C'est par des égards à peu-près semblables que Tite-Live a jeté dans ses Décades un assez grand nombre de prodiges que les Pontifes & les Augures croyoient eux-mêmes, ou dont ils jugeoient à propos d'entretenir la croyance dans l'esprit des Peuples : & cette condescendance n'a pas empêché ni la Mothe-le-Vayer (1) ni en dernier lieu M. Toland (2) de disculper Tite-Live de toute superstition. Cicéron lui-même, l'homme de l'Antiquité qui a le plus approché de la vraie Philosophie, se prévalant dans l'affaire de Catilina des préventions de son tems, a allé-

(1) Dans son Discours sur Tite-Live.
(2) Dans son Adeisidæmon.

gué des feux nocturnes, des tonnerres, des tremblemens de terre, comme des indices des ennemis cachés depuis quelque tems dans le sein de la République.

Les témoignages d'un grand nombre d'autres écrivains sont plus favorables à notre Auteur que celui de Vivès. S. Justin Martyr, dans son Exhortation aux Grecs (1), s'appuie, en leur alléguant le nom de Moïse, de l'autorité de Diodore, qu'il dit être, par le travail de ses recherches, & par l'étendue de son Ouvrage, le plus fameux de leurs Historiens. Eusebe en sa préparation Evangélique (2) le citant dans une semblable vue, parle de lui comme d'un Auteur respecté par les plus habiles hommes de la Grece, pour avoir réuni en un seul corps l'Histoire de toutes les Nations. Photius (3) à qui nous devons

(1) Page 10.
(2) Lib. 1. cap. 6.
(3) Cod. 70. p. 103

une aſſez longue ſuite de Fragmens que nous placerons après les dix autres Livres qui nous reſtent de Diodore, parle de lui encore plus avantageuſement & plus au long. „ Il trouve qu'il a pris un „ juſte milieu entre l'affectation „ de quelques Hiſtoriens & la „ négligence de quelques autres. „ Sa phraſe eſt claire, dit-il, mais „ ſans ornemens ſuperflus, & tel„ le préciſement qu'elle convient „ à l'Hiſtoire". En effet, ſelon ce que je crois en appercevoir par moi-même, il trouve moyen d'arrondir ſa période, ſans y faire entrer rien d'inutile à ſon ſujet. Les principes qu'il s'étoit faits à lui-même ſur la maniere d'écrire l'Hiſtoire, paroiſſent aſſez dans le préambule de ſon vingtieme Livre (1). „ Là il blâme ceux qui „ interrompent le fil des événe„ mens qu'ils racontent par de

(1) Page 780. de Rhodoman & 7[illegible] Henri Etienne.

„ longues & fréquentes déclama-
„ tions mises dans la bouche des
„ Personnages qu'ils nous présen-
„ tent. Ces Historiens semblent
„ n'avoir pour but que de prou-
„ ver qu'ils ont eux-mêmes le
„ talent de la parole ; & par cette
„ méthode ils ne font de leur
„ Histoire qu'un Recueil de Ha-
„ rangues." Les Anciens don-
noient plus que nous dans cette
pratique ; &, sans faire aucun pa-
rallele à d'autres égards, il est
constant que comme les Haran-
gues directes ne partent, du
moins pour le tour & pour les ter-
mes, que de l'imagination de
l'Ecrivain, nous les trouvons au-
jourd'hui plus convenables aux
Ouvrages de fiction qu'à l'Histoire
proprement dite. „ Il faut avouer
„ néanmoins que Diodore n'ex-
„ clut en ce genre que le trop
„ grand nombre ou la longueur ;
„ & qu'il permet un usage mo-
„ déré des Harangues, qui en ce

„ cas deviennent même une res-
„ source de variété de ſtile pour
„ l'Hiſtorien. Il avoue enfin, que
„ le projet d'une Hiſtoire géné-
„ rale dont il s'eſt chargé, le jette
„ pour paſſer d'un lieu à un autre
„ en une même année, dans une
„ interruption qui peut être quel-
„ quefois deſagréable." La né-
ceſſité de ſon ſujet eſt une répon-
ſe valable à cette difficulté. Mais
nous verrons dans les dix autres
Livres, que les Grecs, les habi-
tans de la Sicile, ſa patrie, les Per-
ſes & les Carthaginois occupent
tellement la ſcene, que les autres
Peuples & les Romains mêmes de
ce tems-là ne rempliſſent que des
parentheſes fort courtes, & qui ne
laiſſent pas perdre de vue des ob-
jets plus importans. Il eſt à croire
& il paroît par les Fragmens qui
nous reſtent des vingt derniers
Livres qui ſe ſont perdus, que les
Romains y dominoient à leur
tour, ou que les autres Nations

ne s'y montroient que pour être l'objet de leurs conquêtes &. de leurs triomphes. Ainsi elles entroient encore alors, quoique sous un aspect bien différent, dans le sujet même & n'y faisoient pas d'interruption Historique.

Mais ce qu'on ne peut assez louer dans Diodore, & ce qui répare amplement les défauts réels auxquels tous les Ecrivains sont sujets, & que la condition humaine les réduit en quelque sorte à partager entr'eux, c'est le zele qui l'anime pour la vertu & contre le vice. Il remplit parfaitement dans le cours de son Ouvrage le projet que sa Préface expose au long, & dans lequel même il fait consister le devoir de l'Historien & l'autorité de l'Histoire; qui est de donner aux bons & aux méchans les qualifications qui leur sont propres. Sa narration seule semble respirer ce louable penchant; auquel néanmoins

il ne permet des digreſſions particulieres qu'en certaines circonſtances rares, & avec une ſobriété dont les Lecteurs moins curieux de réflexions que de faits doivent lui tenir compte.

Les reproches légitimes que l'on peut faire à Diodore, ſont d'un ordre très-inférieur par lui-même à ceux qui concerneroient la vertu & les bonnes mœurs. Les ſavans hommes de ces derniers tems, qui ont porté ſi loin les diſcuſſions Chronologiques, après avoir loué notre Auteur en général de l'intention qu'il a eu de diſtribuer ſon Hiſtoire en maniere d'Annales, l'ont accuſé de beaucoup de négligence dans la détermination des années particulieres des Olympiades; & ſur-tout des Conſuls Romains, dont il nomme mal les uns, dont il déplace les autres, & dont même il oublie quelques-uns. Au ſujet des Olympiades, par exemple, Dio-

dore vers la fin de sa Préface que l'on va lire, dit que le commencement de la guerre de Jules-César dans les Gaules tombe en la premiere année de la cent quatre-vingtieme Olympiade. Gerard Vossius dans son Traité des Historiens Grecs (1) remarque là-dessus que cette guerre ne commença qu'en la troisieme année de la même Olympiade, & il allegue à cette occasion les Chronologistes célebres, tels que Pighius, Sigonius, Scaliger, qui se sont plaints du peu d'exactitude de notre Auteur. Le très-docte Fabricius dans l'Article de Diodore (2) souscrit à la même accusation. Les erreurs sur les Consuls Romains ne regardent en aucune sorte les Livres que nous donnons actuellement. Mais dans la Traduction des dix autres Livres, nous tâcherons de remédier à ces

(1) L. 2. c. 2. (2) Vol. 2. l. 3. c. 31.

erreurs par les mêmes voies à peu-près que Rhodoman, Traducteur Latin de Diodore, qui croit que notre Historien étoit tombé sur de mauvaises copies des Fastes consulaires, dont il juge qu'il y avoit à Rome un assez grand nombre.

Comme Diodore n'est point au rang de ces Historiens qui, ayant exercé des fonctions civiles ou militaires, sont devenus eux-mêmes des objets de l'Histoire; nous ne savons de ce qui le concerne personnellement que ce qu'il lui a plu de nous en dire. Il nous apprend qu'il étoit d'Agyre (1) Ville de Sicile, que quelques Anciens ont nommée aussi Argyre, & qui en effet s'appelle aujourd'hui S. Filippo d'Argirone. Il ne parle même de lui que pour rendre compte des soins qu'il a pris de consulter, & dans ses voyages

(1) dans la Préface de l'Auteur.

ges & dans ſon ſéjour à Rome, tous les monumens & tous les mémoires qui pouvoient le guider dans ſon entrepriſe. Les trente ans qu'il a employés à compoſer ſon Hiſtoire, les quarante Livres dans leſquels il l'avoit diſtribuée, les Epoques qu'il s'étoit faites & l'étendue qu'il avoit donnée à chacune dans ces quarante Livres, ſont un détail qu'on lira plus agréablement dans ſa Préface, que dans la répétition, d'ailleurs inutile, que nous en ferions ici.

Nous remarquerons ſeulement qu'il a vécu ſous Jules Céſar & qu'il a écrit ſous Auguſte. Il a vécu ſous Jules-Céſar, puiſqu'il dit lui-même (1) qu'il étoit en Egypte du vivant de Ptolemée Auletès dont Céſar a vu le ſucceſſeur; & il n'a écrit que ſous Auguſte, puiſqu'il ne parle de Céſar dans ſa Préface & ailleurs,

(1) Liv. 2. Sect. 2. Vol. 1. p. 139.

que comme d'un Personnage à qui ses grandes actions ont déjà procuré l'Apothéose. Mais quand Scaliger (1) veut prouver que Diodore a vécu au moins 36 ans sous Auguste, parce que notre Auteur compare les Olympiades avec l'intervalle de 4 ans entre deux années Bissextiles, dont le nom du moins ne fut établi que par Auguste, 36 ans après la mort de César; cette preuve tombe & n'a plus de force, s'il est vrai, comme l'ont cru Henri Etienne & Rhodoman, que cette comparaison des Olympiades avec les Bissextiles ne soit qu'une mauvaise intercalation des Copistes que Rhodoman même n'a pas daigné traduire. J'en ai averti par une note dans l'endroit même (2).

Après ce que l'on sait de la Vie de l'Auteur, il s'agiroit de racon-

(1) Page 156. ad Euseb.
(2) Liv. 1. Sect. 2. Vol. I. pag. 115.

ter la fortune de ses Ouvrages, depuis l'invention de l'Imprimerie ou la renaissance des Lettres ; & comment les quinze Livres que nous avons aujourd'hui ont été sauvés du naufrage qui a emporté les vingt-cinq autres. Le Docte Fabricius nous apprend que Vincent Opsopœus publia le premier en Grec les cinq Livres qui sont les 16, 17, 18, 19 & 20, à Bâle 1539. in-4o. Ils avoient été trouvés par Janus Pannonius, Evêque des Cinq-Eglises. Cependant on avoit déja vu une Version Latine des cinq premiers de tout l'Ouvrage, imprimée à Venise en 1493 sous le nom du fameux Pogge Florentin. Opsopœus, qui ne l'aimoit pas, soutient que le Pogge ne sachant pas le Grec, & sachant même peu de Latin, quoiqu'il s'en piquât extrêmement, étoit incapable d'un Ouvrage qui demandoit qu'on sût beaucoup de l'un & de l'autre. Il est vrai du moins

qu'ayant fait six Livres des cinq premiers, sous prétexte que Diodore a divisé le premier en deux Sections, le Pogge a donné lieu à de fausses citations du sixiéme Livre qui est réellement perdu. Il n'est pas moins vrai que quelques-uns attribuent cette même Version du Pogge à Jean Phréas, savant Anglois, qui enseignoit les Belles-Lettres à Rome, & qui mourut en 1465, venant d'être nommé à l'Evêché de Bath en Angleterre.

J'ai vu en plus d'une Bibliotheque une Edition purement Latine, mais complete, des quinze Livres de Diodore, à Bâle 1559. Les cinq premiers Livres portent le nom du Pogge. Ils sont suivis des Ouvrages supposés de Dictys de Crete, & de Darès de Phrygie sur la guerre de Troye. Les Livres 11. 12. 13. 14. sont traduits par un Auteur qu'on ne connoît pas: le 15 par Marcus

Hopperus, le 16 & le 17 par Angelus Cospus, & les trois derniers par Sebastien Casteillon (en Latin *Castellio*) quoiqu'il se nomme aussi Castalion. Mais, pour abréger un détail superflu, je viens tout d'un coup à l'excellente Edition Greque de H. Etienne en 1559. Outre quinze Livres complets de Diodore tirés d'un Manuscrit du célebre Huldric Fugger, dont il se fait gloire de se dire l'Imprimeur en cette occasion comme en quelques autres, on y trouve une Dissertation Latine sur Diodore; un assez grand nombre de Fragmens qu'il avoit découverts à Rome; & enfin quelques remarques sur le texte de son Auteur.

Ce n'est pas là le seul présent dont nous soyons redevables à H. Etienne à l'égard de Diodore; car ce fut lui-même qui invita Rhodoman, nommé dans la suite Professeur d'Histoire à Wirtemberg,

de traduire en Latin tout ce qui nous reſte de cet Hiſtorien. Il n'y a peut-être aucune Traduction Latine d'Auteur Grec, qui ſoit en même tems auſſi élégante & auſſi fidele que celle-ci. Outre les Fragmens déja recueillis par H. Etienne, il en a tiré deux autres du Moine George, Syncelle de Conſtantinople. Il a fait uſage de tous ceux que lui avoit fourni Hœſchelius pour l'intervalle du vingtieme au trentieme Livre, & il y a joint tous ceux de Photius qui ne ſont pas en petit nombre. Le texte Grec de Diodore eſt partout à côté de ſa Verſion. Mais, comme Rhodoman n'avoit point eu de manuſcrit à conſulter, ce texte Grec n'eſt que celui de Henri Etienne, à cela près qu'il n'eſt pas tout-à-fait auſſi correct: ce qu'il ne faut attendre d'aucune Edition Greque comparée à celle de ce ſavant Imprimeur. Rhodoman a ajouté ſes Notes particu-

lieres à celles de Henri Etienne, & y a joint un Lexicon très-complet des expressions Greques propres à Diodore; trois Tables alphabétiques, l'une pour les cinq premiers Livres, la seconde pour les dix autres, & la troisieme pour les Fragmens; & enfin deux Tables de Chronologie qui servent à rectifier les dates de Diodore. Cette Edition est de l'Imprimerie de Wechel à Hanau, 1604 in-fol.

Les Lecteurs curieux trouveroient mauvais que j'oubliasse les Traductions Françaises qui ont précédé la mienne. La plus ancienne de toutes est celle d'Antoine Macaut, Valet de chambre, suivant la premiere Edition 1535, ou Secrétaire & Gentilhomme ordinaire de François premier, suivant l'Edition *in-folio* qui est à la Bibliotheque du Roi, & qui contient dans le même Volume les Livres traduits par Amyot & par Seyssel. La Traduction de

Macaut ne va pas au-de-là des trois premiers Livres, & il déclare (*premiere édition*) qu'elle n'eſt faite que ſur le Latin qui ne pouvoit être que celui qu'on attribue au Pogge. Les deux Livres ſuivans qui contiennent la Mythologie Greque voient ici le jour en Français pour la premiere fois. En 1554, Amyot donna la Traduction de ſept Livres depuis le 11 juſqu'au 17. C'eſt proprement l'Hiſtoire de la Grece depuis la guerre de Xerxès juſqu'à la fin du regne d'Alexandre. Cet Ouvrage ne fut qu'un eſſai du talent du Traducteur, bien plus déclaré dans les Oeuvres de Plutarque dont la Traduction a preſque fait oublier la précédente. Claude Seyſſel, d'abord Maître des Requêtes ſous Louïs XII, enſuite Evêque de Marſeille & enfin Archevêque de Turin, avoit déja publié en 1545 une Hiſtoire Françaiſe en quatre Livres, inti-

tulée *des Successeurs d'Alexandre*; plutôt tirée que traduite des trois Derniers Livres qui nous restent de Diodore. L'Ouvrage est écrit d'une maniere à ne pouvoir pas dire même qu'il est bien écrit en vieux Français, & quand la Langue ne seroit pas changée, il faudroit encore changer le stile. Il parut enfin en 1705 à Luxembourg chez Chevalier une Histoire des Successeurs d'Alexandre, qui n'est qu'une Traduction du vieux Français de Seyssel. Elle est divisée, comme celle de Seyssel, en quatre Livres; l'Auteur, qui sait écrire en Français, ne se nomme point.

Nous voici enfin arrivés au dernier article de cette Préface. Il doit être le plus court, puisqu'il ne s'agit que de ma Traduction que le Lecteur a dans la main & sur laquelle je n'ai pas dessein de le prévenir. Je dirai seulement que j'ai toujours eu devant les

yeux en y travaillant le texte Grec accompagné des Notes de Henri Etienne & de Rhodoman. En voilà assez pour un Traducteur, puisque Rhodoman lui-même qui faisoit réimprimer le Grec avoue qu'il n'a pas consulté de manuscrit. J'ai eu le dessein de suivre le génie de ma Langue qui ne permet pas une Version absolument littérale; mais par rapport au sens je n'ai jamais non plus abandonné l'intention d'être utile à ceux-même qui chercheroient à se fortifier dans le Grec par la lecture de Diodore. Ceux de nos Traducteurs les plus fameux qui ont voulu donner à leur Auteur un air d'Original Français, n'ont pas porté la fidélité jusques-là. Dans cette vue j'ai averti à la marge, presque par-tout, des plus légeres transpositions de phrases que la suite naturelle du discours me paroissent demander.

J'ai cru pour l'entiere satisfac-

tion des Lecteurs devoir traduire tous les Fragmens déja imprimés dans Henri Etienne & dans Rhodoman, & tirés des Livres perdus depuis le cinquieme jusqu'au onzieme. Mais de plus j'ajoute ici la liste des Rois de Macédoine, quoique le Syncelle ne la présente comme empruntée de Diodore qu'en citation vague; outre celà les *Excerpta* ou Extraits de notre Auteur faits par l'Empereur Constantin Porphyrogenete, & publiés par M. Henri de Valois; & les Fragmens pris du Recueil de Fulvius Ursinus, intitulé *de Legationibus*. Ces derniers avoient été oubliés par Rhodoman, quoiqu'ils eussent paru dès 1582, 22 ans avant son Edition. Je ne mets ici comme des premiers, que ce qui tombe dans l'intervalle du cinquieme au onzieme Livre, en gardant le reste pour le placer à la suite des dix autres Livres, auxquels je travail-

le aſſidument. Je termine enfin ces additions par la diſpute de Cleonnis & d'Ariſtomene, donnée par M. Boivin l'aîné dans le ſecond Volume des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres & Inſcriptions.

A l'égard des Remarques dont j'ai accompagné le texte, j'eſpere que le Lecteur me ſaura gré de leur briéveté auſſi-bien que de leur petit nombre. Elles ne devoient pas regarder, comme la plupart de celles de Henri Etienne & de Rhodoman, la phraſe Greque, dont les variétés ou même les corrections ne produiroient aſſez ſouvent que la même phraſe Françaiſe. J'ai employé néanmoins ſur le quatrieme & le cinquieme Livre tout ce qu'il y a d'important dans les Exercitations de Palmérius (1), parce que ce

(1) Jacques le Paulmier de Grentemeſnil. *Voyez* ſon artic. dans les Mémoires du P. Niceron Vol. 8.

ſavant homme me paroît bien fondé à faire certains change-mens ou certaines additions de noms qui jettent un grand jour ſur le fait même. Mais, comme j'en avertis à chaque fois, ces corrections deviennent une partie aſſez conſidérable de mes remarques : les autres tombent preſque toutes ſur les Auteurs cités par Diodore. Il m'a paru d'autant plus convenable de les faire connoître en peu de mots, que les Ouvrages de la plupart d'entr'eux s'étant perdus, leurs noms ſont devenus moins familiers.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit qui a pour titre, *Histoire Universelle de Diodore de Sicile, traduite en Français avec des Notes Historiques & Critiques, par M. l'Abbé Terrasson de l'Académie Françoise;* & j'ai trouvé dans la Traduction l'élégance avec la fidélité, & dans les Notes la clarté jointe à la précision. A Paris le 10. Novembre 1736.

SOUCHAY.

TABLE
DES SOMMAIRES
OU DES ARTICLES
CONTENUS EN CHAQUE LIVRE.

On trouve dans les Editions du texte de Diodore, à la tête de chaque Livre, un Sommaire de ce qui y est contenu. Mais comme ces Sommaires m'ont paru divisés en trop peu d'Articles, je leur en substitue d'autres, qui étant plus étendus, seront plus commodes pour les Lecteurs. Outre la Table qu'on en donne ici, tous les Articles en seront répétés aux marges.

TOME PREMIER.

Préface de l'Auteur . . . . . Page 1

LIVRE I. SECTION I.

Art. I. *Avant-propos.* 11
II. *Différentes opinions sur l'origine du Monde.* 12

III. *Vie des premiers hommes.* . 15
IV. *Ancienneté des Rois. Doute sur l'antériorité des Grecs ou des Barbares.* 16
V. *Les Egyptiens croient avoir été les premiers hommes.* . . . 17
VI. *Opinions Egyptiennes sur le Soleil, sur la Lune & sur les Elémens, & les noms des Dieux qu'on leur a donnés.* 19
VII. *Des Dieux terrestres dont quelques-uns ont été Rois en Egypte.* . . 23
VIII. *Osiris, Isis, & Mercure.* 24
IX. *Exploits ou bienfaits d'Osiris accompagné dans ses voyages de plusieurs grands hommes, mis depuis au nombre des Dieux.* 28
X. *Osiris passe jusqu'aux Indes d'où il revient en Asie, & même en Europe selon quelques uns.* 32
XI. *Mort d'Osiris, & regne d'Isis. Honneurs qu'elle rend à la mémoire de son époux.* . . . 33
XII. *Mort d'Isis. On lui rend les honneurs divins.* . . . 35
XIII. *Erreur des Grecs sur divers Héros Egyptiens qu'ils s'attribuent.* . 37
XIV. *Opinions fabuleuses sur Isis, sur son fils Horus, sur les Géans, &c.* 41
XV. *Colonnes dressées en l'honneur d'Isis & d'Osiris* . . . 43
XVI. *Colonies des Egyptiens, dont les Athéniens prétendent être la principale.* 45
XVII. *Description géographique de l'Egypte.* 48
XVIII. *Description particuliere du Nil.* 51
XIX. *Isles du Nil. Meroé. Le Delta. Les*

Bouches du Nil. Le canal de communication de la Méditerranée au Golfe Arabique. Diverses plantes du Fleuve. 53
XX. *Animaux du Nil: le Crocodile, l'Hippopotame, l'Ichneumon.* . . . 56
XXI. *Fertilité que le Nil procure à l'Egypte.* 58
XXII. *Débordemens du Nil.* . 59
XXIII. *Différentes opinions des Philosophes sur la source du Nil.* . . 61
XXIV. *Conjectures sur la cause des débordemens du Nil. Premiere conjecture.* 64
Seconde conjecture. . . . 65
Troisieme conjecture. . . 66
Quatrieme conjecture. . . 67
Cinquieme conjecture. . . 68
Sixieme conjecture. . . . 69
Septieme conjecture. . . . 72
Huitieme conjecture . . ibid.

LIVRE I. SECTION II.

ART. I. *Avant-propos.* . . 75
II. *Nourriture & Habitations des Egyptiens.* . . . 75, 76
III. *Suite générale des Princes qui ont gouverné l'Egypte dans la succession des tems.* 77
IV. *Premiers Rois Egyptiens, & leurs Ouvrages.* 78
V. *Description particuliere du tombeau d'Osimandué.* 81
VI. *Ancienneté de Thebes d'Egypte.* 86
VII. *Fondation de Memphis. Suite de ses principaux Rois. Uchoreus.* ibid.
VIII. *Mæris ou Miris. Description du Lac*

qui porte son nom. . . 88
IX. *Sésostris : son éducation, ses conquêtes.* 92
X. *Retour de Sésostris : ses édifices & ses réglemens en Egypte.* . 95
XI. *Fils & successeur de Sésostris, ou Sesostris II.* . . . 100
XII. *Rois ignorés avant Amasis, mauvais Prince, auquel succede Actisanès Ethiopien son vainqueur.* . . 101
XIII. *Mendès auteur du Labyrinthe.* 102
XIV. *Interregne : Cetès ou Protée, Remphis, & quelques autres Rois fainéans à l'exception de Nileus, duquel le Fleuve a tiré son mom.* . . . 103
XV. *Chemmis, auteur de la grande Pyramide.* . . . 105
XVI. *Cephren.* . . . 106
XVII. *Micerinus & Bocchoris.* 107
XVIII. *Sabacon.* . . . 109
XIX. *Interregne : Les douze Gouverneurs régnant ensemble, & le tombeau commun qu'ils firent construire.* . . 110
XX. *Psammeticus.* . . . 111
XXI. *Apriès, & Amasis son successeur & dernier Roi de l'ancienne Egypte.* 114
XXII. *Loix de l'Egypte. Mœurs des Egyptiens, & premierement des Rois.* 116
XXIII. *Deuil des Egyptiens à la mort des Rois.* . . . 120
XXIV. *Provinces ou Nomes de l'Egypte. Distribution de ses revenus, entre le Roi, les Prêtres & les Soldats.* . 122
XXV. *Le Peuple partagé en trois classes.* 123
XXVI. *Exercice de la Justice chez les*

Egyptiens. 125
XXVII. *Détail des Loix de l'Egypte, en matiere criminelle.* . . . 127
XXVIII. *Loix de l'Egypte en matiere civile.* 131
XXIX. *Education des enfans, & sur-tout de ceux des Prêtres.* . . . 133
XXX. *De la Médecine chez les Egyptiens.* 135
XXXI. *Des Animaux sacrés de l'Egypte.* 136
XXXII. *Culte du Taureau Apis, & de plusieurs autres animaux.* . 140
XXXIII. *Culte des Crocodiles. Différentes abstinences de fruits selon les différens lieux.* . . . 146
XXXIV. *Sépulture des morts.* 148
XXXV. *Noms des Législateurs de l'Egypte.* 153
1. *Mnevès.* . . . ibid.
2. *Sacyphès* . . . 154
3. *Sesoosis ou Sésostris.* . . ibid.
4. *Bocchoris.* . . . 155
5. *Amasis.* . . . ibid.
6. *Darius.* . . . 156
XXXVI. *Grecs illustres qui ont voyagé en Egypte, & des fables ou des pratiques qu'ils ont tirées des usages de cette Nation.* . . . 156, 157

LIVRE SECOND.

I. *Avant-propos* . . 165
II. *Ninus, premier Roi des Assyriens connu*

par l'Histoire. 166
III. *Conquêtes inombrables de Ninus.* 167
IV. *Il fait bâtir Ninive.* . 169
V. *Semiramis femme de Ninus. Naissance & éducation de cette Reine.* 170
VI. *Entreprise de Ninus contre la Bactriane.* 172
VII. *Semiramis vient au siege de Bactres & prend elle même la Ville. Le Roi l'épouse, & il meurt à son retour.* . 174, 175
VIII. *Semiramis bâtit la Ville de Babylone.* 176
IX. *Temple de Belus.* . . 181
X. *Le Jardin appelé Jardin de Semiramis.* 182
XI. *Fleuves & autres avantages de la Babylonie.* . . . 184
XII. *Expédition de Semiramis dans la Médie, dans la Perse, dans la Libye & dans l'Ethiopie. Ouvrages qu'elle fait faire dans sa route.* . 186, 187
Suite de l'expédition de Semiramis. 189
XIII. *Retour de Semiramis à Bactres, Préparatifs extraordinaires pour la guerre qu'elle veut porter aux Indes.* 190, 191
XIV. *Elle est vaincue par Stabrobatès Roi des Indes, & elle revient à Bactres,* . . . . 193, 194.
XV. *Mort de Semiramis.* . . 198
XVI. *Ninyas son fils lui succede. Oisiveté & politique de ce Prince.* . 199
XVII. *Il y a eu une longue suite de Rois inconnus jusqu'à Sardanapale.* 201
XVIII. *Sardanapale dernier Roi d'Assyrie.* 202

XIX. *Conjuration & guerre contre Sardanapale.* . . . 203
Arbacès Capitaine des Medes, & Bélesis Devin de Babylone, Chefs de la conjuration, perdent trois batailles & demeurent vainqueurs dans la quatrieme. . 205
XX. *Arbacès est fait Roi & donne dès le commencement de son regne un grand exemple de générosité. Il transporte le trône d'Assyrie chez les Medes.* 209, 210
XXI. *Chaldéens de Babylone, Prêtres & Devins. Leur Philosophie.* . 211
Astronomie & Astrologie des Chaldéens. 213
XXII. *Différentes opinions sur l'Empire des Médes. L'Auteur s'en tient à la suite de ses Rois donnée par Ctésias. Il parle aussi à leur occasion des Cadusiens, des Parthes, & des Saces.* . 217, 218
Zarine Reine des Saces. . . 221
XXIII. *Description de l'Inde.* 222
XXIV. *Abrégé de l'Histoire de l'Inde.* 227
XXV. *Loix & mœurs des Indes.* 229
XXVI. *Idée de la Nation des Scythes.* 233
XXVII. *Des Amazones.* . . . 235
XXVIII. *Des Hyperboréens.* . . . 237
XXIX. *De l'Arabie & premierement des Arabes Nabatéens.* . . . 239
Propriétés des pays chauds. . . . 244
XXX. *Des autres parties de l'Arabie.* 248
XXXI. *Abrégé du Livre où Iambule avoit fait la description de son voyage.* 249
XXXII. *Conclusion du voyage d'Iambule.* 258

TABLE.

LIVRE TROISIEME.

I. *Avant-propos.* . . . 260
II. *Des Ethiopiens, & ce qu'ils pensent de leur ancienneté par rapport aux Egyptiens.* 261
III. *Des caracteres Hieroglyphiques communs aux Ethiopiens & aux Egyptiens.* 264
IV. *Loix des Ethiopiens.* . . . 265
V. *Coûtumes de quelques Ethiopiens sauvages.* 268
VI. *Des mines de ces cantons.* . 273
VII. *Des Ichthyophages de l'Asie le long de la Mer des Indes.* . . . 276
VIII. *Des Ichthyophages de l'Arabie sur les côtes de la Mer des Indes.* . . 281
IX. *Des Chelenophages, ou mangeurs de Tortues.* 285
X. *Des Rizophages, ou mangeurs de Racines.* 288
XI. *Autres Peuples qui tirent leurs noms de leurs nourritures.* . . 289
XII. *Des Hylogones ou hommes nés dans les forêts.* 290
XIII. *Des chasseurs d'éléphans.* . 291
XIV. *Des Struthophages.* . . 293
XV. *Des Acridophages, ou mangeurs de sauterelles, qui viennent d'un désert voisin.* 295
XVI. *Des Cynamynes, ou Peuples qui sont défendus par des Chiens.* . . 298
XVII. *Des Troglodytes.* . . 299

Réflexion de l'Auteur sur la différence des usages, causée principalement par la différence des climats. . . . 301, 302
XVIII. *Des Amazones de l'Ethiopie.* 304
XIX. *Chasse remarquable d'un serpent pris du tems de Ptolémée second.* . 307
XX. *Description particuliere du Sein ou Golphe Arabique & de ses rivages Occidentaux.* 311
L'Isle Ophiodès d'où les Rois d'Alexandrie tiroient la Topase. . . 313
Danger du passage par le Détroit appelé aujourd'hui Babelmandel. . . 315
XXI. *Description du rivage Oriental du Golphe Arabique.* . . 318
XXII. *Divers Peuples de l'Arabie; & les productions de leurs cantons.* . 324
XXIII. *Description particuliere de l'Arabie heureuse.* . . . 326
XXIV. *Phénomenes célestes dans la Mer de l'Inde.* . . . 329
XXV. *Description abrégée de l'intérieur de l'Afrique.* . . . 331
XXVI. *Phénomene étonnant dans un désert de l'Afrique, voisin des Syrtes.* . 333
XXVII. *Des Amazones d'Afrique.* . 335
XXVIII. *Les Gorgones, autres femmes guerrieres vaincues par les Amazones.* 339
Myrine, Reine des Amazones d'Afrique. 341
XXIX. *Histoire des Dieux, selon les Atlantes.* 343
Titæa femme d'Uranus dont naquirent les Titans & deux filles, Basilée & Rhea 344
Helius & Selené frere & sœur, enfans de Basilée & d'Hypérion. . . 345

XXX. *Histoire de Cybele suivant les Phrygiens. Combats de Marsyas & d'Apollon.* 346
XXXI. *Descendans d'Uranus & d'Atlas son fils.* . . . 350
XXXII. *De Saturne & de Jupiter son fils.* 351
XXXIII. *Différentes opinions sur Bacchus, parmi les Grecs mêmes. Quelques-uns ne prennent Bacchus que pour une indication allégorique du vin.* . . 353
XXXIV. *D'autres admettent un vrai Bacchus; & d'autres trois, dont les Peuples n'ont fait ensuite qu'un seul.* 355, 356
Le premier, né dans l'Inde. . 356
Le second, fils de Jupiter & de Cérès ou de Proserpine. . . . 357
Le troisieme, fils de Jupiter & de Semelé. . . . . ibid.
Lycurgue Roi de Thrace vaincu par Bacchus. 359
XXXV. *Opinion particuliere des Afriquains Occidentaux qui croient aussi que Bacchus est né chez eux, dans une autre Ville de Nyse dont l'Auteur décrit la situation.* 362
XXXVI. *Exploits & bienfaits de Bacchus, fils d'Ammon, selon les Afriquains.* 369
XXXVII. *Origine du Temple & de l'Oracle d'Ammon.* 373

Fin de la Table du Tome I.

HISTOIRE
UNIVERSELLE
DE
DIODORE DE SICILE.

PREFACE DE L'AUTEUR.

Tous les peuples de la terre doivent avoir de la reconnoissance pour les Ecrivains qui entreprenant des Hiſtoires univerſelles, s'efforcent de contribuer par leur travail au bien général de la ſociété humaine. Ils préparent au lecteur une inſtruction aiſée & tranquille. L'expérience qu'on acquiert par ſoi-même ne peut être le fruit que d'un grand nombre de travaux & de dangers; & le Héros (1)

(1) Ulyſſe, Héros de l'Odyſſée d'Homere.

d'Homere, qui avoit vu beaucoup de villes & connu beaucoup de nations, avoit aussi beaucoup souffert. Mais l'expérience qui vient par l'histoire est exemte de toutes ces peines. Les Historiens ramenent, pour ainsi dire, aux mêmes principes & aux mêmes loix une multitude d'hommes unis par la nature, mais séparés par la différence des siecles & des climats. Ministres & imitateurs de la Providence, ils ne font qu'un corps des grandes choses qui se sont faites dans tous les tems & dans tous les lieux, comme la Providence n'a fait qu'un monde de tous les astres & de toutes les créatures qui sont répandues dans l'Univers. C'est un bonheur de pouvoir se conduire & se redresser par les erreurs & par les chûtes des autres; & d'avoir pour guide, dans les hazards de la vie & dans l'incertitude des succès, non une recherche tremblante de l'avenir, mais une connoissance certaine du passé. Si quelques années de plus font préférer dans les conseils les vieillards aux jeunes gens; quelle estime devons-nous faire de l'Histoire qui nous aporte l'expérience de tant de siecles? (1) En effet elle supplée à l'âge qui manque aux jeunes gens, & elle étend de beaucoup l'âge même des vieillards.

(1) J'ai fait ici & en deux ou trois autres endroits de cette Préface quelques légeres transpositions qui m'ont paru convenables dans une Traduction Françoise.

C'est avec raison qu'elle a toujours passé pour la plus utile des sciences & la plus efficace des instructions. On a vu de simples particuliers devenir de grands Capitaines par la lecture de l'Histoire; & l'immortalité qu'elle attache aux noms des grands hommes a produit une infinité de belles actions. Elle encourage les bons Citoyens par les louanges qu'elle donne à ceux qui se sont exposés pour leur patrie, & elle menace les méchans de l'opprobre éternel dont elle a couvert ceux à qui ils ressemblent. La gloire qu'elle promet a engagé les uns à bâtir des villes, les autres à les affermir par des loix, d'autres enfin à les embellir par les sciences & par les arts; ainsi elle est elle-même, par tant d'hommes bienfaisans qu'elle a formés, la bienfaitrice universelle du genre humain. Au fond, si la seule description des enfers à laquelle les Poëtes ont mêlé tant de fictions, est capable de retenir bien des gens dans les termes du devoir & dans les regles de la justice; faut-il s'étonner que l'Histoire qui dévoile si bien les actions des hommes, ait tant de force pour les porter à la vertu, & soit pour eux une école respectable de Philosophie & de bonnes mœurs.

Chaque homme en particulier n'a reçu qu'un moment de l'éternité pour la durée de sa vie. Ceux qui la passent sans rien faire de remarquable meurent avec leurs corps, & leur mémoire périt avec eux.

Mais l'Hiſtoire éterniſant l'honneur & la réputation des grands hommes, ſauve du trépas ce qu'ils avoient de plus précieux; & tout ſage eſtimateur des choſes achetera toujours au prix de quelques travaux fort courts une gloire qui ne doit jamais finir. Pluſieurs, comme l'Hercule de la fable, ont été animés par ce motif à des entrepriſes auſſi utiles aux autres hommes qu'elles étoient laborieuſes pour eux-mêmes. Les uns ont été mis au rang des Héros, & les autres au rang des Dieux, à proportion que l'Hiſtoire les a plus ou moins loués. Au lieu que le tems devore les monumens muets & matériels dreſſés à l'honneur des hommes célebres, il devient le dépoſitaire & le gardien des témoignages que leur rend l'Hiſtoire. Les premiers ſont bornés à un ſeul lieu & ſujets à pluſieurs ſortes d'accidens; les ſeconds étant répandus par toute la terre, échapent toujours en quelques endroits aux accidens qui pourroient les détruire en d'autres. A ces avantages on peut ajouter que l'Hiſtoire contribue extrêmement à la perfection de l'éloquence. C'eſt principalement par les armes du diſcours que les Grecs l'ont emporté ſur les Barbares; c'eſt par-là que les habiles gens ſe ſont diſtingués du vulgaire, & qu'un ſeul homme s'eſt ſouvent rendu maître de tout un Peuple. Mais, pour dire quelque choſe de plus particulier aux Hiſtoriens, les belles actions ſont quelquefois redeva-

bles d'une partie de leur prix & de leur éclat à la maniere dont ils les racontent.

Entre les différentes especes de discours où de doctrine la Poësie est plus agréable qu'elle n'est utile, les loix menacent plus qu'elles n'instruisent; certaines connoissances ne servent de rien, d'autres sont de quelque danger pour les mœurs; il y a des professions qui semblent n'avoir pour but que d'obscurcir & de combattre la vérité. L'histoire seule joignant la solidité des choses aux graces de l'élocution, réunit les avantages de tous les genres d'écrire, & demeure exemte de tous leurs défauts. Elle porte la lumiere dans l'esprit par la connoissance qu'elle donne d'une infinité de choses; & elle imprime dans le cœur l'amour de la Justice par le discernement exact qu'elle fait des bons & des méchans.

La gloire que les Historiens ont acquise par tant de raisons nous a engagés avec eux dans la même carriere. En examinant leurs Ouvrages nous avons rendu toute la justice qui étoit due à leur entreprise; mais nous n'avons pas cru qu'ils l'eussent encore parfaitement exécutée: car, quoique l'Histoire ne puisse être d'un usage fort étendu & fort général que par un nombre infini de faits & de circonstances, la plupart ne se sont attachés qu'aux guerres particulieres d'u-

ne seule nation ou même d'une seule ville : & entre ceux qui ont entrepris des Histoires suivies depuis les premiers âges jusqu'à leur tems ; les uns ont entierement négligé la Chronologie, les autres ont évité comme un écueil les tems fabuleux ; d'autres n'ont fait aucune mention des peuples que nous appelons Barbares ; d'autres enfin ont laissé en mourant leur travail imparfait. Aucun d'eux n'est encore venu plus bas que les Rois de Macédoine ; ceux-là ayant fini à Philippe, ceux-ci à Alexandre, & quelques autres à ses successeurs. Ainsi, bien qu'il se soit passé depuis ce tems jusques à nos jours une infinité de choses mémorables, elles n'ont point encore été rédigées en une même suite d'Histoire, & demeurent comme inutiles par la difficulté de les recueillir de tant d'auteurs différens, & de les placer avec ordre dans sa mémoire. C'est pour épargner aux lecteurs cette difficulté & pour leur faciliter cet ordre, que nous avons entrepris cet Ouvrage, dans lequel nous avons tâché d'arranger les faits de la maniere qui nous a paru en même tems la plus exacte & la moins embarrassante. La satisfaction qu'on aura de trouver l'Histoire du Monde suivie & liée comme une Histoire particuliere, l'a emporté sur la considération du travail que nous nous imposions. Il sera permis à chacun de prendre dans ce trésor ce qui lui conviendra. En effet, parmi ceux

qui veulent s'instruire, les uns n'ont point la commodité d'amasser tous les livres nécessaires à ce dessein, & les autres ne sauroient bien démêler les faits qu'ils cherchent dans la multitude & la différence des rélations qu'ils en lisent. Une Histoire universelle contient & éclaircit en même tems tous ces faits. Elle est par son étendue autant au-dessus des Histoires particulieres que le tout est au-dessus de sa partie ; & par la détermination des tems & des dates, elle surpasse autant les narrations détachées, qu'un édifice parfait & achevé surpasse ses matériaux encore épars.

Mais, comme ce projet demande un grand fond d'étude & de fort vastes recherches, nous y avons employé trente années : & ayant parcouru avec bien des fatigues & bien des risques, la plus grande partie de l'Europe & de l'Asie, nous avons vu de nos propres yeux la plupart des lieux ou des monumens dont nous parlons dans cet Ouvrage. Faute de cette précaution, les meilleurs Ecrivains se sont mépris plus d'une fois.

Quoique nous ayions eu besoin, pour nous soutenir dans un si long travail, de cette ardeur & de cette persévérance avec laquelle on vient à bout des entreprises dont on espéroit à peine de voir la fin, il faut avouer que nous avons trouvé de grandes facilités dans le séjour de Rome dont nous sommes déjà anciens habitans.

En effet cette ville ayant des rélations jusques aux extrémités de la terre où elle étend son Empire, elle nous a fourni abondamment les secours nécessaires à notre dessein. Ayant même connu dès mon enfance & dans Agyre où je suis né la langue latine, par le grand commerce que les Romains ont avec toutes les villes de la Sicile; j'ai lu avec un soin particulier tous les livres & tous les mémoires qui pouvoient m'instruire de l'Histoire Romaine. Mais nous avons commencé par les tems fabuleux & nous avons rapporté avec le plus d'ordre qu'il nous a été possible, ce que les traditions des Grecs & des Barbares ont conservé de plus ancien.

Enfin, puisque notre Ouvrage est entiérement achevé sans qu'il en ait encore paru aucun Livre, nous allons donner l'idée & le plan de toute cette Histoire. Les six premiers Livres comprennent les tems fabuleux qui ont précédé la guerre de Troye: mais de ces six, les trois premiers contiennent les antiquités des Barbares, & les trois autres celles des Grecs. Dans les onze suivans nous rapportons ce qui s'est passé chez les uns & chez les autres, depuis la guerre de Troye jusques à la mort d'Alexandre le Grand. Les vingt-trois Livres qui restent sont remplis par tout ce qui s'est fait depuis Alexandre jusques à la guerre qui s'éleva entre les Gaulois & les Romains; dans laquelle Jules-César, mis

par

par ses exploits au nombre des Dieux, a dompté la nombreuse & formidable nation des Celtes, & porté l'Empire Romain au-delà des Isles Britanniques. Le commencement de cette guerre tombe en la premiere année de la 180 Olympiade, Hérode étant Archonte d'Athenes. Nous n'employons aucune chronologie à l'égard des tems qui ont précédé la Guerre de Troye, parce qu'il ne nous reste aucun monument assez certain pour les distribuer par années. Mais sur l'autorité d'Apollodore (1) Athénien, nous comptons 80 ans de la prise de Troye au retour des Héraclides; & 328 ans du retour des Héraclides à la premiere Olympiade, en calculant cet espace de tems sur la suite des Rois de Lacédémone. Enfin il s'est écoulé 730 ans depuis la premiere Olympiade jusques à la guerre des Gaules à laquelle nous finissons. Ainsi nous avons renfermé dans quarante (2) livres l'Histoire de 1138 années, outre ce qui a précédé la guerre de Troye. J'expose ainsi le contenu de mon Ouvrage, afin que les lecteurs en aient d'abord une

(1) Apollodore avoit fait une bibliotheque mythologique & chronologique dont il ne nous reste que trois livres, quoiqu'il y en eût beaucoup davantage. *Voyez* Gerard Vossius *de Historicis Græcis. lib.* 1. *cap.* 21. Apollodore avoit été disciple de Panætius précepteur de Scipion l'Africain.

(2) De ces quarante livres, nous n'en avons que 15, savoir les cinq premiers, & après une lacune de cinq livres, les dix qui suivent depuis le 11 jusqu'au 20 inclusivement.

notion générale, & que les Copiſtes ne puiſſent pas ſi aiſément l'altérer. Je ſouhaite que ce qu'il y aura de bon n'excite l'envie de perſonne, & que les Savans m'avertiſſent des fautes qu'ils y reconnoîtront. Mais il eſt tems de finir cette Préface & d'en venir à l'exécution de notre promeſſe.

HISTOIRE UNIVERSELLE DE DIODORE DE SICILE.

LIVRE PREMIER.

SECTION PREMIERE.

Nous avons dessein d'exposer à part les idées que les premiers instituteurs du culte des Dieux se sont formées sur leur sujet, & ce que la fable a raconté de chacun d'eux (1); parce que ce sont des articles d'une assez grande étendue. Mais en attendant, lorsque quelque Divinité aura un rapport particulier à quelque point de I. AVANT-PROPOS.

(1) Sur-tout dans les Livres 4, 5, & 6, destinés particulierement à la mythologie Grecque ; le sixieme est perdu.

notre Hiſtoire, nous commencerons par le marquer, afin de ne rien omettre de néceſſaire pour l'intelligence du diſcours. A l'égard des hommes, nous avons déjà averti qu'en prenant les choſes dès les premiers tems & parcourant tous les lieux de la terre habitée, nous rapporterons tout ce qui s'eſt paſſé, avec autant d'exactitude qu'on en peut attendre d'un Hiſtorien qui parle des tems & des lieux les plus reculés.

II. Différentes opinions ſur l'origine du Monde.

Il y a deux opinions différentes ſur l'origine des hommes parmi les Phyſiciens & les Hiſtoriens les plus fameux. Les uns croyant le monde éternel & incorruptible, prétendent que le genre humain a toujours été, & qu'il eſt impoſſible de remonter au premier homme. Les autres donnant un commencement & une fin à toutes choſes, ſoumettent les hommes à la même loi & expliquent ainſi la formation de leur eſpece. Toute la nature ayant été dans le cahos & la confuſion, le ciel & la terre mêlés enſemble ne faiſoient qu'une maſſe uniforme: mais les corps s'étant ſéparés peu à peu les uns des autres, le Monde parut enfin dans l'ordre où nous le voyons. L'air demeura dans une agitation continuelle. Sa partie la plus vive & la plus légere s'éleva au plus haut lieu de l'Univers & devint un feu pur & ſans mélange. Le Soleil & les Aſtres, formés de ce nouvel élément, ſont emportés par le mouvement perpétuel de la ſphere du feu. La matiere terreſtre demeura encore quelque tems mê-

lée avec l'humide par la pesanteur de l'une & de l'autre. Mais ce Globe particulier roulant sans cesse sur lui-même, se partagea par le moyen de cette agitation en eau & en terre; de telle sorte pourtant que la terre demeura molle & fangeuse. Les rayons du soleil donnant sur elle en cet état causerent différentes fermentations en sa superficie. Il se forma dans les endroits les plus humides des excroissances couvertes d'une membrane déliée, ainsi qu'on le voit encore arriver dans les lieux marécageux, lors qu'un ardent soleil succede immédiatement à un air frais. Ces premiers germes reçurent leur nourriture des vapeurs grossieres qui couvrent la terre pendant la nuit, & se fortifierent insensiblement par la chaleur du jour. Etant arrivés enfin à leur point de maturité, & s'étant dégagés des membranes qui les enveloppoient, ils parurent sous la forme de toutes sortes d'animaux. Ceux en qui la chaleur dominoit s'éleverent dans les airs; ce sont les Oiseaux. Ceux qui participoient davantage de la terre, comme les hommes, les animaux à quatre piés & les reptiles, demeurerent sur sa surface; & ceux dont la substance étoit plus aqueuse, c'est-à-dire les poissons, chercherent dans les eaux le séjour qui leur étoit propre. Peu de tems après, la Terre s'étant entierement desséchée ou par l'ardeur du soleil ou par les vents, devint incapable de produire des animaux parfaits, & les especes déjà produites ne s'entretinrent plus que par voie de génération. Eu-

ripide, disciple du Philosophe (1) Anaxagore, paroît avoir adopté sur l'origine des êtres le sentiment que nous venons d'exposer. Car il parle ainsi dans sa Menalippe. (2)

Tout étoit confondu : mais le seul mouvement
Ayant du noir cahos tiré chaque élément,
Tout prit forme; bien-tôt la nature féconde
Peupla d'êtres vivans le ciel, la terre & l'onde,
Fit sortir de son sein ses ornemens divers,
Et donna l'homme enfin pour maître à l'univers.

Au reste, si quelqu'un révoque en doute la propriété que ces physiciens donnent à la Terre d'avoir produit tout ce qui a vie, on lui alléguera pour exemple, ce que la Nature fait encore aujourd'hui dans la Thebaïde d'Egypte. Car lorsque les eaux du Nil se sont retirées après l'inondation ordinaire; & que le soleil, échauffant la ter-

(1) Anaxagore de Clazomene, Philosophe illustre par sa naissance, par ses biens qu'il abandonna à sa famille, & par l'étude des sciences naturelles, nâquit en la soixante-onzieme olympiade, 492 ans avant Jésus-Christ.

(2) Piece d'Euripide qui est perdue avec 70 autres ou environ dont Fabricius donne le catalogue. Il nous en reste dix-neuf & le commencement d'une vingtieme. C'est un des Poëtes tragiques qui a fait le plus d'honneur au tems de la florissante Athenes.

re, cause de la pourriture en divers endroits, on en voit éclorre une infinité de Rats. Ainsi, disent nos Physiciens, la terre s'étant dessechée par l'attouchement de l'air qui l'environne & qui a subi divers changemens, doit avoir produit au commencement du monde différentes especes d'animaux.

III. Vie des premiers Hommes.

Les hommes nés de cette maniere menoient d'abord une vie sauvage. Ils alloient chacun de leur côté manger sans aprêt dans les champs les fruits & les herbes qui y naissent sans culture. Mais étant souvent attaqués par les bêtes féroces, ils sentirent bien-tôt qu'ils avoient besoin d'un secours mutuel; & s'étant ainsi rassemblés par la crainte, ils s'accoutumerent les uns les autres. Ils n'avoient eu auparavant qu'une voix confuse & inarticulée; mais, en prononçant différens sons à mesure qu'ils se montroient différens objets, ils formerent enfin une Langue propre à exprimer toutes choses. Ces petites troupes ramassées au hazard en divers lieux, & sans communication les unes avec les autres, ont été l'origine des nations différentes & ont donné lieu à la diversité des langues. Cependant les hommes n'ayant alors aucun usage des commodités de la vie, ni même d'une nourriture convenable, demeuroient sans habitation, sans feu, sans provision; & les hivers les faisoient périr presque tous par le froid, ou par la faim. Mais ensuite s'étant creusé des antres pour leur retraite, ayant trouvé moyen d'allumer du feu, &

ayant remarqué les fruits qui étoient de garde, ils parvinrent enfin jusqu'aux arts qui contribuent aujourd'hui non-seulement à l'entretien de la vie, mais encore à l'agrément de la société. C'est ainsi que le besoin a été le maître de l'homme, & qu'il lui a montré à se servir de l'intelligence, de la langue & des mains que la nature lui a données préférablement à tous les autres animaux. Cette description abrégée de la vie des premiers hommes étoit nécessaire pour satisfaire à l'ordre dans une Histoire universelle. Nous allons entrer maintenant dans le détail des peuples les plus connus & des actions mémorables de leurs principaux personnages.

IV. Ancienneté des Rois. Doute sur l'antériorité des Grecs ou des Barbares.

Nous ne savons point quels ont été les premiers Rois & nous n'ajoutons point de foi à ceux qui prétendent le savoir. En effet les Rois paroissent plus anciens que l'invention & l'usage de toutes les choses qui auroient pu nous transmettre cette connoissance. L'Histoire sur-tout est le dernier genre d'écrire qu'on se soit avisé de cultiver. Les Grecs ont toujours disputé de leur antiquité avec les Barbares. Les uns & les autres soutiennent qu'ils sont originaires du pays qu'ils habitent, qu'ils ont appris les arts & les sciences aux autres hommes & qu'ils ont fait les premiers des actions dignes d'être écrites. Nous ne prendrons aucune part dans cette dispute, & nous ne voulons point décider quelles sont les nations les plus anciennes, & encore moins de combien les unes sont plus

anciennes que les autres. Mais nous raporterons de suite & en particulier ce qu'elles disent toutes de leur antiquité & de leur origine. Nous commencerons par les Barbares; non que nous les estimions plus anciens que les Grecs, comme Ephore (1) l'a avancé; mais afin qu'ayant satisfait à cette partie de notre dessein, nous n'interrompions pas l'Histoire des Grecs quand nous y serons une fois entrés; & comme l'on croit communément que les Dieux sont nés en Egypte, que c'est-là qu'on a d'abord observé le cours des astres, & que cet heureux pays a produit le premier des Héros & de grands hommes, nous placerons ici les Egyptiens avant les autres peuples.

V. Les Egyptiens croient avoir été les premiers hommes.

LES Egyptiens prétendent que le genre humain a commencé dans l'Egypte, & ils alléguent pour raison la fertilité de leur terroir & les avantages que leur aporte le Nil. Ils disent que ce fleuve produit lui-même un grand nombre d'animaux & toutes les especes de nourriture qui leur conviennent; la racine de roseau, le Lotos, la fève d'Egypte, le fruit appelé Corseon & plusieurs autres plantes ou fruits qui sont propres aux hommes même. Ils citent en particulier l'exemple des Rats que nous avons déja raporté & dont ils disent que tous

(1) Ephore de Cumes, disciple d'Isocrate: c'est de lui qu'Isocrate disoit qu'il avoit besoin d'éperons pendant qu'il falloit une bride à Théopompe. *Voyez* Vossius *de Historic. Græc. l.* 1. *c.* 7.

ceux qui le voient sont étonnés : car on apperçoit quelquefois ces animaux présentant hors de terre une moitié de leur corps déja formée & (1) vivante, pendant que l'autre retient encore la nature du limon où elle est engagée. Il est démontré par-là, continuent-ils, que dès que les élémens ont été développés, l'Egypte a produit les premiers hommes ; puisqu'enfin dans la disposition même où est maintenant l'Univers, la terre d'Egypte est la seule qui produise encore quelques animaux. De plus s'il est échappé quelque être vivant du déluge de Deucalion, c'est l'Egypte qui les a sauvés, puisqu'étant en partie sous l'aspect immédiat du Soleil, elle est plus exempte des grandes pluies que tout autre pays : si au contraire ce déluge les a tous fait périr sans exception ; on ne peut placer avec quelque vraisemblance les premiers essais du renouvellement de la Nature que dans l'Egypte ; car la chaleur de son climat, tempérée par les vapeurs froides & humides qui lui étoient apportées de tous les endroits de la terre, devoit former un air très-propre à la génération des animaux. Nous voyons en effet, ajoutent-ils, que dans les lieux les plus chauds de l'Egypte, ce sont les dernieres eaux du Nil qui s'écoule qui contribuent le plus à cette pro-

(1) J'exprime ainsi le verbe σκαρίζειν *sauter, remuer*, que Henri Etienne substitue dans ses notes à καρίζειν qui est dans le texte, & qui ne signifie rien.

duction merveilleuse, *dont nous avons parlé plus* (1) *haut*, & qui ne se fait que quand la chaleur du Soleil s'insinue peu-à-peu dans une terre chargée d'humidité.

VI. Opinions Egyptiennes sur le Soleil, sur la Lune; & sur les Elémens, & les noms des Dieux qu'on leur a donnés.

OR ces nouveaux hommes, contemplant la forme de l'Univers & admirant son ordre & sa beauté, furent particulierement saisis de vénération à l'aspect du Soleil & de la lune. Ils regarderent ces deux astres comme deux Divinités principales & éternelles; & ils nommérent l'un Osiris & l'autre Isis, deux noms tirés de l'idée qu'ils en avoient prise. Osiris signifie qui a plusieurs yeux; en effet l'on peut dire que les rayons du soleil sont autant d'yeux dont il regarde la terre & la mer. Le Poëte (2) semble avoir emprunté de-là cette expression:

L'Astre du jour qui voit & qui fait toutes
choses.

Quelques-uns des plus anciens Mythologistes Grecs ont donné à Osiris les surnoms de *Dionysus* & de *Sirius*, d'où vient

(1) Ici & en quelques autres endroits de la Traduction, cette demi-phrase tient lieu d'une répétition de l'Auteur, ou de ses copistes. Car Rhodoman soupçonne de l'intercalation dans cette page du texte.

(2) Homere, le plus célebre des poëtes, & le plus ancien auteur Grec dont les ouvrages nous soient restés. Le vers cité ici est de l'Odyssée. *l.* 12. *v.* 323. *Voyez* sur Homere, Fabricius, *Bib. Grecq. l.* 2. *c.* 1. & *suiv.* Ce Poëte vivoit 900 ans avant Jesus-Christ.

qu'Eumolpe (1) dans ses Bacchiques a dit:

De l'ardent Sirius l'étoile étincelante.

& Orphée (2).

Bacchus nommé Phanès (3) de sa vive lumiere.

Quelques-uns donnent à Osiris un habillement de peau de Fan tacheté pour marquer la multitude des étoiles. Le mot Isis signifie ancienne & marque l'opinion que les Egyptiens avoient de l'éternité de cette Déesse. Ils la représentent avec des cornes par allusion à la figure que prend la lune dans sa croissance & dans son décours; & parce qu'ils lui consacrent une genisse. Ce sont-là les Dieux qui selon eux gouvernent le monde, & qui entretiennent la vicissitude de trois saisons différentes, le printems, l'été, & l'hyver; dont le retour fixe & immanquable fait l'harmonie & la beauté de l'Univers. Ils ajoutent que ces deux Divinités contribuent à la génération des êtres subalternes; l'une en leur communiquant l'esprit & le feu, l'autre en leur fournissant la terre & l'eau, & tous

(1) Eumolpe fils de Musée. *Voyez* sur Eumolpe Fabricius, *Bib. Greq. l.* 1. *c.* 6. & sur Musée, le même *l.* 1. *c.* 16. Ces Poëtes, en y comprenant Orphée, passent pour antérieurs à la guerre de Troye, & par conséquent à Homere.

(2) *Voyez*, sur Orphée, la bibliotheque grecque de Fabricius, *chap.* 18. & *suiv.*

(3) Phanès signifie qui paroît.

les deux en leur donnant l'air: ainsi tout naît & prend accroissement par les influences du Soleil & de la Lune; & les cinq élémens que nous venons de nommer constituent le monde entier, comme la tête, les mains, les piés & les autres parties du corps humain composent l'homme. Mais de plus les Egyptiens ont divinisé chacun de ces élémens, & leur ont donné des noms propres dès la premiere institution de leur langue. Ils ont appelé l'esprit Jupiter, qui signifie source de vie, & ils l'ont regardé comme le pere de tous les êtres intelligens: idée qu'a emprunté d'eux le plus grand poëte de la Grece, lorque parlant de Jupiter il dit:

Pere (1) & Roi des hommes & des Dieux.

Ils ont nommé le feu, Vulcain, Dieu du premier ordre & qu'ils croient contribuer le plus à la production & à la perfection de toutes choses. La terre étant comme le sein dans lequel tout reçoit les premiers principes de la vie, ils lui ont donné le nom de mere. La même vue l'a fait appeler par les Grecs *Demeter*, mot nouveau qui ne differe que d'une lettre du vieux mot *Ghemeter* qui signifie *Terre mere*,

De tout être la terre est mere & bienfaitrice,

(1) Iliad. 4. v. 68. & al.

dit Orphée. L'eau fut appelée Océan, mot qui veut dire mere-nourrice. Les Grecs l'ont pris à peu près dans le même sens; témoin ce vers d'Homere, (1)

L'Ocean & Thetis des Dieux sont l'origine.

Au reste l'Océan chez les Egyptiens n'est autre que le fleuve du Nil, où ils prétendent que les Dieux ont pris naissance; parce que de tous les pays du monde, l'Egypte est le seul qui ait des villes bâties par les Dieux mêmes, tels que sont Jupiter, le Soleil, Mercure, Apollon, Pan, Junon, Lucine & plusieurs autres. L'air enfin étoit Minerve qu'ils ont crue fille de Jupiter, née de son cerveau & toujours vierge, parce que l'air est incorruptible & qu'il s'étend jusqu'aux cieux. Minerve s'appelle aussi Tritogene, des trois températures différentes que l'air reçoit dans les trois saisons de l'année. Cette Déesse a encore le nom de Glaucopis; non parce qu'elle a les yeux bleus, comme quelques Grecs l'ont trop littéralement interprété; mais parce que l'air est bleu dans sa profondeur. Ils disent que ces cinq Dieux parcourent de tems à autre, tous les lieux du monde & apparoissent aux hommes tantôt sous une figure humaine, tantôt sous celle de quelques animaux sacrés; en quoi, ajoutent-ils, ils ne font aucune illusion aux sens; puisqu'étant les Auteurs de tout être,

(1) Iliad. 14. v. 311.

ils peuvent prendre réellement toute sorte de figure. C'est ce qu'Homere, qui avoit été chez les Egyptiens & qui avoit eu communication avec leurs prêtres, fait entendre par ces vers de l'Odyssée. (1)

Les justes Dieux quittant le céleste séjour,
De la terre souvent viennent faire le tour,
Et d'un voile mortel couvrant leurs traits sublimes.
Percer dans le secret des vertus & des crimes.

Voilà ce que les Egyptiens racontent des Dieux célestes & immortels.

VII. Des Dieux terrestres dont quelques-uns ont été rois en Egypte.

Il y a aussi selon eux des Dieux terrestres, nés mortels; mais qui par leur propre sagesse ou par les biens qu'ils ont faits aux hommes ont obtenu l'immortalité. Quelques-uns de ceux-ci ont été Rois dans l'Egypte même; & de ces Rois les uns ont eu des noms communs avec certains Dieux & les autres en ont eu de particuliers. Les premiers sont par exemple Hélius ou le Soleil, Saturne, Rhéa, Jupiter que quelques-uns appellent Ammon; Junon, Vulcain, Vesta & Mercure. Hélius dont le nom signifie le Soleil, a régné le premier en Egypte. Quelques-uns des prêtres donnent pourtant cet avantage à Vulcain inventeur du feu, & disent que ce fut cette invention même qui lui procura la royauté. Car le feu du ciel ayant pris à

(1) Odyss. 17. v. 485.

un arbre sur une montagne, & ce feu s'étant communiqué à une forêt voisine, Vulcain accourut à ce nouveau spectacle; & comme on étoit en hyver, il se sentit très agréablement réchauffé. Ainsi, quand le feu commençoit à s'éteindre, il l'entretenoit en y jetant de nouvelle matiere, après quoi il appela ses compagnons pour venir profiter avec lui de sa découverte. Saturne lui succéda, & ayant épousé Rhéa sa sœur, il en eut, selon quelques Mythologistes, Osiris & Isis, ou selon la plupart d'entr'eux, Jupiter & Junon, qui par leur vertu singuliere parvinrent à l'empire du monde entier.

VIII. Osiris, Isis, & Mercure.

Du mariage de ces deux derniers nâquirent cinq Dieux dont la naissance tomba dans chacun des cinq jours intercalaires de l'année des Egyptiens. Ces Dieux sont Osiris, Isis, Typhon, Apollon & Venus. Osiris a été appelé Bacchus, & Isis Demeter ou Cerès. Osiris ayant épousé Isis & succédé au Trône de son pere, fit plusieurs choses utiles à la société humaine. Il abolit la coutume exécrable qu'avoient les hommes de se manger les uns les autres, & établit à sa place la culture des fruits. Isis de son côté leur donna l'usage du froment & de l'orge qui croissoient auparavant dans les champs comme des plantes inconnues & négligées. Leurs Sujets furent charmés de ce changement, & par la douceur qu'ils trouverent dans cette nouvelle nourriture, & par l'horreur qu'ils conçurent eux-mêmes de l'ancienne. Pour

au-

autoriser cette origine on rapporte une pratique dont les Egyptiens se sont fait une loi : Dans le tems de la moisson, ceux qui recueillent les premiers blés en mettent debout une gerbe autour de laquelle ils pleurent en invoquant Isis, & célebrent ainsi la mémoire de sa découverte dans le tems le plus convenable. Outre cela, il y a quelques villes où dans les Fêtes d'Isis on porte des épis de blé en reconnoissance du grand bienfait dont on se croit redevable à cette Déesse. On dit de plus qu'Isis a donné les premieres loix aux hommes & leur a enseigné à se rendre justice les uns aux autres, & à bannir d'entr'eux la violence par la crainte du châtiment. C'est pour cela que les Grecs ont nommé Cérès Thesmophore ou Législatrice. Suivant les mêmes Auteurs, Osiris bâtit dans la Thébaïde d'Egypte une Ville à cent portes qu'il appela du nom de Junon sa mere, mais que ses descendans ont nommée Diospolis ou Ville de Jupiter, connue aussi sous le nom de Thebes. Au reste l'origine de cette Ville est incertaine non-seulement dans les Auteurs, mais encore parmi les Prêtres d'Egypte; car plusieurs d'entr'eux soutiennent que Thebes a été bâtie, non par Osiris, mais plusieurs années après lui, par un Roi dont nous raconterons les actions en leur (1)

(1) Dans la seconde partie du premier livre, artic. 4. L'Auteur parle d'un Roi nommé Busiris, à qui quelques-uns attribuent la fondation de Thebes.

lieu. Osiris éleva un Temple merveilleux par sa grandeur & par sa somptuosité à Jupiter & à Junon, qu'il regardoit comme ses ancêtres. Il en dédia deux autres tous d'or sous le nom de Jupiter; mais le plus grand étoit consacré au Dieu Jupiter & le plus petit à son propre Pere qui se nommoit de même, mais qui fut surnommé Ammon. Il bâtit des Temples de même matiere aux autres Dieux dont nous avons parlé plus haut; il régla leur culte & établit des Prêtres pour le maintenir. Outre cela Osiris & Isis ont chéri & protégé les inventeurs des arts & des autres choses utiles à la vie. C'est pour cela que la fabrique de l'Or & de l'Argent ayant été trouvée dans la Thébaïde, on en fit des armes pour exterminer les bêtes féroces, des instrumens pour travailler à la terre; & la nation se polissant de plus en plus, des statues & des temples entiers dignes des Dieux auxquels on les offroit. Osiris aima aussi l'agriculture comme ayant été élevé à nysa ville de l'Arabie heureuse & voisine de l'Egypte où cet art étoit en honneur. C'est du nom de Jupiter son pere joint à celui de cette ville, que les grecs ont fait *Dionysus* qui est chez eux le nom d'Osiris. Le Poëte (1) fait mention de nysa dans un de ses hymnes, où il dit:

(1) Il y a long-tems qu'on a cru tous les hymnes d'Homere supposés. Les Vers cités ici ne se trouvent point point dans ceux qui sont adressés à Bacchus, sous le nom de ce poëte. *Voyez* Fabr. *l.* 2. *c.* 2.

Assise entre les Bois qui couvrent la Montagne,
Nyse voit l'eau du Nil couler dans la campagne.

On dit aussi qu'il observa le premier la vigne dans le territoire de nyse, & qu'ayant trouvé le secret de la cultiver, il but le premier du vin & apprit aux autres hommes la maniere de le faire & de le conserver. Il honora Hermès ou Mercure, parce qu'il le vit doué d'un talent extraordinaire pour tout ce qui peut aller au bien de la société humaine. En effet, Mercure forma le premier une langue exacte & réglée, des Dialectes grossiers & incertains dont on se servoit. Il imposa des noms à une infinité de choses d'usage qui n'en avoient point. Il inventa les premiers caracteres, & régla jusqu'à l'harmonie des mots & des phrases. Il institua plusieurs pratiques touchant les sacrifices & les autres parties du culte des Dieux, & il donna aux hommes les premiers principes de l'astronomie. Il leur proposa ensuite pour divertissement, la lutte & la danse, & leur fit concevoir quelle force & même quelle grace le corps humain peut tirer de ces exercices. Il imagina la lyre dans laquelle il mit trois cordes par allusion aux trois saisons de l'année: car ces trois cordes rendant trois sons, le grave, l'aigu & le moyen; le grave répond à l'hiver, le moyen au printems, & l'aigu à l'été. C'est lui qui apprit l'interprétation

ou l'élocution aux Grecs, qui pour cette raison l'ont appelé Hermès ou Interprete: il a été le confident d'Osiris qui lui communiquoit tous ses secrets, & qui faisoit un grand cas de ses conseils. C'est enfin lui qui selon les Egyptiens a planté l'olivier que les Grecs croient devoir à Minerve.

IX. Exploits ou bienfaits d'Osiris accompagné dans ses voyages de plusieurs grands hommes mis depuis au nombre des Dieux.

Osiris, étant né bienfaisant & amateur de la gloire, assembla, dit-on, une grande armée dans le dessein de parcourir la terre pour y porter toutes ses découvertes, & sur-tout l'usage du blé & du vin: jugeant bien qu'ayant tiré les hommes de leur premiere férocité & leur ayant fait goûter une société douce & raisonnable, il participeroit aux honneurs des Dieux: ce qui arriva en effet; car non-seulement les hommes qui reçurent de sa main ces divins présens, mais leurs descendans mêmes, ont regardé comme les plus grands des Dieux ceux auxquels ils devoient leur nourriture. Avant que de partir il laissa à Isis l'administration générale de son état déjà parfaitement réglé. Il lui donna pour conseiller & pour ministre Hermès le plus sage & le plus fidele de ses amis, & pour Général de ses troupes Hercule qui tenoit à lui par la naissance; homme d'ailleurs d'une valeur & d'une force de corps prodigieuse. Il établit aussi Busiris & Antée pour gouverneurs, l'un de tout le pays maritime qui est tourné vers la Phénicie, & l'autre des lieux voisins de l'Éthiopie & de la Libye. Toutes choses étant ainsi disposées, il se mit en marche à la tête de son armée, emmenant

avec lui son frere que les Grecs nomment Apollon. On dit que celui-ci trouva le laurier que tous les peuples lui ont consacré depuis. Pour le lierre, les Egyptiens en attribuent la découverte à Osiris même, & le nom qu'ils ont donné au lierre signifie en leur langue plante d'Osiris. Ils le portent dans les fêtes qu'ils font en son honneur, comme les Grecs dans celles de Bacchus. Ils le préferent même à la vigne dans les cérémonies sacrées, parce que la vigne se seche & perd ses feuilles, au lieu que le lierre demeure toujours vert; à quoi les anciens ont eu égard dans la consécration qu'ils ont faite de quelques autres plantes à d'autres Divinités, comme du myrte à Venus, du laurier à Apollon, & de l'olivier à Minerve. Osiris fut aussi accompagné dans cette expédition de deux de ses fils, Anubis & Macédon; ils étoient tous deux fort braves, & se faisoient remarquer par un habillement pris de deux bêtes dont ils imitoient le courage; car Anubis étoit revêtu d'une peau de chien, & Macédon d'une peau de loup: c'est pour cela que le chien & le loup sont en honneur chez les Egyptiens. Il prit encore avec lui Pan fort respecté dans le pays: car non-seulement ils placerent depuis sa statue dans tous leurs temples, mais encore ils bâtirent dans la Thébaïde une ville qu'ils appelerent Chemmis ou Chemmo, qui en langage Egyptien signifie ville de Pan. Il se fit suivre enfin par deux hommes experts en agriculture, l'un nommé maron, qui s'entendoit parfai-

tement à la vigne, & l'autre appelé Triptoleme, qui savoit tout ce qui regarde les blés & le labourage. Tout étant prêt, & Osiris ayant fait un vœu solemnel de ne se point raser la tête qu'il ne fût revenu dans sa patrie, il prit son chemin par l'Ethiopie. C'est-là l'origine de la coutume, qui s'est observée religieusement en Egypte jusqu'à ces derniers tems, de ne se point faire couper les cheveux depuis le jour qu'on sort de son pays jusqu'au jour où l'on y revient. On dit que, lorsqu'il passoit par l'Ethiopie, on lui presenta des Satyres, especes d'hommes qui sont couverts de poil par tout le corps. Osiris aimoit la joie & prenoit plaisir au chant & à la danse. Il avoit toujours avec lui une troupe de Musiciens, parmi lesquels étoient neuf filles instruites de tous les arts qui ont quelque rapport à la Musique; c'est pourquoi les Grecs les ont appelées les neuf Muses. Elles étoient conduites par Apollon frere du Roi. Ainsi Osiris voyant que les Satyres étoient propres à chanter, à danser & à faire toutes sortes de sauts & de jeux, il les retint à sa suite. Car d'ailleurs il n'eut pas besoin de vaquer beaucoup aux exercices militaires ni de s'exposer à de grands périls; parce qu'on le recevoit par-tout comme un Dieu qui portoit avec lui l'abondance & la félicité. Ayant donc mis l'agriculture en usage dans l'Ethiopie, & y ayant bâti plusieurs villes considérables, il y laissa des Gouverneurs & d'autres officiers pour lever les tributs qu'il imposa sur cette province. Ce fut a-

lors & au lever de la Canicule que le Nil, qui croît tous les ans dans cette saison, rompit ses digues & se déborda d'une maniere si furieuse qu'il submergea presque toute l'Egypte, & particulierement cette partie dont Promethée étoit Gouverneur ; de sorte que peu d'hommes échaperent à ce déluge. L'impétuosité de ce fleuve lui fit donner alors le nom d'Aigle. Promethée vouloit se tuer de desespoir, lorsqu'Hercule se surpassant lui-même en cette occasion entreprit par un effort plus qu'humain de réparer les brêches que le Nil avoit faites à ses digues, & de le faire rentrer dans son lit. Voilà le fondement de la fable qui dit qu'Hercule tua l'Aigle qui rongeoit le foie de Promethée. Ce fleuve fut appelé dans le commencement Oceamès, mot que les Grecs ont traduit par celui d'Océan. On lui donna ensuite le nom d'Aigle pour la raison que nous venons de dire. Il fut appelé depuis Egyptus du nom d'un Roi d'un pays, d'où vient qu'Homere a dit (1)

Dans le Fleuve Egyptus je fis entrer mes voiles.

Car ce fleuve se décharge dans la Mer près du lieu appelé Thonis, qui a été autrefois le plus célebre entrepôt de marchandises qui fût dans l'Egypte ; il a enfin reçu du Roi Nileus le nom de Nil qu'il a gardé jusqu'à présent.

(1) Odyss. l. 14. v. 258. C'est Ulysse qui parle.

X. Osiris passe jusqu'aux Indes d'où il revient en Asie & même en Europe, selon quelques-uns.

OSIRIS étant arrivé aux confins de l'Ethiope fit border le Nil de part & d'autre de puissantes digues, afin que dans ses crues il ne ravageât plus les campagnes, & qu'il ne s'étendît pour les arroser dans le besoin qu'à proportion qu'on ouvriroit les écluses qu'il avoit fait faire avec beaucoup d'art. Il traversa ensuite l'Arabie le long de la Mer Rouge (1) & continua sa route jusqu'aux Indes & aux extrémités de la terre. Il bâtit dans les Indes de grandes villes & entre autres Nysa, à laquelle il donna ce nom en mémoire de la ville d'Egypte où il étoit né. C'est-là qu'il planta le lierre qui n'est demeuré & qui ne croît encore aujourd'hui dans les Indes qu'aux environs de cette ville. Il s'y exerça aussi à la chasse des eléphans. Enfin Osiris fit dresser des colonnes pour faire ressouvenir ces peuples des choses qu'il leur avoit enseignées, & il laissa plusieurs autres marques de son passage favorable dans cette contrée : de sorte que les Indiens, qui le regardent comme un Dieu, prétendent qu'il est originaire de leur pays. De-là il vint visiter les autres nations de l'Asie. L'on dit même qu'il traversa l'Hellespont & qu'il aborda en Europe

(1) Ces paroles indiquent que la Mer appelée de ce nom par Diodore comme par d'autres Auteurs, étoit celle qui baigne les côtes méridionales de l'Arabie au-delà du Détroit de Babelmandel. M. de l'Isle la porte jusqu'aux embouchures du Fleuve Indus dans le *Théatrum Historicum*, *pars Orientalis. an.* 1705 & Rhodoman autorise cette dénomination dans ses Notes. *p.* 356.

où il tua lycurgue Roi de Thrace qui s'opposoit à ses desseins. Il donna les états de ce roi barbare à Maron qui étoit déjà vieux, pour y maintenir les loix & les connoissances qu'il leur avoit apportées comme aux autres nations. Il voulut même que Maron bâtit une ville dans ce pays, & qu'il l'appelât Maronée. Il laissa Macédon son fils Roi de cette Province qui a pris le nom de Macédoine, & il chargea Triptoleme de cultiver tout le territoire de l'Attique; en un mot, parcourant toute la terre, il répandit part-tout les mêmes bienfaits. Nous n'oublierons pas de dire ici qu'en faveur des peuples dont le terroir n'est pas propre à la vigne, il inventa une boisson faite avec de l'orge & qui pour l'odeur & pour la force n'est guere différente du vin. C'est ainsi qu'Osiris laissa sur toute sa route les fruits heureux de sa sagesse & de sa bonté. Revenu en Egypte, il fit part à ses peuples d'une infinité de choses curieuses & utiles qu'il rapportoit de ses longs voyages, & s'attira par tant de bienfaits le nom de Dieu & le culte qu'on rend aux Dieux. Ainsi, ayant passé de la terre au ciel, Isis & Mercure lui firent des sacrifices, & instituerent des initiations avec des cérémonies secrettes & mystérieuses en son honneur.

AU RESTE, quoique les Prêtres eussent caché long-tems la mort d'Osiris & la cause de sa mort, elle se divulgua à la fin. On dit donc qu'Osiris dans le tems qu'il régnoit avec le plus d'équité fut tué par son frere Typhon, homme violent & injuste; XI. Mort d'Osiris, & regne d'Isis. Honneurs qu'elle rend à sa mémoire.

de son époux.

& que ce barbare partagea le corps de son frere mort en vingt-six parties, qu'il distribua aux vingt-six complices de son parricide, afin de les engager par cette attestation sacrilege à soutenir l'injustice de son nouveau regne. Mais Isis, sœur & femme d'Osiris, aidée de son fils Horus, poursuivit la vengeance de cet attentat, & ayant fait mourir Typhon & ses complices, elle monta elle-même sur le Trône. Il s'étoit auparavant donné un combat contre ce malheureux parti du côté de l'Arabie, près du village d'Antée, ainsi nommé d'Antée qu'Hercule y avoit tué du tems d'Osiris. La victoire étant demeurée à Isis, elle y recouvra toutes les parties du corps de son mari, excepté celles que la pudeur défend de nommer. Pour cacher la maniere dont elle vouloit l'ensevelir, & rendre en même tems son tombeau célebre & recommandable dans toute l'Egypte, on dit qu'elle eut recours à cette adresse. Elle fit faire autant de figures de cire mêlées d'aromates & de la grandeur d'Osiris, qu'elle avoit trouvé de parties de son corps. Elle mit une de ces parties en chaque figure; & appelant chaque société de Prêtres en particulier, elle leur fit jurer qu'ils lui garderoient le secret sur la confidence qu'elle alloit leur faire. Là-dessus elle assura chacune de ces sociétés qu'elle l'avoit préférée à toutes les autres pour être la dépositaire du corps entier d'Osiris; qu'ainsi c'étoit à eux à le porter dans le lieu qu'ils desservoient & à se charger de son Culte. Elle enjoignit en

ſuite à chacune d'elles de choiſir un animal tel qu'ils voudroient, qui repreſenteroit Oſiris; auquel on rendroit pendant ſa vie les mêmes reſpects qu'à Oſiris & qu'on enſeveliroit après ſa mort avec les mêmes honneurs. Iſis voulant engager les Prêtres par des bienfaits extraordinaires à exécuter fidellement ſes intentions, leur donna en propre le tiers de l'Egypte, pour leur entretien & pour les frais des ſacrifices. Les Prêtres, perſuadés par les diſcours & par les dons d'Iſis, & ſe reſſouvenant des biens qu'ils avoient reçus d'Oſiris même, firent tout ce que la Reine ſouhaitoit. C'eſt pourquoi chaque Société ſacerdotale ſe vante juſqu'à ce jour d'avoir le corps d'Oſiris, nourrit un animal ſacré en ſa mémoire, & renouvellé les funérailles de ce Prince à la mort de cet animal. Cependant les Taureaux ſacrés & ſur-tout les deux qui s'appellent Apis & Mnévis ſont particulierement en vénération chez les Egyptiens; parce que ces animaux ont ſervi plus que tous les autres, à celui qu'ils croient avoir trouvé l'uſage du blé, & à tous ceux qui ont perfectionné l'Agriculture.

XII. Mort d'Iſis. On lui rend les honneurs divins.

ON DIT qu'Iſis fit un vœu ſolemnel de garder à la mémoire de ſon époux la fidélité qu'elle avoit gardée à ſa perſonne pendant ſa vie. Elle acheva un regne heureux par les Loix qu'elle fit obſerver & par les bienfaits dont elle combla ſes Peuples. Après ſa mort, elle participa aux honneurs divins, & ſon corps fut enſeveli à Memphis où l'on montre encore la clôture de

son tombeau dans un Temple de Vulcain. D'autres soutiennent pourtant que les corps de ces deux Divinités ne sont point à Memphis, mais qu'ils ont été posés dans une Isle du Nil, située auprès des montagnes qui séparent l'Ethiopie de l'Egypte entre des rochers qu'on appelle Phyles; & que pour cette raison l'Isle même s'appelle le Champ Sacré. Ils apportent pour preuve de ce qu'ils avancent le tombeau superbe qui est dressé à Osiris dans cette Isle, tombeau respecté des Prêtres de toute l'Egypte, & remarquable par les trois cens soixante urnes qui l'environnent. Les Prêtres du lieu remplissent chaque jour ces urnes de lait; &, se rangeant à l'entour, ils font des lamentations & prononcent le nom de ces Dieux. Il n'est permis qu'aux Prêtres d'entrer dans cette isle; & tous les peuples de la Thébaïde, qui sont les plus anciens de l'Egypte, regardent comme inviolable le serment qui se fait en attestant le tombeau d'Osiris aux rochers de Phyles. A l'égard de cette partie du corps d'Osiris qu'Isis ne put retrouver; on dit que Typhon l'avoit jetée dans la Mer, parce qu'aucun de ses complices n'avoit voulu s'en charger: qu'Isis néanmoins en ayant fait faire une représentation la fit honorer comme les autres, & lui attribua même un culte & des sacrifices particuliers de la part des Initiés. De-là vient que les Grecs qui ont emprunté des Egyptiens les Mysteres & les Orgies de Bacchus ont une Idole semblable qu'ils nomment Phallus, au sujet de laquel-

le leurs Initiés font de grandes cérémonies dans les fêtes de ce Dieu.

XIII. Erreur des Grecs sur divers Héros Egyptiens qu'ils s'attribuent.

On prétend qu'il s'est écoulé plus de dix mille ans depuis Osiris & Isis jusques au regne d'Alexandre qui a bâti en Egypte la ville qui porte son nom. D'autres écrivent qu'il y en a près de vingt-trois mille. Au reste, ceux qui croient qu'Osiris est né à Thebes en Bæotie, de Jupiter & de Semelé, sont dans une erreur dont voici l'origine. Orphée étant allé en Egypte fut initié aux mysteres d'Osiris; &, comme il étoit fort uni avec les descendans de Cadmus fondateur de Thebes en Bæotie, il résolut pour leur faire plaisir de transporter en cette ville de la Grece, tout l'honneur de la naissance de ce Dieu. Le peuple qui n'approfondit rien & qui d'ailleurs étoit ravi de cette acquisition, prêta volontiers l'oreille au discours d'Orphée, & reçut avec plaisir toutes les cérémonies instituées au nom d'Osiris. Cependant Orphée fonda sa supposition sur l'événement que je vais dire. Cadmus, qui étoit véritablement originaire de Thebes en Egypte, eut entre autres enfans une fille nommée Semelé: celle-ci ayant été abusée depuis l'établissement de Cadmus en Grece, conçut un fils dont elle accoucha au bout de sept mois, & qui avoit une parfaite ressemblance avec Osiris, de la maniere dont on le représentoit alors dans ses Images. Cet enfant mourut bien-tôt, soit en punition de sa naissance illégitime, soit par le défaut naturel de sa naissance prématurée. Cadmus sur la réponse

d'un Oracle fit dorer son corps embaumé; lui fit offrir des Sacrifices, & publia qu'Osiris avoit voulu encore une fois apparoître aux hommes sous cette forme. Il attribua cette renaissance à Jupiter pour rendre son Idole plus auguste & pour sauver en même tems l'honneur de sa fille. (1) Orphée, très-considéré dans la Thebes Grecque dont il étoit devenu Citoyen, adopta cette fable & lui donna un très-grand crédit par la beauté de ses vers, & par sa réputation qu'il avoit d'être profond dans toutes les matieres de Religion. Les secrets de la Théologie Egyptienne qu'il avoit pénétrés lui fournirent toutes les couleurs dont il eût besoin pour faire passer cette nouveauté qui d'ailleurs flattoit les Grecs: & dans les mysteres qu'il institua on ne manquoit point de dire à tous ceux qui s'y faisoient initier, que Bacchus étoit fils de Jupiter & de Sémelé, sans parler même de la renaissance, & malgré la différence prodigieuse des tems. Cette opinion s'est glissée ensuite dans les livres des Mythologistes; & les Poëtes qui l'ont suivie dans leurs pieces de théatre en ont rempli l'esprit des Peuples. Au fond, on a toujours accusé les Grecs de s'attribuer l'origine d'un assez grand nombre de Dieux, de Héros, & de Colo-

(1) Je supprime ici une demi-phrase qui n'est qu'une répétition inutile, comme un grand nombre d'autres, *plures sexcentas*, que Rhodoman croit avoir été inférées dans le texte, & dont il seroit assez inutile d'avertir toujours dans une une Traduction Françoise.

nies qui ne viennent point de chez eux. Hercule, par exemple, qui a laissé par toute la terre des traces de son courage & qui a planté dans l'Afrique ces fameuses Colonnes, par où est-ce que les Grecs peuvent se l'approprier? Tout le monde dit qu'Hercule défendit les Dieux dans la guerre des Géans; or le tems des Géans ne convient point à l'époque de l'Hercule Grec, qui vivoit peu avant la guerre de Troye, il n'y a pas douze cens ans; au lieu que les Géans n'ont paru que dans les commencemens du monde, tems éloigné de nous, selon les Egyptiens, de plus de dix mille ans. La massue & la peau de Lion, qu'on a toujours données à Hercule, sont une preuve de son antiquité, & font voir qu'il combattoit dans un tems où les armes offensives & défensives n'étant pas encore inventées, les hommes n'alloient à la guerre qu'avec des bâtons & n'étoient couverts que de peaux de bêtes. Les Egyptiens croient Hercule fils de Jupiter, mais ils ne connoissent point sa mere; ce n'est que dix mille ans après lui qu'un fils d'Alcmene, nommé Alcée à sa naissance, prit dans la suite le nom d'Hercule. Ce nom ne fut point donné à Alcée pour marquer selon la force du mot *Hercule*, qu'il avoit tiré beaucoup de gloire de la haine de Junon; ainsi que l'interprete (1) Matris: mais comme étant de-

(1) Matris n'est allégué dans Suidas que comme un nom d'homme en général; & je ne me souviens pas qu'aucun Auteur ait parlé de celui-ci en particulier.

venu grand, il choisit un genre de vie assez semblable à celui de l'ancien Hercule, les Grecs ont transferé à celui-ci le nom & la gloire du premier. L'opinion reçue de tout tems chez les Grecs qu'Hercule a purgé la Terre des monstres, fait contre eux-mêmes: car des exploits de cette nature ne sauroient tomber dans les tems de Troye où le Genre humain s'étant considérablement accru, on trouvoit par-tout des villes policées ou des terres cultivées. On ne peut les placer raisonnablement que dans cet âge grossier & sauvage où les hommes étoient accablés par la multitude des bêtes féroces, particulierement en Egypte, dont la haute région est encore remplie de ces animaux. Ce fut alors qu'Hercule plein d'amour pour sa patrie extermina ces monstres & livra la campagne tranquille à ceux qui voudroient la cultiver: ce qui le fit mettre au rang des Dieux. On dit aussi que Persée est né en Egypte & que les Grecs ont transféré à Argos la naissance de ce Héros & celle d'Isis même par la fable d'Io changée en Génisse. Il faut pourtant avouer qu'il y a toujours eu une grande confusion de sentimens, au sujet d'Isis & d'Osiris. Les uns, comme nous l'avons déja dit, ont laissé à la Déesse le nom d'Isis, mais d'autres l'ont appelée ou Cérès ou Thesmophore, ou Junon, ou la Lune; & d'autres encore lui ont donné tous ces noms à la fois. Osiris a été nommé par les uns ou par les autres Serapis, Dionysus, Pluton, Ammon, Jupiter, & Pan; quelques-uns assurent pour-

tant que le Serapis des Egyptiens eſt le Pluton des Grecs.

LES Egyptiens prétendent qu'Iſis avoit inventé pluſieurs remedes très-ſalutaires; & qu'elle avoit une parfaite connoiſſance de la Médecine: ils ajoutent qu'à préſent même qu'elle jouït de l'immortalité, elle prend plaiſir à apparoître pendant le ſommeil aux hommes qui implorent ſon ſecours dans leurs maladies. Ils ſe vantent d'autoriſer cette croyance non par des fables, comme les Grecs, mais par des faits conſtans. En effet, diſent-ils, tous les peuples du monde rendent témoignage au pouvoir de cette Déeſſe par leur culte & par leur reconnoiſſance. Elle indique à ceux qui ſouffrent les remedes propres à leurs maux; & l'obſervation fidele de ſes avis a ſauvé contre l'attente de tout le monde des malades abandonnés des Médecins. On a vu des gens abſolument privés de la vue, ou qui avoient perdu quelque membre de leurs corps, rétablis dans leur premier état par la confiance qu'ils ont eue en elle. On dit auſſi qu'elle compoſa un breuvage d'immortalité, & qu'en ayant fait prendre à ſon fils Horus qu'elle trouva mort ſur le rivage du Fleuve, où les Titans l'avoient ſurpris dans une embuſcade; non-ſeulement elle le reſſuſcita, mais encore elle le rendit immortel. Il paroît qu'Horus eſt le dernier Roi participant de la Divinité qui ait gouverné l'Egypte. On dit qu'Horus eſt Apollon, qui, ayant été inſtruit de l'art de la médecine & de celui de la Divination par ſa mere Iſis, employa

XIV. Opinions fabuleuſes ſur Iſis, ſur ſon fils Horus, ſur les Géans, &c.

l'un & l'autre à l'avantage des hommes, exerçant le second par ses Oracles & le premier par ses cures merveilleuses. Les Prêtres d'Egypte dans la supputation qu'ils font des tems qui se sont écoulés depuis le regne d'Hélius ou du Soleil jusqu'au passage d'Alexandre en Asie, trouvent plus de vingt-trois mille ans. Pour soutenir cette fable, ils disent que les premiers Dieux ont régné chacun plus de douze cens ans, & que les derniers sont allés jusques à trois cens. Mais, comme un regne de cette durée est incroyable, quelques-uns de ces Chronologistes pour se sauver n'ont pas craint d'avancer que le cours du Soleil n'étant pas encore parfaitement connu, on régloit l'année sur celui de la Lune; & que cette année n'ayant par conséquent que trente jours, il n'est pas surprenant qu'un seul Roi ait pu vivre douze cens ans; puisqu'à présent que chaque année a douze mois il y en a qui vivent jusques à cent ans. Ils ont un dénouement à peu près semblable pour les regnes de trois cens ans. Ils ajoutent que dans la suite les années ont été composées de quatre mois qui font la durée de chacune des trois saisons, le printems, l'été & l'hyver; d'où vient que chez quelques Auteurs Grecs les années s'appellent Saisons & les Histoires des Horographies. Les Egyptiens content aussi que ce fut du tems d'Isis que parurent ces Monstres à plusieurs corps que les Grecs ont appelés Géans, & que les Prêtres d'Egypte représentent encore sous des figures énormes qu'ils accablent

de coups dans les facrifices. Les uns difent qu'ils étoient fortis de la terre dans le tems qu'elle produifoit toute forte d'animaux: d'autres croient que c'étoient des hommes d'une ftature ordinaire, mais qui, par leur force & par le nombre de leurs exploits, ont donné lieu à la fable de leur fuppofer plufieurs corps. Quoi qu'il en foit, ils furent tous exterminés dans la guerre qu'ils firent à Jupiter & à Ofiris. Les loix de l'Egypte, contraires en ce point à celles des autres Nations, autorifent le mariage des freres avec leurs fœurs par l'exemple heureux d'Ofiris & d'Ifis. Mais de plus, comme Ifis après la mort d'Ofiris fon frere & fon époux eut le courage de punir fes meurtriers, qu'elle confacra le refte de fes jours à la viduité, & qu'elle régna elle-même avec beaucoup d'équité & d'attention au bien de fes peuples, la coutume a prévalu en Egypte de rendre plus d'obéiffance & de refpect aux Reines qu'aux Rois. Parmi les particuliers même les hommes promettent dans le contrat de mariage qu'ils feront foumis en tout à leurs femmes.

XV. Colonnes dreffées en l'honneur d'Ifis & d'Ofiris.

NONOBSTANT ce que nous avons dit plus haut de la fépulture d'Ifis & d'Ofiris ou à memphis ou aux rochers de phyles, je n'ignore pas que quelques-uns mettent leurs tombeaux à Nyfe ville de l'Arabie, d'où Bacchus eft fouvent appelé Nyfeus. On voit encore dans cette ville deux grandes colonnes chargées chacune d'une infcription en caracteres facrés. La colonne d'Ifis porte ces mots:

„Je ſuis Iſis Reine de tout ce pays: j'ai
„ été inſtruite par Mercure: nul ne peut
„ abolir mes loix. Je ſuis la fille ainée de
„ Saturne, le plus jeune des Dieux. Je ſuis
„ ſœur & femme du Roi Oſiris: j'ai don-
„ né la premiere aux hommes l'uſage des
„ fruits. Je ſuis mere du Roi Horus: je
„ me leve avec l'étoile de la Canicule;
„ c'eſt moi qui ai bâti la ville de Bubaſte.
„ Réjouiſſez-vous, Egypte, qui m'avez
„ nourrie.

Sur la colonne d'Oſiris ſont gravés ces mots:

„J'ai pour pere le plus jeune de tous les
„ Dieux; je ſuis le fils ainé de Saturne,
„ formé de ſon plus pur ſang & frere du
„ Jour. Je ſuis le Roi Oſiris, qui, ſuivi d'une
„ armée nombreuſe, ai parcouru la terre
„ entiere depuis les ſables inhabités de l'In-
„ de juſqu'aux glaces de l'Ourſe; & depuis
„ les ſources de l'Iſter (1) juſqu'aux riva-
„ ges de l'Océan; & j'ai porté par-tout
„ mes découvertes & mes bienfaits.

Voilà ce qu'on peut lire encore de ces inſcriptions; car le tems a effacé le reſte. C'eſt ainſi que les opinions ſur la ſépulture de ces divinités, ſont différentes; parce que les Prêtres, qui en ſavent la vérité, ne veulent pas la répandre, de crainte d'encourir les peines dont ſont menacés ceux qui révelent les ſecrets des Dieux.

(1) Le Danube.

LES Egyptiens se vantent aussi d'avoir envoyé des Colonies par toute la terre. Belus qu'on croit fils de Neptune & de Libye en mena une à Babylone. On dit qu'ayant fixé son séjour sur les rives de l'Euphrate, il institua des Prêtres sur le modele de ceux d'Egypte, qu'il exemta de tous impôts & de toutes charges publiques : & que les Babyloniens les appellent Chaldéens. Ceux-ci s'adonnerent à l'étude des Astres, à l'imitation des Prêtres, des Naturalistes, & des Astrologues Egyptiens. On ajoute que Danaüs, originaire aussi de l'Egypte, alla bâtir Argos une des plus anciennes Villes de la Grece ; & que d'autres Chefs, tous sortis du même lieu, conduisirent, les uns les peuples qui habitent maintenant la Colchide & le royaume de Pont, les autres le Peuple Juif qui occupe le pays situé entre l'Arabie & la Syrie : De-là vient que toutes ces nations font circoncire leurs enfans, coutume qu'elles ont tirée des Egyptiens. On assure encore que les Athéniens sont une Colonie des Saïtes, peuples de l'Egypte ; & les Egyptiens prouvent cette origine en faisant remarquer que de toutes les villes Grecques Athenes est la seule qui porte le nom d'Astu, pris de la Ville d'Astu en Egypte : Ils ont d'ailleurs emprunté des Egyptiens la division qu'ils font de la République en trois classes. La premiere est de ceux qui ont eu une éducation distinguée & qui peuvent être admis aux dignités : cette classe répond à celle des Prêtres Egyptiens. La seconde comprend les habitans de l'Attique, qui

XVI. Colonies des Egyptiens, dont les Athéniens prétendent être la principale.

ſont obligés de porter les armes pour la défenſe de la ville, à l'imitation des Laboureurs de l'Egypte, d'entre leſquels on prend les Soldats. Dans la troiſieme enfin, ſont les ouvriers & tous les hommes de travail qui font auſſi dans l'Egypte un ordre particulier. Ils ajoutent que les Athéniens ont eu des Egyptiens pour Capitaines ou pour Rois. Petès, par exemple, pere de Meneſthée qui ſe trouva au ſiege de Troye, & qui étoit certainement Egyptien, conduiſoit les troupes d'Athenes, & fut enſuite Roi de cette ville. On a dit que ce Petès (1) étoit de deux natures, moitié homme & moitié bête : les Athéniens font ſemblant d'ignorer le fondement de cette fable ; quoiqu'il ſoit clair qu'on a voulu marquer par-là que ce Héros, moitié Barbare & moitié Grec, étoit de deux natures. Les Egyptiens ſoutiennent auſſi qu'Erechthée Roi d'Athenes étoit Egyptien d'origine, & voici ce qu'ils en racontent : Ils diſent qu'une grande famine déſolant toute la terre excepté l'Egypte, qui du conſentement de tout le monde en fut exemte par la bonté de ſon terroir ; Erechthée qui avoit déja

(1) Marsham, *Chron. Can.* in folio. p. 108. & Palmerius, *Exerc.* p. 96. ſoutiennent que le nom de Cecrops a été omis ici entre les Egyptiens qui ont gouverné Athenes, & que ce n'eſt qu'à lui que convient l'épithete de διφυής, *de deux Natures.* Ils remarquent même que les Copiſtes, outre cette omiſſion, ont inverti l'ordre des noms ; puiſqu'Erechthée que l'Auteur va nommer étoit pere d'Oinée & grand-pere de Petès dont il vient de parler.

quelque alliance avec les Athéniens leur porta des blés, & que les Athéniens le firent Roi en reconnoissance de ce bienfait. Ayant accepté ce titre, il leur enseigna les sacrifices de Cérès & établit à Eleusine les mysteres de cette Déesse, tels qu'ils se pratiquoient en Egypte: C'est ce qui a donné lieu de dire que Cérès étoit venue elle-même à Athenes, & de placer en ce tems-là la découverte des Blés, qui leur furent seulement apportés d'ailleurs sous le nom & sous les auspices de cette Déesse. Les Atheniens conviennent eux-mêmes du regne d'Erechthée, de cette famine, de la venue de Cérès & du present qu'elle leur fit; mais de plus ils avouent que les sacrifices, les mysteres & toutes les cérémonies d'Eleusine sont parfaitement imités de ce qui s'observe en Egypte. En effet, leurs Eumolpides ou Chantres tiennent la place des Prêtres, & leurs Hérauts celle des Pastophores. Ils sont les seuls de tous les Grecs qui jurent par le nom d'Isis, & leurs mœurs sont très-conformes à celles des Egyptiens. Voilà de quoi ceux-ci se vantent avec plus de zele, à mon avis, pour la gloire de leur nation que pour la vérité; ajoutant que la magnificence de leurs Rois & le nombre prodigieux des premiers habitans de l'Egypte a été la cause des transmigrations que nous venons de marquer, & de plusieurs autres que nous passons sous silence; parce que nous ne les voyons soutenues d'aucune preuve assez sensible, ou attestées par aucun monument assez certain. C'est-là tout

ce que nous avions à dire de la Théologie ou de la Mythologie des Egyptiens. Nous allons maintenant rapporter en abregé ce qui regarde la Géographie & les autres particularités naturelles du terroir & du fleuve de l'Egypte.

XVII. Description géographique de l'Egypte.

CETTE fameuse contrée s'étend vers le Midi; & par les barrieres que la nature lui a données, aussi-bien que par la beauté de ses campagnes, elle est au-dessus de tous les Royaumes du Monde. Du côté du Couchant elle est défendue par les plaines désertes de la Libye, dont le passage est non-seulement très-difficile, mais encore très-dangereux, tant par le manque absolu d'eau & de vivres que par les bêtes féroces qu'on y rencontre. Les Cataractes & les Montagnes qui les entourent en ferment l'entrée du côté du Midi: car le fleuve n'est navigable qu'à cinq mille cinq cens stades (1) en deçà de la Troglotyde & des confins de l'Ethiopie; & la terre même n'est pratiquable que pour les voyageurs qui peuvent marcher avec un train & une dépense de Roi. L'Orient de l'Egypte est défendu par le fleuve, par un désert, & par un terrein fangeux. Il y a sur-tout entre la Célé-Syrie & l'Egypte un marais appelé Serbonis, fort étroit dans toute sa longueur qui est de deux cens stades, mais prodigieusement

(1) J'avertis ici pour toute la suite, que l'évaluation ordinaire des stades est d'en prendre 24 pour une lieue, en donnant a chaque stade 125 pas; d'où résulte la lieue de 3000 pas.

ment profond & très-dangereux pour ceux qui ne le connoissent pas ; car étant comme une bande d'eau entre deux rivages très-longs & très-sablonneux, les vents violens & perpétuels le tiennent presque toujours couvert de sable ; de sorte qu'il ne fait qu'une même surface avec la terre ferme de laquelle il est impossible de le distinguer à l'œil. Il y a eu des Capitaines qui y ont péri avec toute leur Armée, faute de bien connoître le pays. Le sable accumulé sur cette eau bourbeuse ne cede d'abord que peu-à-peu, comme pour séduire les passans qui continuent d'avancer, jusqu'à ce que s'appercevant de leur erreur, les secours qu'ils tâchent de se donner les uns aux autres ne peuvent plus les sauver. En effet, ce composé n'étant ni solide ni liquide, on ne sauroit nager dans une eau épaissie par le sable & par le limon dont elle est chargée ; & l'on ne trouve nulle part un fond assez ferme pour appuyer le pied & pour s'élancer en haut. Tous les efforts qu'on peut faire ne servent même qu'à attirer le sable qui est sur le rivage & qui acheve d'accabler ceux qui sont pris dans ce funeste piege. Cette Plaine s'appelle pour cette raison *Barathrum.* (1) Voilà les bornes de l'Egypte par rapport au Continent. Son quatrieme côté, qui regarde le Septentrion, a pour rempart une vaste Mer & des Côtes dont il ne faut pas s'approcher ; car depuis le Promontoire

(1) En François, gouffre, abyme.

de la Libye, jusqu'à Joppé en Célé-Syrie, ce qui fait un espace de cinq mille stades, il n'y a de port assuré que le Phare: tous le reste est une rade dangereuse pour ceux qui ne l'ont pas fréquentée. Les uns croyant aborder, échouent & brisent leurs vaisseaux sur des rochers couverts; les autres ne découvrant pas l'Egypte qui est fort basse, d'assez loin pour choisir un endroit propre à une descente, vont prendre terre en ces lieux marécageux ou sur ces sables déserts, dont nous avons dit qu'elle étoit entourée. L'Egypte est d'une figure plus longue que large & elle s'enfonce de six mille stades dans le Continent sur deux mille qu'elle a le long de la Mer. Elle a été autrefois plus peuplée qu'aucun lieu du Monde & elle l'est encore aujourd'hui autant qu'aucun autre; car, sans parler d'un nombre infini de gros villages, elle avoit dix-huit mille villes selon les Annales sacrées, & sous le regne de Ptolémée fils de Lagus il en restoit plus de trois mille, qui subsistent encore aujourd'hui. (1) Dans un dénombrement général qui se fit autrefois des Egyptiens on en compta jusqu'à sept millions, & aujourd'hui encore il n'y en a guere moins de trois millions. On dit que c'est à la faveur de cette multitude prodigieuse d'habitans que les anciens Rois de

(1) Théocrite, Idyl. 17. en compte 33339 sous Ptolémée Philadelphe : ce qui me fait soupçonner une erreur par défaut dans le nombre de trois mille.

l'Egypte ont élevé des édifices, & achevé d'autres entreprises qui éterniseront leur mémoire & feront l'étonnement de tous les siecles. Nous en donnerons bientôt les descriptions particulieres : mais à présent nous devons parler de la nature du Fleuve & des propriétés du terroir de l'Egypte.

XVIII. Description particuliere du Nil.

LE NIL est porté du Midi au Septentrion ; sa source est inconnue (1) parce qu'elle est dans le fond de l'Ethiopie, en des lieux que les ardeurs du Soleil rendent inaccessibles. C'est le plus grand Fleuve du monde & qui traverse le plus de pays. Il serpente dans la premiere & la plus longue partie de son cours, & décline tantôt à l'Orient du côté de l'Arabie, tantôt à l'Occident du côté de la Libye. (2) A le suivre dans ses tortuosités depuis les montagnes de l'Ethiopie jusqu'à la mer, il parcourt douze mille stades. En quelques endroits bas il est contenu par ses rivages, mais en d'autres il sort de son lit qui se trouve trop étroit, & se répand du côté de la Libye sur des sables très-profonds qui

(1) On la connoît aujourd'hui. *Voyez* l'Afrique de Dapper, & autres Relations.

(2) Nous supprimons ici une phrase où il est parlé de Méroé dont l'Auteur parlera bientôt plus au long. Mais d'ailleurs il est dit dans cette phrase que Meroé a 22 stades ou un peu moins d'une lieue de largeur ; ce qui est bien différent de la largeur de mille stades que l'Auteur lui donne plus bas ; & ce qui prouve que cette phrase est une addition étrangere qui s'est glissée mal-à-propos dans le texte.

s'en imbibent jusqu'à le faire disparoître; ou bien il va remplir du côté de l'Arabie de grands marais & de grands lacs environnés de Provinces très-peuplées. Il entre ensuite dans l'Egypte, où il a tantôt plus tantôt moins de dix stades de largeur. Mais d'espace en espace, il se détourne encore à l'Orient ou à l'Occident & remonte même vers le Midi d'où il revient vers le Septentrion. Car ce Fleuve dans une grande partie de son cours est bordé de montagnes escarpées qui lui font obstacle & le renvoient au loin dans les plaines opposées; d'où le poids de ses eaux le ramene à sa premiere route. Nonobstant sa grandeur, le Nil est celui de tous les Fleuves qui coule avec le plus de douceur & d'égalité, excepté vers les Cataractes. C'est un endroit qui a environ dix stades de longueur & qui n'est qu'une continuité de fond penchant & rompu, de précipices d'une hauteur prodigieuse & perpendiculaire, & d'ouvertures étroites & embarrassées de rochers ou de pierres qui leur ressemblent par leur grosseur. Les eaux qui passent par ces lieux effroyables se couvrent d'écume & font des chûtes & des rejaillissemens, dont le bruit seul porte la terreur dans l'ame des voyageurs d'aussi loin qu'ils commencent à l'entendre: & l'eau y acquiert une vitesse pareille à celle d'une fleche qui part de l'arbalête. Le Nil, dans ses crues, remplit ces fondrieres, & se met à un parfait niveau. Les Barques qui descendent passent quelquefois alors sur la Cataracte, à la fa-

veur d'un vent contraire qui les soutient un peu contre l'impétuosité de l'eau: mais il n'est aucun effort, ni aucun secours qui puissent les faire remonter. Il y a plusieurs Cataractes; mais la principale est celle qui sépare l'Egypte de l'Ethiopie.

XIX. Isles du Nil. Meroé, Le Delta, les Bouches du Nil. Le Canal de communication de la Méditerranée au Golfe Arabique. Diverses Plantes du Fleuve.

LE NIL embrasse plusieurs Isles, surtout dans l'Ethiopie: mais la plus grande de toutes est celle où Cambyse bâtit une Ville fameuse, à laquelle il donna le nom de sa mere Meroé, lequel est demeuré à toute l'Isle: outre sa Capitale elle enferme plusieurs autres Villes considérables. L'Isle entiere a la forme d'un bouclier & l'on dit que sa largeur est de mille stades & sa longueur de trois mille. Elle est défendue du côté de la Libye par des sables immenses, & du côté de l'Arabie par des rivages inaccessibles. On y trouve des Mines d'or, d'argent, de fer & de cuivre, une grande abondance de bois d'Ebene, & toutes sortes de pierres rares & précieuses. Le nombre des Isles du Nil est presque incroyable; car on en compte plus de sept cens, outre celles qui composent le Delta. Les Ethiopiens en ayant desseché plusieurs y sement du millet, & quelques autres petits grains. Mais il y en a dont les serpens à tête de chien & d'autres monstres interdisent l'entrée aux hommes. Le Nil se partageant dans l'Egypte & sur la fin de son cours en plusieurs canaux forme le Delta, lieu ainsi nommé de la lettre Grecque qu'il représente par sa figure. Deux grands bras du Nil en font les côtés, & la

Mer où il se jette par sept bouches en fait la base. La premiere de ces bouches, à commencer par l'Orient, se nomme Pélusiaque, la seconde Tanitique, la troisieme Mendesienne, la quatrieme Phatnitique, la cinquieme Sebennitique, la sixieme Bolbitine & la septieme Canobique: quelques-uns nomment celle-ci Herculienne. Il y a aussi quelques autres canaux ou issues faites de main d'hommes, dont je ne parle point. Sur chaque embouchure est bâtie une ville coupée par le bras du Fleuve & rejointe par un pont accompagné de fortifications convenables. On a fait un canal de communication qui va du Golfe Pélusiaque dans la Mer (1) Rouge. Necos fils de Psammeticus l'a commencé, Darius Roi de Perse en continua le travail; mais il l'interrompit ensuite sur l'avis de quelques Ingénieurs, qui lui dirent qu'en ouvrant les terres, il inonderoit l'Egypte qu'ils avoient trouvée plus basse que la Mer Rouge. Ptolémée second ne laissa pas d'achever l'entreprise: mais il fit mettre dans l'endroit le plus favorable du canal des barrieres ou des Ecluses très-ingénieusement construites,

(1) L'Auteur emploie ici le nom de Mer Rouge pour signifier celle que nous appelons effectivement ainsi, & qui a porté ce même nom en d'autres tems. Nous verrons néanmoins dans la suite qu'il ne l'appellera que Golfe ou Sein Arabique, *Sinus Arabicus*; & qu'il gardera le nom de Mer Rouge pour celle qui est au-delà du Détroit, & qui s'étend le long des côtes méridionales de l'Asie.

qu'on ouvre quand on veut passer & qu'on referme ensuite trés-promptement. C'est pour cela que le Fleuve prend le nom de Ptolémée, dans ce canal qui se décharge dans la mer, à l'endroit où est bâtie la ville d'Arsinoé. Les deux côtés du Delta qui ressemblent fort à notre Sicile ont chacun sept cens cinquante stades de longueur, mais sa base qui borde la mer en a treize cens. Son continent ou son terrein est partagé par une infinité de petits canaux creusés de main d'homme, qui en font le plus délicieux endroit de l'Egypte; car étant arrosé du Nil, qui dans ses débordemens annuels, charrie par-tout un limon fécond par lui-même, & cet arrosement étant encore étendu & multiplié par la machine appelée Cochlea, inventée par notre fameux Archimede; il n'est pas surprenant que le Delta produise toutes sortes de grains & de fruits. Les mêmes eaux coulant encore plus doucement & séjournant encore plus long-tems dans les lieux bas y forment des Etangs dont le fond est rempli de toutes sortes de semences. En effet on y trouve des especes très-particulieres de racines, de plantes, & d'herbages. Les indigens & tous ceux qui ne peuvent gagner leur vie y ont recours, & elles fournissent de plus des repas variés & même délicieux. On fait du Lotos qui y croît en abondance une sorte de pain qui suffiroit seul pour la nourriture de l'homme, & le Ciborion produit la feve d'Egypte qui est un manger d'un goût exquis. On voit

aussi dans le Delta des arbres sans nombre, les uns s'appellent Persiques, dont le fruit est excellent & qui ont été apportés de l'Ethiopie dans l'Egypte au tems de l'expédition de Cambyse : les autres se nomment Sicanins, & portent des mûres ou des figues presque toute l'année ; les pauvres y trouvent une ressource perpétuelle. Il y a une autre espece de fruit appelé Bate, que le Fleuve laisse dans la campagne en se retirant & qu'on mange à la fin des repas à cause de son extrême douceur. Les Egyptiens font aussi de la biere. Ils se servent pour leurs lampes de l'huile d'une certaine plante appelée Cici. Enfin l'Egypte produit une infinité d'autres choses qui satisfont à tous les besoins de la vie, & dont il est impossible de faire ici l'énumération.

XX. Animaux du Nil : le Crocodile, l'Hippopotame, l'Ichneumon, &c.

Le Nil nourrit plusieurs animaux de formes très-différentes ; mais il y en a deux principaux, le Crocodile & l'Hippopotame ou Cheval du Fleuve. Le Crocodile, de très-petit qu'il est d'abord, devient très-grand ; car l'œuf qui le produit est à-peu-près semblable à celui d'une Oie ; & quand l'animal en est sorti, il croît jusqu'à seize coudées ; il vit plus que l'homme ; il n'a point de langue. La Nature a muni son corps de défenses merveilleuses : car il est couvert d'écailles extraordinairement fortes. Il a plusieurs dents des deux côtés de la gueule ; mais il en a deux qui en sortent & qui sont beaucoup plus grandes que les autres. Il dévore non-seulement les hom-

hommes ; mais encore tous les animaux qui viennent trop près du Fleuve : il fait des morsures profondes & cruelles ; il déchire même sa proie avec les griffes ; & la chair que sa dent ou son ongle ont une fois touchée ne se rétablit jamais. Les Egyptiens alloient autrefois à la chasse ou plutôt à la pêche de ce monstre avec de forts hameçons garnis de chair de porc : maintenant ils les prennent dans de gros filets comme les autres poissons, & les tuent de dedans leurs barques en les frappant sur la tête avec des crampons de fer. Il y en a une multitude étonnante le long du Fleuve & des étangs voisins, parce qu'ils multiplient beaucoup & qu'on ne les tue que fort rarement. Quelques-uns des habitans de l'Egypte les regardent comme des Dieux, & d'autres plaignent la peine qu'on a à les prendre parce qu'ils ne valent rien à manger. Cependant la Nature a donné aux hommes un secours contre la multiplication de cet animal qui seroit excessive. C'est l'Ichneumon, autre animal de la grosseur d'un petit chien qui cherche sans cesse les œufs des Crocodiles pour les casser ; & ce qu'il y a de merveilleux ; c'est qu'il ne les mange point & paroît ainsi condamné par la Nature à un travail qui n'est utile qu'à l'homme. L'Hippopotame ou Cheval du Fleuve n'a pas moins de cinq coudées de long ; il a quatre pieds & l'ongle fendu comme le Bœuf. De chaque côté de sa gueule sont trois défenses, plus grandes que celles des Sangliers. Il a les

oreilles, la queue & le hennissement du Cheval; mais la forme entiere de son corps differe peu de celle de l'Eléphant: sa peau est plus dure que celle d'aucun animal que ce soit. Comme il est amphibie, il passe le jour au fond des eaux où il fait toutes sortes de tours & de mouvemens; & la nuit il va dans les campagnes voisines où il mange les blés & les foins: de sorte que si son espece étoit plus féconde qu'elle ne l'est, & que sa femelle portât tous les ans, cet animal feroit de très-grands ravages dans les campagnes. On a aussi la maniere de le tuer & de le prendre. Quand il en paroît un, les pêcheurs l'environnent avec plusieurs barques & après l'avoir blessé avec quelque instrument de fer, on trouve moyen de le tirer avec une corde au bout de laquelle on lui laisse perdre tout son sang par les efforts qu'il fait pour s'en dégager. Sa chair est extrêmement dure & difficile à cuire; mais il faut jeter absolument toutes ses entrailles dont on ne sauroit manger. Outre les animaux dont nous venons de parler, le Nil enferme dans ses eaux un nombre incroyable d'autres poissons; & fournit à toute l'Egypte non-seulement de ceux qui sont excellens à manger frais, mais beaucoup plus encore de ceux qui se conservent dans la saumure.

XXI. Fertilité que le Nil procure à l'Egypte.

Ce Fleuve est sans contredit celui de tous les Fleuves de la terre dont le voisinage est le plus avantageux; car, commençant son débordement au Solstice d'Eté, il croît jusqu'à l'Equinoxe d'Automne. Ses

eaux ſe répandent d'abord ſur toutes ſortes de terres & de plans: mais, comme leur crue ſe fait avec beaucoup de douceur, les Laboureurs les détournent, les reçoivent & les laiſſent ſéjourner ſur leurs champs autant qu'ils veulent, par le moyen de quelques élévations de terre qu'ils abattent enſuite quand ils le jugent à propos. Ces avantages naturels abregent tellement les travaux de la campagne que la plupart des Laboureurs ayant ſemé leur champ, quand il eſt ſuffiſamment deſſeché, n'y font aucune autre façon que d'y envoyer leurs troupeaux pour engraiſſer un peu la terre; & au bout de quatre ou cinq mois ils y viennent faire la moiſſon. D'autres ſe contentant de remuer la ſuperficie de leur champ encore humide avec une légere charrue, recueillent enſuite des monceaux de blé: de ſorte que l'agriculture qui chez les autres Nations eſt un des plus grands travaux de la vie, & dont les frais même ne ſont pas toujours égalés par la récolte, n'eſt chez les Egyptiens qu'un exercice ou une occupation ſans fatigue & ſans dépenſe. La vigne ayant été arroſée de même par le Nil fournit du vin abondamment. Et lorſque, ſans enſemencer les terres, on les abandonne aux troupeaux quand le Nil s'eſt retiré; les Brebis portent deux fois & fourniſſent deux fois de la laine dans une année à cauſe de l'excellence des pâturages.

XXII. Débordement du Nil.

LE DEBORDEMENT du Nil a une particularité qui feroit à peine croyable ſans

le témoignage de tous ceux qui en font témoins; c'eft qu'au lieu que les autres Fleuves commencent à baiffer à l'entrée de l'Eté & fe trouvent toujours très-bas dans le fort des chaleurs; le Nil au contraire commence à croître dans le Solftice d'Été, comme nous avons déjà dit, & augmente tous les jours, jufqu'à ce qu'il couvre prefque toute l'Egypte en l'Equinoxe d'automne: après quoi diminuant dans la même proportion qu'il avoit crû, il fe trouve le plus bas qu'il puiffe être dans le Solftice d'hyver. Comme les villes & la plupart des terres font entourées de petites digues faites de main d'homme qui foutiennent les eaux dans le tems du débordement; les différentes pièces de terre qui demeurent à fec au milieu de cette inondation repréfentent parfaitement les Ifles Cyclades au milieu de la Mer Ægée. Les animaux fauvages qui pour la plupart fe laiffent furprendre par le débordement, y périffent. Il y en a pourtant quelques-uns qui échapent en fe fauvant fur les hauteurs. Pour les beftiaux, on les nourrit dans les villages avec du fourrage qu'on a eu la précaution de leur amaffer. Mais les Peuples de la campagne, qui font alors difpenfés de tout travail, paffent ce tems-là en repas & en toutes fortes de plaifirs. Le débordement du Nil fe faifant craindre avant que l'on en connût le tems & la mefure, les Rois de Memphis ont fait élever une tour pour l'obferver. Ceux qui font commis à ce foin écrivent dans les Provinces ce qu'ils remarquent jour par

jour de l'augmentation & de la diminution du Fleuve. Les obſervations annuelles & quelque-fois différentes ſont conſervées ſoigneuſement dans les Regiſtres publics: de ſorte que les Peuples ſe tiennent deſormais tranquilles ſur ce ſujet, & jugent même de la prochaine récolte par la différence des hauteurs de l'eau.

LE PHENOMENE étonnant de ce débordement périodique a exercé juſqu'à préſent la plupart des Philoſophes & des Hiſtoriens qui ont eſſayé d'en découvrir la cauſe. Nous rapporterons ici les principales explications qu'ils en ont données, pour ne pas omettre une queſtion qui excite la curioſité de tous les eſprits: mais nous les rapporterons en abrégé pour ne nous pas trop éloigner du fil de notre Hiſtoire. Quelques Phyſiciens qui ont parlé des plus petits ruiſſeaux n'ont pas dit un mot des ſources du Nil, de ſes embouchures, ni de ſes débordemens; comme s'ils avoient craint de s'embarraſſer dans les ſingularités ſurprenantes du plus grand Fleuve de la terre: d'autres qui ont été plus hardis n'en ont pas été plus heureux. Hellanicus (1)

XXIII. Différentes opinions des Philoſophes ſur la ſource du Nil.

(1) Il y a eu deux Hellanicus, l'un de Mitylene & l'autre de Milet, le premier plus âgé de 12 ans qu'Herodote, & l'autre poſterieur au premier; mais dont on ne ſait pas bien le tems. *Voyez* Voſſius, Hiſtoriens Grecs. *l.* 4 *c.* 5. Cet Auteur ajoute qu'il eſt difficile de les diſtinguer l'un de l'autre quand on ne les déſigne pas par le nom de leur patrie: parce que tous deux ont été Hiſtoriens.

Cadmus de Milet avoit écrit l'Hiſtoire de ſa Ville & de toute l'Ionie, un peu avant l'expédition des Perſes contre les Grecs, Voſſ. *l.* 4. *c.* 1.

par exemple, Cadmus, Hécatée & tous les anciens se sont jetés dans les fables les plus absurdes. Hérodote, qui a été un des plus curieux & des plus savans Historiens que nous connoissions, paroît avoir adopté des opinions contradictoires. Thucydide & Xénophon, qui ont été estimés pour la vérité de leurs narrations, se sont abstenus de dire un seul mot de ce qui concerne l'Egypte. Ephore au contraire & Théopompe, qui se sont beaucoup étendus sur ce sujet, n'ont jamais rencontré le vrai, qu'ils n'ont même jamais cherché sur les

Hécatée de Milet a fleuri au commencement du regne de Darius fils d'Hystaspe; ainsi il est plus ancien qu'Hérodote. Il y a eu un autre Hécatée d'Abdere, contemporain d'Alexandre. *Id. l.* 1. *c.* 1.

Hérodote d'Halicarnasse surnommé le Pere de l'Histoire. Son Ouvrage est divisé en neuf Livres dont chacun porte le nom d'une Muse. Il le recita aux fêtes des Panathénées la 3. année de l'Olympiade 83. 445 ans avant Jesus Christ. Il est le plus ancien des Auteurs profanes en prose qui nous restent de l'antiquité.

Thucydide, successeur d'Hérodote dans l'Histoire : il l'avoit vu & entendu lui-même étant encore fort jeune. Il nous a laissé huit livres de la guerre du Péloponnese, que la mort l'empêcha d'achever. Quelques-uns même croient que le huitieme n'est pas de lui. *Idem. lib.* 1. *cap.* 4.

Xénophon Capitaine, Philosophe & Historien célebre, a vécu du tems du jeune Cyrus, à l'occasion duquel il a écrit la Cyropédie ou l'éducation du grand Cyrus. Nous avons encore de lui le retour des dix mille Grecs. La suite de la guerre du Péloponnese commencée par Hérodote. La Vie d'Agésilas, &c. *Idem. ib. c.* 5.

Ephore de Cumes. *Voyez ci-dessus art.* 4. Theopompe de Chio le plus fameux des disciples d'Isocrate, & grand Historien. Vossius parle de lui très au long. *lib.* 1. *cap.* 7.

lieux. En effet, avant Ptolémée Philadelphe aucun Grec n'avoit été jusqu'au fond de l'Egypte, bien loin d'avoir pénétré jusques dans l'Ethiopie; & l'on ne vouloit pas risquer la découverte laborieuse & même dangereuse d'un pays inhabité. Mais depuis que ce Roi y eut mené une armée toute composée de Grecs, on a visité les lieux avec plus d'exactitude & l'on a eu des relations plus fideles que celles des Anciens. Cependant aucun Ecrivain n'a encore dit qu'il eût vu les sources du Nil, ni qu'il eût parlé à aucun Voyageur qui prétendît les avoir vues, de sorte qu'on n'a encore que des conjectures sur cette matiere. Les Prêtres d'Egypte prétendent que ce Fleuve prend son origine de l'Océan qui environne toute la terre, résolvant ainsi une difficulté par une autre, & donnant un fait difficile à croire pour réponse à une question embarrassante. Les Troglodytes appelés Molgiens, que les chaleurs des lieux élevés qu'ils habitoient, ont fait retirer dans les demeures basses & couvertes qu'ils occupent aujourd'hui, allèguent des observations qui porteroient à conclure que le Nil se forme de plusieurs petites sources qui se rassemblent en un seul canal. Ils ajoutent même que ce sont ces sources différentes qui donnent au Nil une fécondité si générale. Les habitans de Meroé auxquels il semble qu'on pourroit s'en rapporter plus sûrement, puisqu'ils n'ont aucun commerce avec les Peuples chez qui les fa-

bles ont pris naissance, & que d'ailleurs ils doivent être voisins des sources du Nil, les connoissent néanmoins si peu qu'ils appellent le Fleuve même Astape (mot qui signifie en leur langue, Fleuve de ténebres) pour marquer qu'ils avouent leur ignorance sur son origine & sur une grande partie de son cours. Le sentiment le plus vraisemblable pour nous, doit être celui où il paroîtra le moins de fictions ou de suppositions. Je sai qu'Hérodote plaçant la Libye (1) à l'Orient & à l'Occident du Nil, écrit que les Libyens appelés Nasamones connoissent ce Fleuve plus exactement qu'aucun autre peuple, & il dit sur leur rapport que le Nil prenant sa source dans un lac, traverse ensuite le pays immense de l'Ethiopie. Si Hérodote avoit prouvé ce fait, ou que l'on pût croire les Libyens sur leur parole, c'est-là ce qui paroît le plus approchant de la vérité.

XXIV. Conjectures sur la cause des débordemens du Nil. Premiere conjecture.

APRÈS avoir parlé des sources du Nil, nous passerons à ses débordemens. Thales (2) un des sept Sages de la Grece, dit que les vents Etésiens (3) qui soufflent contre les embouchures du Nil empêchant ses eaux d'entrer dans la mer, les font regorger dans toute l'Egypte qui est un pays plat

(1) La Libye prise pour l'Afrique en général. *Voyez* Hérodote, *l.* 2.

(2) Thales de Milet un des plus célebres Philosophes de la Grece. On place sa naissance en la 36. Olympiade, 632 ans avant J. C. Il y a eu un autre Thales de Crete plus ancien, & qu'on place au tems d'Homere.

(3) Vents annuels ou réglés.

& fort bas. Quelque vrai-semblance que puisse avoir cette opinion, il est aisé de la combattre. Car, si cela étoit, tous les fleuves dont les embouchûres sont exposées aux vents Etésiens seroient sujets au même débordement ; ce qui n'arrivant à aucun autre fleuve dans le monde, il faut chercher une cause propre & particuliere au Nil. Le Physicien Anaxagore (1) rapporte ce débordement aux neiges qui fondent dans l'Ethiopie : & le Poëte Euripide son disciple a suivi ce sentiment dans les vers où il dit : Seconde conjecture.

Sortant (2) des lieux brûlés qui recelent sa
source,
Le Nil croît & devient une mer dans sa course ;
Quand les neiges formant d'innombrables
ruisseaux
Du haut des monts voisins vont se rendre en
ses eaux.

(1) Anaxagore de Clazomene. *Voyez* ci-dessus au commencement de cette Section, pag. 14.

(2) Ces Vers sont tirés d'une Piece d'Euripide nommée Archelaüs, dont il reste un fragment d'environ 70 vers, recueilli par M. Barnès dans la belle édition d'Euripide à Cambrigde. Mais la citation en est tronquée dans Diodore, car le participe λιπὼν dans le premier vers cité par l'Historien, se rapporte à Danaüs nommé par le Poëte dans un vers précedent : lequel Danaüs quitta les rivages du Nil pour venir à Argos. Comme il ne s'agit ici que du débordement du fleuve causé par les neiges fondues, je n'ai eu que cet objet dans la Traduction Françoise.

Il n'eſt pas beſoin d'employer une longue réfutation contre une pareille idée; puiſqu'il ne ſauroit tomber de la neige dans un pays ſujet à des chaleurs auſſi exceſſives que le ſont de l'aveu de tout le monde celles de l'Ethiopie. En effet, on ne connoît là ni glace, ni froid, ni aucune apparence d'hiver, ſur-tout dans le tems du débordement. Mais, quand même on accorderoit qu'il pût neiger au-delà de l'Ethiopie, on ſait qu'un fleuve groſſi par les neiges rend l'air plus froid & plus peſant: or le Nil eſt le ſeul de tous les fleuves ſur lequel il ne s'amaſſe jamais de nuages & aux environs duquel il ne ſouffle jamais de vent froid. Hérodote dit que le Nil eſt naturellement de la grandeur dont il paroît dans ſon débordement; mais que pendant notre hiver, le Soleil qui s'approche de ſes ſources attire à lui une partie de ſes eaux. Cet aſtre, continue-t-il, revenant en Eté ſur les fleuves de la Grece & des régions ſeptentrionales, les diminue & les fait baiſſer par la même raiſon, dans le tems que le Nil augmente. Cette explication frappe d'abord en ce qu'elle ſatisfait par un ſeul & même principe aux deux phenomenes oppoſés qui ſe ſuccedent. Mais on y répond que ſi le Soleil attiroit pendant l'hiver les eaux du Nil, il attireroit auſſi celles des autres fleuves de l'Afrique, dont les ſources ſont dans le même climat. Cependant aucun de ces fleuves ne baiſſe dans ce tems-là; ainſi cette explication ne

Troiſieme conjecture.

ſe ſoutient pas : En effet ce n'eſt pas l'éloignement du Soleil, mais ce ſont les grandes pluies qui font croître les Fleuves de la Grece pendant l'hiver. Démocrite (1) Abderitain dit qu'à la vérité il ne neige point dans tout l'eſpace de la Zone Torride, malgré ce qu'Anaxagore & Euripide ont ſuppoſé contre toute vrai-ſemblance ; mais que les vapeurs froides & humides, ſuſpendues entre les Tropiques & les Poles, demeurent congelées en l'air, juſqu'à ce que les chaleurs de l'Eté les faſſent diſſoudre. La pluie qui tombe alors en abondance fait élever les nouvelles exhalaiſons de la terre juſqu'au plus haut de la moyenne région de l'air où elles s'amaſſent en nuages. Les vents Etéſiens pouſſent devant eux ces nuages juſques à ce qu'ils rencontrent les montagnes de l'Ethiopie, qui étant d'une hauteur prodigieuſe ne leur permettent pas d'aller plus loin : L'impétuoſité ſeule avec laquelle ils vont donner contre ces montagnes les fait rompre & tomber en pluie vers les ſources de ce Fleuve ; & de-là vient que le Nil s'enfle au tems des vents Etéſiens. Cette explication ne s'accorde point avec le vrai tems du débordement. Car le Nil commence à croître dans l'Eté avant que les vents

Quatrieme conjecture.

(1) Démocrite d'Abdere fleuriſſoit en la 80. Olympiade, 456 ans avant Jéſus-Chriſt. On dit qu'il avoit eu commerce avec les Prêtres Chaldéens & les Gymnoſophiſtes des Indes. Il eſt vrai du moins qu'il étoit conſommé dans tous les genres de Philoſophie qui regnoient alors.

Etésiens aient soufflé, & il ne finit qu'en l'Equinoxe d'Automne, long-tems après qu'ils ne soufflent plus. Ainsi l'expérience détruit ce systême qu'on peut estimer comme ingénieux; mais qu'on ne doit pas admettre comme vrai. Je pourrois ajoûter que les vents Etésiens ne viennent pas plus du Septentrion que de l'Occident, car on appelle Etésiens, les vents qui viennent du Couchant d'été aussi-bien que ceux qui viennent du Pole. D'ailleurs rien n'est moins connu ni moins prouvé que ces hautes montagnes qu'on suppose dans l'Ethiopie. Ephore a donné une explication plus nouvelle que toutes les autres de l'effet dont il s'agit. Il l'a rendue la plus vraisemblable qu'il lui a été possible sans la rendre plus véritable. Il prétend que toute l'Egypte n'est qu'une terre amassée ou accumulée par le Fleuve même; laquelle, par conséquent, est demeurée spongieuse & pleine de fentes, qui contiennent une grande quantité d'eau. Cette eau y demeure enfermée pendant l'hiver, mais en été elle en sort de toutes parts comme par une espece de sueur ou de suintement, & c'est ce qui fait grossir le Fleuve. Un Auteur qui raisonne ainsi paroît non-seulement n'avoir jamais vu l'Egypte, mais n'avoir pas même interrogé ceux qui l'ont vue; car, en premier lieu, si c'étoit des eaux enfermées dans le terroir de l'Egypte que le Fleuve prît son accroissement; il s'ensuivroit qu'il ne devroit point croître dans tous les lieux qui sont au-dessus de l'Egyp-

Cinquieme conjecture.

-te comme l'Ethiopie, où il ne trouve pour fond qu'un terrain aride & couvert de roches; & où il coule pourtant l'espace de six mille stades sujet aux mêmes débordemens que dans l'Egypte. En second lieu, si ces fentes ou ces ouvertures du lit du Fleuve sont plus hautes que le Fleuve dans son cours ordinaire, on les appercevroit en certains tems; & d'ailleurs elles ne sauroient contenir cette immense quantité d'eau: Si au contraire elles sont plus basses, l'eau qu'elles enferment ne sauroit monter pour venir gagner le Fleuve. Enfin on ne comprend pas comment une eau qui ne sort de la terre que par une espece de suintement est capable de causer un débordement qui inonde toute l'Egypte. Je n'insiste point sur ce qu'on suppose gratuitement que l'Egypte étant une terre accumulée soit pleine de réservoirs d'eau: mais l'effet qu'on en conclut est manifestement imaginaire; car le Méandre a formé dans l'Asie un terrein du limon qu'il a charrié. L'Achéloüs a fait la même chose dans l'Acarnanie; & le Cephise a amené dans la Bœotie des terres qu'il a prises en passant par la Phocide. Cependant il n'arrive à aucun de ces Fleuves rien de semblable au débordement du Nil. Après tout il ne faut pas être surpris de trouver Ephore peu exact sur cet article, puisqu'il ne paroît jamais chercher le vrai dans ses narrations.

Les Philosophes de Memphis apportent une raison de ce même effet à laquelle plusieurs se rendent, quoiqu'elle paroisse moins re- Sixieme conjecture.

cevable par elle-même que difficile à convaincre de fausseté. Ils disent que le Monde est partagé en trois Zones. L'une est la Septentrionale que nous habitons ; l'autre est la Méridionale habitée aussi, mais qui a l'alternative de nos saisons ; la troisieme qui sépare l'une & l'autre est rendue inhabitable par les grandes chaleurs. Si le Nil avoit sa source dans notre Zone, il croîtroit en hiver, parce que cette saison amene les grandes pluies ; mais, puisqu'il croît en été, il est à croire qu'il y a des lieux qui ont l'hiver pendant que nous avons la saison contraire ; & que ce Fleuve ayant là ses sources, nous apporte ici ses eaux grossies dans le climat qui nous est opposé. C'est pour cela même, ajoutent-ils, qu'on ne peut découvrir les sources du Nil, parce qu'il faudroit traverser la Zone inhabitable pour y arriver. L'extrême douceur des eaux de ce Fleuve est selon eux une preuve de son passage sous la Zone torride ; parce, disent-ils, que le propre de la chaleur & de la coction est d'adoucir toute ce qui est humide. Il se présente néanmoins une objection sensible contre ce sentiment ; (1) savoir qu'il est impossible

(1) Diodore lui-même fait ici un mauvais raisonnement, en ce que la Terre n'a réellement ni haut ni bas dans les différens points de sa rondeur, & que sa pesanteur n'a lieu que dans le sens de la circonférence au centre : les Fleuves coulent par l'élévation accidentelle de leur source ou de leur lit sur le niveau de la mer. C'est par cette cause accidentelle que dans la même Zone les uns vont du côté du

que le Fleuve s'éleve pour venir d'une partie de la terre qui nous ſeroit inférieure, ſi l'on fait attention que la terre eſt ronde: ainſi quand même ces Philoſophes nous éblouïroient là-deſſus par leurs raiſonnemens, on ſentira toujours que la Nature s'oppoſe à cet effet. C'eſt en vain qu'ils croient échaper à nos difficultés, en nous renvoyant au-delà d'un pays inhabitable, pour vérifier leur propoſition: car c'eſt à celui qui avance un fait phyſique à en établir la certitude par des témoignages conſtans, ou du moins à en prouver la poſſibilité par des principes déjà reçus. Or, pourquoi le Nil ſeroit-il le ſeul de tous les fleuves du monde qui nous vînt de ce climat oppoſé, où il doit y en avoir à-peu-près autant que dans le nôtre? La preuve qu'ils tirent de la douceur des eaux du Nil eſt abſolument frivole; car ſi ſes eaux cuites, pour ainſi dire, par la chaleur avoient perdu leur diſpoſition naturelle & primitive, elles ne produiroient pas, comme elles font, tant d'eſpeces différentes de poiſſons & d'autres animaux; puiſque toute liqueur qui a été altérée & changée par le feu n'eſt plus propre ni à la génération ni à l'entretien d'aucun être vivant: ainſi la fécondité du Nil étant contraire à cette explication

Midi & les autres du côté du Nord; ſans parler de ceux qui coulent à l'Orient ou à l'Occident. Cette erreur de Diodore a déjà été obſervée par Latinus Latinius qui a fait des corrections ſur divers Auteurs dans ſon Livre intitulé *Bibliotheca Sacra & profana*, vol. 2. p. 76.

elle n'est pas meilleure que les précédentes.

Septieme conjecture. Oenopide (1) de Chio dit que les eaux souterraines sont froides l'Eté & chaudes l'Hyver; ce qu'il prouve par l'expérience des eaux de puits où l'on remarque en effet cette contrariété. De-là vient, ajoute-t-il, que le Nil baisse en hiver: car, comme d'ailleurs il ne pleut point en Egypte, la chaleur qui est concentrée dans la terre en cette saison consume les eaux & diminue le fleuve; au lieu qu'en été la fraîcheur naturelle de son fond entretient son abondance naturelle. Ce sentiment est encore détruit par la comparaison des autres fleuves de la Libye, qui coulent dans le même sens que le Nil & qui en sont même très-voisins, lesquels néanmoins grossissant en hiver & baissant en été, prouvent que ce Philosophe cherche à détruire la vérité par des vrai-semblances.

Huitieme conjecture. Agatarchides de Cnide (2) semble avoir mieux rencontré quand il dit qu'il pleut continuellement sur les montagnes d'Ethiopie depuis le Solstice d'été jusqu'à l'Equinoxe d'automne; & qu'ainsi le fleuve doit augmenter dans cet in-

(1) Oenopide de Chio Mathématicien & Astronome, qu'on croit postérieur de quelques années à Anaxagore, dont le tems est assez connu par son disciple Pericles.

(2) Agatarchides de Cnide avoit écrit l'Histoire de l'Europe & de l'Asie sous Ptolémée sixieme ou Philometor. Il est peut-être le même que l'Agatarchides de Samos; car il ne seroit pas le seul que les Anciens eussent désigné indifféremment & par le lieu de leur naissance, & par ceux de leur habitation ou de leur mort. *Voyez* Vossius *l.* 1. *c.* 20.

intervalle par le concours des torrens; au lieu que l'hiver il ne tire ses eaux que de ses sources. (1) Mais enfin, ajoute-t-il, quoique personne n'ait encore démontré clairement la cause de ce Phenomene, on ne doit pas mépriser son explication particuliere. La nature nous offre une infinité d'autres effets dont il ne seroit pas plus aisé de rendre raison. Cependant une preuve de son sentiment est ce qui arrive en certains endroits de l'Asie sur les confins de la Scythie, par exemple, du côté du Mont Caucase. L'hiver étant entierement passé, il est immanquable de voir tomber plusieurs jours de suite une quantité prodigieuse de neige. Au Septentrion des Indes c'est une grêle furieuse par sa grosseur & par son abondance qui a aussi ses tems marqués. A l'entrée de l'été il pleut toujours aux environs du Fleuve Hydaspe, & la même chose arrive en Ethiopie. Ce sont comme des tempêtes régulieres dont le retour est toujours certain. Ainsi, comme les Barbares voisins de cette contrée rendent le même témoignage, il ne seroit pas surprenant que les pluies des montagnes de l'Ethiopie fissent croître le Nil tous les étés. Or, quoique le contraire arrive dans notre climat, cela ne rend point incroyable le fait allégué. Ne sait-on pas que le vent du Midi qui nous amene la pluie fait le beau tems vers l'Ethiopie, & que les

(1) Cette derniere explication est admise par les Naturalistes modernes.

aquilons qui font violens en Europe font doux & foibles en Afrique. Nous pourrions faire une Differtation beaucoup plus longue fur toutes ces opinions; mais nous nous contenterons de ce que nous avons dit jufques à préfent pour ne pas fortir de la briéveté que nous nous fommes prefcrite. Au refte, ayant deffein de divifer ce premier Livre en deux parties à caufe de fa longueur, nous achevons ici la premiere, pour placer dans la feconde ce qui concerne l'Hiftoire de l'Egypte, c'eft-à-dire la fuite de fes Rois & la defcription des anciennes mœurs du pays.

Fin de la premiere Section.

LIVRE PREMIER.

SECTION SECONDE.

LA premiere partie de ce Livre, après une préface générale sur tout l'Ouvrage, contient l'explication des sentimens différens que l'on a eus sur la formation & sur la constitution de l'univers. Nous avons parlé ensuite des Dieux qui ont bâti des Villes dans l'Egypte & qui leur ont donné leur nom. Nous avons dit quelle étoit la maniere de vivre des premiers hommes. Nous avons marqué l'origine du culte des Dieux & la fondation des premiers temples. De là nous sommes venus à une description exacte de l'Egypte; nous avons rapporté tout ce que les Historiens & les Philosophes ont dit de remarquable & de merveilleux au sujet du Nil, & nous y avons joint les objections que l'on peut faire contre chacune de leurs opinions. Dans cette seconde partie nous poursuivrons notre Histoire en racontant en détail les actions des premiers Rois de l'Egypte jusqu'à Amasis; mais avant toutes choses nous expliquerons les anciennes coutumes des Egyptiens. I. AVANT-PROPOS.

ON DIT que dans les commencemens II.

Nourriture & Habitation des Egyptiens.

les Egyptiens ne vivoient que d'herbes, mangeant des choux ou des racines qu'ils trouvoient dans les marais, ſans autre principe de diſcernement que le goût qu'ils y trouvoient. Ils uſoient ſur-tout de l'herbe nommée Agroſtis, qui eſt d'un goût excellent, & qui d'ailleurs eſt ſuffiſante pour la nourriture de l'homme; il eſt certain du moins qu'elle eſt ſalutaire aux troupeaux & qu'elle les engraiſſe viſiblement. Les Egyptiens encore aujourd'hui, en mémoire de l'utilité que leurs Peres ont tirée de cette plante, en portent dans leurs mains quand ils vont faire leurs prieres aux temples des Dieux. Ils croient, comme nous l'avons vu, que l'homme eſt un animal formé du limon des marais. Il en tient encore, diſent-ils, ſa peau liſſe & unie; & c'eſt par là que les alimens humides lui conviennent mieux que les ſecs. Le ſecond mets des Egyptiens a été le poiſſon. Le Fleuve leur en fournit une quantité prodigieuſe, & les terres en demeurent couvertes lors que les eaux ſe retirent; ils mangeoient auſſi de la chair de leurs beſtiaux & ſe ſervoient de leur peau pour ſe vétir. Ils ſe faiſoient des maiſons de roſeaux entrelaſſés: les traces de cette coutume ſont reſtées chez les Paſteurs de l'Egypte qui n'ont encore que cette eſpece d'habitation dont ils ſe contentent. Les Egyptiens, après un aſſez long tems, paſſerent à l'uſage des fruits: le principal eſt le Lotos dont ils font du pain. Les uns tiennent que cette invention leur vient d'Iſis, & d'autres la rapportent

à un de leurs anciens Rois nommé Menès.

LES Prêtres disent qu'Hermès a été l'inventeur de toutes les disciplines & de tous les arts, comme leurs Rois l'ont été de tout ce qui concerne les besoins de la vie. C'est pour cela qu'autrefois le Sceptre ne passoit pas en Egypte aux descendans du feu Roi; mais il étoit donné à ceux qui s'étoient rendus recommandables par leurs bienfaits, soit que les Peuples voulussent assurer le bonheur public par cette coutume, soit qu'ils eussent trouvé cette Loi dans les livres sacrés. Quelques-uns d'entre ces Prêtres donnent près de dix-huit mille ans au regne des Dieux & des Héros qu'ils terminent en la personne d'Horus fils d'Isis; & ils font commencer celui des Rois près de quinze mille ans avant la cent quatre-vingtieme Olympiade, tems auquel j'allai moi même en Egypte du vivant de Ptolémée surnommé le nouveau (1) Bacchus. La plupart de ces Rois étoient nés dans l'Egypte même. Il y en a pourtant eu quelques-uns d'Ethiopie, ou de Perse, & de Macédoine. Les Rois Ethiopiens, au nombre de quatre, ont régné près de trente-six ans, non tout de suite, mais à différentes reprises. Depuis Cambyse qui conquit l'Egypte, les Rois de

III. Suite generale des Princes qui ont gouverné l'Egypte dans la succession des tems.

(1) C'est le douzieme & le dernier des Ptolémées successeurs d'Alexandre en Egypte, & celui qui fit assassiner Pompée dans le port d'Alexandrie.

Perſe ont régné cent trente-cinq ans, y compris le tems des révoltes auxquelles la dureté de leur gouvernement & leur impiété envers les Dieux du pays ont donné lieu plus d'une fois. Enfin les Rois Macédoniens & leurs ſucceſſeurs en ont tenu l'Empire l'eſpace de deux cens ſoixante & ſeize ans. Le reſte des quinze mille ans a été rempli par les Rois Egyptiens, entre leſquels il y a eu quatre cens ſoixante & dix Rois & cinq Reines. Les Prêtres avoient dans leurs archives des mémoires qu'ils avoient reçus de leurs prédéceſſeurs par une tradition immémoriale : on y voyoit quelles avoient été la taille, les mœurs & les actions de chacun de ces Rois. Nous n'entreprenons pas d'en faire ici le détail ; il ſeroit long & plein de récits aſſez inutiles ; mais nous rapporterons ſuccinctement ce qui mérite d'entrer dans un corps d'Hiſtoire comme celui-ci.

IV. Premiers Rois Egyptiens, & leurs Ouvrages

On dit en Egypte que le premier ſucceſſeur des Dieux a été Menès (1) & que c'eſt lui qui a enſeigné aux hommes à les adorer & à leur faire des ſacrifices. Mais d'ailleurs il introduiſit les tables, les lits, les étoffes précieuſes ; en un mot tous les inſtrumens du luxe & de la volupté. On raconte, à ce propos, que pluſieurs ſiecles après lui, Gnephactus, pere de Bocchoris le ſage, étant allé faire la guerre en Arabie, & étant obligé de laiſſer derriere lui une

(1) Le Grec dit Menas, mais l'uſage des Chronologiſtes ſemble avoir établi Menès.

grande partie de ses provisions de bouche à cause de la longueur & de la difficulté des chemins, fut contraint de passer une journée chez un paysan dans une extrême frugalité. Il y trouva du plaisir &, condamnant la somptuosité & la mollesse, il maudit celui qui en avoit donné le premier exemple aux Rois. Il prit même tellement à cœur de réformer & ses ameublemens & sa table, qu'il fit écrire en caracteres sacrés dans le temple de Jupiter à Thebes la malédiction dont il avoit chargé le nom de Menès: & l'on croit que c'est la raison pourquoi les honneurs qu'on rendoit à la mémoire de ce premier Roi d'Egypte n'ont pas été continués. Ses descendans au nombre de 52 ont régné plus de 1400 ans, pendant lesquels il ne s'est rien passé de remarquable. Busiris vient après eux; & ce fut le huitieme Roi de sa race, nommé Busiris comme lui, qui bâtit la grande ville de Diospolis que les Grecs ont appelée Thebes. Son enceinte étoit de cent quarante stades. Son fondateur y éleva des Temples superbes qu'il enrichit encore de magnifiques présens. Il la remplit de maisons de particuliers qui étoient toutes de quatre à cinq étages; il la rendit enfin la ville la plus opulente, non-seulement de l'Egypte, mais du monde entier. Le bruit de sa puissance & de ses richesses s'étant répandu par-tout a donné lieu à Homere d'en parler en ces termes: (1)

(1) C'est Achille qui parle aux députés d'Agamemnon. *Iliad.* 9. 381.

Non, quand il m'offriroit, pour calmer mes
transports,
Ce que Thebes d'Egypte enferme de trésors;
Thebes qui dans la plaine envoyant ses Cohortes,
Ouvre à vingt mille chars ses cent fameuses
portes.

Néanmoins, selon quelques Auteurs, Thebes n'avoit point cent portes; mais prenant le nombre de cent pour plusieurs, elle étoit surnommée Hecatompyle, non peut-être de ses portes, mais des grands vestibules qui étoient à l'entrée de ses temples. Du reste, elle fournissoit véritablement vingt mille chariots: car depuis Thebes jusqu'à Memphis on trouvoit le long du Fleuve cent écuries qui contenoient chacune deux cens chevaux, & dont on voit encore les restes. Plusieurs autres Rois après Busiris ont contribué aux embellissemens de Thebes. Il n'est entré dans aucune ville du monde tant d'offrandes en or, en argent, en ivoire, en statues Colossales, & en obélisques d'une seule pierre. Des quatres principaux Temples le plus ancien étoit une merveille en grandeur & en beauté. Il avoit treize stades de tour & quarante-cinq coudées de haut, & ses murailles étoient de 24 pieds d'épaisseur. Tous les ornemens du Temple, & par la richesse de la matiere & par la finesse du tra-

travail répondoient à la magnificence de l'édifice qui subsiste encore: mais l'or, l'argent, l'ivoire & les pierres précieuses furent pillées lorsque Cambyse fit mettre le feu à tous les Temples de l'Egypte. Ce fut alors que les Perses transportant tous ces trésors en Asie, & emmenant même avec eux des ouvriers Egyptiens, firent bâtir les fameux Palais de Persepolis, de Suse, & de quelques autres villes de la Médie. Les richesses de l'Egypte étoient si grandes qu'il échapa du pillage & des flammes plus de trois cens talens d'or & deux mille trois cens talens d'argent. Là même étoient ces tombeaux célebres des anciens Rois qui n'ont pas laissé à l'émulation de leurs successeurs le moyen de les surpasser: Les Prêtres disent que leurs Livres font mention de quarante-sept de ces tombeaux; mais, du tems de Ptolémée (1) fils de Lagus, il n'en restoit que dix-sept, dont plusieurs étoient même déja ruinés quand nous visitâmes ces lieux, en la cent quatre-vingtieme Olympiade.

PLUSIEURS Grecs qui ont vu Thebes sous le même Ptolémée & qui ont écrit l'Histoire de l'Egypte, du nombre desquels est Hécatée (2), confirment en ce point le témoignage des Prêtres Egyptiens. Ils

V. Description particuliere du tombeau d'Osimandué.

(1) C'est le premier des Ptolémées.

(2) Nous ne ferons plus aucune note dans nos marges, sur les Auteurs qui auront été nommés dans les Livres précédens comme celui-ci l'a été dans la premiere Section.

rapportent que le tombeau du Roi, surnommé Osimandué, étoit placé à dix stades de le clôture des premiers tombeaux qu'on dit être des concubines de Jupiter. L'entrée du tombeau dont nous parlons est un vestibule bâti de pierres de plusieurs couleurs; sa longueur est de deux cens pieds, & sa hauteur de quarante-cinq coudées. Au sortir de là on trouve un Péristile quarré dont chaque côté a quatre cens pieds de long; mais ce sont des animaux, chacun d'une seule pierre taillée à l'antique & de seize coudées de haut, qui tiennent lieu de colomnes. Des pierres de dix-huit coudées ou vingt-sept pieds en tout sens forment la largeur du plat-fond, qui dans toute sa longueur est semé d'étoiles sur un fond bleu. Au-delà de ce Péristile est une autre entrée & puis un vestibule bâti comme le précédent, mais plus orné de toutes sortes de sculpture. On y voit d'abord trois figures qui ne sont ensemble que d'une seule pierre, de la main de Memnon Syenite. La principale qui représente le Roi est assise & est la plus grande de l'Egypte. Un de ses pieds qui a été mesuré passe sept coudées. Les deux autres représentent sa mere & sa fille appuyées sur ses genou, l'une à sa droite, l'autre à sa gauche; mais elles sont plus petites que le Roi. Tout l'Ouvrage est moins recommandable par sa grandeur énorme que par la beauté du travail & par le choix de la pierre, qui, dans une surface si étendue, n'a pas le moindre défaut ni la moindre tache. On a gravé ces mots

ſur la ſtatue. „Je ſuis Oſimandué Roi des „ Rois; ſi quelqu'un veut ſavoir combien „ je ſuis grand & où je (1) repoſe, il faut „ qu'il détruiſe quelqu'un de ces Ouvra„ ges". Il y a une autre Statue de ſa mere ſeule, de vingt coudées de haut d'une ſeule pierre. Trois Reines ſont repréſentées ſur ſa tête comme pour marquer qu'elle a été fille, femme, & mere de Roi. De ce veſtibule, on paſſe dans un autre Périſtile bien plus beau que le premier. On y voit gravé ſur la pierre l'Hiſtoire de la guerre d'Oſimandué contre les révoltés de la Bactriane. On dit qu'il avoit mené contre eux quatre cens mille hommes d'infanterie & vingt mille chevaux: cette Armée étoit partagée en quatre corps, commandés chacun par un de ſes fils. On voit donc ſur la muraille du devant le Roi qui attaque les remparts dont le Fleuve bat le pié, & qui combat contre quelques troupes qui ſe ſont avancées, ayant à côté de lui un Lion terrible qui le défend avec ardeur. Quelques-uns diſent que le Sculpteur a ſuivi en cela la vérité, & que le Roi avoit apprivoiſé & nourri de ſa main un Lion qui le ſoutenoit dans les combats & qui avoit mis ſouvent ſes ennemis en fuite: mais d'autres prétendent que ce Roi étant extraordinairement fort & courageux, avoit voulu marquer ces qualités dont il étoit fort vain, par le ſymbole du Lion. Sur la muraille à

(1) Parce que les Rois faiſoient cacher leurs corps en quelque endroit de ces Edifices.

droite sont représentés les captifs que le Roi avoit amenés de cette expédition. Ils ont les parties naturelles & les mains coupées, comme pour leur reprocher de n'avoir été ni assez courageux ni assez agissans dans leur défense. Sur la muraille à gauche sont toutes sortes de figures très-parfaites qui expriment le triomphe & les Sacrifices que le Roi avoit ordonnés au retour de cette guerre. Au milieu du Vestibule & à l'endroit où il est découvert on avoit dressé un Autel d'une très-belle pierre d'une grandeur étonnante & admirablement bien travaillée. Enfin, contre la muraille du fond sont deux Statues, chacune d'une seule pierre de vingt-sept coudées de haut qui répresentent des personnes assises. On sort de ce Péristile par trois portes, dont l'une est entre les deux Statues & les deux autres à leurs côtés; & l'on entre dans un édifice posé sur de hautes colomnes, qui a l'air d'un magnifique Théâtre de deux cens pieds de profondeur. Il y avoit là une infinité de figures en bois qui représentoient un grand Auditoire attentif aux décisions d'un Sénat occupé à rendre la justice. Sur un des murs étoient les Sénateurs au nombre de trente. Au milieu d'eux étoit le Chef de la justice ayant un amas de livres à ses pieds & portant pendue à son cou la figure de la Vérité qui avoit les yeux fermés. Cela marquoit qu'un Juge doit porter la Vérité dans le cœur & n'avoir point d'yeux pour les présens. De là on passoit dans une Place environnée de Palais de toute sorte de

desseins, dans lesquels on voyoit représentés sur des tables tous les mets qui peuvent flater le goût. Dans l'un étoit le Roi en habits magnifiques, offrant aux Dieux l'or & l'argent qu'il tiroit chaque année des mines de l'Egypte; on voyoit écrit au bas la valeur de ce revenu qui, rapporté à notre monnoie d'argent, montoit à trente-deux millions de mines. Dans un autre étoit la Bibliotheque sacrée avec cette inscription: *Les remedes de l'ame.* Dans un troisieme étoient les images de tous les Dieux de l'Egypte, & le Roi qui offroit à chacun d'eux les présens qui leur convenoient, attestant Osiris & tous les Rois ses prédecesseurs qu'il avoit exercé la piété envers les Dieux & la justice envers les hommes. A côté de la Bibliotheque, un des plus beaux Palais de la place contenoit vingt tables entourées de leurs lits sur lesquels étoient les images de Jupiter, de Junon, & du Roi même. On croit que son corps reposoit-là. Plusieurs bâtimens étoient joints à celui-là, dans lesquels on voyoit les représentations de tous les animaux sacrés. De là on montoit dans le lieu qui étoit véritablement construit en tombeau: on avoit élevé sur la tombe une Couronne d'or d'une coudée d'épaisseur & de trois cens soixante-cinq coudées de tour. Chaque coudée répondoit à un jour de l'année, & l'on y avoit marqué le lever & le coucher des Astres pour ce jour-là, avec les indications astrologiques que la superstition des Egyptiens y avoit attachées. On

dit que Cambyse enleva cette Couronne, quand il pilla l'Egypte. Tel étoit, selon ces Auteurs, le tombeau du Roi Osimandué, qui surpassoit tous les autres, & par l'étendue immense qu'il lui avoit donnée & par le travail des Ouvriers habiles qu'il y avoit employés.

VI. Ancienneté de Thebes d'Egypte.

LES Thébains se croient les plus anciens Peuples du monde, & ils disent que la Philosophie aussi-bien que l'Astronomie (1) a pris naissance chez eux. Il est vrai du moins que leur situation est favorable pour observer les Astres; aussi font-ils une distribution des mois & des années plus naturelle que les autres Peuples. Car, rapportant les jours non à la Lune, mais au Soleil, ils en donnent trente à chaque mois; ajoutant encore cinq jours & un quart aux douze mois de l'année pour achever le cours du Soleil: ainsi ils ne sont point obligés d'intercaler des mois & de supprimer des jours comme la plupart des Grecs. Il paroît qu'ils avoient calculé fort exactement les éclipses du Soleil & de la Lune, dont ils donnoient par avance un détail très-juste & très-conforme à l'observation actuelle.

VII. Fondation de Memphis. Suite de ses principaux Rois. Uchoreus.

LE huitieme des descendans d'Osimandué, nommé Uchoreus comme son pere, a bâti la Ville de Memphis, la plus fameuse de l'Egypte. Il choisit pour cela le lieu le plus avantageux & la plus agréable du Pays

(1) Je traduis ainsi *exacte Astrologie* qui est dans le Grec.

qui est celui où le Nil se partageant en plusieurs canaux forme & embrasse le Delta. Ainsi Memphis est la barriere de l'Egypte, & commande absolument l'entrée du Fleuve. Son fondateur lui donna cent cinquante stades de tour & la rendit également forte & commode. Car, pour la défendre des inondations, il fit élever des terres qui la bordoient entierement du côté du Midi, & qui servoient de digues contre le Fleuve & de rempart contre les ennemis. Mais de plus, il fit creuser des fossés ou plutôt des Lacs pour recevoir le Fleuve autour de toute la Ville, qui s'élevoit au milieu des eaux comme un Citadelle inaccessible. A l'égard de la commodité, il en rendit le séjour si sain & si délicieux que tous les Rois ses successeurs ayant abandonné Thebes tinrent toujours leur cour à Memphis. De là vient que Thebes a toujours diminué & que Memphis s'est toujours accrue jusqu'au tems d'Alexandre. Mais celui-ci ayant bâti Alexandrie sur le bord de la mer, tous ses successeurs en Egypte ont contribué à l'embellissement de cette derniere ville, les uns par les Palais qu'ils y ont fait construire, les autres par les Ports qu'ils y ont fait creuser, d'autres enfin par les offrandes magnifiques & toutes royales dont ils l'ont enrichie; de sorte qu'elle passe chez quelques-uns pour la premiere ou du moins pour la seconde ville du monde. Nous en parlerons en son lieu. Outre les dehors de Memphis que nous venons de décrire,

Uchoreus y bâtit des Palais aussi beaux qu'aucun de ceux que l'on voit chez d'autres Nations: mais les uns ni les autres ne paroissoient dignes de la magnificence & du goût de ses prédécesseurs en d'autres Ouvrages. En effet, tous ces peuples regardant la durée de la vie comme un tems très-court & de peu d'importance, font au contraire beaucoup d'attention à la longue mémoire que la Vertu laisse après elle. C'est pourquoi ils appellent les maisons des vivans des hôtelleries, par lesquelles on ne fait que passer; mais ils donnent le nom de demeures éternelles aux tombeaux des morts d'où l'on ne sort plus. Ainsi les Rois ont été comme indifférens sur la construction de leurs Palais, & ils se sont épuisés dans la construction de leurs tombeaux. Quelques-uns disent que Memphis fut ainsi nommée de la fille du Roi qui la bâtit: & ils content même qu'elle fut aimée du Nil qui se transforma en Taureau & qui eut d'elle un fils nommé Egyptus, d'une force & d'une vertu merveilleuse. Toute la contrée prit son nom de lui en mémoire & en reconnoissance de ce que dans tout le tems de son regne il avoit été juste, vigilant & Pere du Peuple.

VIII. Mœris ou Miris. Description du Lac qui porte son nom.

Douze générations après lui, Mœris succéda à l'Empire de l'Egypte. Il fit faire de vastes portiques dans le quartier septentrional de Memphis, & à six cens stades de la ville il fit creuser un lac dont l'ouvrage est incroyable; car on dit que son circuit est de trois mille six cens sta-

des, & sa profondeur en plusieurs endroits de cinquante toises : de sorte que, considérant ce travail, on demande combien de milliers d'hommes & quel nombre d'années ont dû y être employés. Mais on ne sauroit assez louer cette entreprise par rapport à l'utilité que toute l'Egypte en a tirée ; car les débordemens du Fleuve n'étant avantageux qu'autant qu'ils gardent une certaine mesure, ce Lac donne un écoulement aux eaux du Nil lorsque leur abondance les feroit séjourner dans les campagnes ; & d'un autre côté cet immense réservoir est une ressource contre l'indigence d'eau qui seroit à craindre dans les petites crues. Le lac communiquoit au Fleuve par un canal de quatre-vingt stades de longueur & de trois cens pieds de largeur. On recevoit le Nil par ce canal où l'on en retenoit les eaux, selon le besoin des laboureurs, par le moyen d'une écluse qu'on faisoit ouvrir ou fermer par des ouvriers très-entendus, & à très-grands frais : puisqu'il en coûtoit cinquante talens (1) pour chacune de ces deux opérations. Ce Lac subsiste encore aujourd'hui dans l'Egypte sans avoir perdu aucun de ses usages & il s'appelle toujours le Lac de Mœris. En le creusant ce Roi fit laisser dans le milieu un terrein en forme de pié-d'estal sur lequel il éleva un tombeau & deux Pyramides, l'u-

(1) Si l'on évalue le talent à 3000 liv. de notre monnoie, comme le font quelques Auteurs, la somme sera de 150000 livres.

ne pour lui & l'autre pour sa femme, toutes deux d'un stade de hauteur. Il fit mettre sur chacune une figure de pierre assise sur un trône, espérant de laisser de lui par cet Ouvrage une mémoire heureuse & immortelle. Il donna à sa femme tout le revenu de la pêche de ce lac pour le seul entretien de ses ajustemens & de ses parfums. Ce revenu montoit à un talent par jour; car il y avoit jusqu'à vingt-deux especes de poissons qui s'étoient multipliés de telle sorte, qu'un nombre infini d'Ouvriers occupés tous les jours à les saler suffisoient à peine à cette fonction. Voilà ce que les Egyptiens racontent du Roi Mœris.

IX. Sésostris, son éducation, ses conquêtes.

A SEPT générations de lui on place Sésostris, celui de tous les Rois d'Egypte qui a fait les plus grandes & les plus célebres actions. Mais, comme non-seulement les Historiens Grecs, mais encore les Prêtres & les Poëtes Egyptiens different entr'eux sur son sujet, nous tâcherons de rapporter ce que nous trouverons de plus vrai-semblable & de plus conforme aux monumens qui restent encore dans l'Egypte. A la naissance de Sésostris, son pere conçut une idée digne d'un Roi. Il se fit amener tous les enfans de l'Egypte nés le même jour que lui: rassemblant en même tems des nourrices & nommant même des Gouverneurs, il régla pour tous une éducation commune. Il se persuadoit que des enfans qui auroient vécu familierement avec son fils dès l'âge le plus tendre lui seroient plus

attachés dans la suite de sa vie & le serviroient mieux dans les combats. Il n'épargna rien pour cette éducation & fit passer ces enfans par toutes sortes d'exercices & de travaux. On ne leur donnoit point à manger qu'ils n'eussent couru cent (1) quatre-vingt stades. C'est par ces épreuves qu'ils devinrent tous des Soldats invincibles, & par la force du corps, & par la patience de l'ame. Ainsi Sésostris ayant été envoyé par son pere avec ses compagnons d'école en Arabie pour sa premiere expédition, il combattit contre des bêtes farouches; & supportant la faim & la soif dans le Désert, il asservit tous les Peuples de l'Arabie qui n'avoient jamais reçu le joug. Revenant ensuite vers le Couchant, il se rendit maître de la plus grande partie de la Libye, n'étant encore qu'à la fleur de son âge. Enfin, ayant succédé à la Couronne de son pere, & étant animé par les exploits de sa jeunesse, il prit le dessein de conquérir toute la terre. Quelques-uns disent que sa fille, nommée Athirte, l'excita à se rendre maître du monde, & qu'étant fort au-dessus de son sexe par son intelligence, elle lui fournit des expédiens pour faciliter son entreprise. D'autres disent que cette Princesse étant fort habile dans la connoissance de l'avenir, assura son pere du succès par des présages tirés des Sacrifices qu'elle avoit

(1) Nombre incroyable à prendre comme à l'ordinaire vingt-quatre stades pour une lieue; car il en résulte une course de 7 lieues & demie.

faits, des ſonges qu'elle avoit eus dans les temples; & des ſignes qui avoient paru dans le Ciel. Quelques-uns ont écrit à ce propos qu'au tems de la naiſſance de Séſoſtris, ſon pere vit en ſonge Vulcain qui lui prédit que ſon fils auroit l'Empire de l'Univers. C'eſt dans cette vue & dans cette eſpérance que ſon pere avoit pris tant de ſoin de former avec lui, ceux qui devoient l'aider à remplir une ſi grande deſtinée; & ce ne fut, ſelon les mêmes Auteurs, que ſur la promeſſe des Dieux que lui-même oſa entreprendre une telle conquête. Avant toutes choſes il travailla à s'acquérir la bienveillance de tous ſes Sujets; pour engager ceux qui devoient le ſuivre à ſubir courageuſement tous les périls de cette guerre, & ceux qui demeureroient en Egypte à ne rien innover en ſon abſence. Ainſi il traitoit favorablement tout le monde, donnant aux uns des ſommes d'argent & aux autres des terres, pardonnant à quelques coupables, témoignant enfin à tous beaucoup de douceur & d'affabilité. Il renvoya abſous tous les criminels de leze-Majeſté, & paya les dettes d'un grand nombre de gens qui étoient détenus dans les priſons à la pourſuite de leurs créanciers. Il diviſa toute l'Egypte en trente-ſix provinces dont les Gouverneurs s'appeloient Nomarches. Ils levoient les deniers du Prince & régloient toutes les autres affaires dans leur reſſort. Il raſſembla donc tout ce qu'il y avoit d'hommes vigoureux dans l'Etat & en forma une Ar-

mée proportionnée à la grandeur de son entreprise; car elle étoit composée de six cens mille hommes de pied, de vingt-quatre mille chevaux & de vingt-sept mille chariots de guerre. Il donna pour Officiers à cette Armée ses compagnons d'école ou ses freres d'armes, au nombre de mille sept cens, qui se soutenoient les uns les autres par une émulation mutuelle & née dans les exercices de leur enfance. Ils avoient tous pour le Roi, & les uns pour les autres, une amitié vraiment fraternelle, & ils s'étoient déja formés dans les guerres précédentes. Il commença par distribuer à tous ses Soldats le terroir le plus fertile de l'Egypte, afin que laissant à leur famille un bien suffisant ils se disposassent au départ avec plus de courage & de liberté d'esprit. S'étant mis en marche il tomba d'abord sur les Ethiopiens qui sont du côté du Midi, & les ayant défaits il exigea d'eux pour tribut de l'or, de l'ébene & de l'ivoire. Il fit équiper ensuite sur la Mer Rouge une Flotte de quatre cens voiles & fut le premier Prince de ces contrées qui fit voir des vaisseaux de guerre. Il se rendit maître par leur moyen de toutes les Provinces maritimes & de toutes les Isles de la Mer (1) Rouge jusqu'aux Indes, pendant que lui-même conduisant l'Armée de terre subjugea toute l'Asie; car, non-

(1) La Mer Rouge se prend ici pour ce qu'on appelle aujourd'hui la Mer des Indes, au Midi de l'Asie.

feulement il parcourut tous les lieux où Alexandre a porté depuis fes conquêtes, mais il pénétra même jufqu'en des pays où le Roi de Macédoine n'eft jamais entré. En effet Séfoftris paffa le Gange, & traverfant toutes les Indes, il parvint jufqu'à l'Océan Oriental, d'où revenant par le Septentrion, il conquit toute la Scythie jufqu'au fleuve Tanaïs qui fépare l'Afie d'avec l'Europe. On dit que quelques Egyptiens ayant été laiffés alors aux environs des Palus-Méotides donnerent l'origine aux Peuples de la Colchide; & pour preuve qu'ils defcendent des Egyptiens on allegue la coutume qu'ils ont de circoncire les mâles comme en Egypte, coutume qui eft paffée en loi chez toutes les Colonies Egyptiennes auffi-bien que chez les Juifs. Il foumit ainfi toute l'Afie & la plupart des Ifles Cyclades. Etant venu de là en Europe & parcourant toute la Thrace, il courut rifque de perdre fon Armée faute de vivres & par la fatigue des longues marches: c'eft pourquoi il mit fin à fes exploits dans la Thrace. Mais il avoit fait dreffer des colomnes dans prefque tous les lieux où il avoit paffé, avec cette infcription en caracteres Egyptiens & facrés „ Séfoftris Roi des Rois & Seigneur „ des Seigneurs a conquis cette province „ par fes armes". Mais chez les Peuples belliqueux ces colomnes étoient chargées d'une figure d'homme, & chez les Peuples lâches & timides d'une figure de fem-

me. (1) Il laissa en quelques endroits sa Statue en pierre ayant des traits & une lance à la main, & de quatre palmes (2) plus haute que les quatre coudées de sa taille naturelle. Au reste, traitant équitablement les peuples qu'il avoit soumis, il leur imposa des tributs proportionés à leurs forces, & les obligea de les apporter eux-mêmes dans l'Egypte où il revint au bout de neuf ans, avec une réputation supérieure à celle de tous les Rois ses prédécesseurs. Il fit son entrée suivi d'une foule innombrable de captifs & chargé d'immenses dépouilles. Il en orna tous les temples de l'Egypte & en récompensa ceux de ses Soldats qui s'étoient distingués par leurs actions. En un mot ses exploits ne lui procurerent pas seulement un retour glorieux dans son Royaume, mais ils lui donnerent moyen d'apporter dans sa patrie une infinité de richesses & d'inventions très-utiles.

X. Retour de Sesostris, ses édifices & ses Réglemens en Egypte.

SESOSTRIS ayant renoncé à tout projet de guerre licencia ses troupes & assura à tous ses Soldats la jouïssance des biens qu'ils avoient acquis par tant de travaux. Ne perdant point toutefois l'amour de la gloire, & voulant au contraire affermir la sienne par

(1) Ici le texte porte à la lettre : *In cippis illis pudendum viri, apud gentes quidem strenuas & pugnaces; apud ignavas autem & timidas, feminæ, expressit. Ex præcipuo hominis membro animarum in singulis affectionem, posteris evidentissim[illegible]tus.* Rhodoman, p. 51.

(2) On donne ordinairement à la palme huit de nos pouces, & à la coudée, un pied & demi.

toutes ſortes d'endroits, il entreprit des ouvrages magnifiques par le deſſein & par la dépenſe; mais ils étoient tels qu'en immortaliſant ſon nom, ils devoient contribuer auſſi pour toujours à la ſûreté & à la commodité de l'Egypte. Commençant par la Religion, il fit bâtir en chaque ville un Temple en l'honneur du Dieu qu'on y révéroit particulierement. Il n'employa à ces ouvrages aucun de ſes ſujets & il n'y fit travailler que les captifs. Il eut ſoin même de faire graver ces mots ſur tous les Temples: „ Aucun Egyptien n'a mis la main à „ cet édifice ". On dit encore que les captifs de Babylone ne pouvant ſupporter ces travaux trouverent moyen de s'échaper, & que s'étant rendus maîtres d'un terrain avantageux ſur les bords du Fleuve, ils firent la guerre aux Egyptiens & ravagerent la campagne des environs. Mais enfin, par un Traité fait avec eux, ils habiterent tranquillement le lieu où ils s'étoient retirés, & le nommerent Babylone en mémoire de la capitale de leur patrie. C'eſt ainſi que leurs voiſins ont donné le nom de Troye à une ville qu'on voit encore le long du Nil; car on raconte que Ménélas revenant de l'expédition de Troye avec un grand nombre de captifs, aborda en Egypte, & que ces captifs s'étant ſoulevés, ſe ſaiſirent de même d'un lieu ſûr d'où ils ſe défendirent contre lui juſqu'à ce qu'ils euſſent obtenu la liberté, & où ils bâtirent enſuite cette ſeconde Troye. Je n'ignore pas que Cteſias

ſias (1) de Cnide rapporte dans ſon Hiſtoire une autre origine de ces deux Villes, car il dit qu'elles ont été bâties par des originaires de Babylone & de Troye, qui ſe trouverent à la ſuite de Sémiramis lorſqu'elle paſſa en Egypte. Je n'entreprens pas de démêler la vérité ſur cet article : mais rapportant les opinions différentes que je trouve dans les Hiſtoriens, j'en laiſſe le choix au diſcernement des Lecteurs. Séſoſtris fit élever en pluſieurs endroits de l'Egypte des terraſſes d'une hauteur & d'une étendue très-conſidérable, & ordonna aux habitans de toutes les villes, auxquelles la Nature n'avoit pas fourni de ſemblables remparts, d'y aller bâtir des maiſons & de s'y établir; afin de ſe mettre eux & leurs troupeaux au-deſſus des débordemens du Nil. Il fit faire des canaux de communication depuis Memphis juſqu'à la Mer d'Arabie, pour faciliter le commerce de tous les Peuples de la terre avec l'Egypte & pour abréger le tranſport des fruits & de toutes les marchandiſes. Mais le principal eſt qu'il mit tout le Royaume à couvert des incurſions des ennemis; car, au lieu qu'avant lui l'Egypte étoit ouverte de tous les côtés & que l'on pouvoit la parcourir preſque toute entiere à cheval & même en chariot, il la rendit par ces canaux très-difficile à traver-

(1) Cteſias de Cnide, contemporain de Xenophon & Médecin du Roi de Perſe Artaxerxès. Il avoit écrit l'Hiſtoire des Aſſyriens & des Perſes. Voſſius. *l. 1. c. 5.*

ſer. De plus, il fit fermer tout le côté de l'Egypte qui regarde l'Orient par un mur de quinze cens ſtades de longueur qui coupoit le déſert depuis Péluſe juſqu'à Hélio-polis, pour arrêter les courſes des Syriens & des Arabes. Il fit conſtruire un vaiſſeau de bois de cedre long de deux cens quatre-vingt coudées, revêtu d'argent en dedans & d'or en dehors, & il l'offrit au Dieu qu'on adore à Thebes. Il éleva deux Obé-liſques d'une pierre très-dure, de ſix-vingts coudées de haut, ſur leſquels il fit graver le dénombrement de ſes troupes, l'état de ſes finances, & le nombre des nations qu'il avoit ſoumiſes. Il plaça à Memphis dans la Temple de Vulcain ſa Statue & celle de ſa femme, l'une & l'autre d'une ſeule pierre de trente coudées de haut. Il y joignit auſſi celles de ſes fils; mais elles n'avoient que vingt coudées. Voici ce qui donna lieu à cette conſécration: Séſoſtris à ſon retour en Egypte s'étant arrêté à Péluſe où ſon Armée ſéjournoit, penſa périr avec ſa femme & ſes enfans par la perfidie de ſon frere. Ce fut après un feſtin ſolemnel où ce traître les avoit invités; car l'excès du vin ayant aſſoupi tout le monde, il fit mettre pendant la nuit le feu dans la tente où ils étoient, avec de la paille ſechée & préparée depuis long-tems à ce deſſein. La flamme gagna tout-à-coup, & ceux qui gardoient la tente du Roi ſe trouvant appeſantis par le vin & par le ſommeil, ne purent donner qu'un ſecours foible & inſuffiſant. Dans cette extrémité Séſoſtris levant

les mains au Ciel demanda aux Dieux le salut de sa femme & de ses enfans: en effet il échapa avec eux du milieu des flammes. En reconnoissance de ce bienfait, il consacra des temples à tous les Dieux, comme nous l'avons déja dit, mais sur-tout à Vulcain auquel il se croyoit particulierement redevable de la vie. Entre les actions les plus remarquables de Sésostris, on doit compter la maniere dont il traitoit les Princes vaincus auxquels il avoit laissé les Royaumes ou les Provinces qu'il venoit de conquérir. Ils étoient obligés de lui apporter des présens une fois l'année, dans le tems qu'il leur avoit marqué. Sésostris leur faisoit d'ailleurs toute sorte d'honneurs; mais lorsqu'il entroit dans la ville ou qu'il alloit au temple, il faisoit dételer les quatre chevaux de front de son chariot & mettre en leur place ces Rois ou ces Gouverneurs; leur voulant faire sentir par-là qu'ayant vaincu les plus puissans Princes de la terre, sa valeur l'avoit mis hors de toute comparaison avec le reste des hommes. Il paroît en effet avoir surpassé tous les Rois qui ont jamais été, par sa puissance, par ses exploits, par le nombre de ses offrandes & par les ouvrages qu'il a fait faire dans l'Egypte. Ayant perdu la vue après un regne de trente-trois ans il se donna volontairement la mort. Il fut loué de cette action par les Prêtres & par tous les Egyptiens, comme ayant fait une fin digne de la grandeur d'ame qu'il avoit marquée pendant le cours de sa vie. La vénération pour

le nom de Sésostris demeura si long-tems imprimée dans tous les cœurs, que l'Egypte étant tombée plusieurs siecles après lui sous la domination des Perses, & Darius pere de Xercès voulant faire mettre sa Statue au-dessus de celle de Sésostris; le Grand-Prêtre de la part de tout le College assemblé sur ce sujet, s'opposa au dessein de Darius, lui répresentant qu'il n'avoit pas encore surpassé les actions de Sésostris. Darius ne fut point choqué de la liberté des Prêtres, & il répondit qu'il s'efforceroit d'atteindre à la gloire de ce Héros, s'il atteignoit à ses années. Il les invita même de comparer dès ce moment ses actions aux siennes en suivant la proportion de l'âge, ce qui étoit la seule maniere équitable de faire ce parallele. Nous finirons-là ce qui regarde Sésostris.

XI. Fils & successeur de Sésostris, ou Sésostris II.

SON FILS étant monté sur le Trône & ayant pris même le nom de son pere, ne fit aucun exploit ni aucune autre action digne de remarque. Il ne lui ressembla que par le malheur qu'il eut de perdre la vue, soit que ce fût une infirmité de famille, ou selon que d'autres l'ont cru, une punition du Ciel; car il avoit eu l'impiété de tirer des fleches contre le Fleuve. Cet accident l'ayant fait recourir aux Dieux, il essaya long-tems de les appaiser par toutes sortes d'offrandes & de sacrifices, sans y pouvoir réussir. Enfin au bout de dix ans un Oracle lui ordonna de faire un vœu au Dieu d'Héliopolis, & de se laver les yeux avec l'urine d'une femme qui n'eût eu de com-

merce qu'avec son mari : il essaya celle d'un grand nombre de femmes à commencer par la sienne. Il ne trouva le remede qu'il cherchoit que dans l'urine de la femme d'un jardinier, qui eut un tel succès qu'il l'épousa après sa guérison. Il fit brûler les autres toutes vives dans un village qui fut appelé depuis cet évenement le Tertre Sacré. Il accomplit ensuite son vœu à Héliopolis, conformément à l'ordre de l'Oracle qui lui avoit ordonné de faire élever deux obélisques d'une seule pierre de huit coudées d'épaisseur & de cent coudées de hauteur.

XII Rois ignorés avant Amasis, mauvais Prince, auquel succede Actisanès Ethiopien son vainqueur.

On trouve après lui une longue liste de ses successeurs dont aucun n'a rien fait qui mérite d'être écrit, & l'on arrive enfin à Amasis dont le regne à été violent à l'égard de ses Sujets. Il fit mourir les uns sans aucune forme de justice, il confisqua le bien des autres, & il se comporta à l'égard de tous avec une dureté & une arrogance extrême. Ses Peuples supporterent le joug tant que l'autorité absolue les tint dans la crainte & dans le silence. Mais Actisanès Roi d'Ethiopie ayant déclaré la guerre à Amasis, ils prirent cette occasion de faire éclater leur haine contre lui en l'abandonnant, de sorte qu'ayant été aisément vaincu, l'Egypte tomba sous la puissance des Ethiopiens. Actisanès n'abusa point de sa fortune & traita favorablement ses nouveaux Sujets : il prit un tempérament particulier à l'égard de ceux qu'on accusoit de vol ; car il ne les condamna point à la mort ; mais, pour ne pas les laisser impunis,

81677

il fit couper le nez à tous ceux qui furent convaincus juridiquement de leur crime. Il les envoya ensuite dans le fond du Désert & leur bâtit une ville qui s'appela Rhinocolure, d'un mot qui exprime le châtiment qu'il leur avoit fait souffrir. Cette ville, située dans les confins de l'Egypte & de la Syrie, non loin du rivage de la Mer, ma[illegible] de presque toutes les commodités de la vie; car elle est toute entourée de marais salés, & l'eau que les puits fournissent en petite quantité est amere & malfaisante. Il sépara ainsi ces malheureux du commerce des honnêtes gens, afin de les mettre pour le reste de leurs jours hors d'état de faire tort à personne, & de peur qu'étant confondus dans la foule, ils ne fussent méconnus. Cependant la pauvreté inspirant aux hommes toute sorte d'inventions, ils se formerent dans ce lieu inculte & abandonné, une vie & des Arts conformes à leurs besoins; car allant chercher du chaume dans les terres des environs, ils en tiroient une espece de chanvre, dont ils faisoient des filets de la longueur de plusieurs stades qu'ils étendoient sur le bord de la Mer pour prendre des cailles. Ces oiseaux s'y jetoient par bandes & cette chasse suffisoit à leur nourriture.

XIII. Mendès auteur du Labyrinthe. Les Egyptiens ayant recouvré leur liberté après la mort d'Actisanès élurent un Roi de leur Nation nommé Mendès, que quelques-uns ap[illegible]arrus. Celui-ci n'entreprit aucune expédition militaire, mais il se fit un tombeau connu sous le

nom de Labyrinthe. Cet ouvrage est moins considérable par sa grandeur immense que par l'artifice inimitable dont il est construit; car lorsqu'on y est entré, il est comme impossible d'en sortir sans le secours d'un guide qui en sache parfaitement les détours. Quelques-uns disent que Dédale étant venu en Egypte & ayant admiré cet édifice, en fit pour le Roi Minos en l'Isle de Crete un semblable à celui de Mendès; & les Poëtes ont ajouté qu'il avoit servi de demeure au Minotaure. Mais le Labyrinthe de Crete ne paroît plus, soit que quelque Roi l'ait renversé, soit que le tems l'ait détruit; au lieu que celui d'Egypte subsiste encore aujourd'hui dans son entier.

XIV. Interregne: Cétès ou Protée, Remphis, & quelques autres Rois fainéans à l'exception de Nileus, duquel le Fleuve a tiré son nom.

APRÈS la mort de Mendès il y eut un interregne de cinq générations ou de cent cinquante ans. Enfin un homme du peuple fut élu Roi. Les Egyptiens le nomment Cétès. Il paroît que c'est le Protée des Grecs qui se trouva à la guerre de Troye; car ce que ceux-ci disent de leur Protée, savoir qu'il prédisoit les vents & qu'il avoit la faculté de prendre toute sorte de figures, & de se transformer tantôt en bête, tantôt en arbre, tantôt en feu; les Prêtres Egyptiens le disent aussi de leur Cétès. Ils prétendent qu'il avoit appris la Divination par le commerce continuel qu'il entretenoit avec les Astrologues; & qu'à l'égard de ces Métamorphoses, c'est une fable qui est née chez les Grecs d'une coutume qu'avoient les Rois Egyptiens. Ils portoient sur leur tête pour marque de leur force & de leur

puissance la dépouille d'un Lion, ou d'un Taureau, ou d'un Dragon. Ils ont même porté des branches d'arbres, du feu, & quelquefois des parfums exquis. Ces ornemens servoient à les parer, ou à jetter la terreur & la Superstition dans l'ame de leurs sujets. Le fils de Protée, nommé Remphis, ayant succédé à son pere, employa tout le tems de son regne à grossir ses finances & à faire des amas d'or & d'argent. Une inclination si basse ne lui permit pas de contribuer en rien à l'enrichissement des Temples, ni à l'embellissement des Villes; ainsi ayant été plutôt un bon économe qu'un bon Roi, au lieu d'un nom recommandable & d'une mémoire illustre, il laissa plus de richesses qu'aucun de ses prédécesseurs; car on dit qu'on trouva dans ses coffres quatre cens mille talens. (1) Dans l'espace de deux cens dix ans après lui on ne rencontre que des Rois fainéans, & qui se sont endormis dans la paresse & dans la volupté. Les Annales sacrées n'ont conservé d'eux aucune action qui puisse avoir place dans l'Histoire. Il faut pourtant exempter de ce reproche Nileus qui passe pour avoir donné le nom au Fleuve qu'on appeloit auparavant Egyptus. Les cânaux, les

(1) Autant qu'on peut rapporter les monnoies anciennes aux nôtres, il semble qu'on puisse estimer le talent Attique ordinaire [illegible]000 l. Le grand talent surpassoit celui-là du tiers [illegible] dans la raison de 4 à 3. De sorte qu'il devoit valoir 4000 liv. Le talent ordinaire contenoit [illegible] mines & chaque mine 100 drachmes.

les digues & une infinité d'autres travaux qu'il fit faire pour rendre le Nil moins dangereux & plus utile, ont mérité que le Fleuve par ce nouveau nom rappellât toujours dans la mémoire des hommes celui du Roi même.

XV. Chemmis, auteur de la grande Pyramide.

Le huitieme successeur fut Chemmis né à Memphis qui régna cinquante ans. Ce fut lui qui fit élever la plus grande des trois Pyramides, qu'on met au rang des sept merveilles du Monde. Elles sont du côté de la Libye à six-vingt stades de Memphis & à quarante-cinq du Nil. Elles étonnent tous ceux qui les voient & par leur hauteur & par leur beauté. La base de la plus grande est un quarré dont chaque côté est de sept cens pieds. La Pyramide en a plus de six cens de hauteur. Ses quatre faces diminuent en s'élevant, de telle sorte qu'elles ont encore six coudées de largeur au sommet qui les termine. Elle est construite toute entiere de pierres très-difficiles à travailler, mais aussi d'une durée éternelle; car, bien qu'il y ait aujourd'hui mille ans, à ce qu'on dit, que la Pyramide subsiste, & que d'autres même assurent qu'il y en a trois mille quatre cens, elle s'est conservée jusqu'à nos jours (1) sans être endommagée en aucun endroit. On avoit fait venir les pierres du fond de l'Arabie, & comme on n'avoit pas encore l'art d'échafauder, on dit qu'on s'étoit servi de terrasses pour les élever. Mais ce qu'il y a de plus incompré-

(1) Vers le milieu du regne d'Auguste.

henſible dans cet Ouvrage, eſt qu'étant au milieu des ſables, on n'apperçoit aucune trace ni du tranſport, ni de la taille des pierres, ni des terraſſes dont nous avons parlé; de telle ſorte qu'il ſemble que ſans emprunter la main des hommes qui eſt toujours fort lente, les Dieux ont placé [illegible] d'un coup ce monument au milieu [illegible] terres. Quelques Egyptiens apportent une explication de cet effet auſſi fabuleuſe & plus groſſiere que celle-là; car ils diſent que ces terraſſes, ayant été faites d'une terre pleine de ſel & de nitre, le Fleuve en ſe débordant les a fait fondre & diſparoître ſans le ſecours des ouvriers. Cela ne ſauroit être vrai; & il eſt bien plus ſenſé de dire que les mêmes mains qui avoient été employées à porter ces terres furent employées à les remporter, & à remettre le ſol dans le même état qu'il étoit auparavant; d'autant plus qu'on dit que trois cens ſoixante mille Manœuvres ou Eſclaves furent occupés près de vingt ans à ce travail.

XVI. Cephren. A Chemmis ſuccéda ſon frere Cephren qui régna cinquante-ſix ans. Quelques-uns diſent pourtant que Chemmis avoit laiſſé le Royaume, non à ſon frere, mais à ſon fils nommé Chabruïs. Mais tout le monde convient que ſon ſucceſſeur, quel qu'il ſoit, ayant voulu imiter ſa magnificence, éleva la ſeconde Pyramide auſſi-bien faite que la premiere, mais un peu moins grande, vu que [illegible] côtés de la baſe n'avoient qu'un ſta[illegible] pieds de longueur. On a marqué ſur la plus grande Py-

ramide, la somme d'argent qui a été employée en légume pour la nourriture des Ouvriers, elle passe seize cens talens. La plus petite est sans inscription; mais on a creusé un degré dans un de ses côtés. Quoique ces deux Rois les eussent fait faire pour leur servir de sépulture, aucun des deux n'y a pourtant été enseveli. Car les peuples, irrités des travaux insupportables où ils avoient été condamnés, & des autres violences de ces deux Rois, jurerent qu'ils tireroient leurs corps de ces monumens pour les mettre en pieces. Les deux Rois qui en furent informés avant leur mort, recommanderent à leurs amis de déposer leur corps dans des lieux sûrs & secrets.

XVII. Micerinus & Bocchoris.

Après eux régna Micerinus que quelques-uns nomment Cherinus fils de Chemmis qui avoit élevé la premiere Pyramide. Celui-ci ayant entrepris d'en faire une troisieme, mourut avant l'entiere exécution de son dessein. Mais, comme elle étoit déja commencée, les cotés de la base avoient trois cens pieds, & les faces jusqu'à la quinzieme assise étoient de pierres noires semblables à la pierre de Thebes. Tout le reste devoit être de même pierre que les autres Pyramides. Cette troisieme auroit été, comme on voit, plus petite que les deux premieres; mais elle les surpassoit déja par le choix de la pierre & par la beauté du travail. Le nom de Micerinus est écrit sur la face qui regarde le Septentrion. On dit que ce Roi détestant la tyrannie & les vexations de ses prédécesseurs se montra doux

& bienfaisant envers ses peuples. Il rechercha même avec soin leur affection, & il réparoit sur-tout le tort qu'il croyoit avoir été fait à des gens de bien dans les jugemens publics. Il fit enfin de grands dons à tous les lieux où l'on rendoit des oracles. Il y a trois autres Pyramides dont [illegible] ont leurs côtés de deux cens pieds. [illegible] la grandeur près, elles ressemblent assez aux autres. Elles furent bâties, dit-on, par les trois Rois précédens pour la sépulture de leurs femmes. On convient que ces Ouvrages sont au-dessus de tout ce que l'on voit en Egypte, non-seulement par la grandeur de la masse & par les sommes prodigieuses qu'ils ont coûté, mais encore par la beauté de leur construction. Et les Ouvriers qui les ont rendu si parfaites sont bien plus estimables que les Rois qui en ont fait la dépense; car les premiers ont donné par-là une preuve mémorable de leur génie & de leur adresse; au lieu que les Rois n'y ont contribué que les richesses qui leur avoient été laissées par leurs Ancêtres ou qu'ils extorquoient de leurs sujets. Au reste, ni les Historiens ni les Egyptiens même ne sont d'accord sur l'article des Pyramides; car la plupart leur donnent pour auteurs les Rois que nous avons nommés; mais quelques-uns les mettent sous d'autres noms; & ils disent que la premiere est d'Armæus, la seconde d'Ammosis & la troisieme d'Inaton. D'autres encore disent que cette troisieme est le tombeau de la courtisane Rodope, & que des Gouverneurs de provin-

ce, ſes amans, l'avoient fait élever pour elle à frais communs. Bocchoris ſuccéda à ces Rois. Sa taille étoit peu avantageuſe; mais il paſſa de bien loin ſes derniers prédéceſſeurs en eſprit & en ſageſſe.

Plusieurs ſiecles après lui on trou-[illegible]con né en Ethiopie: celui-ci ſe diſtin[illegible]entre tous les Rois d'Egypte par ſa piété & par la douceur de ſon regne. Une des grandes marques qu'il ait données de la bonté de ſon naturel eſt d'avoir aboli la plus grande de toutes les punitions juridiques, qui eſt la peine de la mort; car, au lieu du dernier ſupplice, il ordonna qu'on condamneroit les criminels aux travaux dans les villes où on les diſtribueroit. Il leur fit faire pluſieurs digues & pluſieurs canaux qui étoient ou néceſſaires ou utiles. Il jugea qu'en ſauvant ainſi la vie à ces malheureux, il changeroit une rigueur infructueuſe en une punition dont l'Egypte tireroit de grands avantages. On allegue pour preuve de ſa piété l'abdication qu'il fit de la Royauté ſur un ſonge qu'il avoit eu. Le Dieu de Thebes s'apparut à lui & lui dit que ſon regne ne ſeroit pas long-tems heureux en Egypte, s'il ne faiſoit couper tous les Prêtres par la moitié du corps pour paſſer entre deux accompagné de toute ſa maiſon. Cette viſion étant revenue pluſieurs fois, il manda tous les Prêtres & leur dit que les Dieux lui marquoient qu'il ne leur étoit pas agréa[illegible]u'au fond leur volonté ne [illegible]uvoit être [illegible]'il exécutât un tel ordre, qu'ainſi il aimoit mieux ſe retirer

XVIII. Sabacon.

& mourir, s'il le faloit, que de demeurer plus long-tems sur un Trône où il déplaisoit aux Dieux, ou de souiller sa vie & sa mémoire de tant de meurtres. Ainsi ayant remis l'Empire aux Egyptiens il se retira en Ethiopie.

XIX Interregne. Les douze Gouverneurs régnant ensemble, & le tombeau commun qu'ils firent construire.

Il y eut alors un interregne de deux ans qui fut rempli de troubles & de guerres civiles, jusqu'à ce qu'enfin douze des principaux Gouverneurs se lierent entre eux par un serment réciproque, & s'étant promis de se soutenir mutuellement; ils se déclarerent Rois tous ensemble dans le Sénat de Memphis. Ayant régné quinze ans dans une grande concorde ils entreprirent de se bâtir un tombeau commun; afin qu'étant associés aux mêmes honneurs dans la sépulture comme ils l'avoient été dans la Royauté, ce monument rendît à la postérité un témoignage glorieux d'une union si rare. Ils s'efforcerent de surpasser dans cet Ouvrage tous leurs prédécesseurs. Ayant choisi un terrain convenable vers l'entrée du Lac de Mœris dans la Libye, ils y dresserent un tombeau de pierres choisies. C'étoit un quarré dont chaque côté avoit un stade de longueur. On n'a pas depuis porté plus loin l'adresse du ciseau & la beauté de la sculpture. Dès qu'on a passé la porte, on voit un Palais dont chacun des quatre côtés étoit orné de quarante colomnes. Une seule pierre servoit de platfond à tout l'édifice. On avoit gravé au-dessus des étables & d'autres bâtimens. On y avoit peint aussi avec un grand art les villes où étoient nés

chacun de ces Rois; avec les sacrifices & les autres cérémonies qu'on y faisoit en l'honneur des Dieux. En un mot le dessein de l'Ouvrage étoit d'une telle magnificence & l'exécution étoit si parfaite dans ce qu'on avoit commencé, que si ces Rois ne se fussent séparés avant la fin de leur entreprise, l'Egypte n'auroit rien eu de comparable à ce monument. Mais après la quinzieme année de leur regne la suprême puissance fut dévolue à un seul, à l'occasion que je vais dire.

PSAMMETICUS de Saïs un des douze Rois, lequel étoit Gouverneur des Provinces maritimes, trafiquoit avec les Marchands étrangers & sur-tout avec ceux de la Phénicie & de la Grece. Il tiroit par-là de grands profits de son gouvernement; & il avoit acquis beaucoup d'amis & de crédit chez les Nations voisines, outre les richesses qu'on lui en apportoit. Ces avantages exciterent la jalousie des Rois ses collegues & ils lui déclarerent la guerre. De plus quelques Historiens rapportent qu'un Oracle leur annonça que le premier d'entr'eux qui feroit une oblation au Dieu de Memphis dans une coupe d'airain régneroit seul sur toute l'Egypte. Or un Prêtre leur ayant présenté un jour douze coupes d'or pour faire leurs oblations, Psammeticus ôta son casque de dessus sa tête & s'en servit pour faire la sienne. Cette action ayant été suspecte à ses Collegues, ils ne voulurent pas le tuer; mais ils le chasserent & l'obligerent de se retirer dans les marais qui sont auprès de la Mer. Enfin, soit que leur division eût été causée par l'ambition de Psam- XX. Psammeticus.

meticus ou par la jalousie des autres Rois, celui-là fit lever des Soldats à prix d'argent dans la Carie & dans l'Ionie; & il défit en bataille rangée ses ennemis rassemblés devant une ville nommée Momemphis. De ces Rois vaincus les uns furent tués dans le combat, & les autres ayant été poussés jusques dans la Libye, ne furent plus en état de disputer la Souveraineté à Psammeticus. Ainsi étant demeuré seul Maître de l'Egypte, il consacra au Dieu de Memphis un Vestibule tourné du côte de l'Orient. Il l'environna d'un Péristile auquel des figures colossales de dix-huit pieds de haut servoient de colomnes. Outre la solde dont il étoit convenu avec les troupes étrangeres qui l'avoient servi, il leur distribua encore de grands présens, & leur donna un peu au-dessus de l'embouchure de Péluse un territoire nommé le Camp, qu'ils partagerent & dont ils tirerent les portions au sort. (1) Amasis qui régna plusieurs années après, les rapela de cet endroit pour les placer dans Memphis. Comme Psammeticus étoit parvenu à la Monarchie par le secours de ses troupes soudoyées, il avoit une confiance particuliere en elles & il remplit son Armée de corps étrangers, dans la guerre qu'il porta en Syrie. Il affecta de les distinguer; car, toutes les fois qu'il s'agissoit de se mettre en ordre de bataille, il

(1) La traduction rassemble ici le sens de deux leçons différentes que présente ou le texte grec ou la marge.

leur donnoit toujours la droite, laissant à la gauche la Phalange des Egyptiens. Ceux-ci, indignés de cette préférence, deserterent tout d'un coup au nombre de deux cens mille & se retirerent du côté de l'Ethiopie, dans le dessein de se rendre maîtres d'un canton [illegible]vroient indépendans. Le Roi leur envoya d'abord quelques-uns de ses principaux Officiers pour leur faire quelque satisfaction sur l'injure qu'ils croyoient avoir reçue; mais comme ils ne se rendirent pas à cette démarche, il les suivit par mer avec ses troupes fideles; il les rencontra non loin du Nil lorsqu'ils étoient déjà prêts à sortir de l'Egypte; il les conjura de ne pas abandonner ainsi leurs Temples, leur patrie, leurs femmes & leurs enfans. Eux aussi-tôt frapant de leurs javelots & de leurs boucliers les uns contre les autres, répondirent en criant de toutes leurs forces que tant qu'ils auroient ces armes avec eux, ils trouveroient aisément une patrie; (1) & que tant qu'ils seroient hommes, ils ne manqueroient ni de femmes, ni d'enfans. Se remplissant ainsi de courage & méprisant ce que les autres hommes ont de plus précieux & de plus cher, ils s'emparerent du lieu le plus avantageux de l'Ethiopie; ils le partagerent entr'eux & s'y établirent. Psammeticus sentit vivement cette désertion. Cependant il pourvut à tout dans l'Egypte; il

(1) Le tex[illegible] ici : *Re[illegible] quoque tunicis genitalia oste[illegible]d[illegible]itantes :* [illegible] reste comme dans le Franç[illegible].

régla l'état de ses finances; il fit enfin une alliance & une ligue avec les Athéniens & les autres Grecs. Il accordoit toutes sortes de priviléges aux Etrangers qui venoient s'établir volontairement en Egypte: mais il aimoit sur-tout les Grecs, & il fit apprendre à ses enfans toutes les sciences de la Grece. Il fut le premier de tous les Rois d'Egypte qui ouvrit ses Ports au commerce de toutes les Nations & qui favorisa la navigation dans ses Mers: car ses prédécesseurs avoient jusqu'alors rendu l'Egypte inaccessible aux Etrangers, en tuant ou faisant esclaves tous ceux qu'on pouvoit surprendre le long de leurs côtes. Cette horrible maxime des Egyptiens a donné lieu à la fable de Busiris si fameuse chez les Grecs. Car au fond le fait particulier dont on accuse ce Roi n'est pas véritable; mais c'est une exagération dont son inhumanité qui n'étoit que trop réelle avoit été le fondement.

XXI. Apriès, & Amasis son successeur & dernier Roi de l'ancienne Egypte.

SIX-VINGTS ANS après Psammeticus, Apriès régna vingt-deux ans. Ayant levé de puissantes Armées de terre & de mer il alla attaquer l'Isle de Cypre & la Phénicie. Il emporta Sidon de force & jeta par cet essai tant de terreur dans les autres Villes qu'elles se rendirent d'abord. Il vainquit ensuite dans un grand combat sur mer les Cypirots & les Phéniciens ensemble; & il retourna dans l'Egypte chargé de dépouilles. Mais ensuite ayant envoyé l'élite de ses troupes aux sieges de Cyrene & de Barcé, & en ayant perdu la plus grande

partie, ce mauvais succès aliéna l'esprit de ceux qui en revinrent: car on le soupçonna de s'être défait exprès de la meilleure partie de ses Sujets pour régner avec plus d'empire sur le reste. Ce soupçon ayant excité un soulévement général, il envoya Amasis un des hommes les plus considérables de l'Etat vers les Rebelles. Mais Amasis, au lieu de s'acquitter de sa commission & de tâcher de les ramener à l'obéissance d'Apriès, fomenta leur rebellion & se fit déclarer Roi. Toute l'Egypte se rangea bien-tôt de son parti; & Apriès ne sachant à quoi se résoudre, eut enfin recours à ses troupes étrangeres qui faisoient environ trente mille hommes. Il se donna un sanglant combat vers le village de Maria; & Apriès ayant été pris vivant, fut ensuite étranglé. Amasis travailla d'abord à s'affermir sur le Trône; il régna depuis avec une grande équité & s'acquit beaucoup de gloire. Il subjugua l'Isle de Cypre & fit aux Dieux des offrandes magnifiques. Il mourut après un regne de cinquante-cinq ans, vers le tems où Cambyse Roi de Perse entreprit la conquête de l'Egypte, c'est-à-dire en la troisieme année de la soixante-troisieme Olympiade (1) où Parmenide de Camarine remporta le prix de la course (2).

(1) 526 ans avant J. C.

(2) Je supprime ici, comme Rhodoman dans sa Version Latine, une comparaison des Olympiades avec le retour de l'année [illegible] chez les Romains. C'est une note marginale introduite mal à propos dans le texte.

XXII. Loix de l'Egypte. Mœurs des Egyptiens, & premierement des Rois.

Après avoir raconté dans une étendue qui nous a paru suffisante les actions des anciens Rois d'Egypte jusqu'à la mort d'Amasis, nous renvoyons à leur tems l'Histoire de ceux qui les ont suivis, pour placer ici un abrégé des loix & des mœurs des Egyptiens qui paroîtront sans doute merveilleuses & d'une grande instruction pour le Lecteur. Elles n'ont pas été révérées des Egyptiens seuls. Les Grecs mêmes les ont admirées; de sorte que les plus habiles d'entr'eux se sont fait honneur de venir jusqu'en Egypte pour y apprendre les maximes & les coutumes de cette fameuse Nation; car bien que l'entrée de l'Egypte fût autrefois difficile aux Etrangers, comme nous l'avons dit plus haut, cependant Orphée & le Poëte Homere entre les plus anciens, Pythagore de Samos & le Législateur des Athéniens Solon, entre plusieurs autres plus récens, n'ont pas laissé d'en entreprendre le voyage. Des Egyptiens disent que l'Ecriture & l'Astronomie ont pris naissance chez eux. Ils ont proposé les premiers problêmes de Géométrie & ont inventé la plupart des arts. Ils prouvent que leurs Loix sont excellentes, parce qu'ils comptent plus de quatre mille sept cens ans où l'Egypte a été gouvernée par des Rois, presque tous nés chez eux; & qui ont rendu ce Royaume le plus heureux qui fût au Monde: ce qui ne seroit pas arrivé si les Rois & les Sujets n'avoient suivi des loix très-sages & n'eussent reçu une éducation très-parfaite. Mais nous omettrons dans ce récit les fictions in-

croyables qu'Hérodote & quelques autres Ecrivains ont inventées d'eux-mêmes & qu'ils ont préférées à la vérité, croyant attirer par-là l'attention de leurs Lecteurs. Nous nous en tiendrons à ce que nous avons trouvé dans les livres qui ont été écrits par les Prêtres Egyptiens, & nous le rapporterons avec une exacte fidélité. Dans les premiers tems les Rois ne ſe conduiſoient point en Egypte, comme chez les autres Peuples, où ils ſont tout ce qu'ils veulent ſans être obligés de ſuivre aucune régle, ni de prendre aucun conſeil. Tout leur étoit preſcrit par les loix, non-ſeulement à l'égard de l'adminiſtration du Royaume, mais encore par raport à leur conduite particuliere. Ils ne pouvoient point ſe faire ſervir par des eſclaves achetés ou même nés dans leur maiſon; mais on leur donnoit les enfans des Principaux d'entre les Prêtres, toujours au-deſſus de vingt ans & les mieux élevés de la Nation; afin que le Roi, voyant jour & nuit autour de ſa perſonne la jeuneſſe la plus conſidérable de l'Egypte, ne fît rien de bas & qui fût indigne de ſon rang. En effet les Princes ne ſe jettent ſi aiſément dans toutes ſortes de vices que parce qu'ils trouvent des Miniſtres toujours prêts à ſervir leurs paſſions. Il y avoit ſur-tout des heures du jour & de la nuit, où le Roi ne pouvoit diſpoſer de lui, & étoit obligé de remplir les devoirs marqués par les loix. Au point du jour il devoit lire les lettres qui lui étoient adreſſées de tous côtés, afin qu'inſtruit par lui-

même des besoins de son Royaume, il pût pourvoir à tout & remédier à tout. Après avoir pris le bain, il se revêtoit d'une robe précieuse & des autres marques de la Royauté pour aller sacrifier aux Dieux. Quand les victimes avoient été amenées à l'autel, le Grand-Prêtre debout & en présence de tout le peuple, demandoit aux Dieux à haute voix qu'ils conservassent le Roi & répandissent sur lui toute sorte de prospérités, parce qu'il gouvernoit ses Sujets avec justice. Il inséroit ensuite dans sa priere un dénombrement de toutes les vertus propres à un Roi en continuant ainsi: parce qu'il est maître de lui-même, magnanime, bienfaisant, doux envers les autres, ennemi du mensonge; ses punitions n'égalent point les fautes, & ses récompenses passent les services. Après avoir dit plusieurs choses semblables, il condamnoit les manquemens où le Roi étoit tombé par ignorance. Il est vrai qu'il en disculpoit le Roi même : mais il chargeoit d'exécrations les flateurs & tous ceux qui lui donnoient de mauvais conseils. Le Grand-Prêtre en usoit de cette maniere parce que les avis mêlés de louanges sont plus efficaces que les remontrances ameres, pour porter les Rois à la crainte des Dieux & à l'amour de la vertu. Ensuite de cela, le Roi ayant sacrifié & consulté les entrailles de la victime, le Lecteur des Livres sacrés lui lisoit quelques actions ou quelques paroles remarquables des grands hommes, afin que le Souverain de la République ayant l'esprit plein d'excellens principes, en fît

usage dans les occasions qui se présenteroient à lui. Ce n'étoient pas seulement les tems de donner ses audiences & de rendre ses jugemens qui lui étoient marqués; il ne pouvoit aussi se promener, prendre le bain, coucher avec sa femme, ni faire quoi que ce soit qu'à certaines heures. Il ne devoit se nourrir que de viandes simples. Il n'y avoit que la chair de veau & de canard qui lui fussent permises: & on lui donnoit une mesure de vin qui ne pouvoit l'enivrer ni même affoiblir tant soit peu son jugement. Enfin, tout ce qui concerne le régime étoit si bien ordonné, qu'on eût pris plutôt ces réglemens pour les avis d'un Médecin que pour les Statuts d'un Législateur. Mais s'il est étonnant qu'un Roi ne pût suivre son appétit dans ses repas, il étoit du moins très-beau & très-avantageux qu'il ne pût suivre ni sa passion, ni sa fantaisie dans les affaires d'Etat; & que, dans les jugemens qu'il rendoit & les peines qu'il imposoit, il fût astreint à ce que les Loix avoient ordonné pour toutes les circonstances qu'elles avoient prévues. Les Rois bien loin de se sentir gênés par ces pratiques trouvoient au contraire qu'elles leur procuroient une vie douce & heureuse; car ils étoient persuadés que les hommes dont rien n'arrête le caprice, font une infinité de choses qui leur nuisent & qui les perdent. L'amour & la haine les poussent malgré eux à des actions dont ils éprouvent eux-mêmes les mauvaises suites; au lieu que ceux qui sont assujettis au conseil des sages sont bien moins

exposés au repentir. Cette conduite du Prince à l'égard de ses sujets leur donnoit pour lui une affection & une tendresse que ne forme point la plus étroite parenté; car non-seulement les Prêtres, mais tout ce qu'il y avoit d'hommes dans l'Egypte ne s'intéressoient point avec tant d'ardeur à leurs femmes, à leurs enfans & à leurs biens qu'à la vie & à la sureté du Roi. Tant que cette forme de Gouvernement a subsisté, les Rois ont conservé leur Etat dans son entier & se sont procuré à eux-mêmes une vie tranquille. Ils ont subjugué plusieurs Nations & amassé de grandes richesses. Ils ont fait faire dans l'Egypte toute sorte de travaux utiles & ont rempli les Villes d'ornemens & de commodités.

XXIII. Deuil des Egyptiens à la mort des Rois.

Les monumens qu'on a dressés en leur mémoire après leur mort sont un témoignage certain de l'amour que les Peuples avoient pour eux; car rien n'est moins équivoque que les marques de reconnoissance données à ceux qui ne peuvent plus les sentir. A la mort d'un Roi toute l'Egypte entroit en deuil; on déchiroit ses habits; on fermoit les Temples; on suspendoit les Sacrifices; on cessoit les fêtes pendant soixante & douze jours. Des hommes & des femmes, au nombre de deux ou trois cens, la tête couverte de boue & ceints d'un linge sur la poitrine faisoient deux fois par jour des lamentations en musique; qui contenoient les vertus & les louanges du Mort. Ils ne mangeoient pendant ce tems ni viande ni pain de froment, & ils s'abs-

tenoient du vin & de tout ce qui peut flater le goût. Personne n'eût osé prendre le bain ni user de parfums, ni coucher mollement. On s'interdisoit tout commerce avec les femmes; & chacun passoit ce nombre de jours dans une affliction & une douleur semblable à celle qui suit la mort d'un fils tendrement chéri. Ils préparoient pendant tout ce tems de magnifiques funérailles; & au dernier jour ayant porté le cercueil à l'entrée du tombeau, on tenoit conformément à la Loi une audience publique, pour recevoir toutes les accusations & toutes les plaintes qu'on voudroit faire contre le Roi. Les Prêtres le louoient d'abord en racontant les bonnes actions qu'il avoit faites; & la multitude innombrable qui avoit suivi le convoi répondoit aux Prêtres par des acclamations, si le Roi avoit bien vécu; mais il s'excitot un grand murmure, s'il avoit mal gouverné. Il est arrivé à quelques Rois d'être privés d'une sépulture honorable sur la décision du peuple; comme au contraire il est arrivé à la plupart d'entr'eux de se conduire sagement, non-seulement par toutes les précautions que les Loix avoient prises pour leur faire tenir la bonne voie pendant leur vie; mais encore par la seule vue de la honte qu'ils avoient à craindre après leur mort, & de l'infamie éternelle que le jugement porté sur leur corps pouvoit attacher à leur nom. Voilà les principaux réglemens de l'ancienne Egypte à l'égard des Rois.

XXIV. Provinces ou Nomes de l'Egypte. Distribution de ses revenus entre le Roi, les Prêtres & les Soldats.

TOUTE l'Egypte avoit été distribuée en plusieurs provinces que les Grecs ont appelées Nomes dans leur Langue, & dont chacune étoit régie par un Nomarque ou Gouverneur particulier. Mais, par un autre partage, tout étoit divisé en trois portions. La premiere appartenoit au Collége des Prêtres, qui étoient dans une vénération singuliere, soit par le respect que l'on portoit aux Dieux dont ils étoient les Ministres, soit par la sagesse & par les lumieres qu'ils avoient puisées dans une éducation très-distinguée. Leur revenu est employé aux frais de tous les sacrifices qui se font dans l'Egypte, à l'entretien des Officiers subalternes dont ils ont besoin, & à la subsistance de leur propre famille. Les Egyptiens croyoient que les Dieux devoient être servis par des personnes consacrées à eux & qu'il ne falloit jamais changer leur culte; & ils ne vouloient pas d'un autre côté que ceux dont les conseils étoient utiles à tout le monde manquassent de rien pour eux-mêmes. En effet les Prêtres étoient toujours attachés à la personne du Roi pour l'aider de leurs instructions & de leurs avis, & souvent même de leurs soins & de leurs personnes dans les affaires importantes. Ils lui découvroient l'avenir qu'ils connoissoient comme Aruspices & comme Astrologues, & ils tiroient des Annales sacrées les faits qui pouvoient lui servir d'exemples. Ainsi ce n'est pas comme chez les Grecs un seul homme ou une seule femme qui est revêtue du Sacerdoce,

mais c'eſt une Société de pluſieurs perſonnes qui tranſmettent à leurs deſcendans la ſcience & la pratique du culte des Dieux. D'ailleurs ils ſont exemts de toute charge, & ils ſont par leur rang & par leur crédit les premiers du Royaume après le Roi. La ſeconde part de l'Egypte appartenoit aux Rois. Ils en tiroient tout ce qui leur étoit néceſſaire pour la guerre & pour ſoutenir leur dignité: elle leur ſuffiſoit même pour récompenſer ceux qui s'étoient diſtingués par leur mérite & par leurs ſervices, de ſorte qu'ils n'avoient jamais beſoin d'accabler le Peuple d'impôts. La troiſieme étoit pour l'état militaire & pour tous ceux qui ſont ſujets aux convocations en tems de guerre; afin qu'étant liés à la patrie par leur propre bien, ils s'expoſaſſent plus volontiers aux périls & aux travaux attachés à leur profeſſion. En effet, il ne paroît pas y avoir de la prudence à confier la garde & la ſureté d'un pays à des gens qui n'ont aucun intérêt perſonnel à le défendre. Mais le but principal du Légiſlateur à cet égard avoit été de faciliter le mariage aux Soldats, afin que l'état militaire s'entretenant par ce moyen, l'Egypte n'eût jamais beſoin de troupes étrangeres. On a obſervé que ces enfans élevés par leurs peres dans le métier des armes, & pleins d'émulation pour les actions qu'ils leur avoient vu faire, ſe ſignaloient de bonne heure par leur courage & même par leur expérience.

XXV. Le Peuple partagé en trois claſſes.

Le commun des habitans eſt diviſé en trois claſſes: les Laboureurs, les Paſteurs,

& les Artisans. Les Laboureurs prennent pour un tems, à un prix modique, les terres du Roi, ou des Prêtres ou des Soldats, & emploient tout ce tems à les cultiver. Etant nés dans ces exercices, ils savent mieux l'agriculture qu'on ne la sait par-tout ailleurs. Ils connoissent parfaitement la nature des terres, les tems des débordemens du Nil, la saison propre aux semailles, aux moissons, & aux transports des Denréés; soit par les instructions qu'ils ont reçues de leurs peres, soit par les épreuves qu'ils ont faites eux-mêmes. Il en est ainsi des Pasteurs qui ont reçu de leurs parens, comme par héritage, la connoissance de tout ce qui regarde les troupeaux, qui l'ont cultivée par une longue habitude & qui de plus inventent souvent des manieres nouvelles d'augmenter les profits qu'on peut tirer des bestiaux. Ce qu'il y a de plus particulier est que ceux qui élevent des oiseaux de basse-cour, trouvent par leur application & par leur industrie, des moyens de les faire multiplier, tout autres que les voies ordinaires qu'il semble que la Nature ait établies pour cet effet; car au lieu de laisser couver les œufs par les oiseaux mêmes qui les ont pondus, ils ont la patience de les faire éclorre en les échauffant dans leurs mains. Par-là ils avancent l'Ouvrage de la Nature, & ils augmentent considérablement ses productions. Mais rien n'est plus admirable que l'utilité & la perfection des arts qui s'exercent chez les Egyptiens. C'est le seul pays

du monde où ceux qui sont nés dans une profession, & qui pour ainsi dire l'ont reçue des Loix, ne la quittent jamais pour en exercer une autre: de sorte que ni les jalousies domestiques, ni leur ambition particuliere, ne les tirent jamais de la profession paternelle. On voit fort souvent chez les autres Peuples que les jeunes gens par légereté d'esprit, ou par envie de gagner davantage, se dégoûtent de la profession de leurs parens, ou s'appliquent à diverses choses à la fois. Ceux qui sont nés Laboureurs veulent devenir Marchands ou être même les deux ensemble. Dans les Etats populaires, les plus vils ouvriers courent aux Assemblées publiques, qu'ils remplissent de tumulte, gagnés la plupart du tems par l'argent de quelques hommes malintentionnés. Mais, chez les Egyptiens, si quelque Artisan se mêloit des affaires d'Etat, quittoit sa profession pour en prendre une autre, ou en vouloit exercer plus d'une, il étoit griévement puni. Par cette police l'ancienne Egypte maintenoit sa distinction entre les ordres de l'Etat & la perfection en chacun d'eux.

XXVI. Exercice de la Justice chez les Egyptiens.

LA VIGILANCE des Egyptiens étoit extrême en matiere de justice; ils étoient persuadés que la maniere de la rendre étoit le soutien ou la ruine de la Société. L'exactitude à punir les crimes & la protection ouverte de l'innocence, sont les freins les plus forts pour contenir les scélérats. Mais, dès que l'on peut éluder les menaces de la Justice par les présens & par les bri-

gués, il n'y a plus de sureté dans un Etat. Ainsi les Egyptiens choisirent les plus hommes de bien de leurs principales villes, comme d'Héliopolis, de Thebes & de Memphis, pour composer une Cour de Justice, qui ne cédoit point à l'Aréopage d'Athenes ni au Sénat de Lacédémone. Ils étoient au nombre de trente; & après avoir élu le plus vertueux d'entr'eux pour présider à leurs jugemens, ils appeloient un homme des villes que nous avons nommées, pour remplir toujours le nombre de trente, sans compter leur Chef. Le Roi fournissoit à ces Juges tout ce qui étoit nécessaire pour leur entretien; mais la pension assignée au Chef de la Justice étoit beaucoup plus considérable que celle des autres. Il portoit à son cou une chaîne d'or où pendoit une figure composée de plusieurs pierres précieuses, qui représentoit la vérité. Les Juges n'alloient point aux avis que leur Chef n'eût pris en main cette figure. On ouvroit devant eux les huit volumes qui contenoient les loix, & alors l'accusateur présentoit un écrit, dans lequel étoit exposée la nature du crime qu'il dénonçoit aux Juges ou la qualité de l'injure qu'il prétendoit avoir reçue. L'accusé ayant pris & lu cet écrit, répondoit qu'il n'avoit pas fait la chose, ou que l'ayant faite, il n'avoit pas commis une injustice, ou enfin que s'il en avoit commis une, elle ne méritoit pas la punition que l'accusateur demandoit. L'accusateur soutenoit par une replique, ce qu'il avoit

avancé, & l'accusé donnoit encore sa défense. Quand toutes ces pieces avoient été remises aux trente Juges, il falloit qu'ils se communiquassent leurs avis. Ensuite de quoi, le Chef de la Justice touchoit avec la figure de la Vérité une des deux parties pour marque qu'elle avoit gagné sa cause. C'est ainsi que tous les jugemens se rendoient chez les Egyptiens; parce qu'ils croyoient que les discours des Avocats ne servent qu'à obscurir la vérité. Les figures de rhétorique, aussi-bien que la contenance hypocrite ou les larmes de ceux qui plaident, ont fait souvent oublier les loix: & les crimes les plus avérés ont échapé plus d'une fois à la Justice par les charmes trompeurs d'une déclamation touchante. Les Egyptiens évitoient ce piége en faisant mettre tous les procès par écrit, & égaloient par-là l'homme simple & dénué des avantages de l'esprit & du corps à l'Orateur le mieux fait, le plus disert & le plus hardi. Afin que personne n'eût lieu de se plaindre, on donnoit un tems suffisant à l'accusateur & à l'accusé pour dresser leurs Actes, aussi-bien qu'aux Juges pour les examiner. Mais à l'occasion des Loix de l'Egypte, il ne sera pas hors de propos de rapporter ici celles qui sont remarquables par leur antiquité, ou par leur singularité, ou par quelque autre circonstance utile ou curieuse pour les Lecteurs.

XXVIII. Détail des Loix de l'Egypte, en matiere criminelle.

PREMIEREMENT le parjure étoit irrémissiblement puni de mort, parce qu'ils y

croyoient voir deux des plus grands crimes du monde; l'un est celui d'insulter les Dieux, & l'autre celui de détruire le plus ferme fondement de la foi humaine. Secondement on punissoit de mort celui qui rencontroit en son chemin, à la campagne, un homme qu'on vouloit tuer ou à qui l'on faisoit quelque outrage, & qui ne le défendoit pas, le pouvant faire. S'il étoit vrai qu'il n'eût pu le défendre, il devoit déclarer les voleurs selon les indices qu'il en avoit eus, & les poursuivre en son propre nom; ou bien il essuyoit un certain nombre de coups de fouet marqué par la Loi, & on le faisoit passer trois jours sans manger. Troisiemement les accusateurs convaincus de calomnie subissoient la peine attachée au crime qu'ils avoient faussement dénoncé. Quatriemement il étoit enjoint à tous les Egyptiens de déclarer leur nom, leur profession, & leurs revenus aux Magistrats; & l'on condamnoit à la mort celui qui faisoit une fausse déclaration, ou qui exerçoit un métier illicite. On dit que Solon étant venu en Egypte, y prit cette Loi qu'il établit à Athenes. Cinquiemement on étoit puni de mort pour avoir tué volontairement un homme ou libre ou esclave; les loix voulant que la vie des hommes dépendît de leur conduite, & non de leur condition, & souhaitant d'ailleurs que les Citoyens s'accoutumassent par les égards qu'ils auroient pour les esclaves à ne point offenser les personnes libres. On ne faisoit pas mourir les

les parens qui avoient tué leurs enfans; mais on leur faisoit tenir leurs corps embrassés trois jours & trois nuits de suite, au milieu de la garde publique qui les environnoit. Les Egyptiens croyoient que les parens ayant donné la vie à leurs enfans, devoient être exemts de la punition commune des homicides: mais en même tems ils vouloient empêcher ces sortes d'actions par la crainte d'une peine également rude & honteuse. Ils avoient inventé un supplice extraordinaire pour les enfans qui tueroient leurs peres; car, leur ayant fait entrer dans toutes les parties du corps des brins de chaume de la longueur du doigt, ils les faisoient brûler vifs sur des épines. Ils regardoient avec raison comme le plus grand des crimes, celui d'ôter la vie à ceux dont on l'avoit reçue. Sixiemement on attendoit que les femmes enceintes convaincues de quelques crimes fussent accouchées pour les conduire au supplice. La plupart des Grecs ont adopté cette Loi, ne croyant point qu'il fût permis de punir deux personnes d'un crime commis par une seule, ni d'envelopper un enfant innocent & sans connoissance dans la punition d'une mere volontairement coupable, ni enfin de priver le pere d'un fils qui lui appartient comme à la mere. En un mot, c'est être aussi mauvais Juge de faire mourir ceux qui ne l'ont pas mérité, que de sauver ceux dont la justice demande la mort. Ce sont-là les Loix principales des Egyptiens en matiere crimi-

nelle. A l'égard de la discipline militaire; c'étoit la derniere infamie qu'on avoit attachée à la lâcheté ou à la désobéissance de ceux qui quitteroient leurs rangs ou qui n'exécuteroient pas les ordres de leurs Généraux. Cependant s'ils réparoient leurs fautes par des actions de vigueur la tache étoit aussi-tôt effacée. Le Législateur a voulu par-là faire entendre que la honte est pire que la mort; & il a cru en même tems qu'il valoit mieux exciter les mauvais Soldats par l'envie de rétablir leur honneur que de les rendre entierement inutiles par la perte de leur vie. On coupoit la langue à ceux qui découvroient aux ennemis quelques secrets de l'Etat, & les deux mains à ceux qui avoient fait de la fausse monnoie, ou qui avoient usé de faux poids & de fausses mesures, ou qui avoient contrefait le sceau du Prince ou des Particuliers. On traitoit de même les Ecrivains publics, qui avoient supposé de fausses pieces, ou qui avoient inséré ou supprimé quelques articles dans les Actes qu'ils avoient copiés. Ainsi chacun étoit puni par la partie qui avoit été l'instrument de son crime; & l'exemple d'un châtiment dont on se sentoit toute sa vie, détournoit tout le monde des actions par lesquelles on se l'étoit attiré. Les Loix qui concernoient les femmes étoient extrêmement séveres. On rendoit Eunuque celui qui avoit violé une femme libre. Cette action leur paroissoit contraire à la Société par trois endroits; elle enferme une grande insulte, elle ouvre la

porte à la corruption, & elle jette de la confusion & de l'incertitude dans la naissance des enfans. Mais si l'adultere s'étoit commis de plein gré de part & d'autre, on donnoit mille coups de verges à l'homme & l'on coupoit le nés à la femme; car ils estimoient qu'il falloit détruire en elle la beauté dont elle avoit abusé pour le crime.

XXVIII. Loix de l'Egypte en matiere Civile.

On croit que les Loix qui regardent le commerce sont de Bocchoris. Elles ordonnent que celui qui nie de devoir un argent qu'il a emprunté sans billet, soit déchargé de sa dette sur son serment. Cette pratique avoit rendu le serment respectable. Il est à présumer qu'un homme persuadé qu'il perdra toute créance en jurant faux, ne se fera point à lui-même un si grand tort. D'ailleurs, la pensée du Législateur avoit été d'inviter les hommes à se donner par leurs mœurs & par leur conduite la réputation de probité, afin que leur serment eût plus de force; car enfin, on ne peut s'empêcher d'ajouter foi à la protestation solemnelle d'un homme qu'on n'a point trouvé menteur dans le commerce ordinaire de la vie. A l'égard de ceux qui prêtoient par billet, il ne leur étoit point permis de faire monter les intérêts plus haut que le capital. On pouvoit faire saisir les biens de ses débiteurs pour se faire payer; mais il n'y avoit jamais de prise de corps pour raison de dette. On croyoit que les biens appartenoient aux particuliers qui en avoient hérité ou qui les avoient gagnés,

mais que les hommes appartenoient à la Patrie qui devoit seule les avoir en sa disposition pour les besoins de la paix & de la guerre. Il ne paroissoit pas juste qu'un Soldat, par exemple, qui s'expose aux coups des ennemis, fût encore sujet à la poursuite d'un créancier, & que l'avarice d'un seul Citoyen prévalût sur l'utilité publique. Il semble que Solon avoit en vue cette Loi, quand il établit à Athenes *la Seisachthtie* (1) qui ôtoit au créancier la contrainte par corps; & l'on blâme avec raison la plupart des autres Législateurs Grecs, qui ont défendu de prendre en gage les armes ou la charrue d'un homme à qui l'on prête, & qui permettent de prendre l'homme même pour exiger son remboursement. Les Egyptiens avoient une Loi très-singuliere au sujet des Voleurs. Elle ordonnoit que ceux qui en voudroient faire le métier se fissent inscrire chez leur Capitaine, & que l'on portât chez lui sur le champ tout ce qu'on déroberoit. Ceux qui étoient volés devoient aller trouver cet homme pour lui signifier la qualité & le nombre des choses qu'on leur avoit prises, en lui marquant le lieu & le tems où le vol s'étoit fait. La chose perdue se retrouvoit immanquablement par cette voie, & l'on donnoit le quart de son prix pour la ravoir. Le Législateur pensoit que ne pouvant empêcher absolument le vol, il

(1) σεισαχθεία *excussio oneris, nova tabula*, abolition des dettes.

donnoit aux Citoyens un expédient de recouvrer ce qui leur appartenoit pour une légere contribution.

XXIX. Education des enfans, & sur-tout de ceux des Prêtres.

LES Prêtres ne doivent avoir qu'une femme; mais il est permis à tous les autres Egyptiens d'en prendre autant qu'ils en veulent, pourvu qu'ils élevent tous les enfans qui en viennent. Cette Loi favorise la multiplication des habitans dont le grand nombre est la premiere source de la félicité des campagnes & des villes. Ils reconnoissent tous les enfans pour légitimes, & ceux mêmes qui sont nés d'une esclave achetée à prix d'argent; car ils jugent que le pere seul est l'Auteur de ses enfans & que la mere leur prête seulement le lieu & la nourriture. Par une semblable raison & tout au contraire des Grecs, ils nomment arbres mâles ceux qui portent du fruit, & arbres femelles ceux qui n'en portent point. Ils élevent leurs enfans à très-peu de frais & dans une frugalité incroyable. Ils leur font cuire quelques herbes des plus communes, de la moëlle du Liber qu'on met sous la cendre, ou bien ils leur donnent des choux ou des racines, tantôt crues, tantôt bouillies, & tantôt rôties. On les fait aller pieds nus, & souvent même on les laisse aller tout nus dans tout le tems de leur enfance, la chaleur du climat rendant les habits moins nécessaires. Enfin, on éleve un enfant jusqu'à son adolescence, sans qu'il en coûte en tout plus de vingt drachmes. C'est par-là que le peuple de l'Egypte est en même-tems le plus nombreux

& le plus capable de grands travaux qui soit au monde. Les Prêtres instruisent leurs enfans en deux sortes de sciences qui ont leurs caractéres ou leurs lettres particulieres, savoir les sciences sacrées & les sciences profanes: mais ils leur font apprendre sur-tout la Géométrie & l'Arithmétique. Car, comme le Fleuve en se débordant tous les ans change souvent la face de la campagne & confond les limites des héritages, il n'y a que des gens habiles dans l'Art d'arpenter & de mesurer les terres, qui, en assignant à chacun ce qui lui appartient, puissent prévenir les procès qui naîtroient continuellement entre les voisins. Ainsi l'Arithmétique leur sert non-seulement pour les spéculations de la Géométrie, mais encore pour les besoins de la société civile. Elle est aussi d'un grand usage parmi les Astrologues; car, bien que le goût de l'Astrologie soit assez général, aucun peuple ne s'est plus appliqué que les Egyptiens à observer le mouvement & le cours des astres. Les Prêtres avoient des tables astronomiques dressées depuis un tems immémorial, & l'amour de cette Science leur étoit comme héréditaire. Ils marquoient au juste les révolutions des Planetes & leurs mouvemens directs, stationnaires, & rétrogrades: mais de plus ils étudioient leurs influences sur les êtres sublunaires & déterminoient les biens & les maux que leurs différens aspects annonçoient aux hommes. Ils ont souvent rencontré dans les prédictions qu'ils ont faites

à diverses personnes, de ce qui leur devoit arriver; aussi-bien que des années d'abondance ou de stérilité, des maladies qui menaçoient les hommes ou les animaux, des tremblemens de terre & des déluges, ou enfin de l'apparition des Cometes. En un mot, un long usage leur avoit appris les choses les plus éloignées des connoissances ordinaires. On prétend même que les Chaldéens n'ont rendu les divinations astrologiques si célebres à Babylone que parce qu'ils étoient originaires de l'Egypte, où les prêtres leur avoient communiqué le secret de leur art. Nous avons déjà dit que tous les Egyptiens apprenoient de leurs parens mêmes le métier qu'ils trouvoient dans leur famille: ainsi ils n'apprenoient pas tous à lire: cela n'étoit permis qu'à ceux qui étoient destinés aux sciences par leur état. La Lutte & la Musique étoient des arts défendus chez eux, parce qu'à l'égard de la Lutte, ils croyoient qu'elle pouvoit nuire à la santé & qu'elle ne donnoit au corps qu'une force passagere & dangereuse: & à l'égard de la musique, ils la regardoient non-seulement comme inutile, mais encore comme contraire aux mœurs, parce qu'elle amollit l'ame.

XXX. De la Médecine chez les Egyptiens.

Ils prévenoient les maladies par des remedes rafraîchissans, par les purgatifs, par les diettes, par les vomissemens. Ils employoient ces remedes plusieurs jours de suite à l'égard des uns, & ils ne les faisoient prendre à d'autres que par intervalle. Ils croyoient que toute nourriture con-

tenoit un ſuperflu, dont s'engendrent les maladies; & qu'ainſi tout ce qui tend à évacuer le corps ôtoit le principe du mal, & étoit le moyen le plus ſûr d'entretenir ou de ramener la ſanté. Il n'en coûtoit rien aux Egyptiens pour ſe faire traiter quand ils étoient à la guerre ou en voyage dans leur pays: car les Médecins étoient gagés du public, & ils exerçoient la médecine ſelon les regles qui leur avoient été tranſmiſes par le plus grand nombre & les plus illuſtres de leurs anciens Maitres. S'ils ne pouvoient ſauver le malade en ſuivant cette méthode, qu'ils trouvoient écrite dans les Livres ſacrés, on ne leur imputoit rien: mais, s'ils s'en étoient écartés, ils étoient punis de mort. Le Légiſlateur avoit cru que peu de gens ſeroient capables de trouver une meilleure route que celle qui avoit été tracée & ſuivie de tout tems par les plus habiles dans cet Art.

XXXI. Des Animaux ſacrés de l'Egypte.

On regardera ſans doute comme un article difficile à croire & à comprendre ce qui concerne les animaux ſacrés de l'Egypte. Car les Egyptiens reſpectent juſqu'à l'adoration pluſieurs animaux, non-ſeulement pendant leur vie, mais encore après leur mort; comme les Chats, les Ichneumons, les Chiens, les Eperviers & certains oiſeaux nommés dans leur langue Ibis, les Loups mêmes, les Crocodiles & pluſieurs autres. Après avoir donné un détail abrégé de cette ſuperſtition, nous tâcherons d'en expliquer les cauſes. Premie-

rement on consacre un champ dont le revenu est destiné pour la nourriture & pour les autres soins qu'on prend de chaque espece de ces animaux. Outre cela, les Egyptiens rendent leurs vœux à certains Dieux pour leurs enfans échapés de quelques maladies, & alors ils se font couper les cheveux & en donnent le poids en or & en argent aux gardiens des animaux sacrés. Ceux qui nourrissent les Eperviers les appellent à haute voix pour leur faire prendre les morceaux de chair tout coupés qu'ils leur jettent en l'air. Pour les Chats & les Ichneumons, on paîtrit du pain dans du lait & on le leur donne avec quelques morceaux de poisson du Nil, en les attirant par cette espece de sifflement dont on se sert pour flater les animaux. Il en est de même de tous les autres à qui l'on présente les viandes qui leur conviennent. Non-seulement ces Officiers ne se font pas une peine & une honte de ce ministere; mais ils s'en glorifient, comme s'ils étoient employés aux plus saintes cérémonies de la Religion. Ils ne paroissent jamais dans les villes ou à la campagne qu'avec des marques particulieres qui les distinguent & qui indiquent même de quels animaux ils sont gardiens: d'aussi loin qu'on les apperçoit, tout le monde se prosterne devant eux. Quand il est mort quelqu'un de ces animaux ils l'enveloppent dans un linceul en pleurant & en se frappant la poitrine, & ils le portent à ceux qui ont soin de les saler; ils les embaument ensuite avec de

l'huile de cedre, & d'autres parfums les plus odoriférans & les plus propres à conserver long-tems les corps, & ils les déposent enfin dans ces coffres sacrés. Si quelqu'un tue exprès quelqu'un de ces animaux il lui en coûte la vie: mais il y a une distinction pour les Chats & pour les Ichneumons; c'est qu'un homme qui en auroit tué un, soit exprès, soit par mégarde, est saisi par le Peuple qui se jette sur lui, qui lui fait souffrir toute sorte de maux & le massacre ordinairement sans aucune forme de procès. Ainsi ceux qui rencontrent un de ces animaux sans vie se mettent à se lamenter de toute leur force, en protestant qu'ils l'ont trouvé mort. Cette superstition est tellement enracinée dans l'ame de ces Peuples & leur vénération pour ces animaux est si forte, qu'au tems où le Roi Ptolémée (1) aspiroit à se faire déclarer ami & allié du Peuple Romain, & que les Egyptiens avoient toute sorte d'égards pour ceux qui venoient d'Italie, afin d'éloigner tout prétexte de mécontentement & de guerre de la part de la République qu'ils appréhendoient, un Romain qui avoit tué un Chat fut assommé par le Peuple qui se jeta dans sa maison, sans pouvoir être arrêté ni par l'intérêt de l'Etat, ni par les remontrances des Officiers du Roi, ni par les protestations que faisoit le Romain même de n'avoir tué le Chat que par mégarde. Je

(1) C'est sans doute le onzieme Ptolémée ou Ptolémée Auletès.

n'allégue point ce fait sur le raport d'autrui.. & j'en ai été témoin moi-même dans mon séjour en Egypte. S'il paroît fabuleux & incroyable, on sera bien plus surpris d'apprendre qu'en une famine dont l'Egypte fut affligée, les hommes en vinrent jusqu'à se manger les uns les autres, sans que personne ait été accusé d'avoir touché aux animaux sacrés. Dans une maison où meurt un Chien tout le monde se rase & se met en deuil; & ce qui est encore plus singulier, ils ne se servent plus ni du pain, ni du vin, ni de toutes les provisions de bouche qui se trouvent alors chez eux. Quand ils retournent des pays étrangers où ils ont été à la guerre, ils rapportent avec eux des Chats & des Vautours, quoiqu'ils aient à peine de quoi vivre dans le chemin. Il est plus aisé de raconter que de faire croire à ceux qui ne l'ont pas vu, ce qu'ils pratiquent à l'égard du Bœuf Apis à Memphis, du Bœuf Mnevis à Héliopolis, du Bouc à Mendès, du Crocodile au Lac de Mœris, du Lion à Leontopolis & de plusieurs autres. Ils nourrissent ces animaux dans des parcs sacrés, & ce sont des gens du premier ordre qui s'acquittent de ces fonctions, & qui apprêtent à ces animaux des viandes très-délicates; car ils leur font des tartes avec du froment & de la fleur de farine paitries dans du lait. Ils leur donnent avec cela toutes sortes de compositions de Miel, & de la chair d'Oie ou rôtie ou bouillie. Ils vont à la chasse pour les oiseaux carnaciers qu'ils ont à nourrir, & ils ne plaignent

point les plus grands frais pour les entretenir magnifiquement. Ils leur font prendre des bains délicieux: ils les oignent de parfums exquis & font brûler sans cesse des odeurs davant eux. Ils étendent des tapis sous eux & les parent eux-mêmes superbement. Ils ont un grand soin de les apparier suivant leur espece. Ils recherchent outre cela les plus belles femelles qu'on puisse avoir & les nourrissent avec des attentions particulieres, comme les concubines de ces animaux. Lorsqu'il en meurt quelqu'un, ils le pleurent comme leurs propres enfans & leur font des funérailles qui passent leurs facultés. Ptolémée fils de Lagus régnant en Egypte après la mort d'Alexandre, un Apis mourut de vieillesse à Memphis: celui qui en avoit soin ayant dépensé tout son bien qui étoit considérable aux préparatifs de ses funérailles, emprunta encore du Roi cinquante talens d'argent pour les achever. Enfin on a vu de notre tems quelques-uns de ces gardiens d'animaux qui avoient dépensé cent talens à leur entretien.

XXXII. Culte du Taureau Apis, & de plusieurs autres animaux.

A CETTE occasion nous ferons le récit de ce qui se pratique à l'égard du Taureau qu'ils nomment Apis. Lorsqu'il est mort & qu'il a été enseveli avec toute sorte de magnificence, ses Prêtres cherchent un Veau qui pour la forme & pour la couleur approche du Taureau mort. Quand ils l'ont trouvé, le deuil cesse, & d'abord ils menent le nouvel Apis à Nilopolis ou Ville du Nil, où ils le nourrissent pendant

quarante jours. Ils l'embarquent ensuite dans une gondole où il y a pour lui une chambre dorée, & ils le conduisent comme un Dieu dans le temple de Vulcain à Memphis. Pendant les quarante jours dont nous avons parlé il est permis aux femmes de le voir & elles se tiennent debout devant lui : (1) mais après cela il leur est défendu de paroître en sa présence. Le principe de ce culte, selon quelques-uns, est qu'à la mort d'Osiris, son ame passa dans le corps d'un Taureau nommé Apis ; & que depuis ce tems, elle est entrée successivement & s'est manifestée dans tous ceux qu'on a substitués à la place de celui-là. D'autres racontent qu'Osiris ayant été tué par Typhon, Isis fit enfermer son corps dans la figure d'une génisse qui étoit couverte d'un drap de pourpre, & que c'est même ce qui a donné le nom à la Ville de Busiris. Ils ont encore plusieurs autres fables sur le sujet d'Apis, mais elles nous meneroient trop loin. D'ailleurs, il est fort difficile d'assigner l'origine de tant de pratiques bizarres & incroyables ; & de plus nous avons averti, en parlant des Dieux, que les Prêtres gardent un profond silence sur ces sortes de matieres. Ce qui s'en est répandu parmi le peuple se réduit à ces trois causes. La premiere est très-fabuleuse & tient beaucoup de la simplicité des premiers tems. Ils disent que les Dieux étant

(1) Ici le texte ajoute *sublevatisque vestibus, pudenda ei ostentant.*

autrefois en petit nombre & craignant d'être accablés par la multitude des hommes impies & scélérats, se cachoient sous la forme de divers animaux pour échaper à leur poursuite & à leur fureur. Mais ces mêmes Dieux s'étant enfin rendu les maîtres du monde, avoient eu de la reconnoissance pour les animaux dont la ressemblance les avoit sauvés; il se les étoient consacrés & avoient chargé les hommes mêmes de les nourrir avec soin & de les ensevelir avec honneur. La seconde cause est celle-ci: on dit que les Egyptiens combattant autrefois sans ordre, & étant souvent défaits par leurs ennemis, ils prirent enfin des étendarts pour servir de guides à leurs troupes dans la mêlée. Ces étendarts étoient chargés des figures de ces animaux qu'ils réverent aujourd'hui. Les Chefs les portoient au bout de leurs piques, & par-là chacun reconnoissoit à quel Corps ou à quelle Compagnie il appartenoit. Cette précaution leur ayant procuré la victoire plus d'une fois, ils s'en crurent redevables aux animaux representés dans leurs enseignes; & en mémoire de ce secours ils défendirent de les tuer & ordonnerent même qu'on leur rendroit tous les honneurs que nous avons vu. La troisieme cause est prise de l'utilité que les hommes retirent de ces animaux pour tous les besoins de la vie. La Vache a porté le Bœuf qui laboure la terre & en rend ainsi la culture plus facile. Les Brebis mettent bas deux fois l'année; elles fournissent une laine qui habille & qui

orne l'Homme, & elles lui donnent avec abondance un lait dont on fait des fromages excellens. Le Chien est merveilleux pour la chasse & pour la garde des maisons. C'est pour cela qu'on donne au Dieu Anubis une tête de Chien, pour marquer qu'il avoit gardé les corps d'Osiris & d'Isis. Quelques-uns disent que lorsqu'Isis cherchoit le corps d'Osiris elle mena des Chiens avec elle pour la défendre contre les brigans & contre les bêtes farouches. Ils sembloient même s'intéresser à sa recherche, & ils le lui indiquerent par leurs cris. C'est pour cela que dans les fêtes d'Isis des Chiens précedent toujours la pompe sacrée en témoignage du secours qu'ils prêterent autrefois à la Déesse. Le Chat en ce pays-là écarte les Aspics & quelques autres Serpens dont les morsures sont venimeuses. L'Ichneumon cherche les œufs du Crocodile pour les casser, sans en tirer aucun profit pour lui même, puisqu'il ne les mange pas: mais, s'il ne prenoit ce soin-là, le Fleuve seroit inaccessible aux hommes par la multitude des Crocodiles dont ses bords seroient assiégés. L'Ichneumon les tue eux-mêmes par une ruse tout-à-fait singuliere & que l'on auroit peine à croire. Pendant que le Crocodile dort sur le rivage la gueule ouverte, l'Ichneumon s'étant roulé dans la boue se jette tout d'un coup dans son corps, là il lui dévore les entrailles & sort ensuite sans danger du ventre de l'animal qu'il laisse mort. L'Ibis est le plus utile de tous les oiseaux contre

les Serpens, les Sauterelles & les Chenilles. Les Faucons détruisent les Serpens à cornes, les Scorpions & quelques insectes plus petits qui tuent l'homme. D'autres croient que ces oiseaux sont honorés chez les Egyptiens, parce que les Devins observent leur vol pour les augures. D'autres encore racontent qu'autrefois un Faucon apporta aux Prêtres de Thebes un livre dont la couverture étoit de couleur de pourpre, & dans lequel étoient contenues les loix & les cérémonies de la Religion: & que c'est pour cela que les Ecrivains sacrés portent sur leur tête une bande de pourpre & la figure d'un Faucon. Ceux de Thebes honorent l'Aigle parce qu'ils le regardent comme un oiseau Royal & digne de Jupiter même. (1) On rend aux Taureaux sacrés, qui sont Apis & Mne-

(1) On a cru qu'il seroit mieux de ne donner qu'en Latin l'Article qui suit ici dans le texte Grec. *Hircum ob genitale membrum inter Deos retulere, quomodo apud Græcos etiam Priapum honorari perhibent. Animal enim hoc in Venerem eximiè propensum; & membrum illud corporis, generationis instrumentum, honore dignum esse, quod ab eo natura animantium ortum suum derivet. Denique pudenda (aiunt) non apud Ægyptios tantùm, sed apud alios quoque non paucos in mysteriorum ritibus religiosè habentur, ut à quibus generatio animalium promanat. Ac Flamines, qui à patribus Sacerdotia accipiunt, in Ægypto isti Deo primum initiantur. Canes etiam & Satyri eandem ob causam in veneratione sunt apud homines. Quocirca etiam imagines ipsorum in Fanis plerique dedicant, arrectis ita membris, ut hirci naturam imitentur. Hanc enim pecudem ad coitum ferri procacissimè traditur. Hac igitur significatione gratam Diis mentem pro fæcunditate gentis suæ testatam voluère.* Rhodoman, p. 78.

Mnevis un culte qui approche de celui qu'on rend aux Dieux même ; soit par respect pour l'institution d'Osiris, soit par reconnoissance de l'utilité qu'on retire de ces animaux par raport au labourage, soit enfin pour conserver à la derniere postérité la mémoire de ceux qui ont procuré aux hommes l'usage des biens de la terre. Cependant il est permis de sacrifier des Taureaux quand ils sont roux, parce que les Egyptiens croient que Typhon étoit de cette couleur ; c'est lui qui tua Osiris dans une embuscade & sur qui Isis tira vengeance de la mort de son Epoux. On dit même que les anciens Rois d'Egypte sacrifioient sur le tombeau d'Osiris tous les hommes qui avoient le poil roux. Les Egyptiens ne l'ont guere ainsi, & ce malheur tomboit plus souvent sur les Etrangers. Voilà l'origine de la fable qui a fait passer Busiris chez les Grecs pour un Roi d'Egypte qui immoloit les étrangers ; au lieu que chez les Egyptiens, ce mot, sans se rapporter à aucun de leurs Rois, signifie tombeau d'Osiris. Ils honorent les Loups par la ressemblance qu'ils ont avec les Chiens ; en effet ils different peu, & les deux especes s'accouplent réciproquement. On allegue pourtant une cause plus mystérieuse de ce culte. On dit que lorsqu'Isis & son fils Horus se préparoient à combattre Typhon, Osiris revint des Enfers sous la forme d'un Loup & se joignit à eux pour les aider ; & que Typhon ayant été tué, on avoit honoré l'animal dont l'apparition avoit procuré

cette victoire. D'autres racontent que les Ethiopiens venant porter la guerre en Egypte, une armée de Loups les arrêta sur leur passage & les mit en fuite près de la ville nommée Elephantine. Depuis ce jour cette province s'est appelée Lucopolitaine & les Loups ont été en vénération.

XXXIII. Culte des Crocodiles. Différentes abstinences de fruits selon les différens lieux.

IL NOUS reste à parler de l'adoration des Crocodiles. On s'étonnera sans doute, comment on a pu rendre les honneurs divins à un Monstre qui dévore les hommes. Les Egyptiens répondent que les Crocodiles contribuent autant & plus que le Fleuve à la défense & à la sureté du pays; parce que les voleurs de l'Arabie & de la Libye n'osent aborder le Fleuve dans la crainte qu'ils ont de ces animaux; & qu'ainsi ce seroit ôter un rempart à l'Egypte que de leur faire la guerre ou de les détruire. On raconte une autre histoire au sujet des Crocodiles. Un des anciens Rois de l'Egypte nommé Menès fut poursuivi par ses chiens jusque sur le bord du lac Mœris. Là un Crocodile se présenta à lui & contre toute espérance le reçut sur son dos & le transporta de l'autre côté. En mémoire de ce bienfait, Menès bâtit auprès de-là une ville qu'on nomma Crocodile. Il voulut que les habitans honorassent ces animaux comme des Dieux, & il consacra ce lac à leur subsistance. Il fit dresser dans le même lieu son tombeau & une pyramide à quatre faces & y fit faire ce Labyrinthe qu'on admire encore. On donne au sujet des autres animaux plusieurs autres raisons semblables

qu'il ſeroit long de rapporter en détail. Il paroît au reſte que toutes les coutumes de l'Egypte ont pour fondement quelque raiſon d'utilité. Il y a, par exemple, quelques-uns des fruits de la terre les plus communs, que les uns ou les autres ne mangent point. Ceux-là ſe privent des lentilles, ceux-ci des pois, d'autres des oignons. Ils ne font cela, dit-on, que pour s'accoutumer à ſe paſſer de quelque choſe; car rien ne pourroit ſuffire, ſi tout le monde vouloit de tout. Selon une autre tradition, les anciens Rois étoient expoſés à de fréquentes révoltes de leurs Sujets. Pour remédier à cet inconvénient, un des plus ſages d'entr'eux s'aviſa de fournir à ces peuples des motifs de diſſenſion qui les indiſpoſeroient les uns contre les autres. Dans cette penſée, il partagea ſon Royaume en diverſes Provinces & aſſigna à chacune l'animal qu'on y devoit adorer & le fruit auquel on ne devoit point toucher. Il prévoyoit ce qui eſt arrivé de-là, que les uns mépriſant ce que les autres reſpectent, les Egyptiens ne ſeroient jamais d'accord enſemble & ſe regarderoient mutuellement comme des inſenſés ou des impies. Une troiſieme raiſon de la conſécration des animaux eſt celle-ci: peu après que les hommes eurent abandonné la vie ſauvage pour former entr'eux diverſes ſociétés, ils s'attaquoient & ſe maſſacroient continuellement les uns les autres, ne connoiſſant point encore d'autre Loi que celle du plus fort. La néceſſité apprit bientôt aux plus foibles à ſe ſecourir mutuelle-

ment, & ils se donnerent pour signal de convocation la figure de quelques-uns des animaux qu'on a consacrés depuis. A cette marque ils se rassembloient & formoient un corps redoutable à ceux qui auparavant les faisoient trembler. La premiere de ces bandes servit d'exemple & de modele à d'autres; & toutes ayant pris des animaux différens pour enseignes, c'est la raison pour laquelle les uns sont honorés dans un endroit & les autres dans un autre, comme les auteurs particuliers du salut des différentes troupes qui se sont établies en plusieurs villes; car il faut remarquer que les Egyptiens sont le Peuple du monde le plus reconnoissant pour toute sorte de bienfaits. Ils disent que la reconnoissance est la source de tous les secours & de tous les biens qu'on peut espérer dans la vie. En effet, tous les hommes s'empressent de rendre service à ceux dans l'ame desquels ils croient s'amasser, pour ainsi dire, un trésor de reconnoissance pour le besoin. C'est-là le principe du respect que les Egyptiens ont pour leurs Rois qu'ils regardent comme des Dieux. L'autorité souveraine que la Providence a donnée aux Rois sur leurs peuples, & le pouvoir de répandre toute sorte de bienfaits leur paroît être un caractere de la Divinité.

XXXIV. Sépulture des morts. NOUS n'avons peut-être été que trop longs dans ce qui concerne les Loix des Egyptiens & les consécrations de leurs animaux; mais si l'on a été surpris de plusieurs particularités dans ces deux articles, on ne

le sera pas moins de ce qui concerne la sépulture des morts. Dès qu'un homme est expiré, ses parens & ses amis se couvrant la tête de boue vont pleurer dans toutes les rues, jusqu'à ce que le corps soit inhumé. Ils s'abstiennent cependant de vin & de toute nourriture délicate comme aussi, des bains & des ajustemens. Ils ont trois sortes de funérailles, les pompeuses, les médiocres, & les simples. Les premieres coûtent un talent d'argent, les secondes vingt mines, (1) mais les troisiemes se font presque pour rien. La fonction d'ensevelir est une profession particuliere qui a été apprise, comme les autres, dès l'enfance. Ceux qui l'exercent vont porter chez les parens un état de ce qu'on peut dépenser à ce sujet, & leur demandent à quoi ils jugent à propos de s'en tenir. Etant convenus de tout, ils prennent le corps & le donnent aux Officiers qui doivent le préparer. Le premier est l'Ecrivain: c'est lui qui désigne sur le côté gauche du mort le morceau de chair qu'il en faut couper. Après lui vient le Coupeur qui fait cet office avec une pierre d'Ethiopie; mais il s'enfuit aussi-tôt de toute sa force; parce que tous les autres le poursuivent à coups de pierre comme un homme qui a encouru la malédiction publique; car ils regardent comme un enne-

(1) Si le talent contenoit 60 mines, suivant l'opinion commune, 20 mines n'en faisoient que le tiers; & la mine, sur le pied de 3000 liv. le talent, devoit valoir 50 livres.

mi commun celui qui a fait quelque blessure, ou quelque outrage que ce soit à un corps de même nature que le sien. Ceux qui salent viennent ensuite: ce sont des Officiers très-respectés dans l'Egypte ; car ils ont commerce avec les Prêtres, & l'entrée des lieux sacrés leur est ouverte, comme à eux. Ils s'assemblent tous autour du mort qu'on vient d'ouvrir, & l'un d'eux introduit par l'incision sa main dans le corps, & en tire tous les visceres excepté le cœur & les reins. Un autre les lave avec du vin de palme & des liqueurs odoriférantes. Ils oignent ensuite le corps pendant plus de trente jours avec de la gomme de cedre, de la myrrhe, du cinnamome, & d'autres parfums, qui non-seulement contribuent à le conserver dans son entier pendant très-long-tems, mais qui lui font encore répandre une odeur très-suave. Ils rendent alors aux parens le corps revenu à sa premiere forme, de telle sorte que les poils même des sourcils & des paupieres sont démêlés, & que le mort semble avoir gardé l'air de son visage & le port de sa personne. Plusieurs Egyptiens ayant conservé par ce moyen toute leur race dans des cabinets faits exprès, trouvent une consolation qu'on ne peut exprimer, à voir leurs ancêtres dans la même physionomie, que s'ils étoient encore vivans. Quand le corps doit être inhumé, on en va annoncer le jour, premierement aux Juges, & ensuite à toute la famille & à tous les amis du mort. Cette indication se fait en exprimant son nom &

en disant qu'il va passer le Lac. Aussi-tôt quarante Juges s'assemblent & vont s'asseoir dans un Tribunal formé en demi-cercle, & placé à l'autre bord du Lac. Des ouvriers préposés à cette fonction mettent sur ce Lac une barque qu'ils ont construite & qui est gouvernée par un pilote que les Egyptiens nomment Caron en leur langue. On dit qu'Orphée étant venu en Egypte & ayant vu cette cérémonie, bâtit sur elle la fable de l'Enfer, & ajoutant quelques circonstances à ce qu'il avoit vu pratiquer. Nous en parlerons bien-tôt plus au long. Avant qu'on place le cercueil dans cette barque, la Loi permet à tout le monde de venir faire ses plaintes contre le mort. Si quelqu'un le convainc d'avoir mal vécu, les Juges portent la sentence & privent le mort de la sépulture qu'on lui avoit préparée. Mais si celui qui a intenté l'accusation ne la prouve pas, il est sujet à de grandes peines. Quand aucun accusateur ne se présente, ou que ceux qui se sont présentés sont convaincus eux-mêmes de calomnie; tous les parens quittent le deuil, louent le défunt sans parler néanmoins de sa race, comme font les Grecs, parce que tous les Egyptiens se croient également nobles. Ils commencent son éloge par son éducation & parcourant ensuite tous les âges de sa vie, ils relevent sa piété, sa justice, son courage, & prient les Dieux infernaux de le recevoir dans le séjour des Bienheureux. Toute l'assistance applaudit à cette oraison funebre; elle y mêle de nouvelles louanges, & félicite le

mort de ce qu'il doit paſſer l'éternité dans la paix & dans la gloire. Ceux qui ont des tombeaux à eux, y mettent leurs morts dans les places qui les attendent: ceux qui n'en ont pas les gardent en leurs maiſons en des lieux préparés pour cela & poſent leurs cercueils debout contre la muraille. Ils retiennent auſſi chez eux les corps de ceux qui ſont exclus de la ſépulture, pour raiſon de crime ou de dette; & il arrive quelquefois que leurs deſcendans devenus riches ou puiſſans ſatisfont leurs créanciers, ou pourſuivent leur juſtification, & les font enfin enſevelir honorablement; car les Egyptiens ſe ſont fait de tout tems une religion d'honorer particulierement leurs parens morts. Ils donnent aſſez ſouvent leur corps pour ſureté de leurs dettes; & ceux qui ne les retirent pas ſont déclarés infâmes pendant leur vie, & privés de ſépulture après leur décès. C'eſt au fond une précaution très-eſtimable dans ceux qui ont inſtitué ces cérémonies d'avoir fait dépendre la bonté & la politeſſe des mœurs non-ſeulement des égards que l'on auroit pour les vivans, mais encore des honneurs qu'on rendroit aux morts, chacun ſelon ſes facultés. Les Grecs ont corrompu par leurs fictions & par leurs fables ce que l'on doit croire de la récompenſe des bons & de la punition des méchans; & par-là ils ont livré aux railleries des libertins un des plus puiſſans motifs qu'on puiſſe propoſer aux hommes pour les engager à bien vivre. Mais chez les Egyptiens le diſcernement du vice

vice & de la vertu n'est pas renvoyé à un Tribunal invisible: il se fait à la mort en présence de tout le monde; les peuples en sont témoins tous les jours, & l'attente d'un jugement semblable retient chaque Particulier, dans l'exacte observation de ses devoirs. Les plus belles Loix ne sont pas celles qui tendent à rendre les hommes plus riches; mais ce sont celles qui peuvent les rendre plus sages & plus propres à former entr'eux une société qui leur soit à tous également avantageuse.

XXXV. Noms des Légissateurs de l'Egypte.

APRÈS avoir rapporté ces Loix extraordinaires & merveilleuses, il est juste de dire un mot des Législateurs mêmes. Au sortir de la vie simple & naturelle que la fable dit qu'on avoit menée sous le regne des Dieux & des Héros; Mnevès, homme recommandable par la supériorité de son esprit & digne d'être comparé à ses prédécesseurs, fut le premier qui porta les hommes à suivre des loix écrites. (1) Il supposa qu'il les tenoit de Mercure qui les lui avoit données pour le bien du Genre humain. C'est ainsi que parmi les Grecs, Minos en Crete & Lycurgue à Lacédémone firent croire à leurs Peuples que les Loix qu'ils leur proposoient leur avoient été dictées par Jupiter ou par Apollon; & cette persuasion a toujours tourné à l'avantage des Peuples mêmes. On dit que chez les Ari-

1. Mnevès.

(1) Le Grec porte ἀγράπτοις. Loix non écrites, mais le sens a engagé les Traducteurs à retrancher l'α privatif & à traduire Loix écrites.

masses Zathraustès avoit feint que ses Loix lui venoient d'un bon Génie qui l'assistoit. Zamolxis vantoit aux Getes ses communications avec la Déesse Vesta, & Moyse alléguoit aux Juifs celles qu'il avoit eues avec le Dieu (1) Jao. Ils en usoient ainsi soit qu'ils regardassent comme un don surnaturel & divin le talent qu'ils sentoient en eux de faire des Loix sages & convenables, soit qu'ils prévissent que les noms des Dieux qu'ils empruntoient seroient d'une autorité infiniment plus grande dans l'esprit des peuples.

2. Sazychès. Le second Législateur de l'Egypte a été Sazychès homme d'un génie distingué. Il ajouta quelques particularités aux Loix déja établies, & il s'appliqua à perfectionner le culte des Dieux. On le fait passer pour l'inventeur de la Géométrie : & c'est lui, dit-on, qui a donné aux Egyptiens la méthode des observations astronomiques.

3. Sesoosis ou Sésostris. Le troisieme a été Sésostris, qui, non content de s'être rendu célebre par ses grands

(1) M. Huet dans sa *Démonstration Evangelique*. c. 2. Art. 35. à l'occasion de cette allégation de Moyse & du Dieu Jao ou Jehova par Diodore, cite saint Justin Martyr dans son *Exhortation aux Grecs*, & saint Cyrille d'Alexandrie, *contra Julian. l.* 1. comme deux Peres de l'Eglise qui se sont autorisés de ce passage pour faire voir que le Dieu de Moyse avoit été connu des Payens même. Cela leur suffisoit dans cette vue particuliere; & ils ne s'attendoient pas sans doute qu'un Auteur profane donnât à son allégation le tour convenable, & tel que la vraie Religion l'auroit dicté. L'aveuglement du paganisme en a écarté Diodore encore davantage en deux fragmens conservés par Photius. L'un du Livre 34. & l'autre du 40.

exploits, a établi encore des Loix militaires, & a prescrit tout ce qui concerne la guerre & les armées. Le quatrieme a été le Roi Bocchoris, Prince sage & habile: 4. Bocchoris.
celui-ci a réglé les droits & les devoirs du Souverain & tout ce qui regarde la forme des contracts & des conventions. Il a tellement excellé dans la Jurisprudence que l'on a conservé jusqu'à ce jour plusieurs de ses décisions & de ses jugemens. On dit que d'ailleurs il étoit foible de corps & de plus fort attaché à l'argent. Après lui Amasis 5. Amasis.
travailla encore aux Loix: Il fit quelques ordonnances nouvelles sur les départemens des provinces & donna à l'Egypte la forme de son Gouvernement. On vante beaucoup son intelligence, sa douceur & sa justice; & ce furent même ces qualités qui lui procurerent le Sceptre qui n'étoit pas dans sa maison. Les habitans d'Elis, où se célebrent les Jeux Olympiques, ayant député vers lui pour lui demander des regles sur la distribution de leurs prix; il leur répondit qu'elles seroient toujours assez équitables, si leurs Citoyens n'entroient jamais en concurrence avec les étrangers. Il s'étoit lié d'amitié avec Polycrates, Tyran de Samos: Mais comme celui-ci usoit de vexation envers les habitans de son Isle & envers les étrangers mêmes qui y abordoient; on dit qu'Amasis lui envoya d'abord quelques personnes de confiance pour l'exhorter à se rendre juste & raisonnable. Mais Polycrates n'ayant pas profité de son avis, le Roi d'Egypte lui écrivit une lettre par laquelle

il lui déclaroit qu'il renonçoit à son amitié, pour prévenir les chagrins que lui causeroient incessamment les malheurs d'un homme qui abusoit ainsi de son pouvoir. Les Grecs admirerent la sagesse qui paroissoit dans cette lettre d'Amasis, & encore plus le prompt accomplissement de sa prédiction. Darius pere de Xerxès est le sixieme qui ait eu part aux Loix de l'Egypte. Ayant conçu de l'horreur pour les impiétés & les inhumanités qui s'étoient commises dans la conquête que son prédécesseur Cambyse avoit faite de cette Nation, il entreprit d'y rétablir la Religion & la tranquillité publique. Il eut de fréquentes communications avec les Prêtres & il se fit instruire par eux de la Théologie & des autres secrets enfermés dans les livres sacrés. Il prit enfin une telle émulation pour la sagesse, l'équité, & la magnanimité des anciens Rois, qu'il se rendit semblable à eux. En un mot, il porta si loin les vertus Royales, que seul de tous les Rois d'Egyte il fut regardé comme un Dieu de son vivant, & qu'il obtint encore après sa mort les plus grands honneurs qu'on ait rendus aux plus religieux & aux plus justes de ses prédécesseurs. Ce sont-là les auteurs de ces Loix fameuses chez tous les Peuples de la terre. Mais plusieurs de celles qui paroissoient les plus judicieuses ont été abolies lorsque les Macédoniens se sont rendus maîtres de l'Egypte en ces derniers tems, & en ont renversé l'ancienne Monarchie.

6. Darius.

XXXVI. Grecs il-

POUR finir cette matiere, nous dirons

un mot ici des anciens Grecs qui ayant excellé en sageſſe & en lumieres, ont entrepris le voyage d'Egypte pour s'inſtruire des Loix & des mœurs de cette Nation. Les Prêtres liſent dans leurs Annales qu'on a vu chez eux (1) Orphée, Muſée, Mélampe, & Dédale, le Poëte Homere, Lycurgue de Sparte, l'Athénien Solon & Platon le Philoſophe, Pythagore de Samos & le Mathématicien Eudoxe, Démocrite Abdéritain, & Oenopidès de Chio: il n'eſt aucun d'eux du paſſage ou du ſéjour duquel on ne montre quelque marque, comme leur portrait ou quelque ouvrage ou même

Illuſtres qui ont voyagé en Egypte, & des fables ou des pratiques qu'ils ont tirées des uſages de cette Nation.

(1) Les quatre premiers appartiennent aux tems fabuleux. Orphée de Thrace, Muſée d'Athenes, Mélampe fils d'Amithaon, tous trois Auteurs & par conſéquent Poëtes, ſuivant l'opinion commune qui rend la proſe bien poſtérieure aux Ouvrages de Poëſie. Dédale originaire d'Athenes, Ingénieur, Architecte & Statuaire fameux, que Diodore place lui-même au tems de Théſée, *l.* 4. Il a été déja parlé d'Homere. *Premiere Section. Art.* 6.

Lycurgue, Légiſlateur de Sparte. 150 ans avant la premiere Olympiade, 900 ans avant J. C. & contemporain d'Homere. *Marsham*, *p.* 224.

Solon, Légiſlateur d'Athenes en la 36. Olympiade, 632 ans avant J. C.

Platon, Philoſophe trop connu pour le déſigner ici, naquit en la 88. Olymp. 426 ans avant J. C. L'arrangement des noms n'eſt pas conforme ici à l'ordre des tems. Car Platon eſt bien poſtérieur à Pythagore qui vint en Italie vers la 50 Olympiade. Celui-ci eſt bien poſtérieur auſſi à Numa Pompilius, dont quelques-uns l'ont fait contemporain.

Eudoxe de Cnide, fameux Mathématicien & Aſtronome, alla en Egypte avec Platon. *Strabon. l.* 17.

Démocrite. *Voyez* l'art. 24. de la ſection précédente.

Oenopidès. *Voyez* ſection premiere, dernier article.

quelque lieu qui porte leur nom. Ils donnent aussi diverses preuves qui font voir que tous ces Sages ont tiré de l'Egypte ce qu'il y a eu de plus merveilleux dans les sciences qu'ils ont professées. Orphée, disent les Egyptiens, a rapporté de son voyage ses mysteres, ses Orgies & toute la fable de l'Enfer. Il n'y a d'autre différence que celle du nom entre les fêtes de Bacchus & celles d'Osiris, comme entre les fêtes de Cerès & celles d'Isis. Les supplices des méchans dans le Tartare, le séjour des bons aux Champs Elysées, & quelques autres idées semblables sont visiblement prises des funérailles des Egyptiens. Mercure, conducteur des Ames chez les Grecs, a été imaginé sur un homme à qui l'on remettoit anciennement en Egypte le corps d'un Apis mort, pour le porter à un autre qui le recevoit avec un masque à trois têtes comme celles de Cerbere. Orphée ayant parlé en Grece de cette pratique, Homere (1) en a fait usage dans ces vers de l'Odyssée.

Avec son Caducée; aux bords des Fleuves
sombres
Mercure des Héros avoit conduit les ombres.

Le Poëte ajoute un peu plus bas: (2)

Ils passent l'Océan & le pâle rocher;
Et bien-tôt abordant par l'effort du Nocher,

(1) Premiers vers du 24. l. de l'Odyssée.
(2) Ibid. v. 11. & suivans.

Aux portes du Soleil, lieu des images vaines;
Ils parviennent enfin à ces heureuses plaines,
Où jouissant de tout excepté de leurs corps,
Et libres de nos soins, on voit errer les Morts.

Or l'Océan est le Nil même, auquel les Egyptiens donnent en leur Langue un nom, qui signifie la même chose qu'Océan. Les portes du Soleil sont la ville d'Héliopolis: Et ces plaines heureuses qu'on dit être le séjour des Justes morts, ne sont à la lettre que les belles campagnes qui sont aux environs du lac d'Acheruse auprès de Memphis; & qui sont partagées par des champs & par des étangs couverts de blé ou de lotos. Ce n'est pas sans quelque fondement qu'on a dit que les morts habitent-là; car c'est-là qu'on termine les funérailles de la plupart des Egyptiens, lorsqu'après avoir fait traverser le Nil & le Lac d'Acheruse à leurs corps, on les dépose enfin dans des tombes qui sont arrangées sous terre en cette campagne. Les cérémonies qui se pratiquent encore aujourd'hui dans l'Egypte conviennent à tout ce que les Grecs disent de l'Enfer, comme à la barque qui transporte les corps, à la piece de monnoie qu'il faut donner au Nocher nommé Caron en Langue Egyptienne, au Temple de la ténébreuse Hécate, placé à l'entrée de l'Enfer, aux portes du Cocyte & du Lethé, posées sur des gonds d'airain, à d'autres portes qui sont celles de la Vérité, au si-

mulacre de la Justice qui est sans tête. Il en est ainsi de tout le reste qui paroît n'être qu'une copie exacte de ces funérailles, telles même qu'on les fait actuellement. Dans la Ville d'Acanthe qui est au-delà du Nil du côté de la Libye à six-vingts stades de Memphis, il y a un tonneau percé dans lequel trois cens soixante Prêtres versent tous les jours de l'eau apportée du Nil. Non loin-de-là, on exécute réellement la fable de l'Ane dans une Assemblée publique, où un homme file une longue corde de jonc qui est défilée en même tems par des gens qui sont derriere lui. (1) On dit que c'est Mélampe qui a apporté d'Egypte les Fêtes de Bacchus en Grece, la fable de Saturne, le combat des Titans, les périls & les malheurs des Dieux. Dédale a imité dans la Crete le Labyrinthe de l'Egypte, qui subsiste encore aujourd'hui; quoiqu'il ait été bâti sous le Roi Mendès, ou comme d'autres le croient, sous le Roi Marus, bien des années avant Minos. Toutes les statues que le même Dédale a faites en Grece sont du même goût que celles qu'il avoit vues en Egypte. Il avoit fait même le merveilleux vestibule du temple de Vulcain à Memphis; ouvrage qui lui acquit tant de gloire, que l'on plaça dans ce

(1) Les Anciens représentoient par un Ane ou une Anesse qui rongeoit une corde à mesure qu'un Cordier la filoit, une femme qui ruine un mari, qui de son côté travaille beaucoup. Cherchez dans les Adages d'Erasme, *Ocnus funem torquet.*

temple ſa ſtatue en bois, faite de ſa propre main. Mais de plus le génie & les inventions de Dédale le mirent dans une ſi haute réputation, qu'on lui a rendu les honneurs divins; & l'on voit encore aujourd'hui dans une des Iſles voiſines de Memphis un temple conſacré ſous ſon nom & qui eſt en grande vénération dans le pays. Les Egyptiens alleguent différens témoignages du ſéjour d'Homere chez eux, mais particulierement le breuvage qu'il fait donner par Hélene à Télémaque chez Ménelas, (1) pour lui faire oublier ſes maux. Car ce Nepenthès que le Poëte feint qu'Hélene a reçu de Polymneſte femme de Thon à Thebes en Egypte, n'eſt autre que ce fameux remede uſité chez les femmes de Dioſpolis & qui a fait dire d'elles qu'elles avoient ſeules le ſecret de diſſiper la colere & le chagrin. Or ils prétendent que Dioſpolis & Thebes ne ſont qu'une ſeule & même Ville. L'épithete de toute d'or, qu'Homere donne à Venus, vient de l'Egypte; ou l'on voit encore auprés de Memphis un champ conſacré à la Déeſſe ainſi ſurnommée. Il a tiré de la même ſource le mariage de Jupiter & de Junon, & le voyage des Dieux en Ethiopie; car tous les ans on tranſporte d'Egypte en Libye, en traverſant le Fleuve, une chapelle de Jupiter que l'on ramene quelques jours après, pour repréſenter le retour du Dieu

(1) Odyſſée, l. 4.

de son voyage d'Ethiopie. L'union de Jupiter & de Junon a été imaginée par Homere sur certaines fêtes, où les Prêtres portent les deux chapelles de ces deux Divinités à coté l'une de l'autre, sur une Montagne qu'on a jonchée de fleurs. Nous avons déja remarqué ce que les Egyptiens disent au sujet des Loix de Lycurgue, de Solon & de Platon; à l'égard de Pythagore ils soutiennent que ses Symboles, ses Théorêmes de Géométrie, ses Nombres, & sa Métempsycose ont été puisés chez eux. Ils prétendent aussi que Démocrite a passé cinq ans en Egypte & qu'il y a appris tout ce qu'il a su d'Astrologie. Oenopidès, selon eux, ayant eu commerce avec leurs Prêtres & leurs Astronomes, s'est instruit de même de plusieurs particularités touchant les astres; & entr'autres le Soleil, dont le mouvement propre & annuel se fait dans un cercle oblique à l'équateur & en un sens contraire au mouvement journalier du premier mobile. Ils disent la même chose d'Eudoxe qui s'acquit beaucoup de gloire en portant chez les Grecs les Observations astrologiques & d'autres découvertes des Egyptiens. Ils vont plus loin; car ils assurent que les plus fameux des anciens Sculpteurs de la Grece ont été élevés dans leurs écoles. Tels sont Teleclès & Théodore fils de Rhœcus, qui ont fait la statue d'Appollon Pythien qui est à Samos; de telle sorte que Teleclès en ayant fait une moitié à Samos, pendant que son

frere Théodore faisoit l'autre à Ephese, les deux pieces se rapporterent si juste que toute la figure ne paroît être que d'une seule main. Ils ajoutent que cet art particulier qui est peu connu des Sculpteurs Grecs est très-cultivé par les Sculpteurs Egyptiens; car ceux-ci ne jugent pas, comme les Grecs, d'une figure par le simple coup d'œil; mais mesurant toutes ses parties l'une par l'autre, ils taillent séparément & dans la derniere justesse toutes les pierres qui doivent former une statue. C'est pour cela qu'ils ont divisé le corps humain en vingt-une parties & un quart. Ainsi quand les Ouvriers sont une fois convenus entre eux de la hauteur de la figure, ils vont faire, chacun chez soi, les parties dont ils se sont chargés; & elles s'ajustent toujours ensemble d'une maniere qui frappe d'étonnement ceux qui ne connoissent pas cette pratique. Or les deux pieces de l'Appollon de Samos se joignent, à ce qu'on dit, suivant toute la hauteur du corps; & quoi qu'il ait les deux bras étendus & en action, & qu'il soit dans la posture d'un homme qui marche, il est par-tout semblable à lui-même, & la figure est dans la plus exacte proportion. Enfin cet ouvrage qui est fait suivant l'art des Egyptiens cede peu aux chefs-d'œuvre de l'Egypte même.

Voilà ce que nous avions à rapporter de l'Histoire & des choses mémorables de l'Egypte. Pour suivre notre dessein, tel que nous l'avons exposé au commencement de

ce premier Livre, nous parcourrons ce qu'on a dit de vrai ou de faux ſur les différentes Nations de l'Aſie en commençant par les Aſſyriens.

Fin de la II. Section du Livre I.

HISTOIRE UNIVERSELLE DE DIODORE DE SICILE.

LIVRE SECOND.

LE LIVRE précédent, qui est le premier de tout cet Ouvrage, contient ce qui concerne l'Egypte. Nous y avons exposé la Théologie fabuleuse des Egyptiens; nous y avons donné une idée générale de tout le pays, & nous y avons fait une ample déscription du Nil, sans omettre les singularités incroyables qu'on rapporte de ce Fleuve. Nous sommes venus ensuite à l'Histoire des anciens Rois de l'Egypte. Nous avons raconté leurs principales actions, entr'autres le soin qu'ils ont pris de faire élever ces Pyramides fameuses qui ont été mises au nombre des sept Mer-

I. AVANT-PROPOS.

veilles du monde. Nous avons parlé des loix & des jugemens, des animaux sacrés, de la sépulture des morts: & nous avons fini par les noms des Grecs les plus savans dans l'art d'enseigner & de conduire les hommes, & qui ont été eux-mêmes chercher dans l'Egypte une grande partie des pratiques & des instructions qu'ils ont laissées à la Grece. Le livre où nous entrons contiendra l'ancienne Histoire de l'Asie, en commençant par les Assyriens.

II. Ninus, premier Roi des Assyriens connu par l'Histoire.

On ne raconte aucune action mémorable des anciens Rois qui ont gouverné l'Asie où ils étoient nés; & leurs noms même sont tombés dans l'oubli. Le premier dont l'Histoire fasse mention est Ninus Roi des Assyriens; aussi a-t-il fait de grandes choses dont nous essayerons de donner quelque détail. Ce prince étoit né avec une forte inclination pour la guerre, & une grande émulation pour la vertu. Il avoit choisi de bonne heure ce qu'il y avoit de plus distingué parmi les jeunes gens de son Royaume, & il les avoit accoutumés à toute sorte de travaux & de dangers. Il en fit bientôt une Armée nombreuse & formidable avec laquelle il alla proposer un Traité d'alliance à Arieüs Roi d'Arabie, dont le pays étoit plein alors d'hommes très-forts & très-courageux. Les Arabes sont extrêmement jaloux de leur liberté, & rien ne seroit capable de leur faire accepter un Maître étranger. De-là vient que ni les Rois de Perse ni ceux de Macédoine, quelque

puissance qu'ils aient eue, n'ont jamais pu les soumettre. Il faut dire aussi que l'Arabie est défendue par des déserts arides dont le sable trompeur couvre des puits qui ne sont connus que des gens du pays. Le Roi d'Assyrie menant donc avec lui le Roi des Arabes, alla attaquer les Babyloniens qui étoient ses plus proches voisins.

III. Conquêtes innombrables de Ninus.

LA VILLE de Babylone que nous voyons aujourd'hui n'étoit pas encore bâtie. Mais il y avoit un grand nombre d'autres villes considérables dans la Babylonie. Ninus subjugua bien-tôt ces peuples qui n'avoient aucune expérience de la guerre; & après leur avoir imposé un tribut annuel, il emmena prisonnier leur Roi & ses enfans qu'il fit mourir. De-là il conduisit ses troupes dans l'Arménie; & ayant renversé quelques villes, il fit trembler toutes les autres. Ainsi Barsanès Roi d'Arménie voyant qu'il n'étoit point en état de tenir tête à son ennemi vint au devant de lui chargé de présens & se soumit à toutes ses volontés. Ninus usa généreusement de son avantage. Il rendit à Barsanès ses Etats, & le recevant au nombre de ses Alliés, il n'exigea de lui que de lui envoyer des troupes & des provisions de guerre. Son Armée grossissant de plus en plus entra dans la Médie. Pharnus qui en étoit Roi s'avança contre son ennemi avec un armée qui paroissoit capable de lui résister: mais, après avoir perdu la meilleure partie de ses troupes, il fut pris & mis en croix avec sa

femme, & ſept enfans qu'il avoit. Ces premiers ſuccès inſpirerent à Ninus une violente envie d'enfermer dans ſon Empire toute la partie de l'Aſie qui eſt compriſe entre le Tanaïs & le Nil, tant il eſt vrai que la proſpérité & l'abondance ne font qu'irriter les deſirs de l'homme. Ainſi il laiſſa dans la Médie un Satrape en qui il avoit confiance, & pourſuivant ſes conquêtes il ſubjugua en dix-ſept ans toute l'Aſie, excepté la Bactriane & les Indes. Aucun Ecrivain n'a conſervé le nombre exact des batailles qu'il a gagnées, ni des Nations qu'il a vaincues: ainſi nous nous en tiendrons aux faits les plus remarquables, à l'exemple & ſur le rapport de l'Hiſtorien Ctéſias de Cnide. Ninus ſuivant les Côtes de la Mer & s'enfonçant auſſi dans le continent, conquit l'Egypte, la Phénicie, la Célé-Syrie, la Cilicie, la Pamphylie, la Lycie, la Carie, la Phrygie, la Myſie & la Lydie. Il réduiſit encore la Troade, la Phrygie ſur l'Helleſpont, la Propontide, la Bithynie, la Cappadoce & toutes les Nations Barbares qui bordent la mer juſqu'au Tanaïs. Il ſe rendit maître des Cadduſiens, des Tapyriens, des Hyrcaniens & des Daces, auſſi-bien que des Derbices, des Carmaniens & des Choramniens & même des Borcaniens & des Parthes. Il pénétra juſques dans la Perſe, dans la Suſiane & dans la Caſpiane où l'on entre par des paſſages étroits qu'on appelle pour cette raiſon les Portes Caſpiennes. Nous ne fini-

finirions jamais ſi nous voulions nommer les autres Peuples moins conſidérables qui tomberent ſous ſa puiſſance.

A L'ÉGARD de la Bactriane, comme il étoit difficile d'en forcer les barrieres, le pays étant fort peuplé & les habitans très-aguerris; après pluſieurs tentatives inutiles, Ninus renvoya à un autre tems la guerre qu'il avoit deſſein de leur faire, & ramenant ſon Armée dans la Syrie, il choiſit un lieu favorable pour bâtir une grande Ville; car ayant par l'éclat de ſes victoires effacé tous ſes prédéceſſeurs, il forma encore le projet d'une Ville ſi magnifique, que non-ſeulement elle ſurpaſſât toutes celles qu'on pouvoit avoir vues juſqu'alors, mais encore qu'il fût très-difficile à la poſtérité d'en voir jamais une pareille. Ainſi, après avoir comblé de préſens le Roi des Arabes & partagé avec lui ſes riches dépouilles, il le renvoya dans ſon Royaume avec ſes troupes. Il ne ſongea plus qu'à raſſembler des ouvriers & à ramaſſer des matériaux, ſur le bord de l'Euphrate, où il bâtit une Ville entourée de puiſſantes fortifications & plus longue que large. Sa longueur étoit de cent cinquante ſtades & ſa largeur de quatre-vingt dix, ce qui fait en tout quatre cens quatre-vingt ſtades de tour. Ninus ne fut point trompé dans ſes eſpérances; car aucune Ville n'a égalé celle-ci ni par la grandeur du circuit ni par la magnificence des murailles. Elles avoient cent pieds de haut & trois chariots pou-

IV. Il fait bâtir Ninive.

voient marcher de front sur leur épaisseur. Elles étoient encore fortifiées de quinze cens tours posées d'espace en espace, dont chacune avoit deux cens pieds de haut. La plus grande partie de la Ville étoit occupée par les plus riches Assyriens; mais Ninus y reçut aussi tous les étrangers qui voulurent s'y établir. Il donna aux habitans les campagnes des environs pour leur subsistance, & nomma la Ville Ninus ou Ninive de son nom.

V. Semiramis femme de Ninus. Naissance & éducation de cette Reine.

APRÈS l'exécution de ce grand dessein, Ninus s'arma de nouveau pour entrer dans la Bactriane où il épousa Semiramis. Comme c'est la plus illustre de toutes les femmes de l'Antiquité, il est à propos de dire avant toutes choses comment d'une fortune très-basse elle parvint à un si haut degré de gloire. Il y a dans la Syrie une Ville nommée Ascalon auprès de laquelle est un grand & profond Lac abondant en poissons, & un Temple dédié à une Déesse fameuse que les Syriens appellent Dercéto. Elle a la tête & le visage d'une femme, mais tout le reste du corps est d'un poisson. Voici la cause qu'on allegue de cette forme. Les plus habiles de la Nation disent que Venus ayant été offensée par Dercéto lui inspira un amour violent pour un jeune Sacrificateur fort bien fait. Dercéto ayant eu de lui une fille conçut une si grande honte de sa foiblesse qu'elle fit disparoître le jeune homme, & ayant exposé l'enfant dans un lieu désert & plein de ro-

chers, (1) elle se jeta elle-même dans le Lac, où son corps fut métamorphosé en poisson. De-là vient que les Syriens s'abstiennent encore aujourd'hui de cette nourriture & révérent les poissons comme des Dieux. Cependant la petite fille fut sauvée & nourrie miraculeusement par des colombes qui venoient en grand nombre faire leur nid au lieu où elle avoit été exposée. Les unes s'assemblant sur elle la réchauffoient, pendant que les autres observant le moment où les Pasteurs d'alentour laissoient en se retirant du lait dans des vases, en apportoient dans leur bec & le versoient dans la bouche de cet enfant. Quand elle eut un an, & qu'une nourriture plus solide lui devint nécessaire, les colombes eurent soin de lui apporter des morceaux de fromage. Les Bergers, remarquant à leur retour leurs fromages becquetés & entamés, en chercherent & en suivirent la cause avec tant d'attention, qu'ils découvrirent enfin la petite fille dont l'extrême beauté les frappa: aussi-tôt l'emportant dans leur Village, ils la donnerent à celui qui avoit soin des troupeaux du Roi, & qui s'appeloit Simma. Celui-ci n'ayant point d'enfans éleva cette fille avec autant d'affection que si elle avoit été la sienne, & la nomma Semiramis; nom qui dans la Langue Syriaque fait allusion aux colombes que ces Peuples depuis ce tems ont regar-

(1) Ici Rhodoman a omis une phrase du texte, répétée & mieux placée plus bas.

dées comme des Divinités. Voilà à peu près l'Hiſtoire ou la fable de la naiſſance & de l'éducation de Semiramis. Quand elle fut en âge d'être mariée, elle ſurpaſſoit en beauté toutes ſes compagnes : le Roi envoya viſiter alors ſes troupeaux par un de ſes Favoris appelé Menonès, Chef de ſon Conſeil & Gouverneur de la Syrie. Celui-ci étant deſcendu chez Simma, fut ſaiſi d'amour à l'aſpect de Semiramis : de ſorte que l'ayant demandée en mariage à ſon hôte il l'épouſa, & l'ayant emmenée avec lui à la Cour, il en eut deux enfans Hypates & Hydaſpes. Au reſte Semiramis qui avoit autant d'eſprit & de ſageſſe que de beauté, ſe rendit maitreſſe abſolue de ſon époux qui ne faiſant plus rien ſans ſon avis réuſſiſſoit en toutes choſes.

VI. Entrepriſe de Ninus contre la Bactriane.

NINUS ayant donc achevé la conſtruction de ſa Ville ſongea à conquérir la Bactriane. Mais connoiſſant le nombre & le courage des habitans de ce Royaume, ſachant d'ailleurs que la nature l'avoit rendu inacceſſible en pluſieurs endroits, il fit lever des Soldats dans toute l'étendue de ſon Empire; car, ayant manqué la premiere fois ſon entrepriſe, il voulut s'en aſſurer le ſuccès par une Armée à laquelle rien ne pût réſiſter. Elle montoit, ſelon le dénombrement qu'en a fait Ctéſias dans ſon Hiſtoire, à dix-ſept cens mille hommes d'Infanterie, à deux cens dix mille hommes de Cavalerie, & à près de dix mille ſix cens chariots armés de faulx. Ce nom-

bre ſurprendra ſans doute ceux qui n'ont vu que nos Armées; mais il ne paroîtra point incroyable à ceux qui connoiſſent l'Aſie, & qui ſavent la multitude d'hommes qu'elle renferme; car, ſans parler de l'Armée de huit cens mille hommes que Darius mena contre les Schythes, & de celle de Xerxès qui deſcendit en Grece avec des troupes innombrables, il n'y a pas long-tems que l'Europe même en a vues qui doivent nous aider à croire ce que nous diſons de celle de Ninus. Denys Tyran de Sicile tira de la Ville de Syracuſe une Armée de ſix-vingt mille hommes de pied & de douze mille chevaux, & du ſeul port de la même Ville quatre cens grands Navires dont pluſieurs étoient à trois & à cinq rangs de rames. Un peu avant la deſcente d'Annibal en Italie, les Romains, prévoyant l'importance de cette guerre, firent le dénombrement de ceux qui étoient capables de porter les armes dans l'étendue de leur domination, & ils en trouverent près d'un million tant de leurs ſujets que de leurs alliés. Or, pour le nombre des habitans, l'Italie entiere n'approche pas d'une ſeule Province de l'Aſie. Cela ſuffit contre ceux qui veulent juger du nombre des habitans des villes anciennes par la ſolitude qui y regne aujourd'hui. Ninus donc, partant pour la Bactriane avec toutes ſes troupes que nous venons de marquer, fut obligé par la difficulté des chemins & des paſſages de les faire défiler ſéparément. Entre pluſieurs grandes Villes

dont la Bactriane est remplie, il y en a une très-magnifique où les Rois faisoient leur séjour. On l'appeloit Bactres, & elle surpassoit toutes les autres par sa grandeur & par la beauté de ses fortifications. Oxyartes, qui en étoit Roi, fit assembler toute la jeunesse de sa Ville & en composa une Armée de quatre cens mille hommes. Il la conduisit sur les frontieres de son Royaume à la rencontre de Ninus; de telle sorte pourtant qu'il laissa entrer dans la Bactriane une grande partie des troupes ennemies. Quand il crut qu'il y en avoit assez pour rendre sa victoire décisive, il se mit en bataille dans la plaine; & après un sanglant combat, les Bactrians ayant défait les Assyriens, les poursuivirent jusqu'au détroit des Montagnes, & leur tuerent cent mille hommes. Mais tout le reste des troupes Assyriennes ayant eu enfin le tems de passer, elles se trouverent encore plus nombreuses que les Bactrians; de sorte que ceux-ci jugerent à propos de se séparer pour aller défendre les Villes particulieres. Ninus les prit facilement les unes après les autres, mais il ne pouvoit emporter de force la Capitale à cause des fortifications qui la défendoient & des munitions de guerre dont elle étoit pourvue.

VII. Semiramis vient au siége de Bactres & prend elle même la Ville. Le Roi

Comme le siége traînoit en longueur, le mari de Semiramis qui avoit suivi le Roi fut impatient de revoir sa femme & l'envoya chercher. Elle étoit pleine d'intelligence, de courage & de toutes les qualités qui menent à la plus haute fortune; ainsi

l'épousa, & il meurt à son retour.

elle accepta avec joie cette occasion de faire voir de quoi sa vertu la rendoit capable. Comme le voyage étoit long, elle prit un habit ambigu & par lequel on ne pouvoit pas juger si elle étoit homme ou femme; d'un côté il étoit très-propre à garantir son corps & son visage des impressions du Soleil dans le chemin, & de l'autre il laissoit une pleine liberté à tous ses membres pour les exercices de guerre. Cet habit avoit d'ailleurs tant de grace qu'il a été pris par les Medes, & ensuite par les Perses, lorsque ces deux Peuples se sont rendu successivement maîtres de l'Asie. Dès qu'elle fut arrivée elle examina l'état du siége & de la place. Elle vit que toutes les attaques se faisoient du côté de la plaine, par où il paroissoit plus aisé d'entrer dans la Ville & qu'on abandonnoit la Citadelle bâtie sur un lieu escarpé & que l'on croyoit inaccessible. Elle observa aussi que les assiégés ne faisoient aucune garde dans la Citadelle, & qu'ils ne se défendoient qu'aux fortifications basses qu'on avoit d'abord attaquées. Aussi-tôt elle prit avec elle quelques Soldats accoutumés à grimper sur des Rochers; & par un sentier très-difficile elle arriva jusques dans la Citadelle dont elle s'empara sans obstacle, en donnant en même tems à l'Armée qui étoit dans la plaine le signal dont on étoit convenu. Les assiéges épouvantés de la prise de leur Citadelle désespérerent de sauver leur Ville & abandonnerent leurs portes & leurs murailles. Le Roi admirant le

courage & la fageffe de Semiramis la combla d'abord de magnifiques préfens, & s'étant laiffé gagner enfuite à fes charmes il propofa à fon mari de la lui céder, en lui offrant en échange fa propre fille nommée Sofanne. Menonès ne pouvant s'y réfoudre, le Roi le menaça de lui faire créver les yeux, s'il ne fe rendoit à fes defirs ; de forte que ce mari infortuné agité d'amour & de crainte tomba dans le défefpoir & fe pendit. Semiramis monta ainfi fur le trône. Cependant Ninus s'étant faifi de tous les tréfors de Bactres qui confiftoient en une quantité prodigieufe d'or & d'argent, régla toutes chofes dans la Bactriane & licencia fon Armée. Il eut enfuite un fils de Semiramis nommé Ninias, & il mourut bien-tôt après laiffant fon Royaume entre les mains de fa femme. Semiramis fit enfevelir le Roi fon époux dans l'enceinte de fon Palais, & fit élever fur fa tombe une terraffe qui, au rapport de Ctéfias, avoit neuf ftades de haut & dix de large : de forte que, comme la Ville préfente fon afpect à une grande plaine du côté de l'Euphrate, ce tombeau paroît de loin comme une puiffante Fortereffe. On dit qu'il fubfifte encore, quoique les Medes aient détruit l'Empire des Affyriens & Ninive même.

VIII. Semiramis bâtit la Ville de Babylone.

SEMIRAMIS, qui étoit née pour les grandes chofes, voulant porter fa gloire au-delà de celle de fon époux, conçut le deffein de bâtir d'abord une grande Ville dans la Babylonie. Elle fit venir des Architectes

&

& des Ouvriers de tous les endroits de son Royaume, au nombre de deux millions d'hommes, & fit amasser tous les matériaux nécessaires à cette entreprise. Mettant l'Euphrate au milieu de son plan, elle fit faire un mur de trois cens soixante stades qui étoit partagé & fortifié par de grandes & grosses Tours. Son épaisseur étoit telle qu'elle auroit fourni l'espace nécessaire a six chariots de front. Sa hauteur, à s'en tenir au recit de Ctésias, seroit incroyable : mais, au raport de Clitarque (1) & de quelques autres qui passerent en Asie à la suite d'Alexandre, on avoit affecté de donner au circuit des remparts autant de stades qu'il y a de jours dans l'année, c'est-à-dire trois cens soixante-cinq. Les murailles étoient faites de brique liée avec du bitume. Leur hauteur, selon Ctesias, étoit de cinquante toises : mais, selon des Ecrivains plus récens, elle n'alloit qu'à cinquante coudées, & leur largeur étoit de plus de deux chariots de front. Enfin, elles étoient flanquées de deux cens cinquante Tours d'une grosseur & d'une hauteur proportionnée au reste de l'ouvrage. Le nombre des Tours paroîtra peut-être petit, eu égard au circuit des murailles; mais la Ville étoit bordée de marais en plusieurs endroits, de sorte

(1) Un de ceux qui suivirent Alexandre dans ses expéditions, & qui en écrivirent l'Histoire. Il a été beaucoup cité par les Anciens, qui n'en parlent pas néanmoins comme d'un Auteur du premier ordre. Voss. *l.* 1. *c.* 4.

qu'on pouvoit s'y passer de fortifications de main d'homme. Il y avoit de tous côtés la longueur de deux arpens entre les maisons & les murailles de la Ville. Pour hâter l'exécution d'une si grande entreprise, la Reine avoit donné à chacun de ses principaux amis un stade de muraille à faire, en leur fournissant les Ouvriers & les matériaux, & en les engageant à l'achever dans l'année. Elle eut lieu de se louer de la diligence qu'ils avoient apportée à remplir leur commission. Elle s'étoit chargée cependant de construire un pont sur l'endroit du Fleuve le plus étroit. Le pont ne laissa pas d'avoir cinq stades de long. Les piles étoient distantes l'une de l'autre de douze pieds; & il avoit fallu beaucoup d'art & de travail pour en jeter les fondemens. Elle en avoit fait lier toutes les pierres avec des clefs de fer & remplir tous les joints de plomb fondu; elle avoit fait faire aux piles du côté du flot des éperons extrêmement avancés, qui coupant l'eau de fort loin & la faisant glisser le long de leurs flancs arrondis, en réduisoient presque à rien le coup & le poids. Le dessus du pont étoit un plancher de bois de cedre & de cyprès posé sur des poutres & des soliveaux de palmier d'une très-grande longueur; car le pont avoit trente pieds de large, & répondoit parfaitement à la magnificence des autres ouvrages de Semiramis. Elle fit faire des deux côtés du Fleuve des quais dont les murs étoient presque aussi larges que ceux de la Ville, & de la

longueur de cent soixante stades. Elle fit bâtir deux Palais pour elle, un à chaque entrée du pont; de sorte qu'en même tems elle découvroit toute la Ville, & étoit maîtresse des passages les plus importans. Ainsi, comme l'Euphrate traverse Babylone du Septentrion au Midi, ses deux Palais étoient exposés l'un au Levant & l'autre au Couchant. Elle les bâtit magnifiquement l'un & l'autre. Elle prit pour celui qui étoit au Couchant un terrain de soixante stades de tour, qu'elle fit environner de murailles très-hautes de brique cuite. Elle fit en dedans un second mur, dont l'enceinte étoit parfaitement ronde; & elle y fit représenter en relief sur la brique, dans le tems qu'elle étoit encore molle, des animaux de toute espece, sur lesquels on avoit mis ensuite leurs couleurs naturelles; de sorte qu'ils paroissoient vivans. Ce second mur avoit quarante stades de tour, trois cens briques d'épaisseur, & cinquante toises de haut, selon Ctesias. Les Tours qui l'accompagnoient s'élevoient jusqu'à soixante & dix toises. Elle fit enfin un troisieme mur qui environnoit la Citadelle, dont le tour étoit de trente stades, & ce mur surpassoit celui du milieu en largeur & en hauteur. (1) On avoit aussi repré-

(1) Le Grec & même le Latin, dit que le troisieme mur intérieur surpassoit celui du milieu en longueur, ce qui est impossible; ainsi à la correction de Rhodoman qui change τριακοσίων en τριάκοντα j'ajoute de changer μῆκος en ὕψος.

senté sur le troisieme mur, & sur les Tours qui le partageoient, toutes sortes de bêtes en relief & en couleur. Il y avoit d'abord une chasse pleine d'animaux qui passoient tous quatre coudées de haut. Au milieu d'eux paroissoit Semiramis à cheval qui perçoit un Tigre de son dard, & auprès d'elle étoit Ninus qui tuoit un Lion d'un coup de lance. Ce Palais avoit trois grandes portes au-delà desquelles étoient trois Salons à murs d'airain qui s'ouvroient par machine; & il surpassoit de beaucoup par sa grandeur & par sa magnificence celui qui étoit de l'autre côté du Fleuve. L'unique mur qui environnoit celui-ci étoit aussi de brique cuite, mais il n'avoit que trente stades de tour. Au lieu des animaux qui ornoient le premier, on avoit placé dans le second la Statue de Jupiter, appelé Belus par les Babyloniens, celles de Ninus, de Semiramis & des principaux Officiers de l'Etat. On y voyoit aussi des Armées & des chariots d'une beauté surprenante. Elle choisit ensuite le lieu le plus bas des environs de Babylone pour y faire creuser un Lac quarré de trente-cinq pieds de profondeur & dont chaque côté avoit trois cens stades de long; il étoit revêtu par-tout d'un mur de brique & de bitume. On y fit entrer le Fleuve pendant qu'on exécutoit une autre entreprise qu'elle avoit conçue : c'étoit de bâtir une galerie sous l'eau. Les murs qui la formoient, enduits en dedans d'une couche de bitume de six pieds d'épaisseur avoient vingts briques de large &

douze pieds de haut jusqu'à la naissance de la voûte, & l'intérieur de la galerie avoit quinze pieds de largeur. Tout ce travail fut achevé en deux cens soixante jours, après lesquels la Reine fit ramener le fleuve dans son lit ordinaire. Ainsi ses eaux couvrant la galerie, Semiramis alloit d'un de ses Palais à l'autre par dessous le fleuve. Elle fit fermer cette galerie de portes d'airain qui subsistoient encore sous le regne des Perses.

IX. Temple de Belus.

ENFIN elle éleva au milieu de la Ville le Temple de Jupiter nommé Belus par les Babyloniens, comme nous l'avons déja dit. Les Historiens qui en ont parlé en ayant fait des descriptions différentes, & ce Temple même étant absolument ruiné, nous n'en pouvons rien dire de bien exact; mais on convient qu'il étoit d'une hauteur excessive, & que les Caldéens y ont fait leurs principales découvertes en Astronomie, par l'avantage qu'il y avoit d'observer de-là le lever & le coucher des astres. Tout l'édifice, construit d'ailleurs avec un soin extrême, étoit de brique & de bitume. Elle plaça sur le haut trois Statues d'or massif, celle de Jupiter, celle de Junon & celle de Rhéa. Jupiter étoit debout dans la disposition d'un homme qui marche. Il avoit quarante pieds de haut & étoit du poids de mille talens (1) Babyloniens.

(1) Le talent Babylonien, suivant les Auteurs qui ont écrit sur cette matiere, étoit composé comme le talent Attique, de 60 mines; mais les 60 mines Babyloniennes en valoient 70 des Attiques.

Rhéa représentée assise dans un chariot d'or étoit du même poids : elle avoit à ses genoux deux Lions, & à côté d'elle deux énormes Serpens d'argent qui pesoient trente talens. Junon, qui étoit debout, & du poids de huit cens talens, avoit à la main droite un Serpent qu'elle tenoit par la tête, & à la main gauche un Sceptre chargé de pierreries. Il y avoit devant ces trois Divinités une table d'or longue de quarante pieds, large de quinze, & du poids de cinq cens talens. Sur cette table étoient posées deux urnes, chacune du poids de trente talens, & deux cassolettes, chacune de trois cens. Il y avoit aussi trois grandes coupes : celle qui étoit devant Jupiter pesoit douze cens talens & les deux autres chacune six cens. Les Rois de Perse ont pillé ces trésors ; & à l'égard des Palais & des autres édifices, le tems en a détruit une partie & considérablement endommagé l'autre ; car aujourd'hui il n'y a qu'un très-petit quartier de l'ancienne Babylone qui soit habité, & on laboure au-dedans des murailles.

X. *Le Jardin appelé Jardin de Semiramis.*

IL Y AVOIT dans la Citadelle un Jardin suspendu : mais Semiramis n'y a point de part, & il a été fait par un Roi Syrien (1) du nombre de ses successeurs, en faveur d'une Courtisane. Comme elle étoit de Perse, où l'on voit des prés & des vergers jusques sur les Montagnes, elle inspira au

(1) Ou un Roi nommé Syrus.

Roi d'imiter à Bybylone par les efforts de l'art cet agrément de la Perse. Les côtés de ce Jardin qui étoit quarré avoient chacun quatre arpens de longueur. On y arrivoit en montant; & l'avenue en étoit bordée de part & d'autre de bâtimens convenables, ce qui lui donnoit l'air d'un Théâtre. Les degrés ou plutôt les plates-formes par lesquelles on y montoit étoient soutenues par des arcades qui servoient aussi à porter le poids du Jardin. Ces arcades s'élevoient presque insensiblement les unes au-dessus des autres. Mais enfin, la derniere étoit de cinquante coudées de haut & soutenoit le devant du Jardin, qui gardoit ensuite un parfait niveau dans toute son étendue. Il étoit posé sur des especes de piliers d'une solidité extrême, puisqu'ils avoient vingt-deux pieds d'épaisseur en quarré. (1) Comme ils n'étoient distans les uns des autres que de dix pieds, on avoit jeté de l'un à l'autre des blocs de pierre de seize pieds de long & de quatre pieds d'épaisseur. Ces pierres soutenoient un plancher ou une premiere couche de roseaux liés avec une grande quantité de

(1) C'est-à-dire que la base de chacun de ces piliers étoit de 484 pieds quarrés. J'ai cru devoir rendre ainsi le texte qui pourroit signifier seulement que les murs épais de 22 pieds & séparés, comme il est dit ensuite, de 10 pieds les uns des autres, étoient continués sous le Jardin suivant toute sa longueur. Mais des murs continus ne sont point aussi favorables que de simples piliers, au jour qui, selon que l'Auteur le dit plus bas, entroit librement par les arcades.

bitume; une seconde couche, qui étoit double, de briques cuites liées avec du plâtre; & une troisieme couche de plomb pour empêcher que l'humidité de la terre qu'on mettroit dessus ne pénétrât jusqu'aux murs. On y en avoit porté une si grande quantité que sa hauteur suffisoit aux racines des plus grands arbres. Le jardin en contenoit en effet un grand nombre de toutes les especes qui étoient d'une grandeur & d'une beauté surprenante. Comme le jour entroit librement par dessous les arcades, on avoit pratiqué entre les piliers plusieurs chambres magnifiques où l'on pouvoit manger. Un seul des murs étoit creux depuis le haut jusqu'en bas. C'est celui dans l'épaisseur duquel on avoit placé des pompes qui descendoient dans le Fleuve & qui apportoient jusques dans le Jardin toute l'eau dont on pouvoit avoir besoin pour l'arroser: de sorte que du dehors on n'appercevoit rien de toute cette construction. Mais, comme nous l'avons déjà dit, ce Jardin étoit postérieur à Semiramis. Cette Reine avoit bâti plusieurs autres Villes le long de l'Euphrate & du Tigre, dans lesquelles elle avoit établi des entrepôts pour toutes les marchandises qui venoient de la Médie, de la Paratacene & des pays circonvoisins.

XI. Fleuves & autres avantages de la Babylonie.

APRÈS le Nil, le Gange & un petit nombre d'autres fleuves; les plus célebres de l'Asie sont l'Euphrate & le Tigre qui sortent des montagnes d'Arménie & dont les sources sont éloignées l'une de l'autre de

quinze cens ſtades. A l'extrémité de la Médie & de la Paratacene ils embraſſent la Méſopotamie à laquelle même ils ont donné ce nom, parce qu'en effet elle eſt ſituée entre ces deux Fleuves. Traverſant enſuite la Babylonie, ils vont ſe jeter dans la Mer (1) Rouge: comme ces fleuves ſont fort grands & qu'ils parcourent de grands pays, ils ſont très-favorables pour le commerce. De-là vient que les Villes qu'ils arroſent ſont très-marchandes & contribuent par-là à l'éclat & à la magnificence de Babylone. Semiramis avoit tiré des Montagnes d'Arménie une pierre de cent trente pieds de longueur & de vingt-cinq de largeur & d'épaiſſeur. L'ayant fait traîner par pluſieurs couples d'ânes & de bœufs juſques ſur le Fleuve, on la mit ſur une barque faite exprès; de ſorte qu'étant arrivée juſques dans la Babylonie on dreſſa ſur le grand chemin ce monument, qu'on a mis au nombre des ſept Merveilles du Monde, & qu'on a appelé Obéliſque à cauſe de la forme d'aiguille qu'on lui avoit donnée. Entre les choſes ſurprenantes qu'on voit dans la Babylonie, la quantité de bitume qui s'y forme n'eſt pas des moins conſidérables; car, outre l'uſage qu'on en a fait dans les bâti-

(1) Diodore appelle ici Mer Rouge le Golfe Perſique dans lequel l'Euphrate & le Tigre vont ſe jeter: ou, ſuivant une interprétation plus favorable, ces Fleuves traverſent le Golphe Perſique, pour ſe jeter dans la Mer Rouge, qui eſt la Mer des Indes, & non pas le Sein Arabique qui porte ſeul aujourd'hui le nom de Mer Rouge.

mens immenses dont nous avons parlé, tout le Peuple en va prendre autant qu'il en veut, & le met au feu comme du bois après l'avoir fait secher. Quoique le nombre de ceux qui en puisent tous les jours soit prodigieux, ce qui en reste paroît toujours dans la même quantité comme l'eau d'une Fontaine intarissable. Auprès de la grande source de Bitume, il y en a une autre plus petite, mais remarquable par une propriété terrible. Elle jette une vapeur de souffre si violente que tout animal qui s'en approche perd la respiration & meurt sur le champ, suffoqué par l'odeur qui sort de cette source empoisonnée. L'inflammation & l'enflure gagne tout le corps, mais particulierement les parties qui sont autour du poulmon. Il y a aussi au-delà du Fleuve un Lac environné d'une terre extrêmement seche: Ceux qui ne le connoissant pas entreprennent de s'y baigner, nagent quelque tems; mais à peine sont-ils vers le milieu qu'ils se sentent comme tirés par une force inconnue; de sorte qu'essayant de gagner le bord pour se sauver ils ne peuvent en venir à bout. Les jambes, les cuisses, les reins s'engourdissent successivement, jusqu'à ce qu'enfin tout le corps devenant perclus tombe au fond & revient bien-tôt sans vie au-dessus de l'eau. Nous finirons-là les particularités qui concernent le pays de la Babylonie.

XII. Expédition de Semiramis

SEMIRAMIS ayant achevé tous ces Ouvrages, marcha avec une grande Armée contre les Medes; & étant arrivée au pied

d'une Montagne appelée le Bagiſtan, elle y formà ſon camp; & de plus elle traça dans la plaine un Jardin de douze ſtades de tour. Au milieu de ce Jardin il y avoit une Fontaine qui fourniſſoit l'eau néceſſaire pour l'arroſer. Le Mont Bagiſtan qui eſt conſacré à Jupiter préſentoit au jardin une de ſes faces, qui étoit un rocher eſcarpé de dix-ſept ſtades de hauteur & plein d'inégalités. Semiramis le fit unir par le bas, & y fit tailler ſa figure accompagnée de cent gardes. Elle y ajouta une inſcription en caracteres Syriens, qui portoit que Semiramis, en mettant en un monceau le bagage dont étoient chargées les bêtes de ſomme qui ſuivoient ſon Armée, étoit montée juſqu'au haut de la Montagne. Ayant décampé de-là pour aller auprés de Chaone; Ville de la Médie, elle apperçut ſur un terrain aſſez élevé une pierre d'une groſſeur étonnante. Elle traça là un autre Jardin très-grand au milieu duquel la pierre ſe trouvoit enfermée. (1) Elle fit bâtir à l'entour des maiſons de délices, d'où elle découvroit non-ſeulement tout le Jardin, mais encore ſon Armée qui étoit campée dans la Plaine. Elle paſſa un très-long tems en ce lieu, en ſe livrant à toutes les voluptés qui ſe préſentoient à ſon eſprit. Elle ne voulut jamais ſe marier de peur que ſon mari ou ſes enfans ne la dépoſſédaſſent de l'Empire;

Ouvrages dans la Médie, dans la Perſe, dans la Libye & dans l'Ethiopie.
Ouvrages qu'elle fait faire dans ſa route.

(1) Le Grec ſemble dire que la pierre enfermoit le Jardin. Mais j'ai ſuivi Rhodoman qui adoucit cette exagération.

mais elle choisit les plus beaux hommes de son Armée pour avoir commerce avec elle, & les fit tous mourir ensuite. De-là elle marcha vers Ecbatane & arriva à la Montagne appelée Zarcée. Cette Montagne occupe plusieurs stades de terrain, & les rochers & les précipices qui la partagent lui donnent un très-grand circuit. La Reine voulant abréger sa route & en même-tems immortaliser sa mémoire, fit couper des rochers & combler des précipices, traçant ainsi à grands frais un chemin droit & uni qui retient encore aujourd'hui le nom de Semiramis. Etant arrivée à Ecbatane, Ville située dans la plaine, elle y bâtit un Palais magnifique & prit même un soin plus particulier de cette Ville que des autres; car, comme elle manquoit souvent d'eau & qu'il n'y avoit pas de sources dans son voisinage, elle fit venir avec des travaux immenses une si grande abondance de la plus belle eau, que toute la Ville en étoit arrosée. A douze stades d'Ecbatane est une Montagne, appelée Oronte, fort droite & si élevée, qu'elle a vingt-cinq stades de hauteur perpendiculaire. De l'autre côté est un grand Lac qui se décharge dans le Fleuve. La Reine fit percer cette Montagne vers le pied, pour y faire passer un canal auquel elle donna quinze pieds de largeur sur quarante de profondeur; & qui conduisoit l'eau depuis le Lac jusqu'à Ecbatane.

Suite de l'expédition de Semiramis.

De la Médie elle passa dans la Perse & parcourut tous les pays qu'elle possédoit dans l'Asie. Changeant par-tout en plaines

les montagnes & les précipices, elle fit des chemins magnifiques. Dans les lieux plains au contraire elle fit élever des Terrasses, pour y placer les tombeaux des principaux Officiers de son Armée, ou même des collines pour y bâtir des Villes. Elle avoit coutume aussi de faire faire de petites hauteurs à côté de son camp, afin qu'y faisant dresser sa tente elle pût découvrir toute son Armée. Plusieurs de ces travaux subsistent encore dans l'Asie, où on les appelle les Ouvrages de Semiramis. Elle entra ensuite dans l'Egypte & ayant subjugué la plus grande partie de la Libye, elle alla jusqu'au Temple de Jupiter Ammon pour interroger l'Oracle sur le tems de sa mort. On dit qu'il lui fut répondu qu'elle disparoîtroit d'entre les hommes & que quelques Nations commenceroient à lui rendre les honneurs divins, lorsque son fils Ninyas lui auroit dressé des embûches. De-là elle passa chez les Ethiopiens qu'elle vainquit, & où elle observa toutes les singularités du pays; par exemple, ce Lac quarré qui a cent soixante pieds de tour dont l'eau est de la couleur du Cinabre, & qui répand une odeur très-agréable & approchante de celle du vin vieux. Mais cette eau a, dit-on, une propriété extraordinaire, c'est qu'elle fait tomber ceux qui en boivent dans un délire qui leur fait révéler des crimes qu'ils avoient oubliés eux-mêmes depuis longtems. Cependant on n'ajoute pas beaucoup de foi à cette particularité. A l'égard des Ethiopiens, ils ont des cérémonies très-singulie-

res dans leurs funérailles. Après avoir salé les corps, ils les mettent dans une niche de verre qu'ils posent sur une colonne, de sorte qu'on les voit à découvert. C'est ainsi que le rapporte Hérodote; (1) mais Ctésias soutient qu'il se trompe. Il dit qu'à la vérité on sale les corps, mais qu'on ne les voit point à nud dans une niche de verre: car, comme ils ont été altérés par le feu où on les a fait passer, ils ne sauroient conserver la ressemblance du défunt: & il soutient que l'on fait une Statue d'or qui le représente, dans laquelle son cadavre est enfermé; & que c'est cette Statue que l'on pose dans une niche & qu'on voit au travers du verre. Au reste ce ne sont que les plus riches que l'on ensevelit ainsi. On fait faire des Statues d'argent pour ceux qui le sont moins & des Statues de terre cuite pour les pauvres. A l'égard du (2) verre, on en trouve abondamment en Ethiopie & il n'est personne qui ne soit en état d'en avoir. Mais nous parlerons bien-tôt des Loix des Ethiopiens & des choses remarquables qui se voient en leur pays, lorsque nous raconterons ce que l'Histoire véritable ou fabuleuse a conservé de leurs antiquités.

XIII. Retour de Semiramis à Bactres.

SEMIRAMIS, ayant réglé toutes choses dans l'Ethiopie & dans l'Egypte, reprit le chemin de l'Asie, & revint à Bactres

(1) Hérodote. *l.* 3.

(2) Palmérius remarque ici que le verre dont il s'agit doit être un fossile ou un métal différent du verre que nous connoissons.

avec toute son Armée. Se voyant de très-grandes forces, elle voulut se signaler après une longue Paix par une guerre d'éclat. Ayant donc appris que les Indiens formoient la plus grande Nation de la Terre, & qu'ils occupoient un très-grand & très-beau pays, elle résolut de les aller combattre. Stabrobatès étoit alors Roi des Indes, & il entretenoit toujours une Armée innombrable. Il avoit plusieurs Eléphans qu'on paroit magnifiquement & qui étoient terribles dans les combats. L'Inde surpasse en beauté tous les pays du monde : elle est arrosée d'un grand nombre de Fleuves qui la traversent, & elle fournit double récolte par an. Ainsi les habitans y trouvent en abondance toutes les choses nécessaires à la vie. On dit que le climat y est si favorable qu'on n'y a jamais vu de famine, ni même aucun de ces accidens qui nuisent ailleurs aux fruits de la terre. Il y a une quantité prodigieuse d'Eléphans qui en courage & en force surpassent de beaucoup ceux de la Libye. Elle produit de l'or, de l'argent, du fer, du cuivre, toute sorte de pierreries très-parfaites, en un mot tout ce qui peut enrichir les hommes ou contribuer à leurs plaisirs. Ces avantages qui étoient connus de Semiramis l'engagerent à déclarer la guerre à ces Peuples, quoiqu'elle n'eût reçu d'eux aucune offense. Comme cette expédition demandoit une Armée nombreuse, elle envoya des ordres à tous les Commandans de ses Provinces de faire enrôler l'élite de la Jeunesse au nombre qu'elle

Préparatifs extraordinaires pour la guerre qu'elle veut porter aux Indes.

avoit prescrit, selon l'étendue de chaque Gouvernement. Toutes ces troupes devoient paroître bien équipées & avec des armes neuves, à une revue générale qu'elle indiqua à Bactres dans le terme de trois ans. Elle fit venir aussi des Ouvriers de Marine de la Phénicie, de la Syrie, de l'Isle de Chypre & de toutes les côtes de la Mer. Elle leur fit fournir les bois nécessaires pour des bateaux qui se pussent démonter. Elle en vouloit avoir sur le Fleuve Indus qui bornoit ses Etats, un assez grand nombre pour passer chez les ennemis, & pour les arrêter quand ils entreprendroient de venir chez elle. Mais comme il n'y a pas de forêts aux environs du Fleuve Indus, il falloit y porter par terre ces barques toutes prêtes. Semiramis ne trouvoit son Armée inférieure à celle des Indiens que du côté des Eléphans qui lui manquoient. Pour y suppléer elle imagina de faire des représentations de ces animaux qui surprendroient extrêmement des Peuples persuadés qu'il n'y avoit d'Eléphans que dans leur pays. Elle choisit pour cet effet trois cens mille Bœufs n[illegible], dont elle laissa par avance toutes les chairs au profit des Ouvriers qui exécutoient son dessein. C'étoit d'en assembler les cuirs & de les remplir de foin de telle sorte qu'on leur donnât la figure qu'elle demandoit. On ajustoit ces cuirs sur des chameaux, & l'on trouvoit moyen de placer un homme dans la machine pour la faire mouvoir, de sorte qu'elle paroissoit de loin un véritable Eléphant. Ceux qu'on choi-

choisit pour ce travail furent enfermés dans un bâtiment muré de tous les côtés, & dont la porte étoit si étroitement gardée, qu'aucun d'eux ne pouvoit sortir, & que personne ne pouvoit ni les voir ni leur parler. Elle en usoit ainsi de peur que la chose se divulguant ne parvînt jusqu'aux oreilles des Indiens. Ayant employé deux ans tant à la préparation de ces faux Eléphans qu'à celle de ses barques, elle assembla toutes ses troupes dans la Bactriane. Son Armée, selon Ctésias, montoit à trois millions d'hommes d'Infanterie, à cinq cens mille homme de Cavalerie, & à cent mille chariots. Il y avoit de plus cent mille hommes montés sur des chameaux & tous armés d'épées de six pieds de long. Elle avoit deux mille de ses barques qui se démontoient, & elle les fit porter jusqu'au Fleuve sur des chameaux, aussi-bien que les formes d'Eléphans dont nous avons parlé, les Cavaliers marchant à côté accoutumoient leurs chevaux à cet objet extraordinaire. Persée, Roi de Macédoine, mit en usage un stratagême à peu près semblable contre les Romains qui avoient dans leur Armée des Eléphans de Libye: cette tromperie ne lui réussit pas mieux qu'à Semiramis. Nous allons voir plus en détail ce qui arriva à l'égard de cette Reine.

STABROBATÈS ayant appris les préparatifs immenses que l'on faisoit contre lui, s'efforça de porter les siens à un tel excès qu'ils surpassassent encore ceux de Semiramis. Dans cette vue il fit faire qua-

XIV. Elle est vaincue par Stabrobatès Roi des Indes, & elle revient à Bactres.

tre mille barques de roseaux; car dans les Indes les lieux voisins des Fleuves & des marécages portent des roseaux d'une telle grosseur, que c'est tout ce que peut faire un homme que de les embrasser, & l'on dit de plus que les vaisseaux qui sont faits de cette espece de bois sont d'un excellent usage, parce qu'il est incorruptible. On forgea aussi des armes avec un soin particulier, & les levées qu'il fit faire dans tous ses Etats, lui fournirent une Armée beaucoup plus nombreuse que celle de Semiramis. Il envoya des chasseurs à la poursuite des Eléphans sauvages pour augmenter le nombre de ceux qu'il avoit nourris jusqu'alors; & il les fit enharnacher de sorte que leur vue seule inspiroit la terreur. En effet, quand on les mit en marche il ne sembloit pas à leur nombre & à l'armure dont ils étoient couverts qu'aucune force humaine pût leur résister. Ayant ainsi disposé toutes choses pour sa défense, il envoya des Hérauts au-devant de Semiramis qui attesterent les Dieux en sa présence, qu'elle venoit attaquer une Nation qui ne lui avoit fait aucun tort. Les Lettres dont ils étoient chargés étoient remplies d'ailleurs de reproches secrets sur les déréglemens de sa vie; & il assuroit par serment que, si elle tomboit en sa puissance, il la feroit mettre en croix. Semiramis ayant lu ces Lettres, répondit en se moquant, que dans le combat elle feroit preuve de sa vertu. S'étant ensuite avancée jusques sur le Fleuve Indus, elle trouva l'Armée ennemie rangée en bataille,

Auſſi-tôt mettant ſes barques en état, & les rempliſſant de ſes meilleurs Soldats elle entreprit un combat naval, de telle ſorte pourtant qu'elle étoit encore aidée des troupes qu'elle avoit diſpoſées ſur le rivage. L'on combattit vaillamment de part & d'autre ; mais enfin la victoire demeura à Semiramis. Elle coula a fond mille barques & fit un grand nombre de priſonniers. Encouragée par cette premiere victoire, elle prit toutes les Iſles du Fleuve & toutes les villes qui y étoient bâties, & fit dans cette ſeule courſe cent mille captifs. Le Roi des Indes retira ſes troupes d'auprès du Fleuve en faiſant ſemblant de fuir, mais dans le deſſein d'attirer l'ennemi ſur ſes terres. Semiramis, flatée par ſes ſuccès, fit jeter ſur le Fleuve un pont d'une largeur extraordinaire par deſſus lequel elle fit paſſer toutes ſes troupes. Elle laiſſa ſoixante mille hommes à la garde du pont & conduiſit le reſte à la queue des fuyards, en faiſant marcher à la tête de ſon armée ſes faux Eléphans, afin que les eſpions du Roi lui en fiſſent le rapport. Elle ne fut pas trompée à cet égard ; & comme les eſpions parloient du nombre prodigieux de ces animaux, les Indiens ſe demandoient les uns aux autres comment une Armée Aſſyrienne pouvoit avoir tant d'Eléphans : cependant la fraude fut bien-tôt découverte. Quelques Soldats de Semiramis ſurpris à faire mauvaiſe garde pendant la nuit, & craignant d'en être punis étoient paſſés chez les Indiens & leur avoient dévoilé tout le myſte-

re. Le Roi prenant un nouveau courage sur ce rapport, & découvrant à ses Soldats ce qu'il avoit appris des transfuges revint en bataille rangée contre ses ennemis. La Reine s'étoit préparée à le recevoir; ainsi, quand les deux Armées furent en présence, le Roi des Indes fit avancer sa Cavalerie avec les chariots pour commencer le combat. Semiramis soutint vigoureusement ce choc, en leur opposant ses faux Eléphans qui étoient rangés à la tête de l'Armée en égale distance les uns des autres. Les chevaux Indiens en furent bien-tôt effrayés: cet aspect ne les effarouchoit pas d'abord, parce qu'ils étoient accoutumés à voir des Eléphans que ces figures mouvantes représentoient de loin; mais quand ils en furent plus proches; l'odeur des cuirs à laquelle ils n'étoient pas faits, jointe aux différences très-sensibles de près entre de vrais Eléphans & ces formes monstrueuses les mirent absolument en désordre. Ainsi les uns jetoient par terre leurs Cavaliers; les autres n'obéissant plus à la main, portoient les leurs au milieu des innemis. Semiramis profitant de ce tumulte se jette avec l'élite de ses Soldats sur la Cavalerie ennemie & la met en fuite. Stabrobatès, étonné de cette déroute, fait avancer ses Fantassins précédés de ses Eléphans. Lui-même commandant l'aile droite & monté sur le plus beau de tous, alloit droit à la Reine que le hazard avoit amenée devant lui. Les faux Eléphans s'avançant aussi de leur côté soûtinrent peu de tems l'impétuosité

des véritables; car ces animaux étant extraordinairement courageux & se confiant en leur force, tuoient du premier coup tous ceux qui s'opposoient à eux. Ainsi écrasant les uns avec leurs pieds, déchirant les autres avec leurs dents & jetant les autres en l'air avec leurs trompes, ils eurent bien-tôt répandu une terreur générale dans l'Armée de Semiramis. Enfin, comme les morts s'entassoient les uns sur les autres, & que le carnage avoit quelque chose de plus effroyable qu'à l'ordinaire, on ne gardoit plus de rang. Toute l'Armée étant en déroute, le Roi des Indes s'attacha à Semiramis & lui tira d'abord une fleche qui l'atteignit au bras. Ensuite il lui lança un dard qui par un mouvement qu'elle fit la blessa au dos. Semiramis, quoiqu'elle sentît à peine le coup, monta à cheval & s'enfuit, laissant derriere elle l'Eléphant du Roi qui ne couroit pas aisément. Toute son Armée retourna précipitamment vers le Fleuve où conduisoit un seul chemin assez étroit; de sorte que se foulant aux pieds les uns les autres, & tombant pêle-mêle hommes & chevaux, ils périssoient d'une maniere étrange. Comme les ennemis les serroient de près, le désordre ne fut pas moins terrible sur le pont où ils se jeterent en si grand nombre que n'y pouvant tenir tous, ils tomboient de part & d'autre dans le Fleuve. Cependant, dès que Semiramis vit que la plus grande partie de ses troupes échapées du combat étoit passée, elle fit rompre le pont. Toute la charpente qui le sou-

tenoit se partageant en mille pieces, emporta avec elle les bateaux des Indiens qui poursuivoient les fuyards, & qui se noyant dans les eaux rapides du Fleuve, laisserent en sureté Semiramis. Outre cela le Roi des Indes ayant vu des signes dans le Ciel qui, selon l'interprétation de ses Divins, lui défendoient de passer outre, cessa sa poursuite; & Semiramis ayant échangé ses prisonniers, revint à Bactres après avoir perdu les deux tiers de son Armée.

XV. Mort de Semiramis.

QUELQUE tems après son fils Ninyas lui dressa des embûches par l'entremise d'un Eunuque son confident. Elle les découvrit, & se ressouvenant alors de l'Oracle de Jupiter Ammon, elle ne prit aucune résolution violente contre son fils: au contraire, elle lui céda la Couronne, & ayant recommandé à tous ses Sujets de lui obéir, elle disparut; comme pour faire croire qu'elle alloit passer au rang des Dieux, suivant la promesse de l'Oracle. Quelques-uns content qu'elle fut changée en colombe, & qu'une bande de ces oiseaux s'étant venue placer sur son Palais, elle s'étoit envolée avec elles. C'est une des raisons pour lesquelles les Assyriens ayant immortalisé Semiramis, ont rendu les honneurs divins à la colombe. Ainsi, ayant été Souveraine de toute l'Asie, excepté des Indes, Semiramis finit ses jours après une vie de soixante & deux ans & un regne de quarante-deux. Nous nous sommes conformés à Ctésias de Cnide, dans tout ce que nous avons dit

d'elle jusqu'à présent. Mais Athenée (1) & quelques autres Historiens, ont écrit qu'elle avoit été une belle courtisane qui avoit gagné par ses attraits le Roi d'Assyrie, Elle n'avoit d'abord eu qu'un crédit médiocre auprès de lui : mais dans la suite ayant été déclarée sa femme légitime, elle lui proposa de la laisser maitresse de l'Empire pendant cinq jours. Ayant donc pris le Manteau Royal & le Sceptre, elle employa le premier jour a faire des festins magnifiques, auxquels elle invita les grands Seigneurs & tous ceux qui avoient quelque autorité dans l'Etat, pour les mettre dans ses intérêts. Toute la Cour s'étant accoutumée ce jour-là à la traiter de Souveraine; dès le lendemain elle fit mettre son mari en prison; & étant pleine d'ambition & de courage, elle se saisit de l'autorité Royale, & fit pendant une longue vie de très-grandes choses. C'est ainsi que les Historiens varient au sujet de Semiramis.

XVI. Ninyas son fils lui succede. Oisiveté & politique de ce Prince.

NINYAS son fils, qu'elle avoit eu de Ninus, lui succéda; & s'éloignant de l'humeur guerriere & entreprenante de sa mere, il entretint la paix pendant tout son regne. Il passa toute sa vie dans son Palais, ne se laissant voir à personne qu'à des con-

(1) Cet Athenée pourroit être celui qui gouvernoit en Cilicie pour les Romains, & qui étoit ami de Muréna du tems d'Auguste. Car le fameux Athenée de Naucrate dont il nous reste le Banquet des Philosophes en 15 livres, ayant vécu sous Marc Aurele, étoit bien postérieur à Diodore. Voss. l. 2 c. 15.

cubines & à des Eunuques. Il n'étoit jaloux que de son indolence & de ses plaisirs; il ne travailloit qu'à éviter la douleur & le chagrin, & il faisoit consister le plus grand avantage de la Royauté à satisfaire librement tous ses desirs. Cependant, pour assurer sa Couronne & pour maintenir ses Sujets dans l'obéissance, il faisoit lever tous les ans dans chaque Province de son vaste Empire un certain nombre de Soldats soumis à un Chef de la même nation. Il faisoit camper l'Armée composée de toutes ces milices autour de sa Capitale, & donnoit cependant à chaque nation un Gouverneur dévoué à sa personne. A la fin de l'année il renvoyoit ces Soldats chacun chez eux & en levoit de nouveaux. Il retenoit ainsi dans le devoir tous ses Peuples qui voyoient une Armée nombreuse toujours prête à aller réduire les rebelles les plus éloignés. Le changement annuel de ses troupes empêchoit d'un autre côté que les Officiers & les Soldats ne prissent de trop fortes liaisons les uns avec les autres, & n'acquissent même dans les armes une expérience & une hardiesse qui inspirent souvent des entreprises séditieuses. Le soin qu'il prenoit de se cacher n'alloit, à vrai dire, qu'à dérober au public la vue de ses débauches: cependant on le regardoit comme un Dieu invisible dont personne n'osoit mal parler. Enfin, quoiqu'il passât sa vie à Ninive, il ne laissa pas d'établir des Généraux dans les Armées, des Gouverneurs dans les provinces, & des Juges dans les villes; en un mot,

mot, il pourvut à tout ce qui lui parut nécessaire pour le bon ordre de ses Etats. Ses successeurs se conduisirent à peu près de la même maniere pendant trente générations & jusqu'à Sardanapale.

XVII. Il y a eu une longue suite de Rois inconnus jusqu'à Sardanapale.

Sous celui-ci la Monarchie des Assyriens passa aux Medes, après avoir subsisté treize cens soixante & tant d'années, selon la supputation de Ctésias de Cnide en son second Livre. Mais il n'a daigné nous rapporter, ni le nom de chacun de ces Rois, ni la durée de leur regne; parce qu'on n'en cite rien de remarquable, si ce n'est le secours qui fut envoyé à Troye par les Assyriens sous le commandement de Memnon fils de Tithon; car on dit que Teutamus, vingtieme Roi de l'Asie depuis Ninyas, étant sur le trône plus de mille ans après la fondation de cet Empire, Agamemnon mena les Grecs au siege de Troye; & que priam, Roi de la Troade, se sentant pressé, envoya demander du secours au Roi d'Assyrie dont il relevoit. Teutamus lui donna, dit-on, dix mille Ethiopiens & autant de Susians avec deux cens chariots sous le commandement de Memnon. On ajoute que Tithon, qui étoit le Général des Perses, avoit la premiere place dans la faveur du Roi, & que son fils se trouvant alors à la fleur de son âge surpassoit tous les autres Satrapes par son courage & par ses autres grandes qualités. Ce fut lui qui bâtit dans la citadelle de Suse un Palais qui a subsisté jusqu'au tems de la Monarchie des Perses, & qui avoit retenu son nom, aussi-bien

qu'un grand chemin qu'il avoit fait faire dans cette Province. Cependant les Ethiopiens voisins de l'Égypte rendent douteuses ces dernieres circonstances; car ils prétendent que Memnon est né chez eux, & ils montrent encore de vieux palais qu'ils appellent Memnoniens. Ils conviennent de son voyage à Troye à la tête du secours que nous avons marqué plus haut, & ils disent qu'il s'y signala par son courage & qu'il tua plusieurs Grecs de sa main; après quoi il fut tué lui-même par les Thessaliens dans une embuscade. Les Ethiopiens ayant recouvré son corps le brûlerent & rapporterent ses cendres à Tithon. Ces Barbares assurent que son Histoire est ainsi racontée dans les Annales de leurs Rois.

XVIII. Sardanapale, dernier Roi d'Assyrie.

SARDANAPALE, dernier Roi de la Monarchie des Assyriens, & le trentieme depuis Ninus, qui l'avoit fondée, surpassa tous ses prédécesseurs en fainéantise & en volupté; car, outre qu'il ne se laissoit voir à personne, il menoit absolument la vie d'une femme. Il en portoit l'habit, il en affectoit la voix, & étant sans cesse au milieu de ses concubines, il n'avoit entre les mains que des ouvrages de laine & de pourpre. Il se fardoit avec de la céruse & se parfumoit le visage & tout le corps de ces essences recherchées qu'emploient les plus molles & les plus lascives courtisanes. Il recherchoit avec soin les viandes & les breuvages qui provoquent aux actions impudiques, & il abusoit des deux sexes sans

se soucier de l'infamie attachée à cét horrible excès. Enfin il s'étoit plongé si avant dans l'intempérance & dans les plus honteuses débauches qu'il fit lui-même en Langue barbare cette épitaphe qui depuis a été mise en deux vers Grecs.

J'emporte des trésors que je laisse aux vivans,
Tout ce que j'en ai mis à contenter mes sens.

Il avoit recommandé à ses successeurs de la faire graver sur son tombeau.

SARDANAPALE étant tel que nous venons de le représenter, non-seulement fit une fin malheureuse pour lui-même; mais de plus il fut cause du renversement de la Monarchie des Assyriens qui avoit duré plus long-tems que toutes celles dont nous avons connoissance. Arbacès qui avoit de l'élévation d'esprit & du courage, conduisoit les Troupes que la Medie où il étoit né, envoyoit tous les ans à Ninive. Le Chef des troupes Babyloniennes avec qui il s'étoit lié d'amitié, lui mit dans l'esprit de changer l'état des choses en Assyrie. Celui-ci se nommoit Bélesis, le plus illustre des Prêtres que les Babyloniens appellent Chaldéens. Comme il étoit fort versé dans l'Astrologie & dans la Divination, il avoit fait à plusieurs personnes des prédictions que l'événement avoit justifiées. S'étant mis par-là dans un grand crédit, il assura le Capitaine des Medes son ami qu'il régne-

XIX. Conjuration & guerre contre Sardanapale. Il y succombe.

roit un jour à la place de Sardanapale. Arbacès le remerciant lui promit, si la Prophétie s'accomplissoit, de le faire Satrape de Babylone. Et cependant, aussi plein d'espérance que s'il avoit ouï la voix d'un Dieu, il rechercha l'amitié des Chefs des autres Provinces. Il leur faisoit de grands festins, & leur donnant chaque jour de nouvelles marques de considération, il les mettoit insensiblement dans son parti. Il voulut d'abord pénétrer jusques dans le palais du Roi & s'instruire au vrai de la vie qu'il y menoit. Il ne lui en coûta, pour y parvenir, qu'une coupe d'or dont il fit présent à un des Eunuques. Etant donc introduit chez le Roi, il fut temoin de sa mollesse & de ses débordemens. Il le méprisa comme un Prince indigne de son rang, & il s'affermit plus que jamais dans son projet & dans ses espérances. Ainsi se liant par serment avec Bélesis, ils convinrent entr'eux qu'Arbacès feroit révolter les Perses, tandis que Bélesis feroit entrer les Babyloniens dans cette conjuration à laquelle il tâcheroit aussi d'attirer le Roi des Arabes, (1) qui étoit son ami particulier. Le tems arriva cependant de remener les troupes de l'année pour en lever d'autres, selon la coutume. Arbacès profita de cette occasion pour exciter les Medes à se rendre maîtres de l'Empire d'Assyrie, & il

(1) Nous suivons ici Rhodoman qui change Barbares en Arabes.

flata en même tems les Perses d'un Gouvernement plus libre. Bélesis, de son côté, pressa les Babyloniens de secouer le joug; & passant dans l'Arabie, il fit goûter sa proposition au Roi qui la gouvernoit, & qui avoit été son hôte & son ami. Au commencement de la nouvelle année, les troupes de toutes les Provinces se rendirent à Ninive, en apparence pour satisfaire à la coutume établie, mais en effet pour ôter l'Empire aux Assyriens. Les quatre Nations que nous venons de nommer, c'est-à-dire les Medes, les Perses, les Babyloniens, & les Arabes s'assemblerent en un même lieu, & composerent une Armée de quatre cens mille hommes; ce fut-là qu'ils tinrent leur premier Conseil de guerre.

Arbacès Capitaine des Medes, & Bélesis Devin de Babylone, Chefs de la conjuration perdent trois batailles & demeureur vainqueurs dans la quatrieme.

SARDANAPALE ayant appris ces nouvelles, assembla de son côté les troupes de toutes les autres Provinces. Le combat s'étant donné dans la plaine, les Conjurés furent vaincus & poursuivis avec une grande perte jusques sur une Montagne éloignée de soixante-dix stades de Ninive. Cependant ils en redescendirent bien-tôt pour tenter encore une fois la fortune. Sardanapale après avoir rangé toutes ses troupes en bataille, envoya des Hérauts à l'Armée des ennemis, pour déclarer de sa part qu'il donneroit deux cens talens d'or à celui qui tueroit le Mede Arbacès, & deux fois autant avec le Gouvernement de la Médie à celui qui le lui ameneroit vivant. Il fit faire une déclaration à peu près semblable

à l'égard de Bélesis Babylonien. Ces promesses n'ayant tenté personne, il livra un second combat où les Conjurés perdirent encore beaucoup des leurs, & le reste s'enfuit dans le camp qu'ils avoient sur la Montagne. Découragés qu'ils étoient par cette seconde défaite, ils consulterent entr'eux sur le parti qu'ils avoient à prendre. La plupart étoient d'avis de s'en retourner chacun dans sa Province & de s'y retrancher, jusqu'à ce qu'ils eussent rétabli leurs forces. Mais Bélesis les excitant par des motifs qui convenoient à leur situation présente, & leur promettant de la part des Dieux un succès heureux pour prix & pour terme de leurs travaux, les engagea de nouveau dans le péril. Il se donna un troisieme combat où le Roi victorieux pour la troisieme fois se rendit maître de leur camp, & les poursuivit jusques dans les Montagnes de la Babylonie. Arbacès faisant des prodiges de valeur & ayant tué de sa main plusieurs Assyriens fut blessé lui-même. Les Chefs des Conjurés, voyant la fortune opposée si constamment à leur entreprise, commencerent à en desespérer, & ne songeoient plus qu'à leur sureté particuliere. Mais Bélesis ayant passé toute une nuit dans un lieu découvert à observer les Astres, leur assura que, s'ils avoient la patience d'attendre seulement cinq jours, ils recevroient un secours auquel ils ne s'attendoient point, & qui feroit absolument changer la face des choses. Il avoit vu, disoit-il, cette destinée clairement écrite,

dans le Ciel : ainsi il ne leur demandoit que ce terme pour leur donner une preuve complette de son savoir, & de la faveur des Dieux. Les Conjurés s'étant laissé gagner par ses instances & par des promesses qui devoient être si-tôt vérifiées, reçurent avis qu'il venoit au Roi en diligence un puissant renfort de la Bactriane & qu'il étoit prêt d'arriver. Arbacès jugea à propos d'aller à sa rencontre avec une élite de Soldats armés à la légere, afin que s'il ne pouvoit inspirer à ces Bactrians d'entrer dans son parti, il fût en état de les y contraindre. Mais la liberté qu'il leur promit gagna bien-tôt ces nouvelles troupes ; & tous les Conjurés se réunirent ensemble dans le même camp. Cependant le Roi d'Assyrie qui ignoroit la défection des Bactrians & qui comptoit alors sur la fortune qui lui avoit été jusqu'alors si favorable, étoit retombé dans l'oisiveté. Il avoit fait distribuer à ses Soldats la chair d'un nombre infini de victimes, du vin en abondance, & toutes sortes de provisions de bouche, de maniere que son Armée passoit le tems en festins. Arbacès ayant appris par des transfuges la négligence & l'ivresse où l'on étoit dans le camp du Roi, l'alla attaquer inopinément. Alors tombant à propos & en bon ordre sur des Soldats hors de leurs rangs, & qui ne s'attendoient à rien de pareil ; il les chassa de leur camp & en ayant fait un grand carnage il poursuivit le reste jusqu'à Ninive. Le Roi laissant Salémenès, frere de sa femme, à la tête des

troupes qui lui reſtoient en campagne, s'enferma dans la Ville pour la défendre. Les Conjurés ayant livré deux combats ſous les murailles demeurerent deux fois vainqueurs. Salémenès fut tué, & ſes troupes ne pouvant ſe réfugier dans la Ville dont les ennemis fermoient le paſſage, furent contraintes de ſe précipiter dans l'Euphrate où elles périrent preſque toutes. Le nombre des morts fut ſi grand que le Fleuve porta fort loin la couleur dont il étoit teint. Quand on vit le Roi enfermé dans ſa Capitale, la plupart de ſes Sujets l'abandonnerent & furent ravis de s'affranchir d'un joug honteux. Le Roi, ſe voyant prêt à tomber du Trône, envoya avec de grands tréſors trois fils & deux filles qu'il avoit chez Cotta, Gouverneur de la Paphlagonie, le plus fidele de ſes Satrapes. Pour lui, il écrivit de tous côtés dans les Provinces qui lui étoient encore fideles, pour avoir les troupes & les munitions de guerre & de bouche qui lui étoient néceſſaires pour ſoutenir un ſiege. Or il y avoit un ancien Oracle qui avoit dit que Ninive ne ſeroit jamais priſe de force à moins que le Fleuve même ne devînt ennemi de la Ville. Comptant que cette condition qu'il regardoit comme impoſſible rendoit la Ville imprenable, il réſolut de la défendre en attendant les ſecours qui devoient lui venir des Provinces. Les aſſiégeans de leur côté, animés par leurs derniers ſuccès, continuoient leurs attaques : mais la hauteur des murailles mettoit les aſſiégés à l'abri de

leurs insultes ; car les Tortues, les Béliers, les Catapultes, & toutes les machines propres pour abattre les murs n'étoient pas encore inventées ; & la Ville étoit abondamment fournie de vivres par le soin particulier que le Roi avoit pris sur cet article. Ainsi le siege traînant en longueur, ils demeurerent deux ans entiers devant les remparts, empêchant d'ailleurs exactement qu'on ne pût sortir de la Place. Mais la troisieme année il y eut des pluies si abondantes que l'Euphrate se débordant inonda une partie de la ville, & renversa vingt stades de murailles. Le Roi jugeant par le dommage que le Fleuve avoit causé, que la condition de l'Oracle étoit accomplie, désespéra de son salut ; &, pour ne pas tomber vivant au pouvoir de ses ennemis, il fit dresser au milieu de son Palais un grand bucher, sur lequel il fit mettre tout son or, tout son argent & tous les vêtemens royaux. Il fit aussi enfermer toutes ses concubines & tous ses Eunuques dans une chambre construite au milieu du bucher. On y mit le feu & il fut ainsi consumé avec son palais & ses trésors. Les rebelles, ayant appris la mort de Sardanapale, entrerent dans la ville par la brêche que les eaux y avoient faite ; & ayant revêtu Arbacès des ornemens de la Royauté ils le proclamerent & le reconnurent Maître absolu de l'Empire.

LE NOUVEAU Roi ayant distribué des présens convenables à tous ceux qui l'avoient servi dans son entreprise, & ayant

XX. Arbacès est fait Roi & donne dès

le commencement de son regne un grand exemple de générosité. Il transporte le trône d'Assyrie chez les Mèdes.

établi des Satrapes dans toutes les Provinces, Bélesis se présenta à lui pour le faire ressouvenir de la part qu'il avoit à son élévation, & pour lui demander le Gouvernement de la Babylonie qu'il lui avoit promis pour récompense de ce service. Il lui dit aussi que dans les périls qu'ils avoient courus, il avoit fait vœu à Jupiter Bélus que si Sardanapale étoit défait & que l'on brûlât son Palais, il en transporteroit les cendres à Babylone pour en élever auprès du Temple un monument qui rappelât à tous ceux qui descendroient l'Euphrate la mémoire de celui qui avoit renversé la Monarchie des Assyriens. Il faisoit cette demande, parce qu'il avoit appris d'un eunuque de Sardanapale qui s'étoit donné à lui, & qu'il ténoit caché dans sa maison, la circonstance de l'or & de l'argent mis dans le bucher. Arbacès ne sachant rien de tout cela, parce qu'il n'étoit resté personne de la maison du Roi qui pût l'en instruire, accorda à Belesis les cendres qu'il lui demandoit, & lui donna Babylone exemte de tout tribut. Celui-ci ayant fait charger plusieurs barques de ces cendres aussi-bien que de l'or & de l'argent qu'elles couvroient, les envoya incessamment à Babylone. Cependant la chose s'étant découverte d'elle-même, le Roi nomma pour juges de cette action tous les Capitaines qui avoient combattu pour lui. L'accusé ayant avoué son larcin, les juges opinerent tous à la mort. Mais le Roi qui étoit généreux, & qui vouloit donner des

marques de bonté & de clémence au commencement de son regne, non-seulement pardonna à Bélesis, mais encore lui fit don de tout ce qu'il avoit enlevé. Il ne lui ôta point non plus le Gouvernement de Babylone; disant que les services que Bélesis lui avoit rendus auparavant l'emportoient de beaucoup sur la faute qu'il venoit de commettre. Le bruit de sa modération s'étant répandu par-tout, il en recueillit une estime & une bienveillance générale; & l'on disoit de toutes parts que celui qui étoit si indulgent étoit très-digne de la Royauté. Arbacès se conduisit avec justice & avec douceur à l'égard des habitans de Ninive; mais, faisant donner à chacun ce qui lui appartenoit, il les envoya tous habiter à la campagne: Après quoi il fit raser la ville jusqu'aux fondemens, & transporta à Ecbatane de Médie tout l'or & tout l'argent qu'on put retirer encore des cendres du Palais brûlé, ce qui ne laissa pas de monter à plusieurs talens. C'est ainsi que la Monarchie des Assyriens qui avoit subsisté jusqu'à la trentieme génération, & plus de quatorze cens ans depuis Ninus, fut renversée & passa aux Medes.

[illegible] NE paroît [illegible]as hors de propos de dire ici [illegible]oie des Chaldéens de Babylone [illegible] origine, afin de ne rien omettre de tout ce qui nous reste de l'antiquité qui soit digne de mémoire. Les Chaldéens descendent des plus anciennes familles de Babylone, & ils observent une

XXI. Chaldéens de Babylone, Piêtres & Devins. Leur Philosophie.

forme de vie approchante de celle des Prêtres d'Egypte; car, pour se rendre plus savans & plus entendus au service des Dieux, ils s'appliquent continuellement à la Philosophie, & se sont fait sur-tout une grande réputation en Astronomie. Ils étudient avec un grand soin l'art de la Divination. Ils prédisent l'avenir & croient pouvoir détourner les maux & procurer les biens par leurs expiations, par leurs Sacrifices, & par leurs enchantemens. Ils ont aussi l'expérience des Augures ou du vol des Oiseaux, & ils sont versés dans l'interprétation des songes & des prodiges. Outre cela ils consultent les entrailles des victimes & en tirent des connoissances qui passent pour certaines. Au reste, ils s'instruisent dans ces sciences d'une maniere toute autre que ceux d'entre les Grecs qui s'y adonnent. Chez les Chaldéens, cette Philosophie demeure toujours dans la même famille; elle passe du pere aux enfans, & ils se dispensent de toute autre fonction. Ainsi n'ayant pour maîtres que leurs parens, la jalousie ne fait rien cacher à celui qui enseigne, & le disciple apporte toute la docilité nécessaire pour s'instruire. De plus, ayant commencé dès le bas âge, ils acquierent une habitude extrême dans ces matieres, soit par la facilité que l'on a d'apprendre dans l'enfance, soit par la longueur du tems qu'ils y ont employé. Chez les Grecs, au contraire, la plupart entrent dans cette étude fort tard ou sans disposition naturelle; &, après s'y être appliqués quelque tems,

les besoins de la vie les en détournent. Ceux-mêmes qui s'y adonnent entierement ne le font gueres que dans le dessein d'y trouver leur subsistance. Ainsi, au lieu de s'en tenir aux anciens fondemens de cette Science, ils cherchent à s'attirer des disciples en s'écartant eux-mêmes des principes de leurs maîtres. Les barbares, au contraire, ne faisant jamais qu'une seule chose s'y rendent infiniment plus habiles. Ils évitent d'ailleurs l'inconvénient où tombent les Grecs par la recherche des nouveautés qui les font paroître si opposés les uns aux autres, que leur disciples voyant ces contradictions perpétuelles, s'entretiennent dans la défiance à leur égard, & n'osent compter sur rien de ce qu'on leur enseigne. En effet, si l'on examine les principales Sectes de la Philosophie Grecque, on les trouvera différentes les unes des autres dans les points les plus importans. Les Chaldéens prétendent que la Matiere est de toute éternité, & que n'ayant point eu besoin de génération elle n'est pas sujette à corruption. Mais ils croient que l'arrangement & l'ordre du Monde vient d'une Intelligence divine, & que tout ce que l'on voit dans les Cieux & sur la Terre est l'ef-f[illegible] d'un mouvement fortuit ou nécessaire, [illegible] sagesse & de la puissance des [illegible]

Astronomie & Astrologie des Chaldéens.

LES CHALDÉENS ayant fait d'ailleurs de longues Observations des Astres, & connoissant plus parfaitement que tous les autres Astrologues leur mouvemens & leurs

influences, ils prédifent aux hommes la plupart des chofes qui doivent leur arriver. Ils regardent fur-tout comme un point difficile & de conféquence la théorie des cinq Aftres qu'ils nomment Interpretes & que nous appelons Planetes; & ils obfervent particulierement celle à qui les Grecs ont donné le nom de Cronus (1). Cependant ils difent que le Soleil (2) eft non-feulement le plus brillant des corps céleftes, mais encore celui dont on tire le plus d'indications pour les grands évenemens. Ils diftinguent les quatre autres comme les Grecs, par les noms particuliers d'Arès, d'Aphrodite, d'Hermès & de Zeus (3). Ils leur ont donné le nom d'Interpretes, parce que les Etoiles fixes gardant toujours la même pofition & les mêmes diftances entr'elles, celles-là ont un mouvement propre qui fert à marquer l'avenir, & elles affurent fouvent les hommes de la bienveillance des Dieux; car les unes par leur lever, les autres par leur coucher, d'autres par leur couleur feule, annoncent diverfes chofes à ceux qui les obfervent attentivement. On eft averti par elles des vents, des pluies & des chaleurs extraordinaires. Ils prétendent aussi que les apparitions des Cometes, les Eclipfes du Soleil & de la

(1) Saturne.

(2) Le Soleil n'eft pourtant pas compris ici, non plus que la Lune, dans les cinq Planètes dont il veut parler, & il ne donne pas même ce nom à l'un ni à l'autre.

(3) Mars, Venus, Mercure & Jupiter.

Lune, les Tremblemens de terre, & tous les changemens qui arrivent dans la nature, sont des présages de bonheur ou de malheur, non-seulement pour les Nations entieres, mais encore pour les Rois & pour les moindres particuliers. Ils s'imaginent que les cinq Planetes commandent à trente Etoiles subalternes qu'ils appellent Dieux Conseillers, dont la moitié domine sur tout ce qui est au-dessous (1) de la Terre, & l'autre moitié observe les actions des hommes, ou contemple ce qui se passe dans le Ciel. De dix jours en dix jours une Etoile est envoyée par les Planetes sous la Terre, & il en part une de dessous la Terre pour leur apprendre ce qui s'y passe. Cette vicissitude a été ainsi déterminée de tout tems, & se doit continuer toute l'éternité. Ils comptent douze Dieux supérieurs qui président chacun à un mois & à un signe du Zodiaque. Le Soleil, la Lune & les cinq Planetes passent par ces douze signes; mais le Soleil ne fait ce chemin que dans une année & la Lune l'acheve dans un mois. Chaque Planete a sa période particuliere; mais leurs révolutions se font avec de grandes différences de tems & de grandes variations de vitesses. Les Astres, selon eux, influent particulierement sur la naissance des hommes; & l'observation de leurs aspects dans ce moment, contribue beaucoup à faire connoître les biens ou les

(1) Je change ici, comme Rhodoman, ὑπὲρ en ὑπὸ.

maux qu'ils doivent attendre. Ils alleguent pour exemples les prédictions qui ont été faites à un grand nombre de Rois; mais particulierement à Alexandre vainqueur de Darius, & à ses successeurs Antigonus & Séleucus Nicanor; prédictions qui paroissent toutes avoir eu leur accomplissement. Nous en parlerons dans leur lieu (1). Ils assurent aussi qu'ils ont prédit l'avenir à des particuliers d'une maniere si juste que ceux-ci en ont été frappés d'admiration, & n'ont pu se dispenser de reconnoître en cela quelque chose de surnaturel. Ils déterminent hors du Zodiaque vingt-quatre Constellations, douze septentrionales & douze méridionales; les douze qui se voient dominent sur les vivans, & celles qui ne se voient pas dominent sur les morts, & ils les croient juges de tous les hommes. La Lune est placée au-dessous de toutes les Etoiles & de toutes les Planetes dont nous venons de parler. Comme elle est la moindre de toutes, elle est aussi la plus proche de la Terre; & sa révolution se fait en moins de tems, non à cause d'une plus grande vitesse, mais à cause de la petitesse de son orbite. Ils conviennent avec les Grecs, qu'elle n'a qu'une lumiere empruntée, & que ses Eclipses viennent de ce qu'elle entre dans l'ombre de la Terre. Ils n'ont encore qu'une théorie fort imparfaite des

(1) Au Livre 19, où l'on verra une prédiction qui les regarde tous deux ensemble, p. 698 de Rhodoman, & 701. de H. Etienne &c.

des Eclipſes de Soleil, & ils n'oſeroient les déterminer ni les prédire. Ils ont des idées particulieres au ſujet de la terre qu'ils prétendent être creuſe; & ils apportent un grand nombre de raiſons aſſez vrai-ſemblables en faveur de ce ſentiment & de pluſieurs autres qui leur ſont particuliers ſur ce qui ſe paſſe dans la Nature; mais toutes ces opinions ſont trop étrangeres à notre Hiſtoire. Il nous ſuffit de dire que les Chaldéens ſont les plus habiles Aſtrologues qu'il y ait au monde, comme ayant cultivé cette Science avec plus de ſoin qu'aucune autre Nation connue. Au reſte, on n'ajoutera pas foi aiſément à ce qu'ils avancent ſur l'ancienneté de leurs premieres obſervations. Car, ſelon eux, elles ont commencé quatre cens ſoixante & treize mille ans avant le paſſage d'Alexandre en Aſie. Nous ne parlerons pas plus long-tems des Chaldéens, de peur de nous trop écarter de notre ſujet, & nous y rentrerons en revenant à la tranſlation de l'Empire des Aſſyriens aux Medes.

XXII. Différentes opinions ſur l'Empire des Medes. L'auteur s'en tient à la ſuite de ſes Rois, donnée par Ctéſias. Il parle auſſi

COMME les plus célebres Auteurs ſont partagés ſur ce qui concerne cette fameuſe Monarchie, la fidélité de l'Hiſtoire demande que nous comparions leurs différentes opinions. Hérodote, qui vivoit du tems de Xerxès, dit que les Aſſyriens furent ſubjugués par les Medes après avoir tenu l'Empire de l'Aſie l'eſpace de cinq cens ans; mais il ſoutient que d'abord après ce changement il n'y a pas eu de Roi qui ait prétendu avoir une autorité abſolue & unique,

à leur occasion des Caduſiens, des Parthes, & des Saces.

& qu'au contraire pendant pluſieurs générations toutes les Villes ont été indépendantes les unes des autres, & ſont demeurées dans le Gouvernement démocratique. Enfin, dit-il, après pluſieurs années les Medes choiſirent pour Roi un homme plein de vertu appelé Cyaxares (1). Celui-ci ſoumit aux Medes les peuples voiſins & devint le fondateur de la nouvelle Monarchie. Ses deſcendans augmenterent de proche en proche leur Empire, juſqu'à Aſtyagès qui fut vaincu par Cyrus & par les Perſes. Nous raconterons dans leur tems & plus en détail (2) ces événemens que nous ne faiſons qu'indiquer ici. Car ce ne fut, ſelon Hérodote, qu'en la ſeconde année de la dix-ſeptieme Olympiade que Cyaxarès fut élu Roi des Medes. Ctéſias de Cnide eſt à la vérité poſtérieur à Hérodote, ayant vécu dans le tems de l'expédition du jeune Cyrus contre ſon frere Artaxercès; mais auſſi ayant été fait priſonnier dans cette guerre, & ſon habileté dans la Médecine l'ayant mis en honneur & en crédit auprès du Roi Artaxerxès, il a eu occaſion, pendant dix-ſept ans qu'il a ſéjourné dans cette Cour, de viſiter les Archives de la Perſe. C'eſt en effet de ces membranes ſur leſquelles les

(1) Palmérius avertit ici qu'Hérodote nomme ce premier Roi Déjocès. Mais notre Auteur nous a déjà avertis qu'il ſuivoit Ctéſias que nous n'avons plus.

(2) Dans les Livres perdus entre le cinquieme & le onzieme.

Perses, conformément à une ancienne loi, ont écrit de tout tems ce qui s'est passé chez eux, que Ctésias a tiré, avec une grande exactitude & un grand ordre, l'Histoire qu'il a composée pour les Grecs. Il assure, qu'après la destruction de l'Empire d'Assyrie, les Medes se rendirent maîtres de l'Asie sous Arbacès devenu Roi par la défaite & la mort de Sardanapale, ainsi que nous l'avons raconté. Il ajoute qu'Arbacès ayant régné vingt-huit ans, son fils Madaucès monta sur le trône qu'il occupa l'espace de cinquante ans. Après lui Sozarmès régna trente ans, Artias cinquante, Arbianès vingt-deux, & Artée quarante. Il s'éleva sous celui-ci une guerre sanglante entre les Mèdes & les Cadusiens dont nous allons expliquer le sujet. Un Persan, nommé Parsodès, homme plein de courage, de prudence & de toutes sortes de vertus en un degré éminent, s'étoit acquis l'amitié du Roi & étoit devenu le premier de son Conseil. Cependant, ayant été offensé dans la suite, d'un jugement que le Roi avoit porté contre lui, il se retira chez les Cadusiens avec trois mille fantassins & mille chevaux. S'étant attaché celui qui avoit le plus d'autorité dans cette Nation, par sa sœur qu'il lui donna en mariage, & ayant gagné tous les Cadusiens par l'espérance de la liberté il les engagea dans sa révolte : & sa valeur le fit choisir pour Chef de l'entreprise. Apprenant qu'on assembloit dans la Médie de nombreuses troupes contre lui, il fit armer tous les Cadusiens,

& s'alla poster sur les frontieres pour fermer les passages de la Province, n'ayant avec lui gueres moins de deux cens mille hommes. Artée le vint attaquer, & quoi que celui-ci fût à la tête de huit cens mille hommes, il eut du dessous, il laissa sur la place cinq cens mille de ses Soldats, & fut obligé de sortir avec le reste des confins des Cadusiens. Ceux-ci conçurent une si grande opinion de Parsodès sur cette victoire qu'ils l'élurent pour leur Roi. Ils firent ensuite des courses continuelles dans la Médie & ravagerent tout le pays. Parsodès, étant enfin arrivé à une glorieuse vieillesse, exigea de celui qui devoit lui succéder un serment, par lequel il promettroit d'entretenir toujours la haine qui étoit entre les Medes & les Cadusiens; sous peine de voir périr toute sa race & toute sa Nation. C'est la raison pourquoi les Cadusiens ont toujours été ennemis des Medes, & ne se sont jamais soumis à leur Roi, jusqu'à Cyrus qui transporta l'Empire des Medes aux Perses. Artunès succéda à Artée, & regna vingt-deux ans. Après Artunès vient Artibarnès qui en régna quarante. Sous celui-ci les Parthes s'étant révoltés contre les Medes livrerent leur pays & leur Ville aux Saces. Ce fut-là la cause d'une guerre qui dura plusieurs années entre les Medes & les Saces. Mais enfin la paix fut conclue entr'eux à ces conditions: savoir que les Parthes rentreroient sous l'obéissance des Medes; mais que d'ailleurs les uns & les autres se tiendroient

dans leurs anciennes bornes & feroient entr'eux une Ligue offensive & défensive.

Les Saces avoient alors une Reine nommée Zarine, très-belliqueuse & qui par sa hardiesse & son habileté étoit fort au-dessus de toutes les femmes de sa Nation, quoique ce soit la coutume en ce pays-là que les femmes soient braves & partagent avec les hommes le péril & la gloire des entreprises militaires. On dit que cette Reine étoit parfaitement belle & qu'elle faisoit voir autant de sagesse dans ses projets que de courage dans leur exécution. Elle avoit défait les Barbares ses voisins, Peuples féroces & formidables qui avoient tenu long-tems les Saces en esclavage. Elle adoucit même les mœurs du pays, & bâtissant plusieurs Villes, elle fit goûter à ses Sujets le plaisir & les avantages de la Société. En mémoire & en reconnoissance de ces bienfaits les Saces lui dresserent le tombeau le plus magnifique qui soit chez eux. C'est une Pyramide triangulaire dont chaque côté à trois stades de long & dont le sommet qui se termine en pointe a un stade de hauteur. Ils poserent sur sa tombe une Statue d'or colossale. Ils lui rendirent tous les honneurs qu'on rend aux Héros, & de plus grands qu'ils n'en avoient rendus encore à aucun de ses prédécesseurs. Astribaras Roi des Medes étant mort de vieillesse à Ecbatane, eut pour successeur son fils Aspadas, que les Grecs nomment Astyage. C'est en lui

Zarine Reine des Saces.

que finit la Monarchie des Medes que Cyrus leur vainqueur fit paſſer aux Perſes de la maniere que nous le raconterons quand nous ſerons arrivés à ce tems-là. Mais c'eſt aſſez parler de l'Empire des Aſſyriens & de celui des Medes, auſſi-bien que des variations des Hiſtoriens ſur leur ſujet. Nous allons entrer dans l'Hiſtoire des Indes; & rapporter même ce qu'on en a dit de fabuleux.

XXIII. Deſcription de l'Inde. L'INDE eſt d'une figure quarrée. Les côtés qui regardent le Levant & le Midi ſont les bords d'une vaſte Mer. Vers le Septentrion le Mont Hémade la ſépare de cette partie de la Scythie qui eſt habitée par les Saces; & vers le Couchant elle eſt bornée par le Fleuve Indus le plus grand qui ſoit au monde, après le Nil. On dit que la longueur de l'Inde de l'Orient à l'Occident eſt de vingt-huit mille ſtades & de trente-deux mille du Septentrion au Midi. Il paroît par cette grandeur que l'Inde eſt de tous les Pays du Monde celui qui s'étend le plus ſous le Tropique du Cancer. En effet vers ſon extrémité méridionale le ſtile d'un Cadran horiſontal ne fait quelquefois point d'ombre à Midi; l'Ourſe paroît ſe coucher, & l'Arcturus même en certains endroits, où l'ombre en été ſe tourne vers le Pôle Auſtral. L'Inde a pluſieurs Montagnes fort hautes & couvertes d'arbres chargés de fruits. On y voit auſſi de grandes Plaines très-abondantes & coupées par des Rivieres qui les embelliſſent extrêmement. La Terre y eſt d'une fécondité

merveilleuse. Elle fournit deux récoltes par an ; & le climat est favorable à toute sorte d'animaux terrestres, aussi-bien qu'à toute sorte d'oiseaux qui y sont tous grands & forts dans leur espece. Il s'y trouve sur-tout une grande quantité d'Eléphans que la bonté des pâturages rend bien plus beaux que ceux de la Libye (1). Le mâle & la femelle de ces animaux ne se joignant point, ainsi que quelques-uns l'ont dit, d'une maniere qui leur soit particuliere ; mais il en est d'eux en ce point comme des chevaux & de tous les animaux à quatre pieds. La femelle porte seize mois au moins, & dix-huit au plus. Elle ressemble à la jument en ce qu'elle ne fait pour l'ordinaire qu'un seul Eléphant, mais elle le nourrit six ans. Cet animal vit un grand âge d'homme & quelques-uns même vont à deux cens ans (2) Les Indiens en prennent beaucoup à la chasse pour les mener à la guerre. Le secours qu'ils tirent de ces animaux dans les combats décide très-souvent de la victoire. La qualité du pays est avantageuse aux hommes mêmes qui sont-là plus grands & plus gros qu'ailleurs. Comme ils respirent un air très-pur & qu'ils boivent des eaux très-légeres, ils sont aussi plus propres aux Arts que les autres

(1) Nous plaçons ici un détail des Eléphans qui paroît déplacé dans la page 85 de Henri Etienne, & 126 de Rhodoman. Nous avertirons plus bas de l'endroit où ce détail est dans le texte.

(2) Fin du passage transporté ici.

Nations. Si la terre pousse au dehors toutes sortes de fruits, elle renferme au dedans des mines de toutes sortes de métaux, d'or, d'argent, de cuivre, de fer, d'étain, en un mot de toutes les matieres de cette espece qu'on emploie à l'ornement, aux usages ordinaires de la vie, ou à la guerre. Outre les bleds dont on fait du pain, l'Inde rendue féconde par la nature des eaux qui l'arrosent, porte une quantité extraordinaire de millet, de ris, d'un grain qu'on nomme Bospore, d'excellens légumes, & plusieurs autres productions de la terre qui servent à la nourriture. Il seroit trop long de parler de toutes les herbes & de tous les fruits qui ne sont propres qu'aux animaux. Il suffit de dire que la disette de quelqu'une des choses qui peuvent contribuer aux besoins & aux plaisirs de la vie, est un accident inconnu dans l'Inde. On a déjà vu qu'il s'y fait deux récoltes par an, l'une à l'entrée de l'Hiver, lorsque les semailles se font ailleurs; & l'autre au milieu de l'Été qui est le tems où ils sement aussi leur Orge, leur Bospore, leur Sesame, & leur Millet. Les deux récoltes sont pour l'ordinaire également heureuses, mais en tout cas si l'une (1) manque, l'autre y supplée abondamment. Les fruits mêmes qui naissent sans culture, & toutes les racines qui croissent dans les lieux maré-

(1) Nous suivons ici Rhodoman qui ajoute une négative au texte Grec.

récageux font d'une bonté & d'une douceur à fournir elles feules d'excellens repas: En effet, presque toutes les campagnes se fentent des vapeurs favorables qui s'élevent des Rivieres, & qui se résolvent tous les Etés en des pluies réglées & périodiques. La chaleur du Soleil qui pénetre jusqu'au fond des marais y fait naître abondamment toutes les racines & particulierement celles des grands roseaux. Au reste, les Loix que les Indiens gardent entre eux contribuent beaucoup à les préserver de la famine. Quand les autres Nations se font la guerre, elles ravagent mutuellement leurs campagnes, & quelquefois même les rendent infertiles pour long-tems. Mais chez les indiens les terres sont sacrées & inviolables, & l'on a vu des Laboureurs tracer tranquillement leurs fillons à côté de deux Armées qui se battoient. Les Soldats se massacrent les uns les autres; mais ils respectent ceux qui travaillent à la terre comme leurs bienfaicteurs communs. Ils ne mettent jamais le feu aux bleds, ni la coignée au pied des arbres de leurs ennemis. Le pays est plein de Fleuves très-grands & très-navigables qui ont leurs sources dans les Montagnes du Septentrion, & qui se répandent de tous côtés dans la campagne. Plusieurs de ces Fleuves se rencontrant dans leur cours vont se rendre tous ensemble dans le Gange. Ce Fleuve a trente stades de large, il coule du Septentrion au Midi, & allant se décharger dans l'Océan, il borde du côte de l'Orient le pays des

Gandarides qui est rempli d'Eléphans d'une grandeur extraordinaire. Aucun Prince étranger n'a jamais subjugué ces Peuples par la crainte qu'on a du nombre & de la force de ces animaux qui les defendent. Alexandre qui a mis sous ses Loix toute l'Asie n'a point attaqué les Gandarides. Mais étant arrivé jusqu'aux bords du Gange, vainqueur de toutes les Nations qu'il laissoit derriere lui, & dans le dessein de porter plus loin ses conquêtes, il s'arrêta dans sa course dès qu'il eut appris que ces Peuples l'attendoient avec quatre mille Eléphans. Le Fleuve Indus, qui est voisin du Gange, vient aussi du côté du Septentrion &, dans sa route jusqu'à la Mer, il sépare l'Inde du reste de l'Asie. Comme il arrose un vaste pays, il reçoit dans son lit plusieurs autres Fleuves navigables, dont les plus célebres sont l'Hypanis, l'Hydaspe & l'Acesine. Je ne nomme point les autres qui sont en très-grand nombre, & qui traversant toute l'Inde, en font un Jardin fertile & délicieux. Leurs Philosophes & leurs Physiciens rapportent une raison de cette quantité de rivieres & d'autres eaux qui se trouvent dans l'Inde. Ils disent que les campagnes des Scythes, des Bactrians & des Arians étant beaucoup plus élevées que l'Inde dont elles sont voisines, toutes les eaux vont s'y rendre comme dans un fond, humectent d'abord toutes les terres & forment enfin les plus grands Fleuves. Il y en a un nommé Silla, qui sort d'une source de même nom & qui a une pro-

priété singuliere. Son eau ne soutient aucun corps, & l'on voit s'y enfoncer les matieres les plus légeres. Quoique l'Inde soit peuplée de plusieurs Nations différentes, en bien des choses, il n'en est aucune qui soit venue d'ailleurs, & elles se croient toutes indigenes. Les Indiens n'ont jamais reçu de Colonies, & n'en ont jamais envoyé nulle part. On rapporte que les anciens habitans ne vivoient que des fruits de la terre, que même ils ne cultivoient point; & ne se couvroient que de peaux de bête, comme on l'a dit des premiers Grecs. Ils inventerent bien-tôt les Arts & toutes les pratiques nécessaires pour la vie ou pour la Société; le besoin conduisant à tout un animal à qui la Nature a donné la Raison, la Parole, & des Mains.

XXIV. Abrégé de l'Histoire de l'Inde.

Nous devons placer ici quelque chose de ce que les Indiens les plus savans dans leurs antiquités racontent de leurs premiers tems. Ils disent que, lorsqu'ils n'habitoient encore que dans des Villages, Bacchus venant des pays Occidentaux, entra chez eux avec une puissante Armée, & qu'il parcourut aisément toute l'Inde, n'y ayant alors aucune ville qui fût capable de l'arrêter. Des chaleurs excessives étant survenues, & la maladie s'étant mise dans son Armée; cet habile Capitaine la tira des lieux bas pour la conduire sur les Montagnes. Les vents frais que des Soldats y recevoient, & les eaux pures qu'ils buvoient dans leurs sources les eurent bien-tôt rétablis. Ce lieu qui avoit été si salutaire pour-

ses troupes étoit appelé Méros, *mot qui en Grec signifie cuisse*: c'est-là l'origine de la fable qui porte que Bacchus à été conservé dans la cuisse de Jupiter. On dit qu'il apprit aux Indiens la culture des fruits, qu'il leur donna l'invention du vin, & leur communiqua d'autres secrets nécessaires ou utiles. Outre cela il bâtit des villes considérables & bien situées, & y appela les habitans des villages pour les peupler. Il leur enseigna le Culte des Dieux, & leur donna des Loix. Il établit la Justice parmi eux & mérita enfin par tant de bienfaits le nom de Dieu & les honneurs divins. On ajoute qu'il avoit mené un grand nombre de femmes dans son Armée; que la trompette n'étant pas encore en usage il se servoit de tambours & de tymbales dans les batailles; & qu'il mourut enfin de vieillesse après un regne de cinquante-deux ans. Ses fils lui succéderent & transmirent le Royaume à leur postérité qui le conserva pendant plusieurs générations, jusqu'à ce qu'enfin la Monarchie fut changée en Démocratie. C'est l'Abregé de ce que les habitans des Montagnes de l'Inde disent de Bacchus & de ses descendans. Ils prétendent aussi qu'Hercule est né parmi eux, & ils donnent à ce Héros la massue & la peau de Lion comme les Grecs. Ils croient comme eux qu'il a surpassé tous les hommes du monde en force & en courage, & qu'il a purgé de monstres la terre ferme & les rivages des Mers. Hercule, suivant leur récit, eut plu-

fieurs enfans de différentes femmes, & une feule fille. Quand ils furent tous en âge, il partagea l'Inde entr'eux, & les fit Rois chacun dans la portion de l'héritage qui leur étoit échue, fans excepter fa fille qui fut Reine dans fon Canton. Il avoit bâti plufieurs villes dont la principale fut Palibothre. Il y avoit élevé des palais fuperbes, il l'avoit remplie d'habitans, & l'avoit entourée de foffés profonds & pleins d'eau vive que les Fleuves leur fourniffoient. Hercule étant mort fut mis au rang des Dieux. Ses defcendans, dont le regne fut continué un grand nombre d'années, firent plufieurs actions vertueufes & mémorables; mais ils n'ont point conduit d'Armée ni envoyé de Colonies hors de leurs pays. Quoique la plupart des villes euffent dans la fuite fecoué le joug des Rois, il en reftoit pourtant encore quelques-uns à l'arrivée d'Alexandre.

XXV. Loix & moeurs des Indiens.

LES LOIX des Indes font prefque toutes affez particulieres; mais la plus remarquable eft la maxime que leur ont laiffé leurs anciens Philofophes de ne traiter perfonne en efclave, & de fe croire tous égaux. Ils ont eftimé que rien ne difpofe mieux les hommes à toutes fortes d'événemens que de les accoutumer à ne fe regarder ni comme fupérieurs ni comme inférieurs à d'autres hommes; & qu'il eft ridicule de faire des Loix uniformes pour tous les Sujets d'un Etat en permettant la différence des biens. Toute la Nation fe divife en fept claffes. La premiere eft celle des Philofo-

phes, moindre en nombre que la plupart des autres, mais la plus illustre & la plus révérée. Comme ils sont exemts de toute fonction publique, ils ne commandent & n'obéissent à personne. Ils sont seulement employés par les Particuliers aux Sacrifices & aux obseques, comme étant les amis des Dieux, & ayant des connoissances de l'autre vie. On leur fait pour cela des présens considérables qu'on accompagne de plusieurs marques de respect. Ils rendent aussi de grands services au public. Lorsqu'ils se trouvent au commencement de chaque année dans l'Assemblée générale des états; ils prédisent les sécheresses, les pluies, les vents & les maladies qui régneront pendant l'année, & différentes circonstances dont il est utile d'être instruit: alors le Roi & les particuliers prévenus de ce qui doit arriver prennent leurs mesures pour remédier par avance à une partie de ces inconvéniens. Lorsqu'un Philosophe s'est trompé dans sa prédiction, il ne reçoit d'autre châtiment que de perdre sa voix dans l'Assemblée pour le reste de ses jours. La seconde classe est celle des Laboureurs qui est la plus nombreuse Ils sont dispensés de la guerre ainsi que des autres offices publics, & ne s'occupent que de l'agriculture. Il n'est aucun Soldat qui voulût les insulter dans sa route; ils respectent tous une profession utile à tout le monde. C'est pour cela aussi que les campagnes soigneusement cultivées satisfont abondamment aux besoins & aux desirs des habitans. Les La-

boureurs passent leur vie à la campagne avec leurs femmes & leurs enfans, & il ne leur arrive jamais d'entrer dans les villes. Chacun d'eux paie un tribut au Roi qui est propriétaire de tous les biens dont il ne laisse que l'usufruit aux particuliers. Outre ce tribut ils lui donnent encore le quart de leurs fruits. La troisieme classe comprend les Pasteurs de toutes sortes de bétail. Ils n'habitent, ni dans les villes, ni même dans les villages; & ils passent leur vie sous des tentes. Comme ils chassent continuellement, ils défendent les terres labourées des bêtes farouches & des oiseaux de toute espece, qui étant en grand nombre dans les Indes ne laisseroient rien dans les campagnes. Les Ouvriers composent la quatrieme classe. Entre ceux-ci les uns travaillent aux armes, les autres font les instrumens nécessaires à l'agriculture & aux différens usages de la vie. Non-seulement ils sont exemts de tribut, mais le Roi leur fait même une distributiou de blé. Dans la cinquieme classe sont les Soldats & ceux qui suivent les Armées. Elle est la plus nombreuse après celle des Laboureurs. Ceux qui en sont, passent le tems de la paix dans l'oisiveté & dans les jeux. Le Roi les nourrit tous, aussi-bien que les Chevaux & les Eléphans destinés à la guerre. La sixieme est la classe des Ephores: ce sont des gens exactement instruits de ce qui se passe au-dedans du Royaume, & qui en font un rapport fidele au Roi; ou, si c'est une République, aux Magistrats qui

le gouvernent. La septieme classe est des Conseillers & des Sénateurs. Elle est la moins nombreuse, mais la plus considérable par la noblesse & par la prudence de ceux qui la composent. Les uns assistent le Roi de leurs conseils, les autres exercent les charges de l'Etat; d'autres rendent la justice, qui est toujours (1) très-févere à l'égard des coupables. C'est enfin de cette classe que l'on tire les Gouverneurs des Provinces & les Genéraux d'Armée. Voilà a peu près la division de la République des Indiens. Il n'est pas permis de se marier dans une autre classe que la sienne, ni de sortir de sa profession pour en prendre une autre, ni même d'en exercer deux à la fois. Ainsi le Soldat ne peut point s'appliquer à l'agriculture, ni l'Artisan à la Philosophie. Il y a chez les Indiens des gens préposés pour recevoir les Etrangers & pour empêcher qu'on ne leur fasse d'injustice (2): on leur mene des Médecins quand ils sont malades: on a d'eux tout le soin possible & on les ensevelit honorablement quand ils sont morts: on rend enfin les biens qu'ils laissent à ceux à qui ils peuvent appartenir. Mais en voilà assez sur l'Histoire & sur les mœurs des Indiens par rapport à notre dessein.

(1) On met ici cette circonstance, qui paroît mal placée dans le texte quelques lignes plus bas, p. 126 de Rhodoman & 89 de Henri-Etienne.

(2) On trouve ici le détail des Eléphans qu'on a cru devoir placer plus haut dans la Traduction.

Nous rapporterons maintenant quelques particularités des Scythes qui sont leurs voisins du côté du Septentrion. Ceux-ci n'occupoient d'abord qu'un Canton assez borné; mais s'étendant peu-à-peu, leur courage les a enfin rendu maîtres d'un vaste pays, & leur a acquis une grande réputation dans la guerre. Ils n'habitoient d'abord que le long du Fleuve Araxe, & l'on méprisoit leur petit nombre; lors qu'un de leurs Rois, qui aimoit & qui savoit la guerre, se rendit maître de toutes les montagnes qui sont aux environs du Caucase, & de toute la plaine qui s'étend de l'Océan aux Palus Méotides & au Tanaïs. Les fables des Scythes disent qu'ils ont eu chez eux une fille née de la terre qui avoit la tête & la moitié du corps d'un femme, & qui de la ceinture en bas avoit la forme d'un Serpent. Jupiter l'ayant aimée eut d'elle un fils appelé Scythès. Celui-ci s'étant rendu fameux laissa son nom à la Nation des Scythes. Il y a eu dans sa postérité deux freres d'une vertu distinguée dont l'un s'appeloit Palus & l'autre Napès. Ceux-ci ayant partagé entre eux le Royaume, nommerent leurs Peuples chacun de leur nom, & diviserent ainsi les Scythes en Palusiens & en Napesiens. Quelque tems après, des Rois de leur race, grands hommes de guerre, étendirent leurs conquêtes au-delà du Tanaïs jusqu'à la Thrace, & d'un autre côté jusqu'en Egypte & jusqu'au Nil. Ayant aussi subjugué de grandes Provinces à droite &

XXVI. Idée de la Nation des Scythes.

à gauche, l'Empire des Scythes s'accrut beaucoup, & comprit enfin tout ce qui est enfermé entre l'Océan Oriental, la Mer Caspienne, & les Palus Méotides. La Nation se multiplia aussi prodigieusement, & c'est d'elle que sont sortis les Saces, les Massagetes, les Arimaspes & plusieurs autres Peuples. Elle a eu des Rois illustres qui amenerent plusieurs Colonies des pays qu'ils avoient conquis. Les deux plus fortes sont celles qu'ils ont tirées, l'une des Assyriens pour l'envoyer dans les Terres situées entre la Paphlagonie & le Pont, & l'autre des Medes pour l'établir le long du Tanaïs. Ce sont aujourd'hui les Sauromates. Ces derniers, devenus plus nombreux avec le tems, ravagerent la plus grande partie de la Scythie, y mirent tout à feu & à sang, & la rendirent presque déserte. Cette désolation ayant éteint la famille Royale & même la Royauté pendant un tems; le trône des Scythes fut rempli dans la suite par des femmes courageuses; car parmi cette Nation les femmes vont à la guerre comme les hommes & ne leur cedent point en valeur. Aussi y en a-t-il eu de très-fameuses, non-seulement chez les Scythes, mais encore chez leurs voisins. Cyrus Roi de Perse, dont la puissance surpassoit celle de tous les Rois de son tems, ayant conduit une Armée formidable en Scythie, (1) la Reine le défit, le prit &

(1) L'Auteur a sans doute en vue Thomiris, quoiqu'il ne la nomme pas.

le fit mettre en croix. C'eſt-là que ſont nées les Amazones ſi célebres par leur courage. On ſait que non-ſeulement elles ſe rendirent maitreſſes des pays circonvoiſins, mais qu'elles conquirent même une grande partie de l'Europe & de l'Aſie. Il n'eſt point hors de propos de rapporter ici une partie des choſes incroyables que l'on raconte d'elles.

XXVII. Des Amazones.

AUPRÈS du Fleuve Thermodoon étoit jadis un Peuple puiſſant gouverné par des femmes, & dont les femmes portoient les armes à l'exemple de leurs maris. Mais on dit qu'une de leurs Reines, diſtinguée par ſa force & par ſa bravoure, leva une armée qui ne fut compoſée que de femmes. Elle les exerça pendant quelque tems, & les conduiſit enſuite contre quelques-uns de ſes voiſins. Ses ſuccès lui ayant enflé le cœur, elle mena ſon Armée plus loin; & la fortune la favoriſant de plus en plus, elle ſe dit d'abord fille de Mars. Elle contraignit enſuite les hommes de travailler à la laine & aux autres Ouvrages des femmes, pendant que les femmes iroient à la guerre & auroient en toutes choſes une autorité abſolue ſur les hommes. Elles eſtropioient les bras & les jambes à leurs enfans mâles dès qu'ils venoient au monde, afin de les rendre incapables de tous les exercices militaires. Elles brûloient la mammelle droite aux filles, de peur que cette partie qui s'avance ne les empêchât de tirer de l'arc. C'eſt cette pratique qui leur a fait donner le nom d'Amazones (1).

(1) Le mot Grec ſignifie qui n'a pas de mammelle.

Cette même Reine qui étoit intelligente en tout, bâtit une grande Ville à l'embouchure du Thermodoon. Elle la nomma Themiscyre & elle y fit élever un magnifique Palais. Après avoir établi une excellente discipline parmi ses troupes, elle porta son Empire jusqu'au-delà du Tanaïs, & elle fut tuée enfin dans une bataille où elle avoit combattu vaillamment. Sa fille lui succéda & la surpassa même en quelques-unes de ses actions. Dès sa plus tendre jeunesse elle menoit les filles à la chasse, & leur faisoit faire tous les jours quelque exercice de guerre. Elle institua des sacrifices en l'honneur de Mars & de Diane surnommée Tauropole. Elle porta ses armes fort avant au-delà du Tanaïs, & joignit à ses Etats tout le pays qui s'étend depuis ce Fleuve jusqu'à la Thrace. Etant revenue chargée de dépouilles, elle éleva des temples somptueux aux Dieux que nous venons de nommer, & s'acquit l'amour de ses Sujets par la modération & la justice de son gouvernement. Revenant du côté de l'Asie, elle en conquit une partie considérable & étendit sa domination jusque dans la Syrie. Les Reines qui lui succéderent soutinrent l'honneur de leur race & firent toujours croître la gloire & la puissance de leur Nation. Le bruit de leur valeur s'étant répandu par toute la terre; on dit que dans la suite Eurysthée imposa à Hercule fils de Jupiter & d'Alcmene un de ses plus grands travaux, en exigeant de lui qu'il lui apportât le baudrier de l'Amazone Hippolyte. Her-

cule ayant entrepris cette expédition gagna une grande bataille dans laquelle il prit Hippolyte vivante, & porta le coup mortel à la Nation entiere des Amazones; car les Barbares qu'elles avoient pour voisins les méprisant après cette défaite, & se souvenant des ravages qu'elles avoient faits chez eux, les attaquerent & les battirent tant de fois qu'ils détruisirent jusqu'au nom même de leur Empire. Il est vrai que quelques années après & au tems de la guerre de Troye, on dit que Penthesilée, fille de Mars & Reine du petit nombre des Amazones qui avoient échappé à la fureur de leurs ennemis, ayant été obligée de quitter le Trône & sa patrie pour un meurtre qu'elle avoit commis, combattit parmi les Troyens après la mort d'Hector; qu'elle tua même plusieurs Grecs, & qu'après s'être distinguée dans toutes les rencontres, elle perdit glorieusement la vie par la main d'Achille. Mais c'est la derniere des Amazones dont on fasse une mention honorable; & leur Nation ayant toujours décliné depuis ce tems-là, est enfin disparue. C'est ce qui fait que ceux qui entendent parler aujourd'hui de l'origine & des exploits de ces femmes belliqueuses, traitent leur histoire de fable.

PENDANT que nous en sommes aux Peuples de l'Asie voisins du Nord, nous dirons un mot de ceux qu'on a appelés Hyperboréens. Entre les Ecrivains qui ont ramassé les antiquités du monde, Hécatée & quelques autres disent qu'au-delà des Gaules, dans l'Océan & du côté du Sep- XXVIII. Des Hyperboréens.

tentrion, il y a une Isle aussi grande que la Sicile. C'est-là qu'habitent les Hyperboréens, ainsi nommés parce qu'on les croit au-dessus de l'origine du vent Borée. Le terroir de l'Isle est excellent. Il est propre à toutes sortes de fruits & fournit deux récoltes par an. C'est, disent-ils, le lieu de la naissance de Latone; & de-là vient que ces Insulaires réverent particulierement Apollon son fils. Ils sont tous, pour ainsi dire, Prêtres de ce Dieu; car ils chantent continuellement des hymnes en son honneur. Ils lui ont consacré dans leur Isle un grand terrain au milieu duquel est un temple superbe, de forme ronde, toujours rempli de riches offrandes. Leur ville même est consacrée à ce Dieu, & elle est pleine de Musiciens & de Joueurs d'instrumens, qui célebrent tous les jours ses vertus & ses bienfaits. Ils parlent une langue particuliere: Ils ont aimé de tout tems les Grecs & sur-tout ceux d'Athenes & de Delos. Ils prétendent que plusieurs de cette Nation sont venus chez eux, & qu'ils y ont laissé des offrandes chargées d'inscriptions Grecques. Ils ajoutent que de leur côté Abaris vint autrefois dans la Grece pour renouveler l'ancienne Alliance des Hyperboréens avec les Déliens. Les mêmes Historiens rapportent que la Lune paroît-là très-proche de la Terre, & qu'on y découvre clairement des Montagnes semblables aux nôtres. Les Hyperboréens croient qu'Apollon descend dans leur Isle tous les dix-neuf

ans, qui sont la mesure du Cycle lunaire. (1) Les Grecs appellent cette période le Cycle de Meton (2). Le Dieu lui-même joue de la lyre & danse toutes les nuits l'année de son apparition, depuis l'Equinoxe du Printems jusqu'au lever des Pléïades; comme s'il se réjouissoit des honneurs que l'on lui rend. La Dignité royale & en même tems sacerdotale est possédée dans cette Isle par les Boréades descendans de Borée, dont la succession n'a point encore été interrompue.

XXIX. de l'Arabie & premierement des Arabes Nabatéens.

Nous passerons maintenant aux autres Peuples de l'Asie dont nous n'avons pas encore fait mention, & nous commencerons par l'Arabie. Elle est située entre la Syrie & l'Egypte, & elle enferme plusieurs Peuples différens. Les Arabes qui sont du côté de l'Orient se nomment Nabatéens. Leur pays est presque entierement desert, stérile & sans eau. Ce sont des Brigands qui ne vivent que du pillage qu'ils vont faire chez leurs voisins, & qu'il est impossible de détruire; car ils ont creusé dans leurs plaines des puits qui ne sont connus que d'eux, & où ils trouvent les rafraîchissemens dont

(1) L'Auteur semble parler du retour ou de la rencontre des Astres en général en un même point du Ciel, ce qui seroit faux: mais il faut restreindre le mot d'Astres au Soleil & à la Lune: ce qui sera vrai, sauf la différence de l'heure où les deux Astres se rencontreront au bout de dix-neuf ans.

(2) Je me sers de la leçon de la marge dans le Grec qui nomme l'Auteur du Cycle lunaire, préférablement à celle du texte qui dit seulement, *la grande année*.

ils ont besoin; pendant que les étrangers qui les poursuivent meurent de soif dans ces sables arides, ou sont fort heureux de revenir à moitié chemin, accablés de fatigues & de maladies. C'est par-là que les Arabes Nabatéens, toujours invincibles, ont toujours conservé leur liberté, & qu'il n'est point de conquérant qui les ait soumis. Les anciens Assyriens, les Medes, les Perses & enfin les Rois de Macédoine ont été successivement obligés d'abandonner l'entreprise de les subjuguer, après y avoir employé toutes leurs forces. Il y a au milieu de leur pays une espece de Forteresse escarpée où l'on ne monte que par un sentier étroit, & dans laquelle ils vont mettre leurs captures. Ils ont aussi un Lac qui produit du bitume dont ils tirent de grands revenus. Ce Lac a près de cinq cens stades de long sur soixante de large. Son eau est puante & amere; de sorte que bien que le Lac reçoive dans son sein un grand nombre de Fleuves dont l'eau est excellente, sa mauvaise odeur l'emporte, & l'on n'y voit ni poisson, ni aucun autre des animaux aquatiques. Tous les ans le bitume s'éleve au-dessus du Lac, & occupe l'étendue de deux arpens & quelquefois de trois. Ils appellent *Taureau* la grande étendue, & *Veau* la petite. Cette masse de bitume nageant sur l'eau paroît de loin comme une Isle. On prévoit plus de vingt jours auparavant le tems où le bitume doit monter; car il se répand à plusieurs stades aux environs du Lac une exhalaison forte qui ternit l'or, l'ar-

l'argent & le cuivre. Mais la couleur revient à ces métaux dès que le bitume est dissipé. Cependant les lieux proches du Lac sont mal-sains & corrompus; les hommes y sont languissans & vivent peu. Les Palmiers néanmoins croissent parfaitement bien dans ce voisinage, sur-tout dans les champs traversés par des rivieres ou par des ruisseaux. Il naît aussi du Baume dans un vallon de cette partie de l'Arabie; c'en est même la plus grande richesse: car on ne trouve en aucun autre endroit du Monde cette Plante, dont on fait tant de cas & tant d'usage dans la Médecine. Les campagnes qui confinent à un pays si désert & si affreux en sont si différentes, que l'abondance des fruits & des autres productions de la terre leur a fait donner le nom d'Arabie heureuse. C'est-là que naissent le Roseau, le Schinus, & un nombre infini d'autres plantes aromatiques, ou desquelles distillent des sucs odoriférans. C'est au fond de l'Arabie qu'on va chercher de tous les endroits du monde la myrrhe & l'encens qu'on brûle dans les temples. Il y a là des plans, ou pour mieux dire des forêts de coste, de canelle & de cinnamome, si touffues & si épaisses que ces bois que l'on prend ailleurs au poids & à la mesure pour les mettre sur les Autels des Dieux, ou que l'on garde comme des raretés dans les cabinets, servent-là pour chauffer les fours & pour faire des lits d'esclaves. Le Cinnamome sur-tout a des usages merveilleux. Nous ne parlerons point

de la résine, ni du térébinthe qu'on trouve dans toute la contrée. Les Montagnes sont chargées non-seulement de Pins & de Sapins, mais encore de Cedres, de Genévriers & d'Agyrées. Il y a plusieurs autres plantes qui répandent une odeur très-suave & qui réjouit extrêmement ceux qui s'en approchent. Les vapeurs même de la terre ont quelque chose de semblable à la fumée qui s'éleve sur un Autel où l'on brûle de l'encens. En creusant la terre on trouve en certains endroits des veines de senteur qui conduisent à de grandes carrieres. Les Arabes en tirent les pierres dont ils bâtissent leurs maisons. Dès que la rosée tombe dessus, elle forme avec la pierre qui s'amollit une espece de ciment liquide qui découle dans les joints, & qui étant desseché fait une liaison si étroite que le mur paroît n'être plus que d'une piece. On trouve aussi dans l'Arabie des Mines de cet or qu'on nomme Apyre. On ne le titre point par grains, & il n'est pas besoin de le purifier par le feu comme l'autre. Celui-ci sort parfait de la mine & en morceaux aussi gros que des châtaignes. Sa couleur est si vive, que servant à enchasser des pierres précieuses, il fait avec elles le plus bel ornement qu'il soit possible de voir. Les bestiaux de toute espece y sont en si grande abondance qu'il suffisent à l'entretien de plusieurs troupes d'Arabes qui menent une vie pastorale, & qui ne mangent point de pain. Le côté qui confine à la Syrie est plein de bêtes farouches. Les Lions & les

Léopards y font en grande quantité, & tous plus hauts & plus forts que ceux de la Libye. Il s'y trouve outre cela de ces tigres qu'on appele Babyloniens. Le pays nourrit eucore des Autruches dont le nom Grec *Strutho-camelus* exprime fort bien qu'elles tiennent de l'Oie & du Chameau. Elles font de la hauteur de ce dernier, quand il eft encore jeune. Elles ont la tête couverte d'un poil léger, les yeux grands, noirs & peu différens de ceux de cet animal; un long cou & un bec qui fe recourbe en pointe. Leurs aîles font affez foibles & couvertes de poil. Leur corps eft pofé fur deux jambes fort hautes qui n'ont chacune qu'un ongle fendu: de forte qu'elles reffemblent en même tems à des oifeaux & à des animaux terreftres. Leur pefanteur les empêche de s'élever en l'air; mais elles courent très-légerement fur la terre, & étant pourfuivies par des Chaffeurs à cheval, elles leur lancent des pierres avec les pieds, d'une fi grande roideur & d'une fi grande jufteffe, qu'elles les bleffent & les jettent par terre affez fouvent. Quand elles font fur le point d'être prifes, elles cachent leur tête dans un arbre ou dans quelque fente; non, comme difent quelques-uns, par une ftupidité qui leur faffe croire qu'on ne les voit pas parce qu'elles ne voient perfonne, mais par un inftinct qui les porte à garantir leur tête comme la plus importante & la plus foible partie de leur corps. La Nature qui eft un excellent Maître a enfeigné aux animaux non-feulement à fe conferver eux-

mêmes, mais encore à conserver leurs petits : & par cét amour qu'elle leur inspire, elle se perpétue dans tous les tems. Il y a dans l'Arabie des Chameaux-Léopards, ainsi nommés des deux especes qu'ils paroissent rassembler. Ils sont plus petits & ont les ongles plus courts que les Chameaux; mais ils ont l'épine du dos élevée comme eux. Du reste, leur tête, leurs yeux, leur longue queue, la couleur de leur poil leur donnent beaucoup de ressemblance avec les Léopards.

Propriétés des pays chauds.

On trouve aussi dans l'Arabie des Boucs-Cerfs, des Buffles, & plusieurs autres sortes d'animaux qui participent à deux formes différentes. Le détail en seroit trop long : car, comme ce pays approche fort de l'Equateur, les rayons du Soleil donnent à la terre une force & une fécondité particuliere, qui la rend propre à la production & à l'entretien de plusieurs especes d'animaux remarquables par leur grandeur & par leur beauté. C'est par la même raison que l'Egypte a des Crocodiles & des Hippopotames; que l'Ethiopie & les Deserts de la Libye enferment des Eléphans, des Serpens, des Dragons & d'autres Monstres énormes. La même vertu du climat entretient dans l'Inde, comme nous l'avons déja vu, des Eléphans extraordinaires par leur grosseur & par leur courage. Mais ce n'est pas seulement en animaux singuliers que les pays chauds sont abondans, ils produisent encore des pierres précieuses d'un éclat merveilleux. On y voit des Crystaux

qui ne sont autre chose qu'une eau fortement congelée, non par le froid, mais au contraire par la puissance miraculeuse de ce feu divin qui les rend incorruptibles, & d'une liqueur spiritueuse qui leur donne des couleurs si vives & si variées. Les Emeraudes & les Berylles qui se tirent des mines de cuivre, reçoivent leur teinture & leur liaison du souffre qui les pénetre. Les Chrysolithes prennent leur couleur de la vapeur brûlante que le Soleil fait lever de la terre où ils sont formés; comme l'on dit que les Pseudo-chrysès ou Chrysolithes contrefaits sont des Crystaux que l'on a fait passer par le feu ordinaire. Les Escarboucles ne sont autre chose, à ce qu'on prétend, qu'une lumiere ramassée & condensée, & qui l'étant plus ou moins, fait aussi des Escarboucles de différens prix. C'est à peu-près ainsi que quelques-uns expliquent les couleurs qui paroissent sur les plumes des oiseaux dont les unes sont toutes pourprées, & les autres sont semées de taches différentes. Elles paroissent jaunes, de couleur de feu, de couleur d'Emeraude, de couleur d'or, selon la maniere dont elles se présentent au jour. Il naît quelquefois de tout cela des couleurs qu'on ne sauroit nommer, semblables aux nuances dont l'aspect du Soleil forme l'Arc-en-ciel. Les Physiciens conjecturent que bien que, la chaleur essentielle & naturelle des corps leur donne la premiere teinture, (1) l'ardeur efficace du So-

(1) L'édition de Henr. Et. & celle de Rhodoman ont ici ἔβλαψεν, qu'il faut changer en ἔβαψεν.

leil contribue beaucoup à perfectionner leur couleur. La variété de celle des Fleurs vient de la même cause & s'explique par le même principe. Les Arts qui ont la Nature pour modele & pour maître, tâchent de varier & d'embellir de la même maniere tout ce qu'ils traitent. On conclut de-là que la lumiere fait les couleurs, & que la chaleur du Soleil a une très-grande part aux odeurs des plantes & de leurs sucs, à la forme & à la grandeur des animaux; en un mot à toutes les proprietés de la terre & de l'eau qu'il rend fécondes par ses rayons, comme étant le pere de la Nature. Le marbre de Paros & des carrieres les plus fameuses n'est point comparable à celui de l'Arabie, lequel est d'un blanc, d'un poids, & d'un poli dont rien n'approche. C'est encore le Soleil qui donne à ce marbre ces qualités, en le pénétrant de sa lumiere, & en le purifiant par sa chaleur. Les oiseaux, qui de tous les animaux sont ceux qui participent le plus à la chaleur du Soleil, sont aussi plus variés en couleur & ont l'aîle plus forte dans les pays les plus chauds. La Babylonie, par exemple, a des Paons sur lesquels on voit cent couleurs différentes. Il y a dans les confins méridionaux de la Syrie des Perroquets, des Porphyrions, des Méléagrides (1) & un nombre infini d'autres especes d'oiseaux remarquables par la variété de leurs plumages. Il

(1) Ou Pintades, selon quelques-uns.

faut dire à peu-près la même chose de tous les pays du monde qui se trouvent dans le même climat ou dans la même position à l'égard du Soleil, comme l'Inde, les côtes de la Mer Rouge, l'Ethiopie & une partie de la Libye. Cependant entre tous ces pays, comme les plus Orientaux, se trouvent avoir encore un terrain plus gras, ils produisent aussi des animaux plus forts & plus grands; car les animaux tiennent par-tout de la nature du lieu où ils sont nés. Il en est de même des arbres; les Palmiers de la Libye, par exemple, sont secs & petits; dans la Celé-Syrie au contraire, ceux qu'on nomme Cariotes sont admirables par leur hauteur, aussi-bien que par le suc & par la douceur de leurs fruits. Mais les Palmiers de l'Arabie & de la Babylonie portent des dattes qui sont encore bien plus exquises: elles sont longues d'un demi-pied, les unes jaunes, les autres rouges & les autres de couleur de pourpre; de sorte qu'elles ne sont pas moins agréables à la vue qu'au goût. Le tronc de l'Arbre est d'une hauteur étonnante & par tout également droit & uni; mais la tête ou le bouquet n'est pas en tous de même forme. Quelques Palmiers étendent leurs branches en rond, & le fruit de quelques-uns sort en grape de l'écorce fendue vers le milieu. D'autres portent toutes leurs branches d'un seul côté, & leur poids les abaissant vers la terre leur donne la figure d'une lampe suspendue. D'autres enfin, séparent les leurs en deux parts & les fai-

ſant tomber à droite & à gauche les mettent dans une parfaite ſymmétrie.

XXX. Des autres parties de l'Arabie

L'ARABIE heureuſe eſt la plus méridionale. On en diſtingue une troiſieme plus enfoncée dans les terres & habitée par des Paſteurs nommés Scenites, parce qu'ils vivent ſous des tentes. Ils ont des troupeaux innombrables dans des campagnes à perte de vue. Ils ſont ſéparés de l'Arabie heureuſe par l'Arabie déſerte, dont nous avons déja fait la deſcription. La partie Occidentale de ce pays eſt couverte de ſables immenſes, & ceux qui la traverſent ſont obligés de ſe guider comme ſur la mer par l'Etoile polaire. Mais tout le reſte du côté de la Syrie eſt un pays très-cultivé & qui ſert de rendez-vous aux Marchands de toutes les parties du monde. C'eſt-là qu'ils ſont un échange avantageux de part & d'autre de ce qu'ils apportent chacun de leur pays, & donnant ce qu'ils ont de trop pour avoir ce qui leur manque, ils entretiennent partout une abondance égale de toutes choſes. La partie de l'Arabie qui borde l'Océan eſt au-deſſus de l'Arabie heureuſe. C'eſt un pays coupé par pluſieurs belles Rivieres, qui forment en divers endroits de grands Lacs. Leurs eaux qui débordent ſouvent, jointes à celles des pluies qui tombent pendant l'Eté, ſont porter aux terres double récolte. Le pays nourrit auſſi des troupeaux d'Eléphans, & d'autres animaux terreſtres de deux formes réunies en une ſeule, & d'une grandeur auſſi monſtrueuſe que leur figure. On y voit des beſtiaux de toute ſorte,

te, mais sur-tout des Bœufs & des Brebis qui ont de longues & grosses queues. On y trouve plusieurs especes de Chameaux. Les uns sont sans poil, & les autres sont velus. Ceux-ci s'appellent Dityles, (1) parce que leur dos est une fois plus élevé que celui des autres. Il y en a une espece qui donne du lait, & qui étant bonne à manger, est d'un grand revenu dans le pays. Les Chameaux de charge portent jusqu'à dix mesures de bled & cinq hommes couchés dessus. Les Dromadaires sont plus petits & plus légers. Ils sont merveilleux à la course & fournissent de longues traites; ce qui est avantageux sur-tout dans les lieux déserts & sans eau. On s'en sert aussi à la guerre. Ils sont commodes en ce qu'ils portent deux tireurs d'arcs assis dos à dos, dont l'un tire sur les ennemis qui les attaquent par devant, & l'autre, sur ceux qui les prendroient par derriere. Voilà ce que nous avions à dire de l'Arabie sur laquelle nous nous sommes un peu étendus, en faveur de ceux qui sont curieux de connoître tous les pays.

Nous rapporterons maintenant en abré- XXXI.
gé les merveilles que l'on raconte d'une Abrégé du
Isle fameuse de l'Océan Méridional, en Livre où
commençant par l'Histoire exacte de sa dé- Iambule
couverte. Iambule (2) avoit été très-soi- avoit fait la description de son voyage.

(1) De δὶς bis, & τύλος cal, ou même, peau du dos d'un Chameau.

(2) C'est l'Historien de l'Isle de Taprobane, du moins suivant l'interprétation que Rhodoman en donne à la marge; car Diodore ne la nomme pas dans le texte;

gneux de s'instruire de tout dès son enfance. Après la mort de son pere qui étoit Marchand, il s'adonna lui-même au commerce. Comme il traversoit l'Arabie déserte pour arriver à celle qui produit les aromates, il tomba avec tous ceux qui l'accompagnoient entre les mains des voleurs. Il fut mis d'abord à la garde des troupeaux avec un de ses camarades. Ayant été pris là par d'autres voleurs qui venoient d'Ethiopie, il y fut conduit avec son compagnon. Les Habitans de la côte se saisirent d'eux, & les destinerent comme étrangers à l'expiation du pays. Les Ethiopiens avoient une ancienne tradition, laquelle avoit été confirmée par plusieurs Oracles des Dieux pendant l'espace de vingt générations, c'est-à-dire de six cens ans, parce que chaque génération comprénd trente ans. Cette tradition portoit que l'Ethiopie devoit être purifiée par deux Etrangers, d'une certaine maniere qu'ils suivirent exactement. Ils préparerent une barque assez forte pour résister à la mer, mais qui pût être gouvernée par deux hommes seuls. On la fournit de vivres pour six mois, & on y embarqua les deux captifs, en leur enjo[...]

& il semble dire plus bas que l'Isle Iambule est composée de sept Isles. En ce cas on pourroit croire que cet Auteur, que nous n'avons plus, a voulu faire une description générale des plus grandes Isles qui se trouvent assez près les unes des autres dans la Mer des Indes, comme Sumatra, Borneo, &c. Au reste, la Taprobane s'appelle aujourd'hui Ceylan, ou Ceylon.

gnant selon l'Oracle de cingler vers le Midi. On leur dit qu'au bout de leur course ils trouveroient une Isle fortunée où habitoient des hommes pleins de douceur, & parmi lesquels ils se trouveroient heureux de vivre. Que s'ils arrivoient sains & sauves dans cette Isle, l'Oracle avoit prédit que l'Ethiopie seroit tranquille & florissante pendant six cens ans ; & qu'ainsi ils pouvoient compter que, si la fatigue de la mer ou l'ennui de leur recherche les ramenoit sur leurs bords avant que d'avoir accompli ce voyage, tous les Ethiopiens se jetteroient sur eux & les puniroient comme des prévaricateurs & des impies. On célébra alors une fête solemnelle sur le rivage ; & ayant offert un grand nombre de victimes choisies, ils courronnerent (1) les Députés, & les chargerent de l'expiation publique. Iambule & son camarade se mettent en Mer, & après avoir été battus des flots pendant quatre mois, ils arriverent enfin dans l'Isle qu'on leur avoit désignée. Elle est de forme ronde, & elle a cinq mille stades de circuit. Dès qu'ils furent à la rade ils virent venir au-devant d'eux des gens envoyés pour tirer leur barque à terre. Etant débarqués, tous les Insulaires s'assemblerent autour d'eux, admirant leur entreprise & leur courage, & s'empressant de leur apporter tout ce dont ils avoient be-

(1) Rhodoman que nous suivons traduit comme s'il y avoit στεφομένους au lieu de σχιψομένους qui signifie seulement *voilez*.

soin. Ce sont des hommes fort différens de tous les autres par leur maniere de vivre, & par la conformation même de leurs corps. Ils sont tous égaux de taille, & ont un peu plus de six pieds de haut. Leurs os se plient & reviennent à leur situation ordinaire comme les parties nerveuses. Leurs corps paroissent foibles; mais leurs nerfs sont infiniment plus forts que les nôtres: car, lorsqu'ils serrent quelque chose avec leurs doigts, il est absolument impossible de le leur ôter. Ils n'ont du poil qu'à la tête, aux sourcils, aux paupieres, & à la barbe: tout le reste de leur corps est si lisse & si uni qu'on n'y trouveroit pas seulement un poil follet. Ils sont très-beaux de visage, & leur taille est admirablement proportionnée. Leurs oreilles sont beaucoup plus ouvertes que les nôtres, & ils ont une languette dans le milieu. Leur langue a aussi quelque chose de particulier qui leur vient en partie de la Nature, & en partie d'une opération qu'ils y font. Elle est fendue dans sa longueur, & paroît double jusqu'à la racine. Cela leur donne la faculté, non-seulement de prononcer & d'articuler tous les mots & toutes les syllabes qui peuvent être en usage dans toutes les langues du monde; mais encore d'imiter le chant ou le cri de tous les oiseaux & de tous les animaux, en un mot tous les sons imaginables. Ce qu'il y a de plus merveilleux est que le même homme entretient deux personnes à la fois par le moyen de ses deux langues, & leur répond en même tems sur des matieres

très-différentes ſans ſe confondre. La température de l'air y eſt excellente, parce qu'ils ſont ſous l'Equinoxial, (1) où ils n'éprouvent ni les grandes chaleurs, ni les grands froids, & où ils jouiſſent d'une Automne perpétuelle: comme le dit Homere de l'Iſle de Phéacie (2).

Aux fruits mûrs recueillis en ce lieu d'abondance,
Des fruits nouveaux ſuccede auſſi-tot l'eſpérance.

Ils ont les jours égaux aux nuits toute l'année, & ils n'ont aucune ombre à midi, parce que le Soleil eſt toujours preſque (3) au-deſſus de leurs têtes. Toute la Nation eſt partagée en pluſieurs Tribus, leſquelles ne contiennent jamais plus de quatre cens perſonnes, qui vivent toujours enſemble. Ces Peuples habitent dans des prairies où ils trouvent tout ce qui leur eſt néceſſaire; car la bonté du climat jointe à celle du terroir, fait croître ſans culture plus de fruits qu'il ne leur en faut. L'Iſle produit ſur-tout une grande quantité de roſeaux qui portent un fruit ſemblable au légume que nous appelons Ers. Après qu'ils l'ont fait

(1) C'eſt l'ancienne opinion. Car la Géographie réformée place Ceylan à huit dégrés Nord de l'Equateur. Il reſteroit à dire, que l'Iſle d'Iambule n'eſt pas Ceylan.

(2) Odyſſ. *l.* 7. *v.* 121.

(3) J'ajoute *preſque* au texte qui ſans ce correctif ne parleroit exactement pour aucun lieu de la terre.

tremper dans l'eau chaude, où il devient aussi gros qu'un œuf de pigeon, ils le broient entre leurs mains avec une adresse particuliere; ils le font cuire ensuite, & en font un pain très-savoureux. Ils ont des sources admirables d'eau chaude pour les bains de plaisir ou de remede, & d'eaux fraîches excellentes à boire, & merveilleusement saines. Les (1) eaux chaudes ne se refroidissent jamais à moins que l'on n'y mette de l'eau froide ou du vin. Ils connoissent toutes sortes de science & d'exercice; mais ils s'appliquent sur-tout à l'Astrologie. Ils se servent de sept caracteres dans leur écriture; mais chacun de ses caracteres a quatre positions différentes, ce qui donne en tout vingt-huit noms de lettres. Ils (2) conduisent leurs lignes non de gauche à droite comme nous, mais de haut en bas. La durée de leur vie est très-longue, & ils parviennent ordinairement jusqu'à cent cinquante ans, la plupart sans avoir éprouvé de maladie. Une loi trop sévere condamne à mourir tous ceux qui naissent ou deviennent estropiés. Quand ils ont vécu le nombre d'années que nous venons de marquer, ils se donnent volontairement la mort d'une façon qui leur est particuliere. Il croît chez eux une herbe dont il y a deux espe-

(1) Je place ici cette phrase qui dans le texte ne se trouve qu'à la fin du séjour d'Iambule dans cette Isle.

(2) C'est ce que les Grammairiens Grecs appeloient Κιονηδὸν, en forme de colonne.

Cette phrase, dont il paroît que c'est ici le lieu propre, ne se trouve dans le texte, qu'après les deux phrases suivantes.

ces. Toutes deux ont cette propriété, que lorſqu'on ſe couche deſſus, on tombe inſenſiblement dans un doux ſommeil dont on ne ſe réveille plus. Le Mariage n'eſt point en uſage parmi eux; mais les femmes ſont communes, & ils élevent avec une affection égale & générale tous les enfans qui en viennent. Lorſqu'ils ſont à la mamelle on les change ſouvent de nourrices, afin que les meres mêmes oublient & méconnoiſſent ceux qui ſont à elles. Banniſſant par-là toute prédilection, ils ne ſont jamais expoſés à la jalouſie, ni pour eux, ni pour leurs enfans; & ils paſſent leur vie dans une parfaite conformité de ſentimens. Leur Iſle enferme une eſpece d'animaux aſſez petits, mais doués d'une forme & d'une propriété extraordinaire. Leur corps rond & à peu près ſemblable à celui des Tortues, eſt chargé d'une croix jaune en forme d'X. Les quatre extrémités de cet X ſe terminent chacune à une bouche & à un œil. Ainſi l'animal a quatre yeux, & quatre bouches qui aboutiſſent à un ſeul goſier qui porte la nourriture à un ſeul ventre. Les entrailles & toutes les autres parties intérieures ſont uniques. Ils ont pluſieurs pieds ſous la circonférence de leur corps, avec leſquels ils vont du côté qu'ils veulent. Leur ſang a la vertu de recoller ou de faire reprendre dans l'inſtant les parties coupées d'un corps vivant comme la main ou le pied, lorſque la plaie eſt encore récente: ce qui ne s'étend pas néanmoins aux parties nobles & néceſ-

faires à la vie. J'omets (1) un grand nombre d'autres animaux dont les figures nous sont inconnues, & que nous n'imaginerions jamais. On y nourrit aussi une espece particuliere de grands oiseaux qui servent aux Habitans à découvrir les dispositions naturelles de leurs enfans. Ils les mettent en présence de tout le Peuple sur le dos de ces oiseaux, qui les enlevent aussi-tôt dans les airs. L'Assemblée conserve les enfans qui soutiennent sans trembler la rapidité du vol: mais elle rejette ceux qui ont montré quelque frayeur; dans la pensée qu'ils ne sauroient vivre long-tems, & qu'ils n'ont point le courage nécessaire pour les événemens de la vie. Le plus vieil homme de chaque classe en est comme le Roi, & tous les autres lui obéissent. Lorsqu'après avoir atteint cent cinquante ans, il renonce à la vie, suivant la Loi, celui qui le suit immédiatement lui succede dans sa dignité. La Mer qui est autour de l'Isle est toujours grosse, & elle a un grand flux & reflux; d'ailleurs son eau est douce comme de l'eau de fontaine. Ils ne voient point l'Ourse, ni plusieurs autres de nos Constellations. Au reste, c'est moins une Isle que l'assemblage de sept Isles placées dans la Mer à distances égales les unes des autres, unies cependant par les mêmes

(1) Nous transportons ici cette phrase qui est une page plus bas dans le texte. Nous aurions fait plus souvent une semblable réforme dans le cours de cette Traduction si nous avions voulu mettre exactement ensemble tous les Articles de même nature: mais nous n'avons pris cette licence que dans les endroits où le déplacement est trop sensible.

Loix & par les mêmes mœurs. Quoique la terre fournisse aux habitans sans aucun travail l'abondance de toutes sortes de biens, ils n'en usent point d'une maniere desordonnée; mais ils n'en prennent que ce qui leur est nécessaire, & ils vivent dans une grande frugalité. Ils mangent à la vérité de la viande, & rôtie & bouillie; mais ils ne connoissent ni ces précis, ni tous ces rafinemens que l'art de nos Cuisiniers a mis en usage. Ils vont à la chasse de toutes sortes d'oiseaux, & à la pêche de toutes sortes de poissons. Ils trouvent sur leurs arbres des fruits de toute espece, sans parler des Oliviers qui leur fournissent d'excellente huile & des vignes qui leur donnent des vins exquis. L'Isle est pleine de Serpens d'une grandeur excessive qui ne font aucun mal aux hommes, & dont la chair est excellente à manger. Les habits se font d'une écorce de roseaux couverte par-tout d'un duvet fort doux & fort lustré. Ils ne laissent pas cependant de les faire passer encore par des teintures de différens coquillages, d'où ils tirent même la couleur de Pourpre. Tout ce qui regarde la maniere de vivre est réglé chez eux. Ils ne mangent pas tous les mêmes choses, mais les jours sont marqués auxquels les uns doivent manger du poisson, les autres de la volaille, d'autres se contenter d'olives & de fruits crus. Les fonctions utiles à la société sont aussi partagées entr'eux: les uns s'appliquent à la Pêche, les autres aux Arts méchaniques, d'autres enfin rendent d'autres servi-

ces à leur Communauté ou à leur Tribu. Ils exercent tour à tour les charges publiques dont on ne dispense que les vieillards. Ils adorent l'Air, le Soleil & tous les corps célestes; & dans leurs fêtes ils leur adressent des vœux & des hymnes, mais ils invoquent plus particulierement le Soleil, auquel ils ont consacré leur Isle, & se sont consacrés eux-mêmes. On ensevelit les morts sur le rivage quand la Mer s'est retirée, afin que le sable qu'on a écarté, & qu'elle ramene en revenant, leur éleve comme un tombeau. Ils disent que leurs Roseaux qui portent du fruit, & dont la tête prend la forme d'une couronne, se remplissent de la nouvelle à la pleine Lune, & se vuident quand cet astre est en décours.

XXXII. Conclusion du Voyage d'Iambule.

Après qu'Iambule eut passé sept ans dans cette Isle avec son compagnon, ils furent condamnés à en sortir comme des méchans & des gens de mauvaises mœurs. Ayant donc réparé leur petite barque & ayant pris des provisions, ils voguerent l'espace de quatre mois. Ils échouerent enfin sur des Côtes basses & sabloneuses de l'Inde. Le compagnon d'Iambule y périt: mais lui s'étant sauvé alla jusque dans un village dont les habitans le conduisirent au Roi, qui faisoit son séjour à Polibothre, (1) éloi-

(1) On trouvera cette Ville dans le Dictionnaire Géographique de la Martiniere; mais sous l'orthographe de Palibothre; quoique le texte Grec de Henri Etienne & celui de Rhodoman portent Παγιβόθρα en plusieurs endroits & à la marge Πολιβόθραν. Ce qui doit signifier une Ville dans un fond. Ou

gnée de la Mer de plusieurs journées. Comme ce Roi aimoit les Grecs & qu'il étoit fort curieux, il reçut parfaitement bien ce voyageur, & lui donna ensuite une escorte qui le conduisit au travers de la Perse jusque dans la Grece. C'est ainsi qu'Iambule l'a conté lui-même dans son Histoire, où il apprend à son Lecteur bien des particularités de l'Inde qu'on ne trouveroit pas ailleurs. Pour nous, ayant achevé la matiere que nous nous sommes proposée au commencement de ce livre, nous le terminons ici.

bien Polibothre est une Ville différente de Palibothre qui est nommée ci-dessus, page 229.

Fin du Livre II.

HISTOIRE

UNIVERSELLE

DE

DIODORE DE SICILE.

LIVRE TROISIEME.

I. AVANT-PROPOS. LE PREMIER des deux Livres précédens contient la Mythologie des Dieux & l'Histoire des anciens Rois de l'Egypte. Nous y avons raconté les merveilles du Nil; nous y avons parlé de la situation du pays, des plantes qui y croissent, des animaux qui y vivent, & des Loix qu'on y observe. On trouve dans le second l'Histoire des Assyriens & des autres Peuples de l'Asie. Nous avons sur-tout pris soin d'y marquer la naissance & la fortune de Semiramis, la magnificence avec laquelle elle fit bâtir Babylone & plusieurs autres Villes, & enfin son

expédition dans les Indes. Nous avons fait mention des Chaldéens &.de leurs observations astronomiques. De-là nous sommes venus à l'Arabie, dont nous avons rapporté les singularités les plus curieuses. Nous avons donné une idée du Gouvernement des Scythes, des Amazones, & enfin des Hyperboréens (1). Pour suivre l'ordre que nous nous sommes prescrit, nous traiterons dans ce troisieme Livre des Ethiopiens, des Libyens & des habitans de Isles Atlantides.

II. Des Ethiopiens, & ce qu'ils pensent de leur ancienneté par rapport aux Ehyptiens.

LES ETHIOPIENS se disent les premiers de tous les hommes, & ils en donnent des preuves qu'ils croient évidentes. L'on convient assez généralement qu'étant nés dans le pays & n'y étant point venus d'ailleurs, ils doivent être appelés Autochthones: & il est vraisemblable qu'étant situés directement sous la route du Soleil, ils sont sortis de la terre avant les autres hommes. Car, si la chaleur du soleil se joignant à l'humidité de la terre, lui donne à elle-même une espece de vie; les lieux les plus voisins de l'Equateur doivent avoir produit plutôt que les autres des êtres vivans. Les Ethiopiens disent aussi que ce sont eux qui ont institué le culte des Dieux, les Fêtes, les Assemblées solemnelles, les Sacrifices, en un mot toutes les pratiques par lesquelles nous honorons la

(1) Rhodoman ajoute ici de son chef *& de la Taprobane.*

Divinité: c'est pour cela qu'ils passent pour les plus religieux de tous les hommes, & qu'on croit que leurs sacrifices sont les plus agréables aux Dieux. L'un des plus anciens Poëtes & le plus estimé de la Grece leur rend ce témoignage, lorsqu'il introduit dans l'Iliade Jupiter & les autres Dieux allant en Ethiopie pour assister aux festins & aux sacrifices annuels qui leur étoient préparés à tous chez les Ethiopiens. (1)

Jupiter aujourd'hui suivi de tous les Dieux,
Des Ethiopiens reçoit les sacrifices.

Ils disent que les Dieux ont récompensé leur piété par des avantages considérables, comme de n'avoir jamais été sous la domination d'aucun Prince étranger. En effet, ils ont toujours conservé leur liberté par la grande union qui a toujours régné entr'eux; & plusieurs Princes très-puissans qui les ont voulu subjuguer ont échoué dans leur entreprise. Cambyse étant venu les attaquer avec de nombreuses troupes, son Armée périt entierement, & lui-même y courut risque de la vie. Semiramis, cette Reine que son habileté & ses exploits ont rendue si fameuse, fut à peine entrée dans l'Ethiopie qu'elle sentit que son dessein n'auroit point d'exécution. Bacchus & Hercule ayant traversé la Terre entiere,

(1) Iliad. I. v. 422.

s'abstinrent de combattre les seuls Ethiopiens, soit par la crainte qu'ils conçurent de leur puissance, soit par la vénération qu'ils avoient pour leur piété. Les Ethiopiens disent que les Egyptiens sont une de leurs Colonies qui fut menée en Egypte par Osiris. Ils prétendent même que ce pays n'étoit au commencement du monde qu'une Mer; mais que le Nil entraînant dans ses crues beaucoup de limon d'Ethiopie, l'avoit enfin comblée, & en avoit fait une partie du continent. On voit aux embouchures du Nil une particularité qui semble prouver que toute l'Egypte est un ouvrage du Fleuve. Après l'écoulement des eaux on peut remarquer tous les ans que la mer a poussé contre les rivages de gros amas de limon & que le terrain s'est augmenté. Ils ajoutent que les Egyptiens tiennent d'eux, comme de leurs Auteurs & de leurs Ancêtres, la plus grande partie de leurs Loix. C'est d'eux qu'ils ont appris à honorer leurs Rois comme des Dieux, & à ensevelir leurs morts avec tant de pompe; la Sculpture & l'Ecriture ont pris naissance chez les Ethiopiens. Les Egyptiens se servent de caracteres qui ne sont propres qu'à leur nation; mais les uns sont à l'usage de tout le Peuple, & appelés vulgaires pour cette raison; & les autres sont sacrés, & connus seulement des Prêtres qui s'en transmettent l'intelligence de pere en fils. Les Ethiopiens ont aussi deux sortes de caracteres; mais ils sont communs à tout le monde chez eux.

Dans l'une & dans l'autre Nation les Prêtres observent le même ordre & les mêmes coutumes. Ceux qui sont dévoués au culte des Dieux se purifient de la même maniere; ils sont tous rasés & vêtus de même, & ils portent tous un sceptre fait en forme de charrue. Les Rois des deux peuples portent aussi un sceptre semblable, & ils ont sur la tête un bonnet long, terminé par une espece de houpe & entouré de ces Serpens qu'on nomme Aspics, pour marquer que ceux qui osent tendre des embûches aux Rois meurent par des morsures venimeuses. Des Ethiopiens alleguent encore d'autres preuves de leur ancienneté sur les Egyptiens; mais il est inutile de les rapporter ici. Cependant nous dirons un mot des caracteres Ethiopiens, & de ceux que les Egyptiens appellent Hieroglyphes; afin de ne rien omettre de ce qu'il y a de plus remarquable dans l'Antiquité.

III. Des caracteres Hiéroglyphiques communs aux Ethiopiens & aux Egyptiens.

CES SORTES de lettres ressemblent, les unes à différentes especes d'animaux, d'autres aux extrémités du corps humain; d'autres à des instrumens méchaniques. Ainsi ils composent leur Ecriture, non d'un assemblage de lettres & de mots, mais d'un arrangement de figures dont un long usage a gravé la signification dans leur mémoire. En effet, s'ils représentent un Milan, un Crocodile, un Serpent ou quelque partie du corps humain, comme un œil, une main, un visage & d'autres choses semblables; c'est que le Milan, par une Mé-

métaphore aſſez naturelle, ſignifie tout ce qui eſt promt & ſubit, d'autant qu'il vole le plus légerement de tous les oiſeaux: le Crocodile dénote toute ſorte de méchancetés: l'œil marque un Obſervateur de la Juſtice & tout ce qui défend le corps. Entre les autres parties, la main droite avec les doigts étendus exprime l'abondance des choſes néceſſaires à la vie; la main gauche fermée indique l'économie & l'épargne. Il en eſt à peu près de même des autres parties du corps, auſſi-bien que des inſtrumens. Les Ethiopiens recherchant avec ſoin la ſignification de chacune de ces figures & ſe l'imprimant dans l'eſprit par une longue application, connoiſſent d'abord ce qu'elles repréſentent.

LES ETHIOPIENS ont pluſieurs loix fort différentes de celles des autres peuples ſur-tout pour ce qui regarde l'élection des Rois. Les Prêtres choiſiſſent les plus honnêtes gens de leur corps, & les enfermant comme dans un cercle, celui de ces derniers que prend au hazard un des Prêtres qui entre dans le cercle en marchant & en ſautant comme un Ægipan ou un Satyre, eſt déclaré Roi ſur le champ; & tout le Peuple l'adore comme un homme chargé du Gouvernement par la Providence divine. Le nouvel élu commence à vivre de la maniere qui lui eſt preſcrite par les loix. En toutes choſes il ſuit la coutume du pays, ne puniſſant & ne récompenſant que ſelon les regles établies dès l'origine de la Nation. Il eſt défendu au

IV. Loix des Ethiopiens.

Roi de faire mourir aucun de ſes Sujets, quand même il auroit été déclaré en jugement digne du dernier ſupplice. Mais il envoie un Officier qui lui apporte le ſignal de la mort; & auſſi-tôt le criminel s'enferme dans ſa maiſon & ſe fait Juſtice lui-même. Il ne lui eſt point permis de s'enfuir en des Royaumes voiſins, & de changer ainſi la peine de mort en un banniſſement comme font les Grecs. On raconte à ce ſujet qu'un certain homme ayant vu cet ordre de mort qui lui étoit envoyé de la part du Roi, & ſongeant à s'enfuir hors de l'Ethiopie; ſa mere qui s'en doutoit lui paſſa ſa ceinture autour du col ſans qu'il oſât ſe défendre, & l'étrangla ainſi; de peur, diſoit-elle, que ſon fils ne procurât par ſa fuite une plus grande honte à ſa famille. Il y avoit quelque choſe encore de plus extraordinaire dans ce qui régardoit la mort des Rois. Les Prêtres qui ſervent à Méroé, y ont acquis un très-grand pouvoir. Ceux-ci, quand il leur en prenoit fantaiſie, dépêchoient un courier au Roi pour lui ordonner de mourir. Ils lui faiſoient dire que les Dieux l'avoient ainſi réglé, & que ce ſeroit un crime de violer un ordre qui venoit de leur part. Ils ajoutoient pluſieurs autres raiſons qui ſurprenoient aiſément des hommes ſimples prévenus d'une ancienne coutume, & qui n'avoient pas aſſez de force d'eſprit pour réſiſter à ces commandemens injuſtes. En effet les premiers Rois ſe ſont ſoumis à ces cruelles Ordonnances, ſans

aucune autre contrainte que celle de leur propre ſuperſtition. Ergamenès qui régnoit du tems de Ptolomée ſecond, & qui étoit inſtruit de la Philoſophie des Grecs fut le premier qui oſa ſecouer ce joug ridicule. Ayant pris une réſolution vraiment digne d'un Roi, il s'en vint avec ſon armée attaquer la fortereſſe où étoit autrefois le temple d'or des Ethiopiens. Il fit égorger tous les Prêtres & inſtitua lui-même un Culte nouveau. Les amis du Prince ſe ſont fait une loi qui ſubſiſte encore, quelque ſingulière qu'elle ſoit. Lorſque leur maître a perdu l'uſage de quelqu'une des parties de ſon corps par maladie ou par quelque accident, ils ſe donnent la même infirmité, croyant que c'eſt une choſe honteuſe, par exemple, de marcher droit à la ſuite d'un Roi boiteux; & il leur paroît abſurde de ne pas partager avec lui les incommodités corporelles, puiſque la ſimple amitié nous oblige à prendre part à tous les biens & à tous les maux qui arrivent à nos amis. Il eſt même fort commun de les voir mourir avec leurs Rois; & ils penſent qu'il leur eſt glorieux de donner ce témoignage d'une fidélité conſtante. De-là vient que chez les Ethiopiens, il eſt difficile de former aucune entrepriſe contre le Roi, par l'attention que tous ſes amis apportent à leur conſervation commune. Ce ſont-là les loix & les coutumes des Ethiopiens qui demeurent dans la Capitale, & qui habitent l'Iſle de Méroé &

cette partie de l'Ethiopie qui touche à l'Egypte.

V. Coutumes de quelques Ethiopiens Sauvages.

Il y a pluſieurs autres Nations Ethiopiennes dont les unes cultivent les deux côtés du Nil avec les Iſles qui ſont au milieu, les autres habitent les Provinces voiſines de l'Arabie, d'autres ſont plus enfoncées dans l'Afrique. Preſque tous & entr'autres ceux qui ſont nés le long du Fleuve ont la peau noire, le nez camus & les cheveux crêpus. Ils paroiſſent très-ſauvages & très-féroces, & le ſont pourtant beaucoup moins par tempérament que par volonté & par affectation. Ils ſont fort ſecs & fort brûlés, leurs ongles ſont toujours longs comme ceux des animaux: ils ne connoiſſent point l'humanité: ils ne pouſſent qu'un ſon de voix aigu. Ne s'étudiant point comme nous à rendre la vie plus douce & plus agréable, ils n'ont rien des mœurs ordinaires. Quand ils vont au combat, les uns s'arment de leurs boucliers faits de cuir de Bœuf & ont en main de petites lances; les autres portent des traits recourbés; d'autres ſe ſervent d'arcs dont le bois eſt de la longueur de quatre coudées & qu'ils bandent avec le pied: quand ceux-ci n'ont plus de traits ils combattent avec des maſſues. Ils menent leurs femmes à la guerre & les obligent de ſervir dès qu'elles ont un certain âge. Elles portent ordinairement un anneau de cuivre pendu à leurs levres. Quelques-uns de ces Peuples paſſent leur vie ſans s'habiller, ſe couvrant ſeulement de ce qu'ils trouvent

pour ſe mettre à l'abri du Soleil. Les uns coupent une queue de brebis & ſe la paſſent entre les cuiſſes pour cacher leur nudité; d'autres prennent des peaux de leurs beſtiaux. Il y en a qui s'entourent la moitié du corps avec des eſpeces de ceintures faites de cheveux, la nature du pays ne permettant pas aux brebis d'avoir de la laine. A l'égard de la nourriture, les uns vivent d'un certain fruit qui croît ſans culture dans les étangs & les lieux marécageux: D'autres mangent les plus tendres rejetons des arbres dont l'ombrage les garantit de la chaleur du midi: Quelques-uns ſement du Seſame & du Lotos: il y en a qui ne vivent que de racines de roſeaux. La plupart d'entre eux s'exercent à tirer aux oiſeaux; & comme ils manient l'arc fort adroitement, cette chaſſe remplit abondamment leurs beſoins. Mais la plus grande partie de ces Peuples ſoutiennent leur vie avec le lard & la chair de leurs troupeaux. Les Ethiopiens qui habitent au-deſſus de Méroé font des diſtinctions remarquables entre les Dieux: ils diſent que les uns ſont d'une nature éternelle & incorruptible comme le Soleil, la Lune, & l'Univers entier; que les autres étant nés parmi les hommes ſe ſont acquis les honneurs divins par leurs vertus & par les biens qu'ils ont faits au monde. Ils reverent Iſis, Pan, & ſur-tout Jupiter & Hercule dont ils prétendent que le Genre humain a reçu le plus de bienfaits. Quelques Ethiopiens cependant croient qu'il

n'y a point de Dieux; & quand le Soleil ſe leve ils s'enfuient dans leurs marais en blaſphémant contre lui, comme contre leur plus cruel ennemi. Les Ethiopiens different encore des autres Nations dans les honneurs qu'ils rendent à leurs morts. Les uns jettent leurs corps dans le Fleuve, penſant que c'eſt la plus honorable ſépulture qu'on puiſſe leur donner. Les autres les gardent dans leurs maiſons enfermés dans des niches de verre, croyant qu'il ſied bien à des enfans d'avoir toujours devant les yeux le viſage de leurs parens, & à ceux qui ſurviennent de conſerver la mémoire de leurs prédéceſſeurs. D'autres enferment les corps morts dans des cercueils de terre cuite & les enterrent aux environs des Temples. Ils regardent comme le plus inviolable des ſermens celui qui ſe fait ſur les morts. En certaines contrées les Ethiopiens donnent la royauté à celui d'entre eux qui eſt le mieux fait, diſant que les deux plus grands dons de la fortune ſont la monarchie & la belle taille. Ailleurs ils la déferent au Paſteur le plus vigilant comme à celui qui aura le plus de ſoin de ſes Sujets. D'autres choiſiſſent le plus riche dans la penſée qu'il ſera plus en état de ſecourir ſes Peuples. Il y en a d'autres qui prennent pour Rois ceux qui ſont les plus forts, eſtimant dignes de la premiere place ceux qui ſont les plus capables de les défendre dans les combats. Il y a dans la Libye & tout auprès du Nil un très-beau pays qui produit une grande

quantité de fruits de toute espece ; on y trouve un abri commode dans les grandes chaleurs entre les plantes qui croissent dans les marais. Les Afriquains & les Ethiopiens sont continuellement en guerre pour se disputer ce terrain. On y voit un grand nombre d'Eléphans qui y descendent de la haute Libye, attirés, selon quelques Auteurs, par la bonté des pâturages. En effet, des deux côtés du fleuve il y a de grands marais où croissent toutes sortes d'herbes, & sur-tout des roseaux que ces animaux trouvent si bons, que quand ils en ont une fois goûté, ils demeurent toujours dans cet endroit, où ils consument les vivres des habitans. Il n'est pas étonnant que des Pasteurs qui logent sous des tentes, & qui regardent comme leur patrie le séjour le plus commode pour eux, viennent se rendre dans des marais qui attirent des animaux mêmes, chassés par le manque d'eau & de pâturages, du milieu des Terres, où le Soleil brûle tout ce qui en sort. (1) Quelques Auteurs disent que dans l'Ethiopie appelée sauvage, il naît un nombre infini de Serpens d'une grandeur extraordinaire. Ils se battent contre les Eléphans auprès des eaux dormantes. S'étant d'abord jetés sur eux avec impétuosité, ils leur entortillent les cuisses & ils les serrent avec tant de force & si long-tems

(1) On supprime ici une phrase de deux ou trois lignes qui n'est qu'une répétition inutile.

que l'Eléphant engourdi & écumant tombe de lui-même : après quoi ils le dévorent facilement dans l'impuissance où il est de se relever. Mais quand ils ont manqué leur coup par quelque accident, & que les Eléphans fuient vers le fleuve, ils ne quittent jamais leur retraite pour les poursuivre. Ils évitent les lieux plats & se tiennent toujours au pied des montagnes & dans des cavernes assez profondes pour suffire à la longueur de leur corps ; la Nature faisant connoître à tous les animaux ce qui leur est propre. On a des Histoires de l'Egypte & de l'Ethiopie faites par des Auteurs qui s'en rapportent à de fausses relations, ou qui écrivant même toutes les choses merveilleuses qui leur viennent dans l'esprit ne méritent aucune créance. Mais Agatarchidès Cnidien en son second livre de l'Asie, Artemidore (1) d'Ephèse en son huitieme livre de la Géographie, & quelques Auteurs originaires d'Egypte ont examiné le sujet dont il s'agit, & conviennent presqu'en tout. Pour moi, dans le tems que je voyageois en Egypte, je me suis souvent rencontré avec des Prêtres

Egyp-

(1) Sur Agatarchidès, *Voyez* l'art 24 de la premiere Section du Livre premier. A l'égard d'Artemidore d'Ephèse, il vivoit sous Ptolémée Lathyrus Roi d'Egypte, ou plutôt sous sa mere Cléopatre qui faisoit régner son autre fils Alexandre. Artemidore avoit écrit 11 livres de Géographie & des Mémoires Historiques. Il y a eu un autre Artemidore aussi Ephésien sous Antonin le pieux. Vossius *l.* 1. *c.* 22.

Egyptiens & des Ambassadeurs Ethiopiens. Ayant recueilli avec soin ce que je leur entendois dire, & y ayant ajouté ce que j'ai trouvé dans les meilleurs Historiens, j'ai composé cette partie de mon Ouvrage de ce qui m'a paru le plus généralement avoué par les uns & par les autres. Mais nous avons assez parlé des Ethiopiens qui habitent à l'Occident. Nous allons passer à ceux qui demeurent au midi & le long de la Mer Rouge, après que nous aurons dit un mot de la maniere dont on tire l'or des mines de ce pays.

VI. Des Mines de ces cantons.

ENTRE l'Egypte, l'Ethiopie & l'Arabie, (1) il est un endroit rempli de métaux, & sur-tout d'or; qu'on tire avec bien des travaux & de la dépense; car la Terre dure & noire de sa nature y est entrecoupée de veines d'un marbre très-blanc, & si luisant, qu'il surpasse en éclat les matieres les plus brillantes. C'est-là que ceux qui ont l'intendance des métaux font travailler un grand nombre d'Ouvriers. Le Roi d'Egypte envoie quelquefois aux mines avec toute leur famille ceux qui ont été convaincus de crimes; aussi-bien que les prisonniers de guerre, ceux qui ont encouru son indignation, ou qui succombent aux accusations vraies ou fausses, en un mot tous ceux qui sont condamnés aux prisons. Par ce moyen il tire de grands revenus de

(1) On donnoit le nom d'Arabie aux rivages occidentaux du Golfe Arabique situés en Egypte, vis-à-vis la véritable Arabie.

leur châtiment. Ces malheureux, qui sont en grand nombre, sont tous enchaînés par les pieds & attachés au travail sans relâche, & sans qu'ils puissent jamais s'échaper; car ils sont gardés par des Soldats étrangers, & qui parlent d'autres langues que la leur: de sorte qu'il leur est impossible de les corrompre par des paroles & par des caresses. Quand la terre qui contient l'or se trouve trop dure, on l'amollit d'abord avec le feu; après quoi ils la rompent à grands coups de pics ou d'autres instrumens de fer. Ils ont à leur tête un Entrepreneur qui connoît les veines de la mine, & qui les conduit. Les plus forts d'entre les travailleurs fendent la pierre à grands coups de marteau; cet ouvrage ne demandant que la force des bras, sans art & sans adresse. Mais comme, pour suivre les veines qu'on a découvertes, il faut souvent se détourner, & qu'ainsi les allées qu'on creuse dans ces souterrains sont fort tortueuses, les ouvriers, qui sans cela ne verroient pas clair, portent des lampes attachées à leur front. Changeant de posture autant de fois que le requiert la nature du lieu, ils font tomber à leurs pieds les morceaux de pierre qu'ils ont détachés. Ils travaillent ainsi jour & nuit, forcés par les cris & par les coups de leurs gardes. De jeunes enfans entrent dans les ouvertures que les coins ont faites dans le roc, & en tirent les petits morceaux de pierre qui s'y trouvent, & qu'ils portent ensuite à l'entrée de la mine. Les hommes âgés d'environ trente ans prennent une

certaine quantité de ces pierres qu'ils pilent dans des mortiers avec des pilons de fer, jusqu'à ce qu'ils les aient réduites à la grosseur d'un grain de millet. Les femmes & les vieillards reçoivent ces pierres mises en grain, & les jettent sous des meules qui sont rangées par ordre. Se mettant ensuite deux ou trois à chaque meule, ils les broient jusqu'à ce qu'ils aient réduit en une poussiere aussi fine que de la farine la mesure qui leur en a été donnée. Il n'y a personne qui n'ait compassion de l'extrême misere de ces Forçats qui ne peuvent prendre aucun soin de leur corps, & qui n'ont pas même de quoi couvrir leur nudité; car on n'y fait grace ni aux vieillards, ni aux femmes, ni aux malades, ni aux estropiés; mais on les contraint également de travailler de toutes leurs forces jusqu'à ce que n'en pouvant plus ils meurent de fatigue. C'est pourquoi ces infortunés n'ont d'espérance que dans la mort, & leur situation présente leur fait craindre une longue vie. Les maîtres recueillant cette espece de farine achevent l'ouvrage de cette maniere: ils l'étendent sur des planches larges & un peu inclinées, & ils l'arrosent de beaucoup d'eau. Ce qu'il y a de terrestre dans ces matieres est emporté par l'eau qui coule le long de la planche, mais l'or demeure dessus à cause de sa pesanteur. Après ce lavage répété plusieurs fois ils frottent quelque tems la matiere entre leurs mains. Ensuite l'essuyant avec de petites éponges, ils emportent ce

qui y reste de terre jusqu'à ce que la poudre d'or soit entierement nette. D'autres ouvriers prenant cet or au poids & à la mesure, le mettent dans des pots de terre. Ils y mêlent dans une certaine proportion du plomb, des grains de sel, un peu d'étain & de la farine d'Orge. Ils versent le tout dans des vaisseaux couverts & luttés exactement, qu'ils tiennent cinq jours & cinq nuits de suite dans un feu de fourneau. Ensuite leur ayant donné le tems de se refroidir, on ne trouve plus aucun mélange des autres matieres; mais l'or est entierement dépuré avec très-peu de déchet. Voilà la maniere dont on tire l'or dans les confins de l'Egypte avec des travaux immenses, qui semblent nous faire voir que ce métal s'obtient difficilement, qu'on ne le conserve qu'avec de grands soins, & que son usage est mêlé de peines & de plaisirs. Au reste, la découverte des métaux est très-ancienne, puisqu'elle nous vient des premiers Rois.

VII. Des Ichthyophages de l'Asie, le long de la Mer des Indes.

NOUS DEVONS parler maintenant des Nations qui habitent sur les bords du Sein Arabique, dans la Troglodytique, & vers le Midi de l'Ethiopie: & nous commencerons par les Ichthyophages, (1) qui demeurent le long des côtes depuis la Carmanie & la Gedrosie jusqu'à l'entrée du Golphe par où l'Océan Méridional (2)

(1) Mangeurs de poissons.
(2) C'est le Sein ou Sinus Arabique, qu'on n'appelle plus aujourd'hui que la Mer rouge.

s'avance prodigieusement dans les terres, & s'enferme entre l'Arabie heureuse d'un côté, & les Troglodytes de l'autre. Quelques-uns de ces Barbares passent leur vie tout nuds. Leurs femmes, leurs enfans & leurs troupeaux sont communs entr'eux; & la Nature ne leur ayant fait connoître que le plaisir & la peine, ils n'ont aucune idée de ce qui est honnête & de ce qui ne l'est pas. Leurs habitations sont situées près de la Mer sur des côtes entrecoupées, non-seulement par des vallées profondes, mais encore par des précipices escarpés, & par des ravines étroites & naturellement [illegible] les Habitans se servent utilement de cette disposition de leur terrain. Bouchant avec de grandes pierres toutes les issues de leurs vallées & de leurs précipices, ils ferment le passage aux poissons qui se sont jetés dans ces détours; car la Mer se débordant pendant le flux avec violence, ce qui arrive deux fois par jour comme vers les six heures du matin & du soir, elle couvre tout le rivage, & amene avec elle une quantité incroyable de poissons de toute espèce. Quand le tems du reflux est venu, toute l'eau se retire par les ouvertures des pierres, & le poisson reste à sec sur le sable. Les habitans s'assemblent aussi-tôt sur le rivage avec leurs femmes & leurs enfans, comme s'ils en avoient tous reçu l'ordre. Ensuite, s'étant divisés par bandes, ils vont chacun en différens endroits avec des cris affreux qui marquent la joie qu'ils ont de leur capture.

Les femmes & les enfans prennent les poissons les plus petits & les plus proches du bord & les jettent sur le gravier. Les hommes qui sont dans la force de l'âge ne s'attachent qu'à ceux que leur grandeur rend difficiles à prendre; car on trouve dans cette Mer, non-seulement des Lamproies, des Chiens & des Ecrevisses de Mer, mais même des Veaux marins & quantité d'autres poissons dont le nom & la figure nous sont inconnus. N'ayant point d'armes faites de main d'hommes, ils les percent avec des cornes de Boucs, ou les coupent avec des cailloux tranchans. Car la nécessité enseigne toutes choses à l'homme, & lui apprend à se servir de tout ce qu'il rencontre de propre à l'effet qu'il en espere. Quand ils ont amassé une assez grande quantité de ces poissons, ils les emportent & les font cuire sur des pierres exposées à l'ardeur brûlante du Soleil de leur climat. Dès qu'ils sont cuits d'un côté, ils les retournent de l'autre. Ensuite les prenant par la queue ils les secouent. Ces poissons étant ainsi desséchés, leur chair tombe par morceaux. A l'égard des arrêtes ils les jettent toutes dans un même endroit, & en font de grands monceaux pour s'en servir à l'usage que nous dirons plus bas. Mais ramassant la chair qui est tombée, ils la mettent sur des pierres polies & la broient pendant un certain tems. Ils y mêlent pour assaisonnement de la graine d'Aubépine, & en font ainsi une espece de pâte d'une seule cou-

leur. Enfin ils donnent à cette pâte la figure d'une brique un peu longue, & ils la font secher au Soleil. Quand elle est médiocrement seche ils en mangent tous ensemble sans mesure & sans autre regle que leur appetit; car ils ont plus de cette provision qu'il ne leur en faut; & la mer leur fournit aussi abondamment de quoi se nourrir, que la terre le fournit aux autres hommes. Cependant il arrive quelquefois que la mer pendant plusieurs jours de suite roule ses flots sur le rivage, & tient la greve inondée, de telle sorte que personne ne peut en approcher. Comme alors ils manquent de vivres, ils ramassent d'abord les coquillages dont quelques-uns sont si grands qu'ils pesent plus de quatre livres. Ayant cassé les coquilles à grands coups de pierre, ils en mangent la chair crue, dont le goût approche fort de celui de nos Huîtres. Si la continuité des vents fait enfler la mer pendant un long tems, & les empêche d'avoir même des coquillages, ils ont recours aux monceaux d'arrêtes dont nous avons parlé. Ils choisissent celles qui sont les plus fraîches & les plus succulentes, & les rompant aux jointures, ils les mettent dans la bouche sans aucune préparation; mais ils broient entre deux pierres les plus seches. En un mot, ils menent une vie à peu près semblable à celle des bêtes féroces. Voilà tout ce qui concerne le manger des Ichthyophages. La maniere dont ils vont chercher à boire a quelque chose de plus singulier. Ils travaillent à la

pêche, l'espace de quatre jours entiers, pendant lesquels, comme étant dans l'abondance de toutes choses, ils se divertissent à manger en commun, à chanter des chansons qui n'ont ni mode ni mesure, & à se joindre aux premieres femmes qu'ils trouvent près d'eux pour en avoir des enfans. Mais au cinquieme jour ils vont tous ensemble boire au pied des montagnes. On y trouve des sources d'eau où les Nomades viennent abreuver leurs troupeaux. Ils font ce chemin comme le feroient des troupeaux de bœufs, élevant tous ensemble leur voix qui n'articule rien & dont on n'entend que le son. Les femmes y portent entre leurs bras les enfans qui sont à la mamelle, & les hommes ceux qui sont sevrés; mais ceux qui ont passé cinq ans accompagnent leurs parens, & s'en vont en sautant & en riant à leur abreuvoir comme à un lieu de délices; car la Nature qui n'est pas encore pervertie met son souverain bien dans la jouissance de ce qui lui est nécessaire, ne se souciant en aucune sorte des plaisirs superflus. Quand ils sont arrivés aux abreuvoirs des Nomades, ils se remplissent tellement d'eau qu'ils ont beaucoup de peine à s'en retourner. Pendant cette journée ils ne mangent point; mais ils se couchent par terre, malades de plénitude, respirant avec difficulté & semblables en tout à des gens ivres. Le lendemain ils recommencent à manger du poisson gardant toute leur vie la même méthode. Les Ichthyophages qui habitent

en déçà du Détroit ſont rarement malades, mais ils vivent beaucoup moins que nous.

VIII. Des Ichthyophages de l'Arabie ſur les côtes de la Mer des Indes.

Pour ceux qui demeurent plus près, & néanmoins encore hors du Détroit, ils menent une vie beaucoup plus extraordinaire. Ils n'ont jamais ſoif & ils paroiſſent dépourvus de ſentimens. Le ſort les ayant fait naître en des déſerts éloignés de toute habitation, ils vivent commodément de leur pêche; & mangeant le poiſſon dès qu'il eſt tiré de l'eau & preſque tout crû, non-ſeulement ils ne cherchent point à boire, mais même ils ne ſavent ce que c'eſt. Contens d'ailleurs du genre de vie que la fortune leur a préſenté, ils s'eſtiment heureux de ne point deſirer ce qui leur manque. Ce qu'il y a de plus ſurprenant & de plus incroyable, ils n'éprouvent aucune paſſion. Pluſieurs Marchands Ethiopiens qui, en paſſant la Mer Rouge, ont été ſouvent contraints de relâcher ſur les côtes des Ichthyophages, conviennent tous unanimement de ce que nous venons de dire. Ptolémée troiſieme du nom ayant envie d'aller à la chaſſe des Eléphans dans ce lieu-là, y envoya un de ſes confidens appellé Simmias pour reconnoître le pays. Celui-ci ayant préparé ce qui étoit néceſſaire pour ſon voyage, examina avec ſoin les contrées maritimes, comme le dit Agatharchidès de Cnide. Il rapporta entr'autres choſes que ces hommes inſenſibles ne boivent point du tout, comme nous l'avons dit plus haut. Ils ne ſont nulle-

ment émus à la vue des Etrangers qui abordent sur leur rivage. Ils ne leur disent rien; mais ils les regardent tranquillement, ne marquant pas plus d'embarras que s'ils ne voyoient rien de nouveau. Ils ne s'enfuient point à la vue d'une épée nue qu'on leur présente, & ils ne s'irritent point des menaces qu'on leur fait ni même des coups qu'on leur donne. Ils n'ont point pitié de ceux qu'on fait souffrir, & ils voient égorger leurs femmes & leurs enfans sans étonnement & sans colere. Quand même on les fait succomber sous les tourmens les plus extraordinaires, ils demeurent tranquilles, en regardant les plaies qu'on leur fait, & inclinant seulement la tête à chaque coup qu'on leur donne. On dit qu'ils ne se servent d'aucun idiome; mais qu'ils font des signes de la main pour demander les choses qu'ils veulent avoir. On rapporte d'eux une autre singularité bien plus incroyable, savoir que les Veaux (1) marins vivent paisiblement & familierement avec eux, & leur aidant à prendre du poisson comme feroient d'autres hommes. Et ces deux especes si différentes ont mutuellement un grand soin de leurs enfans, & de leurs femmes ou de leurs femelles. Ils conservent encore à présent ce genre de vie qui leur vient des premiers siecles, soit qu'ils y soient accoutumés par la longueur du tems, ou con-

(1) L'original les nomme *Phocæ*.

traints par la néceſſité de leur demeure. Leurs habitations ne ſont pas ſemblables à celles des autres Ichthyophages; mais ils les conſtruiſent de pluſieurs façons différentes, ſelon la commodité du lieu. Quelques-uns ſe logent dans des cavernes, ſurtout dans celles qui tournées vers le Septentrion ſont rafraîchies par l'ombre & ſurtout par les vents du Nord; car pour celles qui ſont au Midi elles ſont auſſi brûlantes que des fournaiſes, & les hommes n'y peuvent pas ſubſiſter. Ceux qui n'ont point la commodité des cavernes ſituées au Septentrion, amaſſent les côtes de Baleine que la Mer jette en grand nombre ſur ces bords. Quand ils en ont une quantité ſuffiſante, ils les joignent enſemble en forme de toit, & les couvrent avec de la mouſſe fraîche. C'eſt ſous ces cabanes faites en maniere de voute que devenus Ouvriers par la néceſſité ſeule, ils laiſſent paſſer la grande chaleur du jour. Les Ichthyophages ont une troiſieme forme d'habitation. Il croît dans leur pays une eſpece de Sapin dont la Mer arroſe le pied, dont le feuillage eſt fort épais & qui porte un fruit aſſez ſemblable à nos Chataignes. Ayant entrelaſſé leurs branches les unes dans les autres, & s'étant procuré par conſéquent une grande étendue d'ombre, ils paſſent leur vie ſous cette eſpece de tente: habitant ainſi moitié ſur la terre & moitié ſur la mer; le flux leur porte de la fraîcheur, & ils ſavent ſe poſer favorablement pour recevoir les vents qui temperent les ardeurs du Soleil. D'autres

emploient une quatrieme expédient pour s'en garantir. Ils ont fait & ils entretiennent une provision de mousse de mer qui s'éleve à la hauteur d'une montagne. Les rayons du Soleil l'ont tellement endurcie qu'elle fait comme un corps de rocher avec le sable dont elle est mêlée. Ils creusent au-dedans des loges de la hauteur d'un homme; mais ils leur donnent une très-grande profondeur & les font même communiquer les unes avec les autres. Ils demeurent-là tranquillement jusqu'à ce que le flux leur apportant du poisson, les invite à l'aller pêcher. Ils le mangent avec joie sur le rivage, après quoi ils reviennent dans leurs tanieres. A l'égard de leurs morts, ils les jettent hors de leur demeure, quand la mer est basse; afin que ses flots viennent ensuite les prendre & les entraîner. Ils se donnent ainsi eux-mêmes pour nourriture aux poissons dont ils se nourrissent, pratique qu'ils n'ont jamais interrompue depuis plusieurs siecles. Il y a une espece d'Ichthyophages dont les habitations sont telles qu'elles donnent beaucoup à penser à ceux qui aiment à rechercher les secrets de la Nature. Ils demeurent dans des précipices que personne n'a jamais pu franchir; car ils sont entourés d'un rocher très-escarpé & entrecoupé par des fondrieres: l'autre côté est borné par une mer qui n'a jamais porté aucune espece de vaisseau & qu'on peut encore moins passer à gué. Ces Peuples mêmes ne savent ce que c'est que de naviguer. C'est pourquoi

leur origine étant très-obscure, il nous reste seulement à dire qu'ils sont depuis tous les tems dans le lieu même qu'ils habitent. Quelques Physiciens, en discourant des variétés de la nature, ne font point difficulté d'avancer cette proposition à l'égard de tous les êtres vivans. Comme il y a beaucoup de connoissances qui passent la portée de l'esprit humain, rien n'empêche que ceux qui ont parlé le plus affirmativement n'aient ignoré la plus grande partie des choses dont ils ont écrit, & ne nous aient donné des idées plausibles & vrai-semblables pour des vérités constantes.

IX. Des Chelenophages, ou mangeurs de Tortues.

IL FAUT à présent raporter quel est le genre de vie que suivent les Peuples appelés Chelenophages. On trouve dans l'Océan non loin de la terre ferme un grand nombre d'Isles basses & de fort peu d'étendue, qu'on ne cultive point, & qui ne portent pas même des fruits sauvages. Comme elles sont fort proches les unes des autres, & que la force de l'eau est rompue par les Promontoires, la Mer qui les sépare n'est point sujette aux tempêtes. C'est pourquoi on y rencontre un grand nombre de Tortues de mer qui viennent s'y réfugier à cause de calme qui y regne. La nuit elles vont chercher leur nourriture dans la grande Mer; mais le jour elles rentrent dans les canaux des Isles, & se mettent à dormir en élevant un peu leur écailles au-dessus de l'eau pour recevoir le Soleil: ainsi elles ressemblent de loin à des

esquifs mis sur le côté, & de fait elles ne sont gueres moins grandes que des barques de pêcheurs. Les Barbares qui habitent ces Isles vont alors à petit bruit vers une de ces Tortues. L'environnant de leurs barques, des deux côtés, les uns la tiennent en arrêt pendant que les autres la soulevent jusqu'à ce qu'ils l'aient renversée sur le dos. Ils la retiennent de part & d'autre dans cette situation de peur qu'elle ne se retourne, & que retrouvant toutes ses forces, elle ne leur échape en s'enfonçant dans la Mer. Un d'entr'eux cependant la guide à terre avec une longue corde, suivi de tous ceux qui l'ont aidé à prendre cette proie. Quand ils sont arrivés dans leur Isle ils mangent la chair de leur Tortue, après l'avoir exposée pendant quelque tems au Soleil. Ils se servent des écailles, qui ont la figure d'un bateau pour aller chercher de l'eau dans les terres du Continent, où même ils en font des toits à leurs maisonnettes. Ainsi l'on peut dire que la Nature leur a fait plusieurs présens en un seul; en leur donnant en même tems le vivre, le couvert, des navires & des vases. Non loin de ces Isles & sur la côte on trouve des Barbares qui ont un genre de vie peu différent; car ils mangent les Baleines que la mer jette sur leurs bords. Ils y trouvent quelquefois abondamment de quoi vivre à cause de la grandeur de ces poissons. Mais quelquefois aussi leur pêche étant interrompue, ils sont réduits par la disette à manger les cartilages & les

extrémités des côtes de ces animaux. Ce sont-là toutes les différentes Nations d'Ichthyophages Ethiopiens (1) dont nous avons rapporté en gros les manieres de vivre. Mais du côté de la Babylonie il y a le long des rivages de la mer une contrée cultivée & remplie d'arbres; les habitans de ce pays font une pêche de poissons si abondante qu'il leur est difficile de la consommer. Ils enfoncent en terre le long du rivage des roseaux en si grande quantité qu'on les prendroit pour des filets qu'on auroit tendus. Il y a dans cette palissade un grand nombre de portes en forme de claies, qui s'ouvrent & se ferment fort aisément. Le flot ouvre ces portes quand il vient & les ferme quand il s'en retourne. Il arrive de-là que les poissons qui viennent avec le flot entrent par ces portes, dans cette enceinte de claies sans pouvoir s'en retourner; & on y en voit palpiter une quantité prodigieuse quand la mer s'est retirée. Ceux qui sont ordonnés pour les ramasser les enlevent aussi-tôt & on en tire un grand profit. Comme tout le pays est fort plat & fort bas, quelques-uns de ceux qui l'habitent creusent un fossé depuis la mer jusqu'à leurs cabanes. Ils mettent dans ce fossé une porte d'osier: Ils l'ouvrent quand la Mer vient à monter, & ils la ferment quand elle commence à descen-

(1) Ce mot est ajouté avec raison par Rhodoman, car il s'agit encore des mangeurs de poissons jusqu'à l'article suivant.

dre. L'eau de la mer s'étant toute écoulée par les jointures des Oſiers & le poiſſon demeurant pris dans le foſſé, ils en mangent & en gardent même autant qu'ils veulent.

X. Des Rizophages ou Mangeurs de Racines.

AYANT parlé de tous les Peuples qui habitent les côtes de la Babylonie juſqu'au Golfe Arabique; nous allons ſuivre les autres Nations. Les Rizophages habitent la partie de l'Éthiopie au-deſſus de l'Egypte, qui eſt aux environs du Fleuve Aſa. Ces Barbares tirent hors de terre les racines des roſeaux & les lavent ſoigneuſement. Quand elles ſont bien nettes, ils les broient entre des pierres juſqu'à ce qu'ils en aient fait une maſſe luiſante & viſqueuſe. Ils la partagent en tourteaux grands comme le creux de la main, qu'ils mettent cuire au Soleil. Ils paſſent toute leur vie avec cette ſeule nourriture qui ne leur manque jamais. Ils vivent en paix les uns avec les autres, mais ils ſont en guerre contre les Lions; car ces animaux quittant en grand nombre les déſerts où ils ſont environnés d'un air brûlant, viennent quelquefois dans le pays des Rizophages, ou pour y chercher de l'ombre, ou pour y chaſſer aux bêtes qui ne ſont pas ſi grandes qu'eux. Il arrive ſouvent que les Ethiopiens ſortant de leurs marais en ſont ſurpris & dévorés, parce que n'ayant point l'uſage des armes ils ne ſauroient réſiſter à ces animaux. Cette Nation périroit même entierement ſi la Nature ne leur avoit donné un autre ſecours. Au commencement

ment des jours caniculaires, l'air devient fort agité par les vents. Alors on voit dans le pays une quantité énorme d'insectes volans, beaucoup plus forts que toutes les mouches que nous connoissons. Les hommes savent les éviter en se retirant dans les marécages. Mais pour les Lions ils prennent la fuite, ou parce qu'ils ne trouvent plus aucune proie, ou à cause qu'ils sont épouvantés par le bruit seul des trompes de ces insectes.

XI. Autres Peuples qui tirent leurs noms de leurs nourritures.

On trouve ensuite les Hylophages (1) & les Spermatophages (2). Ceux-ci vivent en Eté des fruits qui tombent des arbres sans se donner la peine de les cueillir ; mais le reste du tems ils mangent ce qu'il y a de tendre en une plante qui jette plusieurs rameaux, & qui croît chez eux dans les lieux couverts d'ombres. Cette Plante, qui a un tronc solide & semblable au Navet, les contente au défaut du fruit. Les Hylophages vont tous ensemble chercher leur nourriture avec leurs femmes & leurs enfans. Ils grimpent jusqu'au haut des arbres pour y manger les rameaux naissans (3), & ils ont accoutumé leur estomach à cette nourriture. La longue habitude les a rendus si agiles qu'ils sont à la cime dans un instant. Ils passent d'un arbre à l'autre comme des

(1) Mangeurs de branches d'arbres.
(2) Mangeurs de semences.
(3) Cette phrase a été transportée ici de quatre ou cinq lignes plus bas où elle est dans le texte.

oiseaux, & savent se tenir sur les branches qui paroissent les plus foibles. Quand le pied leur manque, ils sont assez adroits pour se retenir avec leurs mains; mais quand même ils tomberoient à terre, ils ne se feroient point de mal à cause de leur légereté. Ils passent toute leur vie sans s'habiller; & comme les femmes sont communes entr'eux, ils élevent aussi tous leurs enfans en commun. Au reste ils sont souvent en guerre les uns contre les autres pour les lieux de leur demeure. Ils s'arment de bâtons qui leur servent en même tems à se défendre & à assommer leurs prisonniers. Enfin plusieurs d'entr'eux meurent de faim, parce qu'étant sujets à perdre la vue, ils sont privés de celui de tous les Sens qui leur est le plus nécessaire.

XII. Des Hylogones ou hommes nés dans les Forets.

Après eux viennent les Ethiopiens Hylogones, autrement appelés Chasseurs. Ceux-ci sont en petit nombre, mais ils ont un genre de vie qui convient fort à leur nom; car ils paroissent être nés dans les bois. Tout leur pays étant rempli de bêtes sauvages, & du reste fort aride & peu entrecoupé de ruisseaux, ils sont contraints de passer la nuit sur les arbres de peur des bêtes féroces. Mais le matin ils s'en vont armés dans les endroits où ils savent qu'il y a de l'eau; & là les uns se cachent dans les broussailles & les autres se mettent en sentinelle sur des arbres. Pendant la chaleur du jour un grand nombre de Bœufs sauvages, de Léopards & d'autres animaux viennent se rendre aux mêmes endroits. N'en

pouvant plus de chaud & de soif ils boivent avidement & jusqu'à s'étouffer. Quand ils sont si appesantis qu'ils ne peuvent plus remuer, les Ethiopiens sautent à bas, & les attaquant avec des bâtons brûlés par le bout, avec des pierres, ou avec leurs dards, ils les tuent aisément. Après avoir distribué leur chasse par compagnie ils la mangent. Il arrive rarement qu'ils soient vaincus par ces bêtes, quelque puissantes qu'elles soient: ils ont au contraire l'adresse d'en tuer de très-fortes. Quand cette proie leur manque, ils mouillent les peaux des animaux qu'ils ont déja pris; ensuite ils les mettent sur un grand feu & ils en font griller les poils sous de la cendre chaude; ils partagent ces peaux entr'eux & ils y ont recours dans les pressantes nécessités. Ils exercent leurs enfans à tirer juste, & ils ne donnent à manger qu'à ceux qui ont frappé au but. C'est pourquoi ils deviennent tous extrêmement adroits à un métier que la faim leur a fait apprendre.

XIII. Des Chasseurs d'Eléphans.

LES ETHIOPIENS Chasseurs d'Eléphans, qu'on appelle Eléphantomaques, demeurent fort loin de ces derniers, du côté du Couchant. Le pays qu'ils habitent n'étant plein que de Chênes & de grands arbres, ils montent sur les plus hauts pour découvrir les routes & les retraites des Eléphans. Ils n'attaquent point ces animaux quand ils vont par bandes, parce qu'alors ils n'espéreroient pas d'en venir à bout. Mais, quand ils sont séparés, les Ethiopiens se jettent sur eux avec une audace merveil-

leuſe. Lorſque l'Eléphant paſſe du côté de l'Arbre où eſt caché celui qui le guette, l'Ethiopien, empoignant la queue de cet animal, appuie auſſi-tôt ſes pieds ſur ſa cuiſſe gauche. Enſuite prenant ſur ſon épaule de la main droite une hache fort tranchante & aſſez légere pour s'en pouvoir ſervir utilement d'une ſeule main, il en donne des coups ſur le jarret de l'Eléphant, juſqu'à ce qu'il lui ait coupé les nerfs. Au reſte, ils apportent à cet exercice une vigueur & une attention extrême, puiſqu'il y va de la vie de l'un ou de l'autre; car il faut ou que l'animal ſoit vaincu ou que l'homme ſoit tué, ce combat ne finiſſant jamais autrement. Quand donc l'Eléphant a ainſi les nerfs coupés, quelquefois ne pouvant plus ſe remuer, il tombe dans la place même où il a été bleſſé, & étouffe ſon homme ſous lui. D'autres fois il le pouſſe contre une pierre ou contre un arbre juſqu'à ce qu'il l'ait écraſé. D'autres fois auſſi l'Eléphant ſurmonté par la douleur ne ſonge point à ſe venger de celui qui l'attaque; mais il s'enfuit à travers les plaines, juſqu'à ce que celui qui s'eſt attaché à lui le frappant continuellement au même endroit avec ſa hache lui ait coupé les nerfs, & l'ait mis par terre. Quand l'animal eſt tombé; alors tous ces Ethiopiens ſe jettent deſſus, & quoiqu'il ſoit encore en vie, ils en coupent les chairs & en mangent les parties de derriere. Quelques-uns de leurs voiſins vont à la chaſſe des Eléphans ſans courir le moindre riſque pour leur vie: & leur adreſſe même

a ordinairement plus de ſuccès que la force des autres. Après que l'Eléphant a mangé, ſa coutume eſt d'aller dormir, ce qu'il ne fait pas comme les autres animaux à quatre pieds. Ne pouvant plier le genouil ni par conſéquent ſe coucher par terre, il eſt contraint de s'appuyer contre un arbre pour pouvoir prendre du repos. Comme l'Eléphant s'appuie ſouvent contre un même arbre, il le rend remarquable par les branches qu'il briſe, & par la fiente dont il l'environne. D'ailleurs les traces de leurs pas ſont ſi viſibles que les Chaſſeurs ſont aiſément conduits à l'arbre contre lequel l'Eléphant a dormi. Quand ils l'ont trouvé, ils le ſcient à niveau de terre juſqu'à ce qu'il ne tienne preſqu'à rien. Effaçant enſuite toutes les traces de leurs pas & de leur ouvrage, ils s'enfuient au plus vîte, avant que l'Eléphant revienne. Le ſoir, quand cet animal s'eſt rempli de nourriture, il va chercher ſon lit ordinaire. Mais il ne s'y eſt pas plutôt appuyé que ſon poids le fait tomber avec l'Arbre. Se trouvant ainſi ſur le dos ou ſur le côté il y paſſe toute la nuit; l'énorme peſanteur de ſon corps ne lui permettant point de ſe relever. Au point du jour ceux qui ont coupé l'Arbre reviennent & tuent l'Eléphant. Ils dreſſent leurs tentes en cet endroit & ils y demeurent juſqu'à ce qu'ils aient entierement conſumé leur proie.

Ces Peuples ont pour voiſins du côté du Couchant les Ethiopiens qu'on appelle *Simes*, c'eſt-à-dire Camus, & du cô- XIV. Des Struthophages.

té du Midi la Nation des Struthophages ou mangeurs d'Autruches. On trouve chez ces derniers peuples une espece d'oiseau qui par sa figure approche fort d'un de nos animaux terrestres, dont le nom entre dans la composition du sien (1). Cet oiseau est aussi grand qu'un grand cerf; il a le col fort long, ses côtés sont arrondis & portent des aîles; sa tête est foible, mais assez longue. En récompense il a une très-grande force dans les cuisses & dans les pieds dont l'ongle est fendu. Il ne peut pas voler bien haut à cause de sa grande pesanteur; mais il est si léger à la course qu'à peine touche-t-il la terre du bout de ses pieds. Quand le vent sur-tout le prend par derriere, il court aussi vîte qu'un vaisseau qui vogue à pleines voiles. Il se défend contre ceux qui le poursuivent, en leur lançant de très-grosses pierres avec ses pieds comme avec une fronde. Mais, lorsqu'il ne fait point de vent, ses aîles sont bien-tôt lasses. C'est pourquoi n'ayant plus ce secours il est pris facilement. Comme il y a un nombre infini de ces oiseaux dans le pays, & que les Barbares inventent mille ruses pour les attraper, cette chasse leur rapporte beaucoup. Ils mangent la chair de ces oiseaux, & ils en réservent les peaux pour leurs habits & pour leurs lits. Ce Peuple étant souvent en guerre contre les Ethio-

(1) C'est le Strutho-camelus dont il est parlé au Livre II. Son nom Français, s'il étoit d'usage, seroit Autruche-chameau.

piens Simes, ils s'arment de cornes d'Oryx; elles sont grandes, tranchantes, & très-propres aux combats. Les animaux qui les portent sont très-communs; & leur en fournissent autant qu'ils en ont besoin.

XV. Des Acridophages ou Mangeurs de Sauterelles qui viennent d'un désert voisin.

ASSEZ près de-là les Acridophages habitent une contrée terminée par un désert. Plus petits que les autres hommes, ils sont encore maigres & extrêmement noirs. Pendant le Printems les vents d'Ouest poussent avec violence du désert dans leur canton des Sauterelles extraordinairement grandes & remarquables par la couleur sale & desagréable de leurs ailes. Le nombre de ces insectes est si grand, que ces Barbares n'usent d'aucune autre nourriture pendant tout le tems de leur vie. Voici la maniere dont ils les prennent. A quelques stades de leur habitation on trouve une vallée très-large & très-profonde. Ils s'empressent tous de la remplir de bois & d'herbes sauvages qui croissent en quantité dans leur pays. Dès qu'ils voient paroître cette nuée de Sauterelles amenées par le vent, ils mettent le feu à toute cette matiere qu'ils ont amassée. La fumée qui s'en éléve est si épaisse que les Sauterelles qui traversent la vallée en sont étoufées; & vont tomber fort près de-là. Cette chasse ayant duré plusieurs jours, ils font de grands amas de ces animaux. Et comme leur pays rapporte beaucoup de sel, ils en mettent sur ces monceaux de Sauterelles en certaine quantité, tant afin de les rendre plus savoureuses que pour les garder plus longtems & jusqu'au

retour de la saison qui en ramènera d'autres. Ainsi ils n'entretiennent point de troupeaux & ne songent point à la pêche, d'autant plus qu'ils ne sont pas voisins de la mer. Ils sont fort légers de corps & fort vîtes à la course; mais leur vie n'est pas de longue durée, & ceux d'entr'eux qui vieillissent le plus ne passent pas quarante ans. La fin de leur vie est très-misérable; car, lorsque la vieillesse s'approche, il s'engendre dans leurs corps des poux ailés de différentes formes, toutes très-hideuses. Cette maladie commençant d'abord par le ventre & par la poitrine, gagne en peu de tems tout le corps. D'abord le malade sent une démangeaison qui l'incitant à se gratter, lui fait en quelque sorte aimer son état & le conduit par ce plaisir à de grands maux. En effet, lorsque ces poux qui se sont engendrés au-dedans de son corps cherchent à sortir, ils poussent au dehors un sang corrompu qui cause de violentes douleurs dans la peau. Le malade travaille lui-même avec ses ongles à leur faire des ouvertures, mais en jetant alors des cris lamentables. Enfin ces poux sortent les uns après les autres comme d'un vaisseau troué, à travers les plaies que le malade s'est faites lui-même; & ils viennent en si grande quantité, que c'est une peine inutile que d'entreprendre de les exterminer. On ne sauroit dire si c'est à la nourriture dont ils usent, ou à l'intempérie de l'air qu'ils respirent, qu'on doit attribuer cette étrange maladie. A côté de cette Nation est un pays d'une vaste étendue

due & fertile en pâturages. Cet endroit est inaccessible & entierement désert, non qu'il n'y ait eu autrefois des hommes qui l'aient habité; mais parce que dans ces derniers tems une pluie funeste fit tomber sur eux une quantité prodigieuse de Scorpions & d'Araignées. On raconte que les habitans entreprirent d'abord de faire périr ces insectes qui, pour ainsi dire, leur avoient déclaré la guerre: mais, comme le mal étoit insurmontable d'autant que les morsures de ces bêtes venimeuses causoient subitement la mort, ces Ethiopiens furent contraints d'abandonner leur patrie & leur maniere de vivre pour s'enfuir en d'autres lieux. Au reste, le Lecteur ne doit point regarder ce que nous venons de dire comme tout-à-fait incroyable, ni même s'en étonner; puisque des Histoires très-véritables rapportent des choses encore plus surprenantes. En Italie des Rats sauvages sortirent de terre en si grand nombre qu'ils firent déserter plusieurs Cantons. Il vint en Médie tant de Passereaux qui mangerent les grains qu'on y avoit semés, que les habitans furent contraints d'aller en d'autres pays. Des Grenouilles qui s'étoient formées dans les nues & qui ensuite étoient tombées en maniere de pluie, obligerent les Peuples nommés Autariates de s'enfuir dans l'endroit qu'ils habitent actuellement. On met au nombre des travaux qui ont acquis l'immortalité à Hercule d'avoir éloigné les oiseaux qui s'étoient amassés autour du Lac Stymphalide. Il y a dans la Libye quelques

villes dont une multitude de Lions sortis du désert a chassés tous les Citoyens. Ces exemples rendent vraisemblable ce que nous avons rapporté plus haut. Mais reprenons le fil de notre Histoire.

XVI. Des Cynamynes, ou Peuples qui sont défendus par des Chiens.

LES CONFINS du désert vers le Midi sont habités par ceux que les Grecs appellent les Cynamynes, & qui sont nommés par les autres Ethiopiens, les Campagnards. Ceux-ci portent une barbe fort longue & nourrissent des troupeaux de Chiens pour leur sureté. Dès le commencement du Solstice d'Été jusqu'au milieu de l'Hyver, il vient dans leur pays une quantité innombrable de Bœufs d'Inde sans qu'on puisse deviner ce qui les amene. On ne sait s'ils fuient devant d'autres bêtes qui les veulent dévorer, ou s'ils abandonnent leur pays dont ils ont épuisé les pâturages. En un mot la cause de cette irruption est encore enfermée dans les secrets de la Nature. Ces hommes ne pouvant vaincre ces animaux à cause de leur grand nombre, entretiennent des meutes de Chiens avec lesquels ils vont à la chasse de ces Bœufs & en prennent une quantité considérable. Ils mangent une partie de cette proie sur le champ, & ils salent l'autre pour la garder. Ils prennent encore quelques autres animaux par le secours de leurs Chiens, & ils ne mangent que de la viande. C'est ainsi que la plupart des Peuples Méridionaux mènent sous la figure d'hommes une vie qui differe peu de celle des bêtes.

IL NOUS reste encore à parler des Tro-

glodytes (1). Les Grecs les appellent Nomades (2), parce qu'ils passent leur vie à garder des troupeaux. Ils sont divisés en différentes Tribus qui ont chacune leur Roi: leurs femmes sont communes entr'eux, excepté celle du Roi. Mais si quelqu'un a eu commerce avec elle, il en est quitte pour un certain nombre de Brebis que le Roi exige de lui. Leurs enfans sont aussi communs dans chaque Tribu. Pendant tout le tems que les vents Etésiens soufflent dans leur pays il y pleut beaucoup. Alors ils ne se nourrissent que de lait & de sang qu'ils mêlent ensemble & qu'ils font un peu cuire. Ensuite la trop grande chaleur ayant desséché leurs prairies, ils se réfugient dans les lieux marécageux & se battent pour le choix des meilleurs pâturages. Il ne mangent de leurs bestiaux que les plus vieux ou les plus malades. Refusant aux hommes le titre de parens, ils le donnent au Bœuf, à la Vache, au Bélier, & à la Brebis. Ils appellent les mâles leurs peres, & les femelles leurs meres; parce que c'est par leur moyen, & non par leurs parens, qu'ils ont chaque jour de quoi vivre. La boisson ordinaire des particuliers est une liqueur tirée de l'Aubépine: mais on prépare pour les principaux d'entr'eux le jus de certaines fleurs dont le goût ressemble à celui d'un

XVII. Des Troglodytes.

(1) On retranche ici une demi-phrase inutile, dans laquelle il s'agit des Ethiopiens dont l'Auteur a parlé plus haut.

(2) Νομεύς signifie Pasteur.

méchant vin doux. Le ſoin qu'ils ont de leurs troupeaux les oblige à les mener ſouvent d'un lieu à un autre : ils évitent même de demeurer trop long-tems dans un même endroit. Ils ſont nuds, excepté qu'ils ſe couvrent les reins & les cuiſſes avec des peaux. Tous les Troglodytes ſont circoncis à la maniere des Egyptiens, excepté ceux qui ſe trouvent eſtropiés de naiſſance ou par quelque accident; car on coupe entierement à ceux-ci dès leur bas âge ce qu'on ne fait que circoncire aux autres. Ceux d'entre les Troglodytes qu'on nomme Megabares, portent pour armes des boucliers de cuir arrondis, avec des maſſues garnies de pointes de fer. Pour les autres ils portent des lances & des arcs. Ils ont une maniere d'enterrer les morts qui leur eſt particuliere. Ils leur paſſent la tête entre les jambes & ils les lient dans cette poſture avec des branches d'Aubépine. Ayant enſuite expoſé leur corps ſur une colline, ils leur jettent des pierres en riant juſqu'à ce qu'ils en ſoient entierement couverts. Enfin, ils mettent au-deſſus de ces monceaux de pierre une corne de chevre, & ils ſe retirent ſans avoir donné aucune marque d'affliction. Ils ſont ſouvent en guerre les uns contre les autres, non pas comme les Grecs par haine ou par intérêt d'Etat, mais à l'occaſion des pâturages. Dans leurs combats ils ſe battent d'abord à coups de pierre juſqu'à ce que quelqu'un d'entr'eux ſoit bleſſé ; enſuite ils ſe tirent des fleches. C'eſt alors que pluſieurs ſont tués dans un très-

petit eſpace de tems, parce qu'ils ſont tous fort adroits à cette exercice, & qu'ils tirent ſur des hommes qui ne ſont couverts d'aucune arme défenſive. Enfin ces combats ſont terminés par de vieilles femmes qui ſe jettent entre les combattans, pour leſquelles on a beaucoup de reſpect. Il n'eſt permis à perſonne de les bleſſer de quelque maniere que ce puiſſe être; c'eſt pourquoi dès qu'on les voit paroître on ceſſe auſſi-tôt de tirer. Ceux que la vieilleſſe a rendu incapables de mener paître leurs troupeaux, s'étranglent avec une queue de bœuf, & terminent ainſi courageuſement leur vie. Mais ſi quelque vieillard differe à ſe donner la mort, chacun a la permiſſion de lui paſſer une corde autour du col, après l'en avoir auparavant averti, & de l'étrangler comme par amitié. Leurs loix veulent auſſi qu'on faſſe mourir ceux qui perdent quelque membre, ou qui tombent dans des maladies incurables; car ils penſent que le plus grand des malheurs eſt de vivre lorſqu'on ne peut rien faire qui ſoit digne de la vie; c'eſt pourquoi on ne voit parmi les Troglodytes que des gens bien faits & ſe portant bien, & aucun d'entre eux ne paſſent ſoixante ans. Mais c'eſt aſſez parlé des Troglodytes.

Réflexion de l'Auteur ſur la différence des uſages cauſée principalement par

AU RESTE, s'il ſe trouve quelque Lecteur qui n'ajoute pas foi à notre Hiſtoire, à cauſe des étranges façons de vivre que nous y rappotons, qu'il compare l'air de la Scythie avec celui que reſpirent les Troglodytes; la différence ſeule qui eſt entre

la différence des climats.

l'un & l'autre l'aidera peut-être à nous croire. Il y a même une différence prodigieuse entre l'air de notre pays, & celui que l'on respire dans chacune de ces deux contrées. Il est des lieux où la violence du froid est si grande, que les plus grands fleuves sont entierement couverts d'une glace assez épaisse pour porter des chariots chargés, & même des Armées entieres. Le vin & les autres liqueurs se gelent de telle sorte qu'on les rompt à coups de hache. Mais ce qui est encore plus surprenant, les hommes voient tomber les extrémités de leurs membres, dès qu'elles sont touchées par leurs habillemens; leur vue s'obscurcit; le feu même perd sa force, & les Statues d'airain se fendent. Les nuées deviennent si épaisses & si serrées, qu'elles ne laissent pas échapper le tonnerre qu'elles renferment. Il y a enfin dans ces climats d'autres singularités qui paroissent aussi incroyables à ceux qui les apprennent, qu'elles ont paru insupportables à ceux qui les ont éprouvées. Au contraire il fait une chaleur si excessive dans l'Egypte & dans le pays des Troglodytes, que ceux qui sont ensemble ne peuvent pas se voir les uns les autres, à cause de l'épaisseur qu'elle met dans (1) l'air. Personne

(1) Selon la saine Physique la chaleur raréfie l'air, au lieu de le condenser: mais elle peut faire sortir de la terre des exhalaisons qui troublent la vue, comme on le voit dans les grandes chaleurs de nos climats mêmes.

ne peut marcher dans ce pays ſans chauſſure; car il s'éleveroit ſous les pieds des puſtules qui dégénéreroient en ulceres. Si l'on ne buvoit dès qu'on a ſoif, on mourroit ſubitement, la chaleur conſumant en un inſtant toute l'humidité du corps. Si l'on met quelque viande dans un vaſe d'airain avec de l'eau & qu'on l'expoſe au Soleil elle eſt bientôt cuite. Cependant aucun de ceux qui habitent des contrées ſi fâcheuſes par des inconveniens oppoſés, ne ſonge à quitter ſon pays. Au contraire ils ſouffriroient plutôt la mort que d'embraſſer un autre genre de vie. On voit par-là que le pays natal a des charmes qui lui ſont propres, & l'on ſouffre aiſément les incommodités d'un climat auquel on eſt accoutumé dès ſon bas âge. Avec cela pourtant, ces Peuples ſi différens entr'eux ne ſont pas fort éloignés les uns des autres; car des Palus-Méotides où les Scythes habitent parmi les glaces, il eſt ſouvent venu en dix jours à Rhodes des navires de charge pouſſés par un bon vent. Ayant enſuite fait le trajet de-là à Alexandrie en l'eſpace de quatre jours, ils ſont arrivés en Ethiopie au bout de dix jours après avoir remonté le Nil. Ainſi en moins de vingt-cinq jours de navigation continue, on peut paſſer des régions les plus froides aux pays les plus chauds. Or, comme en un ſi petit eſpace il ſe trouve tant de différence dans l'air, il n'eſt plus ſi étonnant que les mœurs, les manieres de vivre, le viſage même, & la taille de ces hommes ſi voi-

fins les uns des autres foient néanmoins fi diffemblables.

XVIII. Des animaux de l'Ethiopie.

Après avoir rapporté en abrégé ce qui nous a paru de plus fingulier dans les Habitans de l'Ethiopie, nous allons parler des animaux qu'on trouve dans leur pays. Il y a en Ethiopie un animal qu'on appelle Rhinoceros, (1) nom tiré de fa figure. Il eft auffi courageux & prefqu'auffi fort que l'Eléphant, mais il eft plus petit. Il a la peau fort dure & fa couleur approche de celle du bouis. Il porte au-deffus des narines une corne un peu applatie, & auffi dure que le fer. Comme il eft toujours en guerre avec l'Eléphant pour les pâturages, il aiguife cette corne fur de grandes pierres. Se jetant fous le ventre de fon ennemi, il lui perce la peau avec fa corne comme avec une épée. Il lui fait perdre ainfi tout fon fang & en tue plufieurs de cette maniere. Mais, lorfque l'Eléphant peut empêcher le Rhinoceros de paffer fous fon ventre, & qu'il l'a pris avec fa trompe, il s'en défait aifément, étant plus haut & plus fort que lui. On trouve dans l'Ethiopie & dans le pays des Troglodytes, des Sphinx, qui font d'une figure femblable à celles que leur donnent les Peintres, excepté qu'ils font plus velus. Ces animaux font très-doux & très-dociles de leur nature, & ils apprennent aifément tout ce qu'on leur montre. Les Cynocephales font femblables par le

(1) Qui a une corne au nez.

corps à des hommes malfaits, & leur cri est un gémissement de voix humaine. Ils sont fort sauvages, on ne peut nullement les apprivoiser, & ils ont même un regard qui fait peur. Leurs femelles ont cela de particulier qu'elles portent pendant toute leur vie leur matrice pendant au dehors. Le Cepus, qu'on a ainsi nommé à cause de la beauté & de l'agrément (1) de sa figure, à la face du Lion; mais il ressemble par le corps à la Panthere, excepté qu'il est de la grandeur du Chevreuil. Le Taureau carnacier est encore plus sauvage que les animaux dont nous venons de parler; car il est entierement indomptable. Il est bien plus grand que nos Taureaux domestiques; il ne cede point en vitesse au Cheval, & il a la gueule fendue jusqu'aux yeux. Son poil est extrêmement rouge, ses yeux sont plus étincelans que ceux du Lion, & ils brillent pendant la nuit. Ses cornes sont d'une nature fort particuliere: quelquefois il les remue comme il fait les oreilles; mais quand il se bat il les tient immobiles. Son poil est couché à contre-sens de celui des autres animaux. Au reste ce Taureau est si puissant, qu'il attaque les animaux les plus redoutables, & qu'il ne vit que de la chair de ceux qu'il a vaincus. Il dévore aussi les troupeaux des habitans, & il se bat avec furie contre des troupes entieres de Bergers & de Chiens. On dit qu'il est invulnérable,

(1) Cepus en Grec signifie Jardin.

& plusieurs Chasseurs qui ont entrepris de le dompter n'en sont jamais venus à bout. Si cet animal tombe dans une fosse, ou s'il est pris dans quelque piége, il meurt suffoqué de colere & de rage, & ne change point sa liberté contre la douceur qu'il pourroit trouver en se laissant apprivoiser. Ainsi, c'est à juste titre que les Troglodytes le jugent le plus fort de tous les animaux, puisque la nature l'a doué du courage des Lions, de la vitesse des Chévaux, & de la force des Taureaux, & que de plus il ne peut être percé par le fer, qui est la chose du monde la plus forte. Il y a un animal que les Ethiopiens appellent Crocotte, dont la nature tient de celle du Loup & de celle du Chien; mais il est plus à craindre que tous les deux par sa férocité. Il a une force prodigieuse dans les dents, car il mâche aisément les os les plus durs, & il les digere aussi-tôt. Mais je ne crois point ce qu'ont avancé quelques Historiens qui aiment mieux raconter des choses étonnantes que des choses véritables: on dit que ces animaux imitent le langage de l'homme. Les Peuples qui habitent auprès du désert dont nous avons déja parlé, assurent qu'on y voit des Serpens de toute espéce & d'une grandeur effroyable. Quelques-uns disent qu'il y en a de cent coudées de long: mais tout le monde est aussi incrédule que moi sur cet article. Cependant ils portent encore la chose bien plus loin, & ils soutiennent que dans cette contrée, qui est fort plate, on trouve des amas de Serpens qui

étant repliés sur eux-mêmes ressemblent de loin à des colines, ce qui a tout à fait l'air d'une exagération.

Nous dirons pourtant un mot des plus grandes especes de Serpent que nous ayons vues, & qu'on apporta à Alexandrie dans des cages faites exprès. Nous raconterons même à cette occasion la maniere dont on les prend. Ptolémée second (1) récompensoit par de grands présens ceux qui alloient à la chasse des bêtes les plus furieuses; il aimoit fort lui-même la chasse des Eléphans. Ainsi ayant employé beaucoup d'argent à de pareilles libéralités: il amassa un grand nombre d'Eléphans propres à la guerre, & il fit connoître aux Grecs plusieurs animaux qui leur étoient inconnus. Quelques Chasseurs excités par la grandeur des récompenses qu'on recevoit de ce Roi, résolurent d'aller en troupe à la chasse des plus grands Serpens, & de risquer leur vie pour en amener un tout vif à Ptolémée. L'entreprise étoit nouvelle & hazardeuse: mais la fortune leur prêta son secours, & leur procura un heureux succès. Ils apperçurent un de ces Serpens qui avoit trente coudées de long. Il se tenoit ordinairement couché auprès d'une mare. Il ne faisoit aucun mouvement jusqu'à ce qu'il apperçût quelque animal qui vînt chercher à boire. Alors se levant tout d'un coup il

XIX. Chasse remarquable d'un Serpent pris du tems de Ptolémée second.

(1) C'est Ptolémée Philadelphe second du nom, & second Roi d'Egypte. Il monta sur le trône l'an 283 avant J. C.

le déchiroit avec les dents, ou il l'entortilloit avec sa queue de telle sorte, qu'il ne pouvoit plus s'en dégager. Quelque grand que fût ce Serpent, comme il parut aux Chasseurs fort paresseux de sa nature, ils espérerent de s'en rendre les maîtres avec des cordes & des chaînes. Ainsi, s'étant munis de ce qu'ils crurent leur être nécessaire, ils s'en approcherent avec confiance. Mais ils fûrent bien-tôt saisis d'effroi, en voyant ses yeux enflammés, sa langue qu'il remuoit de tous côtés, ses dents terribles, sa gueule d'une largeur étonnante, ses replis immenses, mais sur-tout lorsqu'ils entendirent le bruit qu'il faisoit avec ses écailles en s'avançant vers eux. Ils ne laisserent pas de jeter leurs cordes sur sa queue en tremblant; mais il ne les eut pas plutôt senties qu'il se retourna avec des sifflemens horribles; & s'élevant par dessus la tête de celui qui étoit le plus près de lui, il le dévora tout vivant. Il en prit ensuite un second avec sa queue, & la ramenant sous son ventre, il l'étouffa. Les autres pleins de frayeur ne chercherent leur salut que dans la fuite. Cependant, pour mériter les bienfaits & les bonnes graces du Roi, ils revinrent à leur entreprise, quoiqu'ils en connussent le danger. Ils employerent l'adresse pour se saisir de ce Serpent qu'ils ne pouvoient avoir par la force. Voici l'expédient dont ils s'aviserent. Ils firent avec des joncs une espece de filet qui avoit la figure d'une barque, & qui, par sa longueur & son étendue, pouvoit aisément conte-

nir cette grand bête. Ils remarquerent ensuite l'antre où elle se retiroit, l'heure à laquelle elle en sortoit pour chercher sa nourriture, & l'heure où elle y rentroit. Un jour que ce monstre étoit allé à son ordinaire à la chasse des autres animaux, ils commencerent par boucher l'entrée de cette caverne avec de grosses pierres & de la terre. Ils creuserent ensuite tout auprès une allée souterraine, où ils tendirent leur filet qui présentoit son ouverture du côté que le Serpent devoit venir. On avoit posté de part & d'autre des Archers, des Frondeurs, des Cavaliers & même des Trompettes comme pour un combat. Quand le Serpent revint; à chaque pas qu'il faisoit, il levoit sa tête beaucoup plus haut que celles des Cavaliers. Les chasseurs l'entourerent, mais de loin; le malheur de leurs compagnons les ayant rendu plus sages; & ils se mirent a décocher de tous côtés des traits contre ce monstre qui leur servoit de but. Cependant la vue des Cavaliers, les Chiens qu'ils avoient amenés en grand nombre, & le bruit des Trompettes l'épouvanterent; & il tâcha de regagner sa retraite. Les Chasseurs ralentirent un peu leur poursuite, de peur de l'irriter davantage & de le faire revenir sur eux. Il étoit déjà près de l'entrée de sa caverne lorsque le grand bruit que faisoient les Chasseurs en frappant sur leurs armes, la vue d'une infinité de gens, & le son redoublé des Trompettes augmenterent sa frayeur, & le troublerent entierement.

Ainsi ne pouvant trouver l'entrée de sa caverne il se jeta dans l'ouverture qui étoit à côté. Le Serpent s'étant étendu remplit le filet. Aussi-tôt les Chasseurs vinrent à bride abbattue & ils fermerent subitement avec des chaînes l'ouverture de cette espece de cage disposée pour cette opération; après quoi ils la tirerent sur des rouleaux. Cependant le Serpent qui se sentoit pris poussoit des sifflemens affreux, & tâchoit de briser sa prison avec les dents. Il se remuoit avec tant de force que ceux qui le menoient ayant peur qu'il ne leur échappât, s'arrêterent & se mirent à le piquer continuellement vers la queue afin que la douleur lui faisant tourner la tête l'empêchât de rompre ses liens. Enfin l'ayant amené à Alexandrie ils en firent présent au Roi qui le regarda comme un des plus monstrueux animaux dont on eût jamais entendu parler. La maniere dont on l'apprivoisa n'est pas moins remarquable; car à force de le faire jeûner, ils le rendirent aussi doux que nos animaux domestiques. Ptolémée fit de grands dons à ceux qui l'avoient pris. Il nourrit ensuite dans son Palais ce Serpent qu'il montroit aux Etrangers, comme la plus grande curiosité de sa ménagerie. Une infinité de gens l'ayant vu, il ne seroit pas juste de prendre pour une fable ce que les Ethiopiens disent de quelques-uns de leurs Serpens, qui sont si grands qu'ils avalent non-seulement des Bœufs entiers, des Taureaux & d'autres animaux de cette taille, mais mê-

me qu'ils se battent contre des Eléphans. D'abord s'entortillant autour de leurs cuisses ils les empêchent de se remuer; ensuite s'élevant par-dessus leur trompe ils placent leur tête devant les yeux de l'Eléphant; celui-ci étant aveuglé par le feu qui sort des yeux de son ennemi tombe par terre; & le Serpent s'en étant ainsi rendu maître le dévore.

XX. Description particuliere du Sein ou Golphe Arabique & de ses rivages Occidentaux.

Nous avons suffisamment parlé de l'Ethiopie, de la Troglodytique, & de toutes les Nations voisines jusqu'aux pays inhabités à cause de la trop grande chaleur. Nous avons même rapporté quelque chose des Nations situées au Midi le long des côtes de la Mer (1) Rouge. Nous parlerons à présent des contrées qui se terminent aux rivages du Sein Arabique dont nous n'avons pas encore fait le détail; & nous raconterons ce que nous en ont appris les Archives royales d'Alexandrie, ou le rapport de ceux qui ont voyagé dans ces pays-là; car on n'a qu'une foible connoissance de cette partie de la terre habitée, non plus que des Isles Britanniques, & des pays septentrionaux qui touchent aux terres inhabitables par le trop grand froid. Mais nous décrirons les pays sep-

(1) La Mer des Indes. Mais le texte ajoute ici, & *des côtes de la Mer Atlantique*: ce que j'ai retranché dans le Français comme une addition de copiste. Car l'Auteur parlera bien-tôt dans ce Livre même des Atlantes, & des bords de l'Afrique Occidentale qu'ils habitoient; mais il n'en a rien dit encore.

tentrionaux, lorsque nous en serons au tems de César, qui ayant soumis à la puissance des Romains des Peuples si éloignés, a procuré aux Historiens une connoissance qu'ils n'avoient pas. Le Golphe Arabique communique par un bout à l'Océan Méridional. Il forme un Sinus qui a plusieurs stades de longueur, & qui est compris entre le pays des Troglodytes & l'Arabie. Sa largeur à son embouchure, & vers son sommet est de seize stades. Mais depuis Panorme jusqu'à l'autre rivage, il y a une journée entiere de Navigation. Sa plus grande largeur est entre le Mont Tircée & la Macarie : quand on est au milieu de cet espace on ne découvre aucun des deux Continents. Depuis-là jusqu'à son embouchure le Golphe se rétrécit considérablement. Cette mer est pleine de plusieurs grandes Isles, entre lesquelles le passage est fort étroit, ce qui donne aux flots un courant rapide. Voilà en général la description du Golphe: mais commençant par une des extrémités nous rapporterons en particulier ce qu'il y a de plus remarquable dans le rivage qui environne cette mer. Au (1) côté droit sont les Troglodytes qui tiennent depuis la côte jusqu'au désert. Ceux qui venant d'Arsinoé, voyagent à droite le long des terres, trouvent dans plusieurs endroits des sources d'eau qui ont un goût amer & salé. Quand on a passé ces

(1) Du côte de l'Afrique en allant vers le Midi.

ces sources on voit au milieu d'une grande campagne une montagne de couleur rouge, qui offusque les yeux de ceux qui la regardent attentivement. Au pied de la montagne est l'entrée tortueuse d'un lac qu'on appele Aphrodisien. Il y a dans ce lac trois Isles, deux desquelles sont pleines d'Oliviers & de Figuiers : la troisieme est entierement dénuée de ces sortes d'arbres ; mais on y trouve beaucoup de Poules d'Inde. Ensuite on voit un grand golphe qu'on appelle Acathartus (2). Dans ce golphe est une longue Presqu'Isle, au bout de laquelle un passage étroit conduit les vaisseaux dans la mer qui est vis-à-vis.

EN CONTINUANT sa route on rencontre une Isle située en pleine mer qui a quatre-vingt stades de long. On la nomme l'Isle Ophiodès (2). Elle étoit autrefois pleine de toutes sortes de Serpens formidables, & c'est de-là qu'elle à tiré son nom. Mais dans ces derniers tems les Rois d'Alexandrie l'ont si bien purgée de ces animaux qu'on n'en voit plus aucun. La raison pour laquelle on a tant de soin de rendre cette Isle habitable, est qu'elle produit la Topaze. C'est une pierre transparente comme le verre, très-agréable à la vue, & d'une admirable couleur d'or. L'entrée de cette Isle est défendue aux voyageurs

L'Isle Ophiodès, d'où les Rois d'Alexandrie tiroient la Topaze.

(1) C'est-à-dire immonde.
(2) Isle des Serpens.

pour la même raison. Tous ceux qui osent y aborder sont aussi-tôt mis à mort par les gardes à qui elle est confiée. Ils sont en petit nombre, & ils menent une vie fort malheureuse: car, de peur qu'on ne vole quelques-unes de ces pierres, on ne laisse aucun vaisseau dans toute l'Isle & les passagers s'en éloignent le plus qu'ils peuvent, par la crainte du Roi. Les vivres qu'on a ordre de leur porter sont quelquefois consumés trop tôt, & l'on n'en trouve point dans le pays. Quand ils commencent à en manquer, les Habitans du lieu viennent s'asseoir tous ensemble sur le rivage en attendant l'arrivée de leurs provisions; & pour peu qu'elles tardent à venir ils se voient bien-tôt réduits à la derniere extrémité. La Topaze croît dans les rochers. On ne peut pas la remarquer pendant le jour à cause de la clarté du Soleil qui l'efface. Mais elle brille pendant les ténebres de la nuit, & on distingue de fort loin le lieu où elle est. Les gardes de l'Isle vont tour à tour à la recherche de ces pierres. Dès qu'ils en ont trouvé une, ils couvrent l'endroit qui leur a paru lumineux d'un vase de pareille grandeur. Le lendemain y étant retournés, ils coupent le morceau de roche dans l'espace marqué, & le donnent à des ouvriers experts dans l'Art de polir les pierres. Les Voyageurs rencontrent ensuite diverses Nations d'Ichthyophages & de Pasteurs Troglodytes. Après cela on voit plusieurs montagnes jusqu'à ce qu'on soit enfin ar-

rivé au Port Sotere, (1) qui fut ainsi nommé par des Grecs qui y surgirent heureusement après une fâcheuse navigation. C'est-là que le Golphe commence à se rétrécir & à tourner du côté de l'Arabie. Dans ce même endroit la terre & la mer changent visiblement de nature. La terre est basse, & on n'y apperçoit point de Collines. La mer est fangeuse; elle n'a guere que trois brasses & demie de profondeur, & ses eaux sont d'une couleur très-verte. On dit pourtant que cette couleur ne vient pas tant de l'eau que de la mousse qui est au fond & qui donne cet aspect à la surface. Cette rade est commode aux petits vaisseaux à rames, à cause du peu de mouvement qu'ont les flots de la mer en cet endroit, & de la grande quantité de poissons qu'on y trouve.

Danger du passage par le Détroit appelé aujourd'hui Babelmandel.

MAIS les voyageurs sont exposés à de terribles dangers sur les vaisseaux qui portent les Eléphans, parce que ces vaisseaux sont extrêmement lourds & profonds; & il arrive souvent que voguant à pleines voiles, ils sont poussés par le vent, tantôt contre des écueils, tantôt dans des amas de fange, dont les Matelots ne sauroient les dégager, ni avec des crocs, ni en se jetant à l'eau, parce qu'on ne trouve pas pied; c'est pourquoi ils jettent tout dans la mer, excepté leurs vivres. Mais, quel-

(1) Ou de Salut.

ques proviſions qu'ils en aient, ils tombent bien-tôt dans l'extrême indigence; parce qu'il leur eſt impoſſible de découvrir ni une Iſle, ni un Cap, ni même aucun autre navire que le leur: car la terre ferme eſt inhabitée, & il paſſe rarement des vaiſſeaux dans ce parage. Pour ſurcroît de malheur, la mer amaſſe en peu de tems autour du vaiſſeau une telle quantité de ſable, qu'il ſemble qu'on ait pris à tâche de l'enfoncer dedans. Ceux qui tombent dans ce déſaſtre ſont ordinairement réduits à des gémiſſemens qui ne ſont entendus de perſonne; mais ils ne perdent pas pourtant encore toute eſpérance de ſalut; car il eſt arrivé quelquefois que dans le tems du flux de la mer, le flot a enlevé leurs vaiſſeaux & les a ſauvés, comme un Dieu ſécourable, du péril éminent qui les menaçoit. Mais, lorſque le flot n'a pas aſſez de force pour les dégager, les plus forts jettent dans la mer ceux que le manque de nourriture a affoiblis, afin que ce qui reſte de proviſions dure plus long-tems. Quand ils ont enfin épuiſé toutes leurs reſſources, les derniers périſſent encore plus miſérablement que ceux qui ſont morts avant eux; car ceux-ci ont rendu en un inſtant à la Nature l'ame dont elle leur a fait préſent; au lieu que les autres arrivent à la fin de leur vie par des maux que leur longueur rend pires que la mort. Pour le navire, étant ainſi deſtitué des hommes qui le gouvernoient, il demeure entouré de cette chauſſée de ſable qui ré-

vieille à très-juste titre l'idée d'un tombeau. Les mâts & les antennes qui élevent encore leur pointe, excitent la compassion dans l'ame des passans, d'aussi loin qu'ils les apperçoivent. Il y a un ordre exprès du Roi de laisser-là ces vaisseaux qui servent à marquer aux voyageurs les endroits dangereux. Les Ichthyophages qui demeurent aux environs rapportent un fait qu'ils tiennent par tradition de leurs ancêtres. Ils disent que la mer se retira un jour si loin qu'elle laissa à sec toute cette partie de son fond qui paroît verte. Mais à peine ce fond fut-il découvert, que revenant tout à coup elle se remit dans son lit ordinaire. Nous avons décrit la navigation de Ptolemaïde (1) au Promontoire appelé Taurus, en parlant de la chasse que le Roi Ptolémée faisoit aux Eléphans. C'est à ce Promontoire que le rivage commence à décliner vers l'Orient. Là, depuis le Solstice d'Été jusqu'à l'Automne, les ombres sont tournées du côté du Midi, au contraire de ce qui se voit dans nos climats. Ce pays est arrosé par de grands fleuves qui ont leurs sources dans les Monts Psebées. Ses campagnes produisent une quantité incroyable de mauves, de cardamome, & de palmiers. De plus elles rapportent des fruits de différentes espèces presque sans goût & qui nous sont inconnus. Du côté des terres on trouve quantité d'Elé-

(1) Voyez ci dessus Article 8.

phans, de Taureaux sauvages, de Lions & plusieurs autres animaux courageux. Le trajet de mer est coupé par plusieurs Isles où l'on ne cueille aucun fruit bon à manger, mais qui nourrissent des oiseaux d'un genre particulier & fort agréables à la vue. Ensuite la mer devient très-profonde, & on y voit des Baleines d'une grandeur démesurée. Ces animaux ne font point de mal aux hommes, à moins que par hazard les vaisseaux ne passent dessus l'épine de leur dos. Ils ne peuvent point suivre les vaisseaux à vue, parce que, lorsqu'ils sont à fleur d'eau, leurs yeux sont entierement offusqués par les rayons du Soleil.

XXI. Description du rivage oriental du Golfe Arabique.

Après avoir fait connoître cette partie du pays des Troglodytes, nous allons décrire l'autre côté du rivage qui appartient à l'Arabie en commençant par le (1) fond. Ce Bras de mer porte le nom de Neptune, à cause d'un Autel consacré à ce Dieu par Ariston, que Ptolémée envoya à la Découverte des côtes de l'Arabie. Au-dessus du Golfe on rencontre des terres maritimes que leur fertilité a rendu fameuses. Ceux qui les habitent leur ont donné le nom de Pœnicie (2) parce qu'elles produisent des Palmiers qui portent une grande abondance de fruits aussi utiles pour la santé que délicieux au goût. Toute la

(1) Ou du côté de l'Arabie Petrée.
(2) Phœnix en Grec signifie Palmier.

contrée voisine manque absolument de Rivieres, & étant située au midi il y fait des chaleurs brûlantes. Ainsi ce n'est pas sans raison que les Barbares ont consacré aux Dieux le pays des Palmiers qui, tout environné qu'il est de terres inhabitables, satisfait abondamment aux besoins & aux plaisirs de ceux qui y sont renfermés; car il est arrosé par quantité de sources & de fontaines dont l'eau est plus fraîche que la neige, & qui rendent cette contrée plus verdoyante & plus agréable qu'aucun lieu du Monde. On y trouve un ancien autel bâti de pierres dures, & dont l'inscription est en caracteres qu'on ne connoît plus. Cet autel est entretenu par un homme & une femme qui en sont les Prêtres pendant tout le cours de leur vie. Les habitans du pays sont d'une grande taille. Ils couchent sur des arbres par la crainte des bêtes sauvages. Quand on a passé le pays des Palmiers, on trouve à l'extrémité du Continent une Isle qui a été appelée l'Isle des Phoques, ou des Veaux-marins; à cause de la prodigieuse quantité de ces animaux qui y paissent. Le port de cette Isle regarde l'Arabie Pétrée & la Palestine. C'est-là qu'on dit que les Gerrhæens & les Minnæens font l'entrepôt de l'encens & des autres marchandises de cette espece qu'ils tirent de la haute Arabie. On rencontre ensuite un rivage qui fut habité d'abord par les Maranes & ensuite par les Garyndanes leurs voisins. On dit que ces derniers s'emparerent de ce pays en cette

maniere. Il se fait tous les cinq ans une fête dans le pays des Palmiers où les peuples voisins se rendent. Ils y viennent tant pour sacrifier aux Dieux qu'on y adore des Hécatombes de Chameaux engraissés, que pour remporter chez eux des eaux du pays, parce qu'elles passent pour très-salutaires aux malades qui en boivent. Les Maranes étant allés à cette fête, les Caryndanes égorgerent tous ceux de cette Nation qui etoient demeurés chez eux, & ils firent périr les autres par divers piéges qu'ils leur tendirent à leur retour. Cette contrée ayant été dépeuplée de ses premiers possesseurs, les Garyndanes tirerent au sort entre eux les champs & les pâturages qui étoient excellens. On rencontre peu de ports sur cette côte; mais on y voit plusieurs montagnes fort élevées, & qui étant de toutes couleurs font un aspect fort agréable pour ceux qui navigent sur cette mer. On entre ensuite dans le Détroit nommé Alainitès (1) On y trouve plusieurs habitations d'Arabes Nabathéens qui occupent non-seulement une grande partie du rivage, mais qui s'étendent même très-avant dans les terres. Ces Arabes sont en grand nombre & ils possedent une quantité infinie de bestiaux. Ils observoient autrefois les regles de la justice, en ne vivant que de leurs troupeaux. Mais, depuis que les Rois d'Alexandrie ont rendu ce Golfe navigable

(1) Ou Elanite.

vigable, non-seulement ils s'étoient mis à piller les vaisseaux échoués; mais encore ils couroient les mers en Pirates, fideles imitateurs de la méchanceté & de la férocité des Taures, habitans du Pont. Mais ayant été vaincus par des Galeres à trois rangs de rames, ils furent enfin punis de leurs brigandages. Ensuite on voit une contrée fort plate qui, à cause de la grande quantité de sources dont elle est arrosée, produit la plante appelée Agrostis & celle qu'on nomme Médice. Le Lotos même y croît jusqu'à la hauteur d'un homme. Les pâturages y sont si gras & si étendus qu'on y trouve non-seulement des bestiaux de toute espece, mais même des Chameaux sauvages, des Cerfs & des Daims. Outre ces animaux qui y vivent en fort grand nombre, il vient fréquemment des déserts voisins des bandes de Lions, de Loups & de Léopards, contre lesquels les Pasteurs sont obligés de se battre nuit & jour pour la défense de leurs troupeaux. Ainsi la bonté du terroir fait le malheur des habitans, la Nature mêlant souvent des maux aux biens qu'elle accorde aux hommes. On passe de-là dans un Détroit fort remarquable. Car il s'enfonce dans les Terres la longueur de cinq cens stades. Il est entouré de tous les côtés par des rochers escarpés qui rendent l'entrée tortueuse & mal-aisée. Il y en a un sur-tout qui s'avance beaucoup dans la mer, & qui rétrécit tellement le passage qu'on croiroit ne pouvoir jamais entrer dans ce Détroit, ni en

sortir quand on y est. Lorsque les flots sont soulevés par les vents ils font retentir au loin tout le rivage, ou plutôt ce mur naturel contre lequel ils vont se briser. Ceux qui habitent aux environs s'appellent Bnizomenes: ils ne vivent que de leur chasse. On trouve dans ce pays un Temple respecté de tous les Arabes. Près de la Terre sont trois Isles qui ont chacune plusieurs ports. On dit que la premiere qui est déserte est consacrée à Isis. On y voit des édifices ruinés & des colonnes dont les inscriptions sont en caracteres barbares. Les autres Isles sont aussi inhabitées; mais elles sont couvertes d'Oliviers fort différens des nôtres. Au-delà de ces Isles les côtes de la mer sont entrecoupées de précipices, & la navigation y est fort difficile pendant plus de mille stades; car il n'y a ni port ni même aucune Rade propre à jeter l'ancre; & toute la côte ne présente pas une seule pointe de terre sur laquelle les voyageurs fatigués puissent trouver le moindre abri & le moindre rafraîchissement. C'est-là qu'est une montagne au sommet de laquelle s'élevent des rochers inégalement coupés & d'une hauteur épouvantable. Au pied de cette montagne il y a une quantité de roches aiguës qui s'avançent dans la mer & qui font derriere elle des précipices de différentes hauteurs. Comme elles sont fort proches les unes des autres & que cette mer est très-profonde, les vagues poussées par les vents & repoussées par les rochers font un

bruit pareil à celui du tonnerre. Tantôt lancées contre cet obstacle, elles s'élevent prodigieusement & retombent en écume : tantôt englouties dans ces précipices, elles y forment des gouffres affreux ; de telle sorte que ceux qui passent auprès de cette montagne meurent presque de frayeur. Les Arabes, surnommés Thamudéens, habitent cette côte. De-là on passe devant une Baie fort grande, remplie d'Isles qui ressemblent assez aux Echinades (1). Des monceaux d'un sable noir d'une hauteur & d'une largeur prodigieuse forment ensuite un fort long rivage. Une Presqu'Isle se présente à la vue : c'est-là qu'est le port appelé Charmute, le plus beau de tous ceux qui nous sont connus par les relations des Historiens ; car une Langue de terre qui regarde l'Occident sert à former un bassin non-seulement très-beau à voir ; mais qui surpasse même tous les autres en commodité. Il est commandé par une montagne couverte d'arbres qui a cent stades de tour. Son entrée est large de deux arpens. Il peut contenir deux mille vaisseaux qu'il met à l'abri de tous les vents. On y trouve d'excellente eau douce, & un grand Fleuve se décharge dans ce Port. Il y a au milieu une Isle traversée de plusieurs ruisseaux, dans laquelle on pourroit tracer

(1) Isles voisines du Péloponnese. Ortelius en son Thesaur. Geog. ajoute que c'est aux environs de ces Isles que fut gagnée contre les Turcs la fameuse Bataille de Lépante en 1571.

de beaux Jardins. Le grand calme qui y regne & la bonté des eaux douces qui s'y déchargent y attirent de la haute mer une quantité infinie de poissons. En un mot ce port est semblable en tout au port de Carthage appelé Cothon, dont nous parlerons en son lieu.

XXII. Divers Peuples de l'Arabie, & les productions de leurs Cantons.

EN POURSUIVANT sa route on découvre cinq montagnes placées d'espace en espace, qui s'élevent & se terminent en pointe arrondie comme les Pyramides d'Egypte. L'on trouve ensuite une Golfe environné de Promontoires, au fond & au milieu desquels est une élévation en forme de table quarrée. Là on a bâti trois Temples d'une hauteur prodigieuse & dédiés à des Divinités inconnues aux Grecs, mais qui sont en grande vénération dans le pays. Plus loin on voit un rivage plein de sources d'eau douce & entrécoupé d'agréables ruisseaux. C'est-là qu'est le Mont Chabin couvert de toutes sortes d'Arbres. La vallée qui est au bas, est habitée par les Arabes, (1) surnommés Debes. Ils élevent des Chameaux qui leur tiennent lieu de tout; car non-seulement ils s'en servent pour le transport de leurs marchandises, & pour les monter eux-mêmes, soit à la guerre, soit dans leurs voyages; mais encore ils se

(1) L'Auteur a déjà parlé des Arabes dans le Livre précédent, art. 29. & 30. Il parcouroit là les différens Peuples habitans de la terre ferme. Il semble qu'il regarde ici leurs habitations comme rivages de mer.

nourriſſent de leur lait. Cette terre eſt traverſée dans ſon milieu par un Fleuve qui roule du ſable d'or en ſi grande abondance, qu'il brille même dans le limon qui demeure ſur le rivage. Les habitans ne ſavent pourtant pas mettre ce métal en œuvre. Ils refuſent l'hoſpitalité à tous les Etrangers, excepté aux Grecs de la Béotie & du Péloponneſe, qu'ils reçoivent agréablement à cauſe de quelque affinité qu'ils prétendent que leurs ancêtres ont eue avec Herc[illegible] contrée voiſine eſt habitée par les [illegible]es Alilæens & les Gaſandes. Celle-là n'eſt point brûlée de l'ardeur du Soleil comme toutes celles des environs, & elle en eſt ordinairement garantie par d'épaiſſes nuées. Il y tombe de la neige & des pluies ſalutaires qui temperent les chaleurs de l'Eté. Le terroir eſt d'une nature excellente, & il produiroit toutes ſortes de fruits, ſi les habitans, qui ne s'occupent qu'à la pêche, exerçoient auſſi l'agriculture. Ils tirent beaucoup d'or des entrailles de la terre par des ouvertures que la Nature a faites d'elle-même. Il n'eſt pas beſoin de dégager cet or des autres matieres par le feu; c'eſt pourquoi même on l'appelle Apyron. Les plus petits morceaux qu'ils en trouvent ſont de la groſſeur d'une amande, & les plus gros de la groſſeur d'une noix. Ils en font des braſſelets & des colliers, ornés quelquefois de pierres précieuſes qui traverſent l'or de part en part. Mais, comme ils n'ont ni fer ni cui-

vre, ils en tirent des étrangers pour un poids égal de leur or.

XXIII. Description particuliere de l'Arabie heureuse.

APRÈS ces peuples viennent les Carbes, & ensuite les Sabæens qui sont la plus nombreuse Nation de l'Arabie. Ils occupent la partie de cette contrée qu'on appelle heureuse, non-seulement à cause des troupeaux qui y sont en abondance, mais encore parce qu'elle produit ces parfums qui sont nos plus grandes délices. Tout le pays, sur-tout le long de la mer, est comme enbaumé par les plantes odoriférantes qui sortent de la terre de toutes parts; comme le Baume, la Canelle, & plusieurs autres qui ont toutes leurs propriétés particulieres. Quand elles sont nouvelles, elles sont fort belles à voir; mais pour peu qu'elles vieillissent, elles deviennent flasques & desagréables. Plus avant dans les terres on trouve des forêts épaisses d'arbres qui portent l'Encens & la Myrrhe, sans parler des Palmiers, des Roseaux & des Cinnamomes. Ces sortes d'arbres sont en si grand nombre, qu'il est impossible d'exprimer l'excellente odeur que leur assemblage répand dans l'air. Rien n'approche dans la Nature du plaisir que cette odeur composée fait à ceux même qui côtoyent ce rivage, & qui ne la reçoivent que de loin. Les vents de terre qui s'élevent au Printems apportent ces exhalaisons précieuses du milieu du pays jusques sur la Mer; car outre que les Aromates ne sont point séparés dans des vases, comme nous les avons ici, ils ne sont pas même affoiblis par le

tranſport; mais ils ont encore toute la vigueur qu'ils tiennent de la Plante qui les porte, & leur odeur s'inſinue, pour ainſi dire, juſqu'au fond de l'ame. Elle eſt d'ailleurs auſſi ſalutaire qu'elle eſt délicieuſe, & ſortant naturellement du ſein de la Nature, elle donne à ceux qui la ſentent l'idée de l'Ambroiſie, que la fable fait ſervir à la table des Dieux. La langue au moins, ne fournit aucun autre terme qui puiſſe faire comprendre l'effet divin de cette odeur ſur les [illegible]. Cependant la Nature ne laiſſe point [illegible]e aux hommes cette félicité toute pure, [illegible]elle y a mêlé une peine ou un danger qui les avertit toujours du beſoin qu'ils ont du ſecours des Dieux. Ces forêts odoriférantes ſont pleines de Serpens rouges de la longueur d'un pié, & dont la morſure eſt irrémédiable. Ils ſautent ſur l'homme & le couvrent de ſang par leurs morſures. De plus les vapeurs qui ont de la force dans ce lieu plein d'aromates pénétrent ſouvent le corps des Habitans, & leur cauſent une enflure qui aboutit à un relâchement de fibres, accident encore plus fâcheux. Ils guériſſent cette infirmité en faiſant brûler du bitume & du poil de bouc ſous le nez de leurs malades, afin de combattre l'odeur qui eſt répandue dans l'air par une autre fort oppoſée; car les plus excellentes choſes ne ſont utiles à l'homme, que quand il en uſe avec une certaine modération qui convient à ſon tempérament. La Ville de Saba qui eſt bâtie ſur le penchant d'une montagne, eſt la

Capitale de tout le pays. Le sceptre est héréditaire dans une seule famille, & ils rendent à leurs Rois des honneurs mêlés d'avantages & d'incommodités. Ceux-ci paroissent heureux en ce qu'ils commandent tout ce qu'ils veulent; mais il leur est défendu de mettre jamais le pied hors de leur palais; & s'ils s'avisoient de le faire, les peuples ne manqueroient point de les lapider, selon l'ordre qu'ils en ont reçu d'un ancien Oracle. Au reste les Arabes surpassent en richesses non-seulement les Barbares, mais toutes les Nations policées. De tous les peuples qui trafiquent avec de l'argent, ce sont eux qui en exigent les plus grosses sommes pour un très-petit poids de la marchandise qu'ils débitent. Mais de plus, comme leur situation les a toujours mis à l'abri du pillage, ils ont des monceaux d'or & d'argent, particulierement à Saba qui est le séjour de leurs Rois; sans parler des vases, des meubles, & des lits même de l'un & de l'autre métal. Les Péristyles de leurs maisons sont revêtus d'or, & les chapiteaux des colonnes portent des Statues d'argent massif. Les portes & les frontispices sont chargés avec symmétrie d'ornemens d'or, d'argent, d'ivoire & d'autres matieres précieuses. Ils ont conservé l'abondance & la tranquillité pendant tant de siecles; parce qu'à la différence de la plupart des hommes, ils ne cherchent point à se rendre riches & heureux de la pauvreté & des malheurs d'autrui. La mer auprès de leurs côtes paroît blanche,

couleur singuliere dont il est difficile d'assigner la cause. C'est-là que sont les Isles fortunées, qui ont plusieurs villes très-bien bâties. On ne voit dans leurs campagnes que des troupeaux tout blancs, & les femelles n'ont jamais de cornes. Les Marchands y abordent de tous côtés, sur tout à Potane qu'Alexandre fit bâtir à l'entrée du Fleuve Indus pour avoir un Port sur la Mer des Indes. Voilà ce qu'on remarque sur la Terre dans ce pays; mais il ne faut pas [illegible] que l'on croit remarquer dans le [illegible]

XXIV. Phénomenes célestes dans la mer de l'Inde.

Le Phénomene le plus merveilleux, & qui doit le plus étonner les Navigateurs, est ce qu'on dit de la Constellation de l'Ourse. On ne voit aucune des Etoiles qui la composent avant six heures du soir dans le mois de Décembre, & avant neuf heures dans le mois de Janvier. Elles (1) suivent un ordre qui répond à celui-là dans le reste de l'année. On ne découvre jamais non plus aucune des cinq Etoiles qu'on appelle Planetes. A l'égard des Etoiles fixes, elles paroissent à leur lever beaucoup plus grandes qu'à nous, ou bien elles se levent & se couchent en des tems fort différens de ceux où nous les voyons s'éloigner ou se rapprocher du Soleil dans le cours de l'année. Le Soleil n'est point précédé dans ce

(1) Je crois m'approcher ici un peu plus que Rhodoman du sens du texte, qui me paroît corrompu, & qui présente d'ailleurs une opinion tirée de quelques rélations fabuleuses.

pays par l'Aurore (1); mais sa lumiere se fait voir subitement, & change tout d'un coup une nuit profonde en un grand jour. On dit qn'il paroît sortir de la mer comme un charbon ardent qui pousse hors de lui quantité d'étincelles. Il ne se montre point comme à nous sous une forme ronde; mais il s'éleve sur l'horison comme une colonne dont le chapiteau est un peu écrasé. D'ailleurs il ne jette ni lumiere, ni rayons pendant la premiere heure, & il ressemble seulement à un feu qui seroit au milieu d'une grande obscurité. A la seconde heure il prend la figure d'un bouclier & répand partout une chaleur & une clarté fort vives. Il arrive tout le contraire à son coucher; car, après avoir disparu, il laisse un crépuscule de deux ou même de trois grandes heures au rapport d'Agatarchidès; & c'est pour ces Peuples le tems le plus agréable de la journée, parce que la chaleur du jour a entierement cessé. Les vents d'Orient & d'Occident, aussi-bien que ceux du Septentrion, soufflent là comme ailleurs, mais on ne connoît pas dans toute l'Ethiopie les vents du Midi. Il fait néanmoins dans la Troglodyte & dans l'Arabie des vents si chauds qu'ils mettent le feu dans les forêts, & réduisent à la derniere langueur les ha-

(1) Cette proposition n'a quelque fondement parce que la grande chaleur raréfiant l'atmosphere dans les pays chauds, diminue beaucoup la durée des crepuscules. Mais, malgré ce qu'on va lire dans un moment, il en doit être de même de l'Aurore & du Crepuscule du soir.

bitans, lors même qu'ils se sont réfugiés dans leurs cabanes; c'est ce qui fait qu'ils regardent l'Aquilon comme le plus aimable de tous les vents, parce qu'il traverse toute la terre sans perdre sa fraicheur.

XXV. Description abrégée de l'intérieur de l'Afrique.

Il ne sera pas maintenant hors de propos de dire un mot des Afriquains qui habitent auprès de l'Egypte, & de parcourir les contrées qui sont aux environs de leur. Quatre Nations d'Afriquains occupent la terre ferme qui est derriere Cyrène, & les Syrtes (1) Les Nasamones sont au Midi, les Auchises sont au Couchant, les Marmarides cultivent cette longue étendue de côtes qui est entre l'Egypte & Cyrene, & les Maces qui sont les plus nombreux habitent le plus près des Syrtes. Entre ces Peuples, ceux qui ont des terres propres à porter des fruits exercent l'Agriculture, d'autres sont Pasteurs & se nourrissent de leurs troupeaux. Les uns & les autres ont des Rois. Ils ne sont pas tout-à-fait sauvages, & ils connoissent l'humanité; mais il y a une troisieme sorte d'Afriquains qui ne sont point soumis à un Roi, qui n'ont ni mœurs ni justice, & qui ne vivent que de brigandages. Ils sortent subitement de leurs retraites, emportent les premieres choses qu'ils rencontrent, & s'enfuient aussi-tôt. Ils passent toute leur vie à l'air & n'ont que des inclinations de bêtes. Ils n'ont aucun

(1) Les Syrtes sont des fonds de mer sablonneux vis-à-vis les côtes Orientales de l'Afrique Septentrionale.

choix dans leur manger, & ils ne s'habillent que de peaux de chevres. Les plus puissans d'entr'eux ne sont maîtres d'aucunes villes; mais ils ont quelques tours bâties au bord de l'eau, dans lesquelles ils serrent les vivres qu'ils ont de trop. Ils font chaque année prêter serment de fidélité à leurs Sujets. Ils regardent comme compagnons ceux qui vivent sous leur empire; mais ils poursuivent comme ennemis ceux qui se soustraient à leur domination, & ils les condamnent à la mort. Leurs armes conviennent & à leur pays & à leur naturel; car, comme ils habitent une contrée fort plate, & qu'ils sont fort légers, ils vont à la guerre avec trois lances seulement, & quelques pierres qu'ils portent dans des sacs de cuir. Ils ne se servent ni d'épées, ni de casques, ni de toutes nos autres armes. Ils songent seulement à surpasser les autres à la course, soit en fuyant, soit en poursuivant. Aussi sont-ils fort habiles à lancer des pierres, fortifiant par l'exercice & par l'habitude les dispositions qu'ils ont reçues de la nature. Ils n'observent aucune justice à l'égard des étrangers, & ils faussent ordinairement la foi qu'ils leur ont donnée. Auprès d'eux est le territoire de Cyrene. La terre en est bonne & produit quantité de fruits; car elle porte non seulement des Bleds, mais aussi des Vignes, des Oliviers, & toutes sortes d'arbres. Ce pays [illegible] est arrosé par de grands fleuves qui sont d'une extrême commodité pour les habitans, excepté dans la partie méridionale qui est en-

tierement infertile, & manque absolument d'eau. Elle est tellement dénuée d'arbres, de ruisseaux, & de tous les objets qui peuvent arrêter la vue, qu'elle ressemble à une vaste Mer. Elle est même bornée par des sables immenses qu'on ne sauroit traverser. On n'apperçoit jamais d'oiseaux dans l'air; cependant on voit courir sur la terre des Chevreuils & des Bœufs sauvages. Mais autant que ce pays est dépourvu de toutes les choses nécessaires à la vie, autant est-il rempli de Serpens de différentes formes. Les plus remarquables sont les Cerastes, dont les morsures sont mortelles. Comme leur couleur approche fort de celle du sable, il est très-difficile de les appercevoir; & la plupart des voyageurs s'attirent, en marchant sur eux, une mort imprévue. On dit qu'il vint autrefois une si grande quantité de ces Serpens dans l'Egypte qu'ils la dépeuplerent en partie.

XXVI. Phénomene étonnant dans un désert de l'Afrique voisin des Syrtes.

IL ARRIVE une chose fort étonnante dans ce Desert aussi-bien que dans ce canton de l'Afrique qui est vis-à-vis les Syrtes. En tout tems, mais sur-tout lorsqu'il ne fait point de vent, l'air y paroît rempli de figures d'animaux, dont les unes sont immobiles, & les autres semblent se remuer. Quelques-unes paroissent fuir & d'autres poursuivre ceux qui marchent; mais elles sont toutes d'une grandeur extraordinaire, & rien n'est plus capable d'effrayer ceux qui ne sont pas faits à ce spectacle; car quand elles tombent sur les passans, elles leur font sentir une espece de

palpitation avant que de les glacer par leur humidité. Ce phénomène épouvante les étrangers; mais les habitans du pays essuient cétte incommodité sans s'en mettre en peine. Quoique ce fait soit tout-à-fait étrange, & qu'il approche beaucoup de la fable; cependant quelques Philosophes en ont cherché la cause physique. Il ne souffle, disent-ils, point de vent dans ce pays; ou s'il en souffle quelqu'un, ce ne peut être qu'un vent foible; c'est pourquoi l'air est toujours dans une grande tranquillité. D'ailleurs n'y ayant dans les environs ni bois, ni collines, ni vallées, ni rivieres; & la terre ne produisant point de fruits, il ne s'y engendre par conséquent point de ces vapeurs qui sont ailleurs le principe & la cause de tous les vents. Ce repos de l'air le rend extrêmement épais. Ainsi les nuées qui y sont poussées des pays circonvoisins, trouvant une espece de résistance prennent différentes formes, & se pressent les unes contre les autres, comme nous voyons qu'il arrive ici même dans les tems pluvieux, & agités. Dès que ces nuées ont passé dans cet air tranquille, leur poids les fait tomber vers la terre dans la figure où elles se trouvent; & elles suivent l'impression que leur donne le premier corps vivant qui s'en approche; car il ne faut pas s'imaginer que le mouvement qu'elles paroissent avoir, parte d'une volonté qui soit en elles. Mais les hommes ou les bêtes qui marchent, les poussent devant eux ou s'en font suivre avec l'air qui les environne, & qui entraîne ai-

vement des substances si légeres. Et lorsqu'ils s'arrêtent ou qu'ils reviennent sur leurs pas, il n'est pas étonnant que leur rencontre subite décompose ces figures qui les inondent en se détruisant.

C'est ici le lieu de parler des Amazones d'Afrique: car ceux-là se trompent qui croient qu'il n'y en a jamais eu d'autres que celles qui ont demeuré dans le Royaume de Pont le long du fleuve Thermodoon. Il est certain au contraire que les Amazones de l'Afrique sont plus anciennes que les autres, & les ont surpassées par leurs exploits. Je suis bien persuadé que leur histoire paroîtra nouvelle & inouïe à la plupart des Lecteurs; car cette Nation a été entierement éteinte plusieurs siecles avant la guerre de Troye; au lieu que les Amazones du Fleuve Thermodoon fleurissoient encore pendant cette guerre. Ainsi il n'est pas étonnant que ces dernieres soient plus connues, & se soient, pour ainsi dire, emparées de la gloire des premieres que le long espace de tems a fait entierement oublier. Pour moi, ayant trouvé que plusieurs Poëtes ou Historiens, dont quelques-uns même sont modernes, ont fait mention des Amazones de l'Afrique; j'exposerai en abregé leurs exploits les plus remarquables, en suivant les traces de Dionysius (1) qui a XXVII. Des Amazones d'Afrique.

(1) C'est le même Denis de Mitylene, dont il parlera encore plus bas, Art. 34. On croit qu'il a vécu un peu avant le tems de Cicéron & de César. *Voyez* Vossius *l.* 3. où les Auteurs dont le tems est incertain sont nommés par ordre alphabétique, & *l.* 4. c. 5.

écrit l'Hiſtoire des Argonautes & de Bacchus, & qui rapporte ce qui s'eſt paſſé de plus mémorable dans l'antiquité la plus reculée. Il y a eu en Afrique pluſieurs Nations de femmes recommandables par leur valeur. Chacun ſait que la Nation des Gorgones, contre leſquelles on dit que Perſée combattit, a été extrêmement courageuſe, & on en a une preuve certaine en ce que ce fils de Jupiter, qui étoit alors le plus vaillant des Grecs, regarda comme un très-grand exploit la guerre qu'il leur avoit faite. Mais les Amazones, dont il s'agit maintenant, paroîtront bien ſupérieures aux Gorgones. Vers les extrémités de la terre & à l'Occident de l'Afrique habite une Nation gouvernée par des femmes, dont la maniere de vivre eſt toute différente de la nôtre: car la coutume eſt là que les femmes aillent à la guerre; & elles doivent ſervir un certain eſpace de tems, en conſervant leur virginité. Quand ce tems eſt paſſé elles épouſent des hommes pour en avoir des enfans; mais elles exercent les magiſtratures & les charges publiques. Les hommes paſſent toute leur vie dans la maiſon, comme font ici nos femmes, & ils ne travaillent qu'aux affaires domeſtiques; car on a ſoin de les éloigner de toutes les fonctions qui pourroient relever leur courage. Dès que ces Amazones ſont accouchées, elles remettent l'enfant qui vient de naître entre les mains des hommes, qui le nourriſſent de lait & d'autres alimens convenables à ſon âge. Si cet enfant eſt une fille,

on lui brûle les mamelles de peur que dans la suite du tems elles ne viennent à s'élever, ce qu'elles regardent comme une incommodité dans les combats ; & c'est-là la raison du nom d'Amazones que les Grecs leur ont donné. On prétend qu'elles habitoient une Isle appelée Hespérie, parce qu'elle est située au couchant du lac Tritonide. Ce lac prend, dit-on, son nom d'un fleuve appelé Triton, qui s'y décharge. Il est dans le voisinage de l'Ethiopie (1), au pied de la plus haute montagne de ce pays-là, que les Grecs appellent Atlas, & qui domine sur l'Océan. L'Isle Hespérie est fort grande, & elle porte plusieurs arbres qui fournissent des fruits aux habitans. Ils se nourrissent aussi du lait & de la chair de leurs chevres & de leurs Brebis, dont ils ont de grands troupeaux ; mais l'usage du bled leur est entierement inconnu. Les Amazones, portées par leur inclination à faire la guerre, soumirent d'abord à leurs armes toutes les villes de cette Isle, excepté une seule qu'on appeloit Méne, & qu'on regardoit comme sacrée. Elle étoit habitée par des Ethiopiens Ichthyophages, & il en sortoit des exhalaisons enflammées. On y trouvoit aussi quantité de pierres précieuses comme des Escarboucles, des Sardoynes, & des Emeraudes. Ayant

(1) Ceci se rapporte à l'Ethiopie Occidentale sur l'Océan, différente de l'Orientale, ou au-dessus de l'Egypte, selon la division qu'en fait Homere. Odyss. l. v. 23. & 24.

soumis ensuite les Numides & les autres Nations Afriquaines qui leur étoient voisines, elles bâtirent sur le lac Tritonide une Ville qui fut appelée Cherronese (1) à cause de sa figure. Ces succès les encourageant à de plus grandes entreprises, elles parcoururent plusieurs parties du monde. Les premiers peuples qu'elles attaquerent furent, dit-on, les Atlantes. Ils étoient les mieux policés de toute l'Afrique, & habitoient un pays riche & rempli de grandes villes. Ils prétendent que c'est sur les côtes maritimes de leur pays que les Dieux ont pris naissance; & cela s'accorde assez avec ce que les Grecs en racontent: nous en parlerons plus bas. Myrine, Reine des Amazones, assembla contre eux une Armée de trente mille femmes d'Infanterie, & de deux mille de Cavalerie; car l'exercice du Cheval étoit aussi en recommandation chez ces femmes à cause de son utilité dans la guerre. Elles portoient pour armes défensives des dépouilles de Serpens: l'Afrique en produit d'une grosseur qui passe toute croyance. Leurs armes offensives étoient des Epées, des Lances & des Arcs. Elles se servoient fort adroitement de ces dernieres armes, non-seulement contre ceux qui leur résistoient, mais aussi contre ceux qui les poursuivoient dans leur fuite. Ayant fait une irruption dans le pays des Atlantides, elles vainquirent d'abord en bataille rangée les

(1) Cherronese ou Presqu'Isle.

habitans de la ville de Cercene; & étant entrées dans cette place pêle-mêle avec les fuyards, elles s'en rendirent maitresses. Elles traiterent ce peuple avec beaucoup d'inhumanité, afin de jeter la terreur dans l'ame de leurs voisins; car elles passerent au fil de l'épée tous les hommes qui avoient atteint l'âge de puberté, & elles réduisirent en servitude les femmes & les enfans; après quoi elles démolirent la ville. Le désastre des Cercéniens s'étant divulgué dans tout le pays; le reste des Atlantes en fut si épouvanté, que tous, d'un commun accord, rendirent leurs Villes, & promirent de faire ce qu'on leur ordonneroit. La Reine Myrine les traita avec beaucoup de douceur. Elle leur accorda son amitié & en la place de la ville qu'elle avoit détruite, elle en fit bâtir une autre à laquelle elle fit porter son nom. Elle la peupla des prisonniers, qu'elle avoit fait dans ses conquêtes, & des gens du pays qui voulurent y demeurer. Cependant les Atlantes lui apportant des présens magnifiques & lui décernant toutes sortes d'honneurs, elle reçut avec plaisir ces marques de leur affection, & leur promit de les protéger.

XXVIII. Les Gorgones, autres femmes guerrieres, vaincues par les Amazones.

En effet, comme ils étoient souvent attaqués par les Gorgones, cette autre Nation de femmes, qui étoient leurs voisines & qui tâchoient d'égaler en tout les Amazones; la Reine Myrine voulut bien les aller combattre dans leur pays à la priere des Atlantes. Les Gorgones s'étant rangées en bataille, le combat fut opiniâtre; mais en-

fin les Amazones ayant eu le dessus, elles passerent au fil de l'épée quantité de leurs ennemies, & n'en prirent gueres moins de trois mille prisonnieres. Le reste s'étant sauvé dans les bois, Myrine qui vouloit abolir entierement cette Nation, commanda qu'on y mît le feu. Mais ce dessein n'ayant pas réussi, elle se retira sur les frontieres du pays des Gorgones. Cependant, comme les Amazones faisoient la garde avec négligence à cause de leurs succès, leurs prisonnieres s'étant saisies de leurs épées lorsqu'elles dormoient en égorgerent un grand nombre. Mais enfin, étant accablées par les Amazones qui se mirent bientôt en défense, elles furent toutes tuées après une résistance très-vigoureuse. Myrine fit brûler les corps de ses compagnes mortes, sur trois buchers, & elle fit élever trois grands tombeaux qui s'appellent encore aujourd'hui les tombeaux des Amazones. Les Gorgones s'étant relevées dans la suite, furent attaquées encore une fois par Persée fils de Jupiter: Méduse étoit alors leur Reine. Mais enfin, cette Nation & celle des Amazones furent détruites l'une & l'autre par Hercule; lorsqu'étant passé dans l'Occident, il planta une colonne dans l'Afrique, ne pouvant souffrir après tant de bienfaits que le Genre humain avoit reçus de lui, qu'il y eût une Nation gouvernée par des femmes. On dit que le lac Tritonide a entierement disparu par la rupture de tout le terrain qui le séparoit de l'Océan.

MAIS, POUR revenir à Myrine, après qu'elle eut ravagé une grande partie de l'Afrique, elle entra dans l'Egypte où elle lia amitié avec Orus, fils d'Isis, qui gouvernoit alors ce Royaume. De-là elle alla attaquer les Arabes, & elle en extermina un très-grand nombre. Ensuite elle soumit à son empire toute la Syrie. Les Ciliciens lui offrirent des présens, & lui promirent d'exécuter ses ordres. Myrine leur laissa la liberté, parce qu'ils étoient venus se rendre d'eux-mêmes. C'est pour cela qu'on les appelle encore à présent Eleuthero-Ciliciens (1). Ayant domté ensuite les Peuples qui habitent auprès du Mont Taurus, & qui sont recommandables par leur force & par leur courage; elle entra dans la grande Phrygie; & ayant parcouru avec son Armée plusieurs contrées maritimes, elle termina enfin cette expédition au bord du fleuve Caïque. Elle choisit ensuite dans les pays qu'elle avoit conquis les lieux les plus propres pour des villes & elle y en fit bâtir de très-grandes. Elle donna son nom à la principale, & voulut que les autres fussent appelées du nom des premieres femmes de son Armée, comme le sont, par exemple, les villes de Cyme, de Pitane & de Priéne, qui sont situées au bord de la mer: mais elle en fit bâtir plusieurs autres dans la terre-ferme. Elle soumit aussi quelques Isles, & entr'autres celle de Les-

Myrine Reine des Amazones d'Afrique.

(1) Libres Ciliciens.

bos, où elle bâtit la ville qu'on appelle Mytilene, du nom de sa sœur qui commandoit une partie de son Armée. Pendant qu'elle alloit à d'autres Isles, son vaisseau fut battu de la tempête. Ayant fait un vœu à la Mere des Dieux, elle fut jetée dans une Isle déserte qu'elle consacra à la Déesse, suivant l'avertissement qu'elle en avoit eu en songe; elle lui dressa des autels & lui institua des sacrifices. Elle donna ensuite à cette Isle le nom de Samothrace, qui dans sa langue maternelle signifoit Isle sacrée. Il y a pourtant des Historiens qui prétendent que cette Isle s'appeloit d'abord Samos, & que depuis elle fut appelée Samothrace par les Thraces qui l'habiterent. On dit que quand les Amazones furent sorties de cette Isle, la Mere des Dieux, qui s'y plaisoit, y transporta pour la peupler un grand nombre de gens, & entr'autres ses enfans appelés les Corybantes. A l'égard de leur pere, il n'est connu que de ceux qui sont initiés aux Mysteres qu'on y célebre encore aujourd'hui, & que cette Déesse enseigna dès lors aux hommes dans un temple dont elle fit un Asyle. Environ ce tems-là, un certain Mopsus, né en Thrace, fut banni de son pays par Lycurgue qui en étoit Roi; & s'étant fait suivre par un assez grand parti, il se jeta dans le pays des Amazones. Sipyle, Scythe de Nation, banni de même de sa patrie, se joignit à Mopsus dans cette guerre. Leurs troupes réunies remporterent la victoire. La Reine & la plupart de ses compagnes furent tuées sur le champ de

bataille. Ces étrangers les ayant attaquées en d'autres rencontres, & toujours avec succès, ce qui resta de cette Armée de femmes fut obligé de revenir dans la Libye. Telle fut, dit-on, la fin de l'expédition des Amazones.

XXIX. Histoire des Dieux, selon les Atlantes.

COMME nous avons fait mention des Atlantes, je croi qu'il ne sera pas hors de notre sujet de rapporter ici ce qu'ils racontent de la naissance des Dieux. Leur sentiment n'est pas en ce point fort éloigné de celui des Grecs. Les Atlantes habitent une contrée maritime & très-fertile. Ils different de tous leurs voisins par leur piété envers les Dieux & par leur hospitalité. Ils prétendent que c'est chez eux que les Dieux ont pris naissance; & le plus fameux de tous les Poëtes de la Grece paroît être de cet avis lorsqu'il fait dire à Junon (1).

Je vais voir sur les bords du terrestre séjour,
L'Océan & Thétis dont nous tenons le jour.

Ils disent que leur premier Roi fut Uranus. Ce Prince rassembla dans les Villes les hommes qui avant lui étoient répandus dans les campagnes. Il les retira de la vie brutale & desordonnée qu'ils menoient; il leur enseigna l'usage des fruits & la maniere de les garder, & leur communiqua plusieurs autres inventions utiles. Son empire s'éten-

(1) Iliad. 14. v. 311.

doit presque par toute la terre, mais surtout du côté de l'Occident & du Septentrion. Comme il étoit soigneux observateur des astres, il détermina plusieurs circonstances de leurs révolutions. Il mesura l'année par le cours du soleil, & les mois par celui de la lune; & il désigna le commencement & la fin des saisons. Les Peuples qui ne savoient pas encore combien le mouvement des astres est égal & constant, étonnés de la justesse de ses prédictions, crurent qu'il étoit d'une nature plus qu'humaine; & après sa mort ils lui décernerent les honneurs divins, à cause de son habileté dans l'Astronomie, & des bienfaits qu'ils avoient reçus de lui. Ils donnerent son nom à la partie supérieure de l'Univers; tant parce qu'ils jugerent qu'il connoissoit particulierement tout ce qui arrive dans le Ciel, que pour marquer la grandeur de leur vénération par cet honneur extraordinaire qu'ils lui rendoient: Ils l'appelerent enfin Roi éternel de toutes choses. On dit qu'Uranus eut quarante-cinq enfans de plusieurs femmes, mais qu'il en eut entr'autres dix-huit de Titæa. Ceux-ci, outre leur nom particulier, furent appelés Titans du nom de leur mere. Comme Titæa étoit fort prudente & qu'elle surpassoit les autres femmes en toute sorte de vertus, elle fut mise au rang des Dieux par ceux qu'elle avoit comblés de biens pendant sa vie, & elle fut appelée la terre. Uranus eut aussi plusieurs filles, dont les deux aînées ont été les plus célebres. L'une étoit Basilée qui signifie Reine,

Titæa sa femme dont naquirent les Titans & deux filles, Basilée & Rhéa.

& l'autre Rhéa que quelques-uns nomment aussi Pandore. Basilée qui étoit la premiere étoit aussi la plus sage & la plus habile. Elle éleva tous ses freres, & elle avoit pour eux une amitié de mere. Quand son pere passa au rang des Dieux, les peuples & sur-tout ses freres l'obligerent de monter sur le trône: elle étoit encore vierge, & par un excès de pudeur elle ne vouloit pas se marier. Mais enfin, pour avoir des enfans qui pussent succéder à sa Couronne, elle épousa Hypérion, celui de ses freres qu'elle aimoit le plus. Elle en eut un fils & une fille, Hélius & Selené, tous deux admirables par leur beauté & par leur vertu. Cependant ces avantages attirerent sur Basilée l'envie de ses freres, qui craignant d'ailleurs qu'Hypérion ne voulût se rendre maître du Royaume, conçurent un dessein exécrable. Ils conjurerent entr'eux d'égorger Hypérion & de noyer dans l'Eridan son fils Hélius qui n'étoit encore qu'un enfant. Quand Selené apprit ce malheur, comme elle aimoit son frere uniquement, elle se jeta du haut du Palais en bas. Pendant que Basilée cherchoit le long du Fleuve le corps de son fils Hélius, elle s'endormit de lassitude. Elle crut voir son fils qui l'appela & lui recommanda de ne point s'affliger de la mort de ses enfans. Il ajouta que les Titans recevroient le châtiment qu'ils méritoient; que sa sœur & lui alloient être admis au nombre des Dieux, par l'ordre du Destin; que ce qui s'appeloit autrefois dans le Ciel le Feu sacré s'appelleroit Hélius ou le Soleil,

Hélius & Selené frere & sœur, enfans de Basilée & d'Hypérion.

& qu'on donneroit à l'Aftre appelé Mené le nom de Selené ou de Lune. S'étant réveillée elle raconta fon fonge à ceux qui la fuivoient & leur défendit de la toucher. Auffi-tôt elle tomba dans une efpece de fureur. Prenant en main les jouets de fa fille qui pouvoient faire du bruit, elle erroit par tout le pays; & fe mettant à courir & à danfer, les cheveux épars, comme elle auroit fait au fon des tambours & des tymbales, elle excitoit la compaffion de tous ceux qui la voyoient. Tout le monde en ayant pitié, quelques-uns voulurent l'arrêter. Mais auffi-tôt il tomba une grande pluie accompagnée d'horribles éclats de tonnerre. Sur ces entrefaites Bafilée difparut. Le peuple changeant alors fa douleur en vénération plaça Hélius & Selené entre les aftres. On éleva des autels en l'honneur de leur mere, & on lui offrit des facrifices au bruit des tambours & des tymbales à l'imitation de ce qu'on lui avoit vu faire.

XXX. Hiftoire de Cybele fuivant les Phrygiens. Combats de Marfyas & d'Apollon.

LES PHRYGIENS pourtant revendiquent cette Déeffe. Ils difent qu'ils avoient autrefois un Roi nommé Méon qui régnoit auffi fur la Lydie. Ce Prince époufa une femme nommée Dindyme, dont il eut une fille. Ne voulant pas l'élever, il l'expofa fur le Mont Cybele. Cependant les Dieux permirent qu'elle fût allaitée par des femelles de Léopards & d'autres animaux féroces. Quelques Bergeres du lieu l'ayant remarqué, enleverent cet enfant & l'appelerent Cybele du nom du lieu où elles l'avoient trouvée. Cette fille devenu grande

ſurpaſſoit ſes compagnes non-ſeulement par ſa beauté & par ſa ſageſſe, mais auſſi par ſon eſprit; car elle inventa une flûte compoſée de pluſieurs tuyaux, & ce fut elle qui la premiere fit entrer dans les Chœurs les tymbales & les tambours. Elle guériſſoit par des [illegible]ications & par des airs de muſique, les maladies des enfans & celles des troupeaux. Comme elle avoit ſauvé pluſieurs enfans, & qu'elle en avoit ſouvent entre les bras, elle fut appelée d'un commun conſentement Mere de Montagne. Le Principal de ſes amis étoit Marſyas Phrygien, homme recommandable par ſon eſprit & par ſa tempérance. Il donna des marques de ſon génie, lorſqu'il inventa la flûte ſimple qui rendoit ſeule tous les tons de la flute à pluſieurs tuyaux; & on jugera de ſa chaſteté, lorſqu'on ſaura qu'il eſt mort ſans avoir connu les plaiſirs de Venus. Cependant Cybele étant parvenue en âge de puberté, devint amoureuſe d'un jeune homme du pays appelée d'abord Atys & enſuite Papas. Ses parens la reconnurent dans le tems qu'elle avoit eu un commerce ſecret avec lui & qu'elle en étoit devenue groſſe. Ils la menerent ſans en rien ſavoir à la Cour du Roi ſon pere. Ce Prince la crut d'abord fille; mais, ayant reconnu le contraire, il fit mourir Atys & les Bergeres qui avoient trouvé & nourri ſa fille; & il voulut qu'on laiſſât leurs corps ſans ſépulture. Cybele tranſportée d'amour pour ce jeune homme & affligée de l'avanture de ſes nourrices devint folle, & ſe mit à courir le pays en-

pleurant & en battant du tambour. Marsyas ayant pitié de son infortune, à cause de l'amitié qu'il lui avoit autrefois portée, se mit à la suivre. Ils arriverent ensemble chez Bacchus à Nyse, & ils y trouverent Apollon qui avoit acquis une grande réputation par la maniere dont il jouoit de la Lyre. On prétend que Mercure à été l'inventeur de cet instrument; mais qu'Apollon est le premier qui en ait joué avec méthode. Marsyas étant entré en dispute avec Apollon touchant l'Art de la Musique, ils choisirent les Nysiens pour Juges. Apollon joua le premier un air assez simple sur son instrument; mais Marsyas prenant sa flûte frappa davantage les auditeurs par la nouveauté du son & par l'agrément de son jeu, & il leur parut l'emporter de beaucoup sur son concurrent. Etant convenus entr'eux de redonner chacun à leurs juges des preuves de leur habileté, on dit qu'Apollon accompagna son instrument d'un air qu'il chanta, & qu'il surpassa de bien loin le jeu de la flûte seule. Marsyas indigné représenta à ses auditeurs qu'il n'étoit pas vaincu dans les regles, puisque c'étoit de leurs instrumens & non de leurs voix qu'il falloit juger, & qu'il ne s'agissoit que de savoir laquelle de la Lyre ou de la flûte l'emportoit sur l'autre pour la beauté du son; en un mot qu'il étoit injuste d'employer deux Arts contre un. Apollon répondit qu'il n'avoit pris aucun avantage sur lui, puisque Marsyas se servoit de la bouche & des doigts pour faire parler son instrument &

qu'ainsi si on le réduisoit aux doigts seuls, il falloit que Marsyas s'y réduisît aussi lui-même. Les juges trouverent qu'Apollon avoit pensé juste, & ils ordonnerent une troisieme épreuve. Marsyas fut encore vaincu, & Appollon que ce débat avoit aigri l'écorcha tout vif. Il s'en repentit cependant peu de tems après; &, contristé de ce qu'il avoit fait, il rompit les cordes de sa lyre & laissa perdre cet art naissant. Les Muses ajouterent depuis à cet instrument la corde qu'on appelle Mesé, Linus celle qu'on appelle Lichanon, & Orphée & Thamyris celles qu'on nomme Hypaté & Parhypate. On dit qu'après qu'Apollon eut consacré dans l'antre de Bacchus sa Lyre & les Flûtes de Marsyas, il devint amoureux de Cybele & l'accompagna dans ses courses jusqu'aux Monts Hyperboréens. Vers ce tems-là les Phrygiens furent affligés par de cruelles maladies & la terre ne produisoit plus aucun fruit. Ayant demandé à l'Oracle un secours à leurs maux, on dit qu'il leur ordonna d'enterrer le corps d'Atys & d'honorer Cybele comme Déesse. Mais, comme le corps d'Atys avoit été entierement consumé par le tems; ils le représenterent par une figure, devant laquelle faisant de grandes lamentations, ils appaiserent la colere de celui qu'ils avoient injustement mis à mort; cérémonie qu'ils ont conservée jusqu'à présent. Ils instituerent à l'honneur de Cybele des sacrifices annuels sur les mêmes autels qu'elle avoit autrefois élevés.

Enfin ils lui bâtirent un superbe temple dans la ville de Pisinunte en Phrygie, & ils établirent des fêtes, à la solemnité desquelles on dit que le Roi Midas contribua beaucoup. Au-dessous de la statue de Cybele, on mit des Lions & des Léopards, parce qu'on croit qu'elle fut allaitée par ces animaux. Voilà ce que les Atlantes & les Phrygiens racontent de la Mere des Dieux.

XXXI. Descendans d'Uranus & d'Atlas son fils.

Après la mort d'Hypérion, les enfans d'Uranus partagerent le Royaume entr'eux. Les deux plus célebres furent Atlas & Saturne. Les lieux maritimes étant échus par le sort à Atlas, ce Prince donna son nom aux Atlantes, ses sujets, & à la plus haute montagne de son pays. On dit qu'il excelloit dans l'Astrologie; & que ce fut lui qui représenta le monde par une sphere. C'est pour cette raison qu'on a prétendu qu'Atlas portoit le monde sur ses épaules; cette fable faisant une allusion sensible à son invention. Il eut plusieurs enfans; mais Hespérus se rendit le plus remarquable de tous par sa piété, par sa justice, & par sa bonté. Celui-ci étant monté au plus haut du Mont Atlas pour observer les astres, fut subitement emporté par un vent impétueux, & on ne l'a pas vu depuis. Le Peuple touché de son sort, & se ressouvenant de ses vertus, lui décerna des honneurs divins, & consacra son nom en le donnant à la plus brillante des Planetes (1). Atlas fut

(1) C'est Venus à qui l'on donnoit le nom d'Hes-

aussi pere de sept filles qui furent toutes appelées Atlantides; mais dont les noms propres furent Maïa, Electre, Taygete, Asterope, Merope, Alcyone & Celeno. Elles furent aimées des plus célebres d'entre les Dieux & les Héros, & elles en eurent des enfans qui devinrent dans la suite aussi fameux que leurs peres, & qui furent les Chefs de bien des peuples. Maïa l'ainée de toutes, eut de Jupiter un fils appelé Mercure, qui fut l'inventeur de plusieurs arts. Les autres Atlantides eurent aussi des enfans illustres; car les uns donnerent l'origine à plusieurs Nations, & les autres bâtirent des villes. C'est pourquoi non-seulement quelques Barbares, mais même plusieurs Grecs, font descendre leurs anciens Héros des Atlantides. On dit qu'elles furent très-intelligentes, & que c'est pour cette raison que les hommes les regarderent comme Déesses après leur mort, & les placerent dans le Ciel sous le nom de Pléïades. Les Atlantides furent aussi nommées Nymphes, parce que dans leur pays on appeloit ainsi toutes les femmes.

XXXII. De Saturne & de Jupiter son fils.

ON RACONTE de Saturne frere d'Atlas que son impiété & son avarice le rendirent bien différent de son frere. Il épousa sa sœur Rhéa, & il en eut Jupiter surnommé depuis Olympien. Il y a eu un autre Jupiter frere d'Uranus & Roi de Crete,

perus, quand elle paroissoit après le coucher du Soleil: & celui de Phosphorus, quand elle précédoit son lever.

mais dont la gloire fut bien inférieure à celle d'un de ses successeurs de même nom ; car celui-ci fut maître de tout le monde, au lieu que le premier n'avoit été Roi que de son Isle. Jupiter frere d'Uranus eut dix enfans appelés Curetes, & il appela l'Isle de Crete *Idæe*, du nom de sa femme. On dit qu'il y fut enterré, & on montre encore aujourd'hui son tombeau. Les Crétois ne conviennent pas de ce fait, & font une Histoire toute différente que nous rapporterons dans l'article de ces peuples. On raconte que Saturne fut Roi de Sicile, d'Afrique, & même de l'Italie. Il établit le siege de son Empire dans l'Occident. Il fit bâtir dans tous les lieux hauts des Citadelles & des Forteresses pour affermir son autorité : de-là vient que dans la Sicile & dans les pays Occidentaux on appelle encore aujourd'hui Saturniens les lieux élevés. Jupiter fils de Saturne n'eut point les vices de son pere, & il se montra doux & affable à tout le monde. C'est pourquoi ses peuples lui donnerent le nom de Pere. Il devint maître du Royaume ; soit que Saturne le lui eût cédé volontairement, ou qu'il y eût été contraint par ses sujets dont il s'étoit fait haïr. Jupiter ayant vaincu en bataille rangée son pere qui l'étoit venu attaquer avec les Titans, demeura paisible possesseur du Trône. Il parcourut ensuite toute la terre dans la vue de répandre ses bienfaits sur tous les hommes. Comme il étoit très-courageux & qu'il possédoit les autres vertus dans un haut dégré, il devint bien-tôt maître du

monde entier. Il s'étudioit à rendre ſes ſujets heureux; mais il puniſſoit ſévérement les méchans & les impies. Après qu'il fut mort, les peuples lui donnerent le ſurnom de *Zeus*, c'eſt-à-dire vivant, parce qu'il avoit enſeigné aux hommes à bien vivre. Ils le placerent dans le Ciel par une diſtinction qui partoit de leur reconnoiſſance, & lui déférerent le titre de Dieu & de Seigneur éternel de tout l'Univers. Voilà en abrégé ce que les Atlantes racontent de leurs Dieux.

XXXIII. Différentes opinions ſur Bacchus parmi les Grecs mêmes. Quelques-uns ne prennent Bacchus que pour une indication allégorique du vin.

L'ORDRE de notre Hiſtoire nous a engagés à parler dans notre premier livre de la naiſſance & des actions de Bacchus (1) ſuivant les opinions Egyptiennes; & nous croyons devoir placer ici ce que les Grecs diſent de ce Dieu. Comme les anciens Mythologiſtes & les Poëtes qui ont fait mention de lui, en parlent diverſement & chargent même ſon Hiſtoire de faits incroyables & abſurdes, il eſt fort difficile de démêler la vérité de l'origine & des actions de Bacchus. Les uns n'en reconnoiſſent qu'un, d'autres prétendent qu'il y en a eu trois. Quelques-uns même ſoutiennent que ce Dieu n'a jamais paru ſous la figure d'un homme, & ils veulent que par le mot de Bacchus on entende ſeulement le vin. Nous rapporterons en abrégé ce qui en a été dit dans ces différentes

(1) Sous le nom d'Oſiris Liv. 1. Sect. 1. Art 8. & ſuivans. Et il en parlera encore beaucoup dans les Livres 4 & 5.

ſuppoſitions. Ceux qui parlent phyſiquement de ce Dieu, & qui nomment le raiſin du nom de Bacchus, diſent que la terre, entr'autres fruits, produiſit d'elle-même la Vigne, qui n'avoit point encore été ſemée. Leur raiſon eſt qu'on trouve dans des lieux abandonnés des Vignes ſauvages qui rapportent un fruit ſemblable à celui des Vignes cultivées. Ils prétendent que Bacchus a été nommé Dimeter par les Anciens, c'eſt-à-dire qui a deux meres; parce qu'il naît pour la premiere fois lorſque la Vigne ſort de terre, & pour la ſeconde, lorſque le raiſin ſort de la Vigne. Quelques Mythologiſtes lui attribuent encore une troiſieme naiſſance; car ils racontent qu'étant né de Jupiter & de Cérès, les hommes le mirent en pieces & le firent enſuite bouillir; mais que Cérès ayant ramaſſé ſes membres, lui rendit la vie. On donne une interprétation Phyſique de ces fictions, en diſant que Bacchus fils de Jupiter & de Cérès ſignifie que la Vigne étant venue à ſon point de maturité par le moyen de Cérès qui eſt la terre & de Jupiter qui eſt la pluie, produit le fruit qui fournit le vin. Bacchus dans ſa jeuneſſe mis en pieces par les hommes, marque la vendange & le raiſin mis au preſſoir: ſes membres qu'on a fait cuire indiquent la coutume de faire cuire le vin pour le rendre plus fort & d'un goût plus agréable; ce qui ſe pratique chez pluſieurs peuples. Son retour à la vie & à ſon premier état par les ſoins de Cérès exprime qu'après

qu'on a dépouillé la Vigne de son fruit, & qu'on l'a taillée, la terre la remet en état de repousser dans son tems. On ajoute que Cérès a été appelée Terre-Mere (1) par les anciens Poëtes & Mythologistes. Enfin on remarque que ce qu'ils avancent est entierement conforme à ce qu'en disent les Poëmes d'Orphée, & aux particularités qu'on en découvre dans les sacrés Mysteres qu'il n'est pas permis de révéler à ceux qui n'y sont pas initiés. C'est aussi par une raison de Physique que d'autres pensent que Bacchus est fils de Semelé. Car ils disent que la terre fut nommée par les Anciens Semelé & Thyoné; Semelé (2) à cause de la vénération qu'on portoit à cette Déesse, & Thyoné à cause des sacrifices qu'on lui faisoit. Il naquit deux fois de Jupiter selon eux; parce que le déluge de Deucalion ayant fait périr la Vigne, ainsi que tous les autres arbres, les raisins furent bien-tôt reproduits à l'aide de la pluie. Ce Dieu s'étant montré ainsi aux hommes une seconde fois, on dit qu'il avoit été gardé dans la cuisse de Jupiter. Voilà quels sont les sentimens de ceux qui n'entendent par Bacchus que l'invention ou la découverte du vin.

XXXIV. D'autres admettent un vrai Bacchus; & d'autres trois, dont les Peuples

LES MYTHOLOGISTES qui reconnoissent un vrai Bacchus lui attribuent tous

(1) Guemeter ou Demeter.

(2) Σεμνή dont on a fait Semelé, signifie vénérable. Thyoné vient de θυσία Sacrifices.

uniformément l'invention de la culture des Vignes & de tout ce qui concerne le vin; mais ils disputent s'il y en a eu plusieurs, ou s'il n'y en a eu qu'un seul. Les uns disent qu'il n'y a eu qu'un seul Bacchus, qui enseigna aux hommes à boire du vin & à ramasser les fruits des arbres, qui mena une armée par toute la terre habitable, & qui introduisit les sacrés Mysteres & les Bacchanales. Les autres, comme je l'ai déjà dit, prétendent qu'il y en a eu trois qui ont tous vécu en différens tems, & ils attribuent à chacun d'eux des actions particulieres. Ils assurent que le plus ancien étoit Indien de Nation, que comme son pays étoit si fertile qu'il portoit des Vignes sans être cultivé; il s'avisa le premier d'écraser des grapes de raisin, & montra ainsi aux hommes l'usage du vin. Après cela il apporta beaucoup d'attention à cultiver les Figuiers & les autres arbres qui portent du fruit; enfin il fut très-expérimenté dans tout ce qui concernoit les productions de la terre. Ils ajoutent qu'on lui avoit donné le surnom de Catapogon (1) parce que les Indiens nourrissent avec soin leurs barbes jusqu'à la fin de leurs jours. Ce même Bacchus parcourut toute la terre à la tête d'une armée, & enseigna l'art de planter la Vigne, & de presser le raisin, ce qui lui fit donner le surnom de Lenæus (2). Enfin, ayant découvert

n'ont fait ensuite qu'un seul.

Le premier, né dans l'Inde.

(1) Πώγων signifie la barbe.
(2) Ληνὸς signifie pressoir.

aux hommes plusieurs autres secrets, il fut mis après sa mort au rang des immortels. Les Indiens montrent encore aujourd'hui l'endroit où il prit naissance, & ils ont plusieurs villes qui portent en leur langue le nom de ce Dieu. Il nous reste aussi plus d'un monument remarquable, qui prouve qu'il est né dans les Indes; mais il seroit trop long de les rapporter.

SUIVANT ces Mythologistes, le second Bacchus naquit de Jupiter & de Proserpine ou de Cérès. Ce fut lui qui le premier attela des Bœufs à la charrue; car auparavant on ne labouroit qu'à force de bras. Il inventa, disent-ils, plusieurs choses utiles à l'Agriculture, & qui soulagerent beaucoup les Laboureurs. C'est pourquoi, suivant l'inclination qu'ont les hommes d'appeler Dieux leurs bienfaiteurs, ils lui firent des sacrifices, & lui décernerent les honneurs divins. Les Peintres & les Sculpteurs donnent à celui-ci des cornes pour le distinguer du premier, & pour marquer de quelle utilité a été aux hommes l'invention de faire servir le Bœuf au labourage.

Le second, fils de Jupiter & de Cerès ou de Proserpine.

LE TROISIEME, disent-ils, naquit à Thebes en Bœotie, de Jupiter & de Semelé fille de Cadmus. On raconte que Jupiter étant devenu amoureux de Semelé qui étoit extrêmement belle, la visitoit souvent: & que Junon en ayant conçu de la jalousie, & voulant s'en venger sur sa rivale, prit la figure d'une des confidentes de cette jeune fille. Dans ce déguisement

Le troisieme, fils de Jupiter & de Semelé.

elle lui persuada qu'il lui seroit glorieux que Jupiter vint la trouver avec la même pompe & la même majesté qui l'accompagnoit lorsqu'il alloit voir Junon. Semelé s'étant laissé séduire à cette proposition flateuse, exigea de Jupiter malgré lui-même une faveur qui devoit la perdre. De sorte que ce Dieu s'étant présenté à elle armé du tonnerre & de la foudre, Semelé qui n'en put soutenir l'éclat & le bruit accoucha avant terme & mourut. Jupiter renferma promptement l'enfant dans sa cuisse où il prit l'accroissement ordinaire: & lorsque le tems de la naissance fut arrivé, il le porta à Nyse Ville d'Arabie, où cet enfant ayant été élevé par les Nymphes, fut appelé Dionysus, d'un nom composé de celui de son pere, & du lieu où il avoit été nourri. Il étoit, ajoutent-ils, d'une rare beauté, & il passa sa jeunesse parmi des femmes, en festins, en danses & en toutes sortes de plaisirs. Mais assemblant ensuite ces femmes, & leur ayant donné des Thyrses pour armes, il parcourut toute la terre avec elles. Il n'initia dans ses Mysteres que des hommes pieux & d'une vie irréprochable. Il institua en plusieurs endroits des fêtes publiques & des prix de musique. Il appaisa les différens qui étoient entre les Nations, & il établit partout la paix au lieu des guerres qui régnoient auparavant. Le bruit de sa générosité & de ses bienfaits s'étant répandu; & tout le monde sachant qu'il rendoit le commerce de la vie plus agréable, on

couroit au devant de lui de tous côtés, & on le recevoit avec de grandes marques de réjouissance. Quelques-uns cependant le refusoient par fierté ou par jalousie. Ils disoient que c'étoit par incontinence qu'il menoit les Bacchantes avec lui, & qu'il n'avoit inventé ses Mysteres & ses initiations que pour corrompre les femmes d'autrui. Mais il tira bien-tôt vengeance de ces calomnies; & se servant contre ses ennemis de son pouvoir divin, tantôt il les rendoit insensés, tantôt il les faisoit démembrer par les femmes qui le suivoient. Il employa aussi dans ces sortes d'exécutions un stratagême de guerre; car, au lieu de Thyrses, il donna à ses Bacchantes des lances dont le fer étoit caché sous des feuilles de lierre. Ses ennemis ignorant ces artifices méprisoient les Thyrses comme des armes de femmes; & ne se précautionnant point contre leurs coups, il en étoient mortellement blessés. Les plus célebres de ceux qu'il a punis sont, dit-on, Penthée parmi les Grecs, le Roi Myrrane chez les Indiens, & Lycurgue Roi de cette partie de la Thrace qui est située sur l'Hellespont.

Lycurgue Roi de Thrace vaincu par Bacchus.

On raconte que Bacchus voulant mener son armée d'Asie en Europe, lia amitié avec ce Roi, dont les Etats étoient sur son passage. Il avoit déjà fait avancer la tête de son armée dans ce pays qu'il croyoit sûr. Mais Lycurgue commanda à ses Soldats de s'assembler la nuit pour se saisir de Bacchus & de ses Menades. Bac-

chus en ayant été averti par un Thrace appelé Tharops, en fut très-inquiet; parce que la plus grande partie de ses troupes étoient encore sur l'autre rivage, qu'il n'étoit accompagné que d'un petit nombre de femmes; c'est pourquoi il repassa secrettement la mer pour aller rejoindre son armée. Cependant Lycurgue ayant attaqué les Menades restées dans un lieu appelé Nyssus, les fit passer au fil de l'épée. Mais Bacchus amenant toute son Armée remporta la victoire sur les Thraces. Lycurgue étant tombé vif entre ses mains, il lui fit d'abord crever les yeux; & après toutes sortes d'opprobres & de tourmens, il le fit enfin attacher en croix.. Ensuite, pour marquer à Tharops sa reconnoissance, il lui donna le Royaume de Thrace, & lui enseigna ses Mysteres & ses Orgies. Oeagre fils de Tharops reçut le Royaume des mains de son pere, & apprit de lui les sacrés Mysteres, auxquels il initia son fils Orphée. Comme celui-ci surpassoit ses prédécesseurs en esprit & en connoissances, il changea plusieurs choses dans les Orgies. C'est pourquoi on appelle Orphiques les Mysteres de Bacchus. Quelques Poëtes, entre lesquels est Antimaque, (1) disent que Lycurgue étoit Roi, non de la Thrace, mais de l'Arabie; & que ce fut à Nyse en Arabie qu'il dressa des

(1) Poëte de Colophon, ville de l'Ionie. Il vivoit du tems de Platon qui demeura seul à écouter des vers obscurs qu'il recitoit publiquement.

embûches à Bacchus & aux Menades. On ajoute que Bacchus revint des Indes à Thebes monté sur un Elephant, récompensant par-tout les gens de bien, & punissant les impies. Il employa trois ans entiers à cette expédition, & c'est pour cette raison que les Grecs appellent Triétérides les fêtes de ce Dieu. On prétend que Bacchus, chargé des dépouilles qu'il avoit recueillies dans une course si glorieuse, inventa le premier la cérémonie du Triomphe en entrant dans sa Patrie. Ce que nous venons de rapporter s'accorde avec ce qu'en ont écrit les anciens Auteurs. Mais un grand nombre de Villes Greques se disputent l'honneur de la naissance de Bacchus. Les Eléens, les Naxiens, les habitans d'Eleuthere, les Teïens & quantité d'autres peuples croient démontrer qu'il est né chez eux. Les Teïens en particulier donnent pour preuve de leur prétention une fontaine d'excellent vin qui coule dans leur ville en tems réglés. Quelques-uns alleguent que leur pays est de toute ancienneté voué à ce Dieu : d'autres enfin s'autorisent de quelques temples de leurs Villes, où de quelques Bois de leurs campagnes, qui sont consacrés de tems immémorial à Bacchus. En général, comme ce Dieu a laissé en plusieurs endroits des marques de sa présence & de sa bonté, il n'est pas étonnant que chaque peuple le croie originaire de son pays. Homere confirme notre récit, lorsque dans ses Hymnes il parle ainsi des villes qui sont en contestation pour le lieu

de la naissance de Bacchus; en décidant néanmoins qu'il est né dans cette partie de l'Arabie qui touche à l'Egypte.

Cent (1) Peuples chérissant ses dons & ses vertus,
Veulent avoir nourri l'enfance de Bacchus:
Il n'est Greque Cité, si l'on croit son Histoire,
Qui ne puisse à l'Egypte enlever cette gloire.
Mais d'une erreur commune on est par-tout séduit;
Dans un profond secret Jupiter l'a produit,
En ces lieux où du haut d'une verte Montagne,
Nyse voit l'eau du Nil couler dans la campagne.

XXXV. *Opinion particuliere des Afriquains Occidentaux qui croient aussi que Bacchus est né chez eux, dans une autre Ville de Nyse dont l'Auteur décrit la situation.*

JE N'IGNORE pas que les Afriquains qui habitent les côtes de l'Océan soutiennent aussi que Bacchus est né parmi eux. Ils prétendent que tous les exploits qu'on raconte de ce Dieu se sont faits dans leur pays. Ils ont même une ville appelée Nyse, à laquelle ils appliquent l'Histoire de la naissance de Bacchus. Plusieurs anciens Mythologistes ou Poëtes de la Grece, & même quelques Ecrivains plus récens ont été de cet avis. C'est pourquoi, afin de ne rien omettre de ce qui concerne Bacchus, nous rapporterons en peu de mots ce que les Afriquains en disent conformément à ce

(1) Les quatre premiers Vers François ne présentent que le fond du sens des quatre premiers Vers Grecs, où le Poëte nomme Dracanon, le Mont Icare, l'Isle de Naxos, le Fleuve Alphée & la Ville de Thebes. Nous n'avons plus cet Hymne.

qu'en ont écrit les Grecs, & fur-tout Dionyfius (1) qui nous a confervé l'ancienne Mythologie. Cet Auteur traite de Bacchus, des Amazones & des Argonautes, de la guerre de Troye & de plufieurs autres particularités. Il a [illegible] dans fon Livre les témoignages des Anciens Poëtes & Mythologiftes. Il dit que Linus fut le premier d'entre les Grecs qui inventa les vers & la Mufique, comme Cadmus a introduit le premier dans la Langue Greque les lettres qui n'étoient connues que des Phéniciens. Il leur donna leurs noms, & forma les caracteres dont on s'eft fervi depuis. On appela ces lettres Phéniciennes, parce qu'elles avoient été rapportées de Phénicie en Grece; & enfuite Pélafgiennes, parce que les Pélafgiens font les premiers chez qui elles aient été en ufage. Linus, dit-il, homme admirable pour la Poëfie & pour la Mufique, eut plufieurs Difciples, & trois entr'autres qui ont été très-célebres, favoir Hercule, Thamyris & Orphée. Hercule apprenoit à jouer de la Lyre; mais, comme il n'avançoit point à caufe de la pefanteur de fon efprit, fon maître s'avifa de le frapper; Hercule en colere fe leva & tua Linus d'un coup de fon inftrument. Thamyris avoit de plus heureufes difpofitions. Il s'exerça à la Mufique; mais la perfection où il parvint lui infpira la vanité de fe mettre au-deffus des Mufes mêmes. Ces Déef-

(1) Sur Dionyfius ou Denis de Mitylene. *Voyez* ci-deffus art. 27.

ses jalouses lui ôterent la vue avec la voix, ainsi qu'Homere le témoigne lorsqu'il dit:

Iliad. l. 2. v. 594.
C'est ici que les Muses
Au Thrace Thamyris firent perdre la voix.

Et ensuite:

Ib. v. 599. Dans ce combat fatal, irritant tous les Dieux,
Il perdit, & le prix, & la voix & les yeux.

Pour Orphée (1) troisieme Disciple de Linus, nous en parlerons assez au long, en racontant les autres avantures de sa vie. On dit que Linus (2) écrivit en lettres Pélasgiennes les actions du premier Bacchus, & qu'il avoit laissé dans ses Commentaires plusieurs autres fables. On prétend que c'est des caracteres Pélasgiens que se sont servis Orphée, Pronapides (3) Précepteur d'Homere, excellent Musicien, & Thymœtes fils d'un Lacédémonien de même nom qui vivoit du tems d'Orphée.

(1) L'Auteur a déjà nommé Orphée plus d'une fois. Mais il parlera expressément de cet ancien Poëte dans le Livre 4. Art. 7.

(2) Linus fils d'Apollon & de Terpsichore, Poëte qui a vécu dans les tems fabuleux. *Voyez* sur son sujet Fabricius. *l.* 1 *c.* 4.

(3) Fabricius ne fait mention de Pronapides que dans la Table alphabétique des Auteurs qu'on croit avoir précédé Homere: & là il nous avertit que Pronapides étoit Athénien. *l.* 1. *c.* 1. A l'égard de Thymœtes, il nous renvoie uniquement à cet endroit de Diodore, *l.* 1. *cap.* 35.

Thymœtes voyagea en diverses parties du Monde, & enfin étant arrivé vers les côtes Occidentales de l'Afrique, il y vit la ville de Nyse, dont les Habitans disent qu'ils ont élevé Bacchus. Les Nyséens lui apprirent une grande partie des actions de ce Dieu qu'il rédigea par écrit dans un Poëme intitulé *la Phrygie*, Ouvrage recommandable par l'ancienneté de sa Dialecte & de son écriture. Il rapporte entr'autres choses qu'Ammon, Roi d'une partie de l'Afrique, épousa Rhéa fille d'Uranus, sœur de Saturne & des autres Titans. Ce Prince visitant son Royaume trouva dans les plaines voisines des Monts Cerauniens, une fille singulierement belle, qui s'appeloit Amalthée. En étant devenu amoureux, il en eut un enfant (1) d'une beauté & d'une force admirable. Il laissa ensuite à Amalthée le Gouvernement de cette Province, qui avoit la figure d'une corne de bœuf, & qu'on appeloit pour cette raison la corne Hespérienne. Cette contrée est très-fertile, & produit non-seulement des Vignes, mais aussi toutes sortes d'arbres fruitiers. Amalthée ayant pris en main le Gouvernement de cette Province, lui donna le nom de corne d'Amalthée, & on a depuis appelé de ce même nom tous les pays fertiles. Cependant Ammon craignant la jalousie de sa femme Rhéa, cacha avec soin cet enfant,

(1) Cet enfant étoit Bacchus.

& le fit élever ſecrettement dans la ville de Nyſe qui étoit fort éloignée de ſon Royaume. Cette ville eſt ſituée dans une Iſle formée par le fleuve Triton; elle eſt prodigieuſement eſcarpée de tous côtés, & l'on ne peut y entrer que par un paſſage étroit qu'on nomme les Portes Nyſéennes. L'Iſle eſt très-abondante, il y a d'agréables prairies & des jardins délicieux arroſés d'eaux vives. Elle eſt couverte d'arbres de toute eſpece, & de vignes qui viennent d'elles-mêmes. Il y regne un vent frais qui la rend extrêmement ſaine; auſſi ceux qui l'habitent vivent beaucoup plus long-tems qu'aucun de leurs voiſins. On trouve d'abord une Vallée étroite, remplie de grands arbres ſi touffus qu'ils ne laiſſent aucun paſſage aux rayons du Soleil, & l'on ne s'y conduit que par un faux jour. Cette Vallée eſt entrecoupée par des ſources d'une eau excellente & qui invite les paſſans à s'arrêter dans ce lieu-là. On trouve enſuite une caverne de forme ronde d'une beauté & d'une grandeur extraordinaire. Elle eſt couverte d'une voûte naturelle fort élevée, dont les pierres brillent des couleurs les plus éclatantes, comme le pourpre, le bleu & d'autres ſemblables. Chaque pierre a la ſienne, & l'on ne ſauroit en imaginer aucune qui ne s'y rencontre. A l'entrée de cette caverne, il y a de grands arbres dont les uns portent des fruits; les autres ſont ſtériles, mais toujours verds, & ſemblent n'avoir été produits

par la nature que pour le plaiſir de la vue. Ces Arbres cachent les nids de quantité d'oiſeaux remarquables par la rareté de leur plumage & par la douceur de leur chant, dont l'agréable mélange ſurpaſſe l'art & les [illegible] de la muſique humaine. Plus avant, la caverne eſt entierement découverte, & reçoit les rayons du Soleil. Il y croît une infinité d'eſpeces de Plantes, mais ſur-tout la canelle & pluſieurs autres dont l'odeur ne ſe perd jamais. C'eſt dans cet antre que ſont les lits des Nymphes, formés de toutes ſortes de fleurs, non par la main des hommes, mais par la nature. Il eſt impoſſible de voir dans cette Iſle une fleur flétrie ou une feuille tombée. C'eſt pourquoi, outre le plaiſir de la vue, on a toute l'année celui de l'odorat. Ce fut dans cet antre qu'Ammon envoya ſon fils, il le donna à nourrir à Nyſe fille d'Ariſtée; & il établit pour ſon Gouverneur Ariſtée même, homme recommandable par ſon eſprit, par ſa ſageſſe, & par toute ſorte de connoiſſances. Afin qu'il fût plus en ſureté contre les entrepriſes de Rhéa ſa marâtre, Ammon le recommanda à Minerve qui étoit alors fort jeune. Elle étoit fille du Fleuve Triton, & fut pour cette raiſon appelée Tritonide. On dit que cette Déeſſe fit vœu de garder une virginité perpétuelle, & qu'avec beaucoup de ſageſſe elle avoit l'eſprit ſi induſtrieux qu'elle inventa pluſieurs ſortes d'Arts. Comme elle étoit de plus très-courageuſe, elle s'adonna auſſi

au métier des armes, & elle fit pluſieurs actions mémorables. Elle tua l'Ægide qui étoit un Monſtre horrible & tout-à-fait indomptable. Il étoit ſorti de la terre & ſa gueule vomiſſoit une épouvantable quantité de flammes. Il parut d'abord dans la Phrygie, & il brûla toute la partie de ce pays qui a tiré ſon nom de ce déſaſtre (1). Il alla enſuite vers le Mont Taurus, & il réduiſit en cendres tous les bois qui ſe trouverent entre cette montagne & les Indes. Retournant du côté de la Mer, il entra dans la Phénicie, & mit en feu la Forêt du Liban. Ayant enſuite parcouru l'Egypte & traverſé l'Afrique, il ſe rabattit du côté de l'Occident. Enfin, il s'arrêta vers les Monts Cerauniens, ſur leſquels il fit le même ravage. Ayant deſolé toute cette contrée, il s'attaqua aux habitans mêmes, dont il fit périr les uns & effraya tellement les autres, qu'ils abandonnerent leur patrie, & s'enfuirent en des pays éloignés. Mais Minerve qui ſurpaſſoit le commun des hommes en prudence & en courage, tua enfin ce Monſtre. Elle porta toujours depuis la peau de l'Ægide ſur ſa poitrine comme une arme défenſive, & comme une marque de ſa valeur & de ſa victoire. La terre, mere de ce Monſtre, irritée de ſa mort, enfanta les Géans qui furent enfin vaincus par Jupiter avec l'aide de Minerve, de Bacchus & des autres Dieux.

BACCHUS

(1) Φρύγω ſignifie brûler.

Bacchus ayant été nourri à Nyſe & inſtruit dans toutes ſortes de Sciences, étoit non-ſeulement d'une force & d'une beauté plus qu'humaine, mais il communiqua aux hommes pluſieurs inventions. Dans ſon enfance il découvrit [illegible] du vin & ſon utilité, en s'amuſant à écraſer des raiſins qui croiſſent naturellement à Nyſe. Il remarqua auſſi qu'on pouvoit faire ſécher les raiſins mûrs, & les garder pour le beſoin; & il rechercha avec attention quel terroir convenoit à chaque plante. Il réſolut de faire part aux hommes de ces découvertes, perſuadé qu'il étoit, qu'en reconnoiſſance d'un ſi grand bienfait, ils lui rendroient des honneurs divins. Ses vertus & ſa réputation étant venues à la connoiſſance de Rhéa ſa belle-mere; cette femme en conçut de la haine contre Ammon, & elle réſolut de ſe ſaiſir de Bacchus: mais n'en pouvant venir à bout, elle ſe ſépara d'avec ſon mari. Etant retournée chez les Titans ſes freres, elle épouſa un d'entr'eux appelé Saturne. Celui-ci, à la perſuaſion de ſa femme, déclara la guerre à Ammon & le vainquit en bataille rangée. Ammon preſſé par la famine fut obligé de ſe retirer en Crete. Là il prit pour femme Crete l'une des ſœurs des Curetes qui en étoient alors Souverains, & il fut reconnu Roi de cette Iſle. Elle ſe nommoit avant lui l'Iſle d'Idée; mais il voulut qu'on l'appelât l'Iſle de Crete du nom de ſa femme. Cependant Saturne s'étant emparé des pays qui appartenoient à Ammon, traitoit ſes

Sujets durement. Il alla ensuite à Nyse attaquer Bacchus avec une grande Armée. Bacchus ayant appris la défaite de son pere, & sachant que les Titans venoient le combattre, leva une Armée dans Nyse. Elle étoit composée surtout de deux cens hommes qui ayant été nourris avec le jeune Prince, lui portoient une véritable affection; & qui de plus étoient d'un courage extraordinaire. Outre cela il appela des contrées voisines les Afriquains & les Amazones, ces femmes célebres dont nous avons parlé assez au long (1) On dit qu'elles furent portées à cette guerre par les avis de Minerve qui avoit choisi le même genre de vie, & qui avoit embrassé comme elles la virginité & le métier des armes. Bacchus s'étant mis à la tête des hommes, & Minerve à la tête des femmes, ils tomberent tous ensemble sur l'Armée des Titans. Le combat fut sanglant & il y eut un grand carnage de part & d'autre. Mais enfin, Saturne fut blessé & Bacchus gagna la bataille. Les Titans s'enfuirent dans les pays qu'ils avoient conquis sur Ammon. Bacchus s'en retourna à Nyse avec un grand nombre de prisonniers. Peu après les ayant fait assembler & entourer par ses Soldats, il rappela hautement devant eux tous les crimes des Titans & donna lieu à ces captifs de croire qu'il les alloit tous condamner à la mort;

(1) J'omets ici une récapitulation inutile de leurs exploits qui remplit trois ou quatre lignes dans le texte.

mais il leur fit grace, & leur laiſſa la liberté de s'en retourner, ou de l'accompagner à la guerre. Ils s'attacherent tous à lui; & en reconnoiſſance de ce qu'il les avoit épargnés contre leur attente, ils l'adorerent comme un Dieu. Enſuite Bacchus les ayant appelés l'un après l'autre, & leur ayant donné du vin, il les fit jurer qu'ils le ſerviroient fidelement contre les Titans; & qu'ils combattroient pour lui juſqu'à la fin de leur vie. Comme ces Soldats furent nommés Hypoſpondes, c'eſt-à-dire qui ſe ſont engagés par des libations; les deſcendans de Bacchus appelerent ſpondes ou libations, les Traités conclus avec l'ennemi. Bacchus ayant fait ſortir ſes troupes de la ville de Nyſe dans le deſſein d'aller combattre Saturne, on dit qu'Ariſtée ſon Gouverneur lui offrit un ſacrifice, & que ce fut lui qui donna à ſon égard le premier exemple de cet honneur exceſſif. On raconte auſſi que Bacchus mit dans ſon Armée les Silenes, qui étoient les plus nobles des Nyſéens; car le premier Roi de cette ville fut Silene, dont l'origine nous eſt inconnue à cauſe de ſon ancienneté. Il avoit une queue au bas du dos, & ſes deſcendans participant de ſa nature en avoient tous comme lui. Bacchus ayant traverſé à la tête de ſes troupes pluſieurs pays qui manquoient abſolument d'eau, & quantité d'autres qui étoient deſerts & incultes, aſſiégea enfin Zabrine, ville d'Afrique. Il tua devant cette Place un Monſtre né de la terre qui s'appeloit Campé, & qui avoit dévoré beaucoup d'Habi-

tans. Cet exploit le mit en grande réputation parmi eux. Voulant en laisser la mémoire dans le pays, il fit élever sur le corps de cette bête un grand tertre, & il n'y a pas long-tems que ce Monument subsistoit encore. Bacchus alla ensuite à la rencontre des Titans : il eut soin que son Armée ne commît aucun désordre dans sa marche, & il se montra doux & affable à tout le monde. Il déclara même qu'il n'avoit entrepris cette expédition que dans le dessein de punir les méchans & de répandre ses bienfaits sur le Genre humain. Les Africains admirant la discipline qu'il maintenoit parmi ses Soldats, & charmés de sa magnanimité, fournirent abondamment des vivres à son Armée & le suivirent avec joie. Cependant les troupes de Bacchus approchant toujours de la ville des Ammoniens, Saturne lui livra bataille devant cette Place ; mais ayant eu du dessous, il commanda qu'on y mît le feu pendant la nuit, dans le dessein de détruire entierement la maison paternelle de Bacchus. Ensuite, emmenant avec lui Rhéa sa femme & quelques-uns de ses amis, il abandonna la ville & s'enfuit. Ce fut alors que Bacchus fit voir qu'il agissoit par des principes fort différens de ceux de ses ennemis; car, ayant fait prisonniers peu de tems après Saturne & Rhéa, non-seulement il leur pardonna à cause de la parenté qui étoit entr'eux ; mais il les pria même de vouloir le regarder comme leur fils, & même d'accepter les marques d'honneur & d'attachement qu'il avoit dessein de leur donner.

Rhéa l'aima toute ſa vie, comme s'il eût été ſon fils ; mais Saturne ne lui pardonna jamais ſincerement. Dans ce tems-là Saturne eut un fils appelé Jupiter à qui Bacchus porta toujours beaucoup de reſpect, & qui enfin devint le maître du monde par ſa vertu.

ON DIT qu'avant le combat les Africains aſſurerent à Bacchus que dans le tems qu'Ammon fut chaſſé de ſon Royaume, il avoit prédit que ſon fils ayant recouvré les états de ſon pere & étendu ſa domination par toute la terre, ſeroit mis enfin au rang des Dieux. Bacchus ajoutant foi à cette prédiction bâtit une ville & un Temple à ſon Pere. Il l'adora comme un Dieu, & établit des prêtres qui devoient rendre ſes oracles. La ſtatue d'Ammon qu'on plaça dans ce temple avoit une tête de bélier, parce que ce prince portoit au combat un caſque orné de cette figure. Quelques-uns prétendent cependant qu'il avoit naturellement deux cornes à la tête & que ſon fils Bacchus lui reſſembloit en cela. Bacchus fut le premier qui conſulta l'Oracle de ſon pere ſur ſes entrepriſes. On dit que ſon pere lui prédit qu'il acquerroit l'immortalité par ſes bienfaits envers les hommes. Cette réponſe lui ayant élevé le cœur, il entra d'abord avec ſon Armée dans l'Egypte. Il y établit pour Roi Jupiter fils de Saturne & de Rhéa, & lui donna Olympe pour Gouverneur. Jupiter ayant appris ſous celui-ci la vertu & les belles-lettres, en fut ſurnommé Olympien. Bacchus enſeigna aux Egyptiens la culture XXXVII. Origine du temple & de l'Oracle d'Ammon.

de la vigne & de tous les fruits, comme il l'avoit enseignée aux autres Nations. Sa réputation s'étant répandue par-tout, aucun peuple n'osa lui résister; mais ils se soumirent tous à lui volontairement & lui offrirent des sacrifices. Il parcourut ainsi toute la terre plantant des vignes dans toutes les Provinces, & comblant tous les hommes de bienfaits. Il reçut de tous les mêmes actions de graces & les mêmes honneurs. En effet, les divers Peuples ont des opinions différentes sur le sujet des Dieux, & des héros mis au rang des Dieux; mais ils conviennent tous de l'immortalité de Bacchus, parce qu'il a répandu également ses bienfaits sur les Grecs & sur les Barbares. Il a même enseigné à ceux qui habitent des contrées sauvages & peu propres à la vigne, à faire un breuvage d'orge qui n'est guere moins agréable que le vin. Bacchus après avoir porté ses armes jusques dans les Indes revint promptement du côté de la Méditerranée; car les titans ayant ramassé leurs forces étoient venus dans l'Isle de Crete pour attaquer Ammon. Jupiter envoya des Soldats Egyptiens au secours de ce Prince; & la guerre s'allumant de plus en plus dans cette Isle; Bacchus, Minerve, & quelques autres Dieux y accoururent. Il se donna là une grande bataille qui fut gagnée par le parti de Bacchus, & où tous les Titans furent tués. Cependant Ammon & Bacchus ayant passé de cette vie humaine au séjour des Dieux, Jupiter régna sur tout le monde; d'autant plus que

la destruction des titans l'avoit délivré des seuls ennemis qui eussent osé lui en disputer l'Empire. Voilà les actions que les Libyens attribuent au premier Bacchus fils d'Ammon & d'Amalthée. Ils disent que le second fut fils de Jupiter & d'Io fille d'Inachus, qu'il fut Roi d'Egypte & qu'il enseigna aux hommes les sacrés Mysteres. Selon eux, le troisieme naquit en Grece de Jupiter & de Semelé. Celui-ci fut zélé imitateur des vertus des deux premiers. Il parcourut toute la terre à la tête d'une Armée; & il marqua les endroits où il termina ses différentes expéditions par plusieurs Colonnes. Mais de plus il défricha quantité de pays incultes. A l'exemple du premier Bacchus qui s'étoit servi des Amazones, celui-ci mena aussi des femmes avec lui. Il travailla beaucoup sur les mysteres sacrés dont il perfectionna quelques parties, & institua lui-même quelques autres. Ce dernier Bacchus recueillit, pour ainsi dire, la gloire des deux premiers que le tems avoit effacés de la mémoire des hommes. Cela est arrivé non-seulement à l'égard de Bacchus, mais encore à l'égard d'Hercule; car ce nom a été d'abord porté par deux hommes dont le plus ancien naquit en Egypte & dressa une colonne dans l'Afrique, après avoir soumis à sa puissance la plus grande partie de la terre. Le second étoit de l'Isle de Crete, & il fut un des Dactyles Idéens. Il étoit devin, & il commandoit des Armées; ce fut lui qui institua les Jeux Olympiques. Mais il y en a eu un troisieme

peu de tems avant la guerre de Troye qui fut fils de Jupiter & d'Alcmene. Il parcourut preſque toute la terre pour obéir aux ordres d'Euryſthée. Ayant réuſſi dans toutes ſes entrepriſes, il éleva une Colonne en Europe. La reſſemblance de nom & de mœurs, qui étoit entre ce dernier & les autres, fut cauſe qu'on lui attribua les actions des deux premiers, & qu'on ne fit qu'un ſeul des trois. Entre les autres preuves qu'on allegue pour démontrer qu'il y a eu pluſieurs Bacchus, celle qu'on tire de la guerre des Titans me ſemble la plus forte. Tout le monde avoue que Bacchus fut d'un grand ſecours à Jupiter dans cette guerre. Or il n'eſt pas raiſonnable de placer la naiſſance des Titans dans le tems que vivoit Semelé, & de faire Cadmus fils d'Agenor pere de Semelé, plus ancien que les Dieux. Voilà tout ce que les Africains rapportent de leurs Divinités. Nous finirons ici le troiſieme Livre ayant entierement rempli le plan que nous en avons donné au commencement de cet Ouvrage.

Fin du Livre III. & du I. Tome.

00081677

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 July, 2018